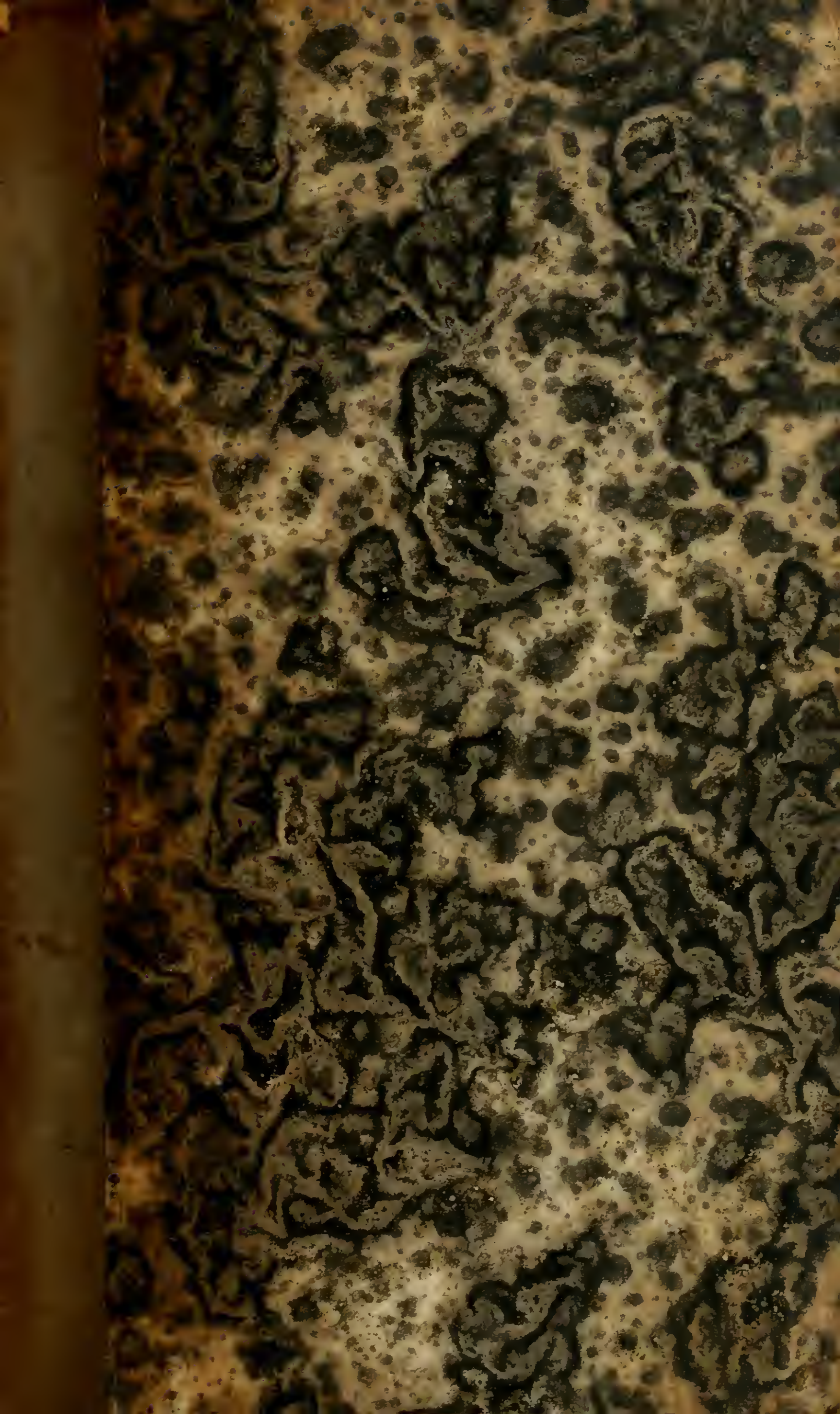
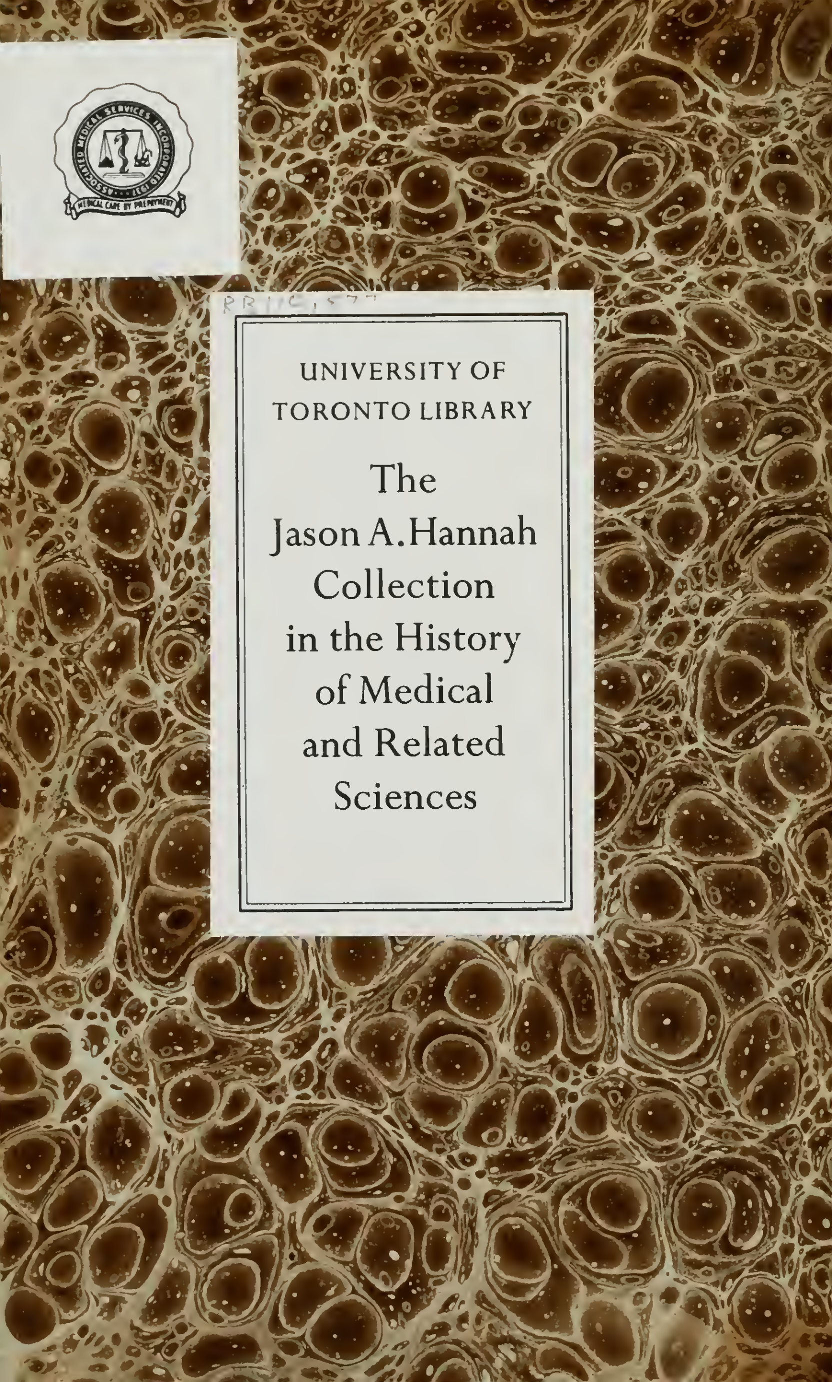



ASSOCIATED MEDICAL SERVICES INCORPORATED 1937
MEDICAL CARE BY PREPAYMENT



MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ MÉDICALE

D'ÉMULATION.

DE L'IMPRIMERIE D'HACQUART, RUE GÎT-LE-CŒUR, N°. 8.

MÉMOIRES

DE

LA SOCIÉTÉ MÉDICALE

D'ÉMULATION,

SÉANTE A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS;

Pour l'an X^e. de la République (1802, v. st.).

SIXIÈME ANNÉE.

A PARIS,

CHEZ CRAPART, CAILLE ET RAVIER,
Libraires, rue Pavée Saint-André-des-Arcs, n°. 17.

AN XIV. — 1806.

A LA MÉMOIRE

DE

MARIE-FRANÇOIS-XAVIER BICHAT,

MORT A TRENTE ANS, MÉDECIN DÉJA ILLUSTRE.

LA SOCIÉTÉ MÉDICALE

D'ÉMULATION,

Comme une Marque de *la plus haute Estime et de sa Reconnoissance* envers l'un de ses Fondateurs.

LISTE DES MEMBRES

DE

LA SOCIÉTÉ MÉDICALE D'ÉMULATION DE PARIS.

Président.

LECLERC, professeur de médecine légale à l'Ecole de Médecine de Paris, président de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, secrétaire de l'Academie de Médecine, de la Société de Médecine, médecin attaché à la Maison impériale, etc.

Vice-Président.

LARREY, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien en chef de la Garde impériale et de l'hôpital de la Garde, inspecteur général du service de santé de la guerre, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, de la Société de Médecine, de la Société Philomatique, etc.

Secrétaire général.

LEVACHER DE LA FEUTRIE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, professeur d'anatomie, de physiologie et de médecine, membre de la Société galvanique, académique des Sciences de Paris, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, correspondant des Sociétés de Médecine pratique de Montpellier, de Médecine d'Avignon, médicale de Gènes et de Grenoble, etc.

Secrétaire particulier.

THERRIN, chirurgien de l'artillerie de la Garde impériale.

Membres de la Commission des Travaux.

ALIBERT, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin de l'hôpital Saint-Louis et du Lycée Napoléon,

professeur de matière médicale, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, de la Société de Médecine, de la Société phylomatique, de celle de Pharmacie, de l'Académie royale de Madrid, de l'Académie de Turin, de la Société des Sciences physiques de Gottingue, du Collége royal de Stockholm, etc.

RICHERAND, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien en chef adjoint de l'hôpital Saint-Louis, chirurgien major de la Garde de Paris, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, de la Société de Médecine, de celle philomatique, de la Société académique des Sciences, de celles de Médecine clinique et d'Instruction médicale, des Sociétés de Médecine de Montpellier, Strasbourg, Bordeaux, Toulouse, Avignon, de l'Institut départemental de la Loire inférieure, de la Société d'émulation du département de l'Ain, de celle de Poitiers, etc., professeur de physiologie et de chirurgie, etc.

ROUX, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien du troisième Dispensaire, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, etc.

TARTRA, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien du premier Dispensaire, professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, membre de la Société de Médecine, etc.

CADET, pharmacien de l'Empereur, membre de la Société de Pharmacie, etc.

Trésorier.

BOUVIER, médecin, membre de la Société de Médecine de Paris, correspondant du Gouvernement pour l'agriculture, etc.

Archiviste.

SUE, chirurgien, professeur, bibliothécaire à l'Ecole de Médecine de Paris, membre de la Société de Médecine, etc.

Titulaires résidens.

ALARD, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des Dispensaires, membre de plusieurs Sociétés savantes.

ALPHONSE LEROY, médecin, professeur d'accouchement à l'Ecole de Médecine de Paris, membre de l'Académie de Médecine.

ALYON, pharmacien à l'hôpital de la Garde impériale, membre de la Société de Médecine.

ANDRY, médecin consultant de l'hospice de la Maternité, des Dispensaires, membre de la Société de l'Ecole, etc.

ASSALINI, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin du roi d'Italie, chirurgien du régiment de chasseurs à cheval de la Garde impériale.

AUVITY fils, chirurgien.

BAYLE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des Dispensaires, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, etc.

BARRAS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien, etc.

BARTHEZ, de l'Institut impérial de France, professeur honoraire de l'Ecole de Médecine de Montpellier, médecin consultant de l'Empereur, des Académies des Sciences de Berlin, de Stockholm, etc.

BAUDELOCQUE, chirurgien-accoucheur, professeur d'accouchement à l'Ecole de Médecine de Paris, membre de la Société de Médecine, associé correspondant de celle de Bruxelles.

BERTIN, médecin de l'hôpital des Vénériens, de l'hôpital Cochin, etc.

BOSQUILLON, professeur de littérature grecque au Collége de France, médecin à l'Hôtel-Dieu de Paris, etc.

BOUILLON-LAGRANGE, pharmacien, professeur à l'Ecole polytechnique, membre de la Société de Médecine, de celle de Pharmacie, etc.

BOURDIER, médecin, professeur de médecine à l'Ecole de Paris, médecin à l'Hôtel-Dieu, etc.

BOYER, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, premier chirurgien de l'Empereur, professeur de chirurgie à l'Ecole de Paris, chirurgien en chef adjoint de l'hôpital de la Charité, professeur d'anatomie, chirurgien consultant des Dispensaires.

BREWER, médecin, membre de la Société de Médecine de Paris.

BURDIN, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien a l'hospice des Quinze-Vingts, membre de la Sociéte de Médecine, etc.

BUTET, professeur de physique, fondateur et créateur de l'Ecole polymatique, membre de la Société des Observateurs de l'homme, etc.

CABANIS, médecin, sénateur, professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, etc.

COSTE, médecin de l'Hôtel impérial des Invalides, etc.

COSTEL, pharmacien, du Collége de Pharmacie.

COUTANCEAU, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien de la Garde de Paris, médecin des Dispensaires, etc.

DECANDOLE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, professeur de botanique, membre de la Société de l'Ecole, des Sociétés philomatique, philantropique, etc.

DELAPORTE, médecin de l'hôpital Saint-Louis, membre des Sociétés, de l'Ecole de Médecine de Paris, de l'Académie de Medecine.

DELAROCHE, médecin de la Maison de Santé, dirigée par l'administration des hospices civils, membre de plusieurs Sociétés savantes.

DESGENETTES, médecin en chef à l'hôpital militaire de Paris, inspecteur du service général de santé de la guerre, professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, membre de la Société de Médecine de Paris et de celle de Rouen.

DEYEUX, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, de l'Institut impérial de France, professeur de chimie et de pharmacie à l'Ecole de Médecine de Paris, membre des Sociétés de Médecine, de Pharmacie, philomatique, des Académies de Berlin, de Madrid, de Stockholm.

DESESSARTS, médecin, membre de l'Institut impérial de France, de la Société de Médecine, de l'Académie de Médecine, etc.

DUBOIS, chirurgien, professeur à l'Ecole de Médecine, chirurgien en chef de l'hôpital de l'Ecole, de la Maison de Santé, dirigée par l'administration des hôpitaux civils de Paris, chirurgien consultant des Dispensaires.

DUBOURG, médecin, membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

DOUBLE, médecin, membre de la Société de Médecine de Paris, etc.

DUDANJON, chirurgien de la Garde impériale, membre de plusieurs Sociétés savantes.

DUMERIL, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, professeur d'anatomie et de physiologie à l'Ecole de Médecine, et d'histoire naturelle au Jardin des Plantes, membre de la Société philomatique.

DUVERNOIS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin, naturaliste, membre de la Société de l'Ecole.

FAVRE, pharmacien de la Pharmacie centrale.

FOURCROY, médecin, conseiller d'Etat, chef de l'Instruction publique, de l'Institut impérial de France, professeur et directeur au Jardin des Plantes, professeur de chimie à l'Ecole de Médecine, de l'Ecole polytechnique, membre des Sociétés de Médecine, de Pharmacie, de l'Académie de Médecine, de la Société philomatique, de l'Académie de Berlin, de Madrid et de Stockholm.

GARDIEN, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin accoucheur, professeur d'accouchemens, etc.

GAULT, docteur en médecine, chirurgien à l'Hôtel-Dieu.

GILBERT, médecin en chef des armées, médecin en chef de l'hôpital militaire de Paris, membre de la Société de médecine et de plusieurs Sociétés savantes.

GILBERT, Chirurgien en chef adjoint à l'hôpital des Vénériens.

GIRAUD, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien en chef adjoint à l'Hôtel-Dieu, professeur d'anatomie et de chirurgie, membre de la Société de l'Ecole, de la Société de Médecine, du Lycée des Arts.

GOUTTE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien de l'Ecole impériale militaire polytechnique.

GRAPERON, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, membre de plusieurs Sociétés savantes.

HALLÉ, médecin, membre de l'Institut impérial de France, professeur d'hygiène à l'Ecole de Medecine de Paris, et de medecine au Collége de France, médecin or-

dinaire de l'Empereur, médecin consultant de l'hospice de la Maternité, des Dispensaires, membre de la Société de Médecine de Paris, de celle philomatique et de plusieurs autres Sociétés savantes.

HERNU, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien.

HEURTELOUP, chirurgien en chef des armées, inspecteur général de santé de la guerre, membre de la Société de Médecine, etc.

HUSARD, médecin vétérinaire, membre de l'Institut impérial de France, membre de la Société de l'Ecole de Médecine, de la Société de Médecine, de la Société d'Agriculture.

HUSSON, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, secrétaire du comité central de la vaccine, médecin de l'hôpital de Vaccination, des Dispensaires, membre de la Société de l'Ecole.

ITARD, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des Dispensaires, médecin de l'Institut des Sourds-Muets.

JEAN-ROI, médecin, membre de la Société de l'Ecole de médecine, médecin consultant des Dispensaires.

JOUARD, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, membre de la Société de Médecine.

KERAUDREN, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin consultant près le ministère de la marine et des colonies, ex-médecin en chef des armées navales, membre de la Société Académique des Sciences, etc.

LACROIX, chirurgien, membre de la Société de Médecine, chirurgien-major des Vétérans, membre du comité d'Inspection de santé militaire, etc.

LAFISSE, médecin, membre de la Société de Médecine de Paris, inspecteur des eaux minérales artificielles de Tivoli, membre de l'Académie de Médecine.

LALLEMANT, chirurgien, professeur de chirurgie à l'Ecole de Médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hospice de la Salpêtrière, etc.

LANDRÉ-BAUVAIS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin adjoint à l'hospice de la Salpêtrière, professeur de médecine clinique, etc.

LASSUS, chirurgien de l'Institut impérial de France, professeur de chirurgie à l'Ecole de Médecine de Paris, chirurgien consultant de l'Empereur, etc.

LEGALLOIS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris; membre de l'Académie de Médecine, etc.

LENOBLE, médecin.

LEPREUX, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Paris, membre de la Société de l'Ecole, de l'Académie de Médecine, etc.

LERMINIER, médecin aggrégé à l'Ecole de Paris, médecin du premier Dispensaire, etc.

LEROUX, médecin, professeur de médecine clinique à l'Ecole de Médecine de Paris, médecin du prince Louis, membre de l'Académie de Médecine, etc.

LÉVEILLÉ, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien, membre de la Société et de l'Académie de Médecine, de la Société philomatique, etc.

LOUYER-VILLERMAY, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin du troisième Dispensaire, membre de la Société de Médecine, etc.

MARC, docteur en médecine, etc.

MAIGRYER, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien accoucheur, professeur d'anatomie, de physiologie et d'accouchement, etc.

MARIE de SAINT-URSIN, docteur en médecine.

MARIN, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien du Prytanée français, etc.

MARQUIS, ancien chirurgien en chef de l'armée du midi, docteur en médecine de l'Ecole de Paris.

MERAT, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, attaché à l'hôpital de la Charité.

MILLIN, membre de l'Institut impérial de France, conservateur et professeur des antiques à la Bibliothèque impériale, membre de la Société philomatique, de la Société linnéenne de Londres, de la Société de Médecine de Bruxelles, d'Emulation de Rouen, d'Abbeville, etc.

MOREAU, médecin, bibliothécaire à l'Ecole de Médecine, membre de la Societé de l'Ecole, de la Société philomatique, etc.

MOUTON, chirurgien à l'hôpital de la Garde impériale.

MURAT, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien en second à l'hospice de la Salpêtrière, professeur d'accouchement, etc.

NAUCHE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, etc.

PAJOT-LAFORET, médecin.

PARFAIT, médecin, membre du comité d'admission dans les hospices civils, etc.

PARMENTIER, de l'Institut impérial de France, membre des Sociétés de Médecine, de Pharmacie, phylantropique, etc., inspecteur du service général de santé de la guerre.

PÉBORDE, médecin, chirurgien du prince Murat, etc.

PERON, médecin, naturaliste, membre de la Société de l'Ecole de Médecine de Paris, etc.

PETIT-RADEL, médecin, professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, membre de la Société de Médecine, etc.

PILARO, docteur en médecine.

PINEL, médecin, membre de l'Institut impérial de France, professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, médecin en chef de l'hospice de la Salpêtrière, médecin consultant de l'Empereur, médecin consultant des Dispensaires, membre de la Société de Médecine, etc.

PORTAL, médecin, membre de l'Institut impérial de France, de l'Institut de Bologne, de la Société de Médecine, professeur d'anatomie au Jardin des Plantes, de médecine au Collége de France, etc.

RECAMIER, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin à l'Hôtel-Dieu, professeur de médecine, etc.

RENAULDIN, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin du premier Dispensaire, etc.

RIBES, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien aide-major de l'Hôtel impérial des Invalides, chirurgien des Dispensaires, prosecteur à l'Ecole de Médecine, professeur d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, etc.

RICHARD, de l'Institut impérial de France, professeur de botanique à l'Ecole de Médecine de Paris, etc.

ROBILLARD, chirurgien aide-major de l'Hôtel impérial des Invalides, membre de la Société de Médecine, de celle philomatique, etc.

RONY-DUPREST, docteur en médecine de l'Ecole de Paris.

ROQUES, docteur en médecine de l'Ecole de Montpellier.

ROUSSILLE-CHAMSERU, médecin, membre du Comité central d'admission dans les hôpitaux civils, membre de la Société de Médecine, de l'Académie de Médecine, etc.

RUETTE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, etc.

SALMADE, médecin aggrégé à l'Ecole de Paris, membre du Comité central de Vaccine, de la Société de Médecine, de l'Académie de Médecine, etc.

SALVERTE (Eusèbe), membre de la Société académique des Sciences, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

SARRASIN, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, membre de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres, de l'Athénée des Arts, etc.

SAVAREZI, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des armées, etc.

SEDILLOT jeune, médecin, membre de la Société de Médecine de Paris, etc.

SOUCHOTTE, chirurgien de l'artillerie de la Garde impériale.

SCHWILGUÉ, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, membre de la Société de l'Ecole, professeur de matière médicale, etc.

TASAN, chirurgien de bienfaisance de la division de la Halle aux Blés.

THILLAYE, chirurgien, professeur à l'Ecole de Médecine de Paris, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Antoine.

THOURET, directeur et professeur de l'Ecole de Médecine de Paris, président du Comité central de Vaccine, membre de la Société de Médecine, de l'Académie de Médecine, de la Société philantropique, etc.

TOLLARD aîné, docteur en médecine de l'Université de Pavie, ancien médecin titulaire de l'hôpital militaire d'Instruction de Strasbourg, et alors secrétaire-rédacteur des actes de la Société d'Agriculture du Bas-Rhin, membre ré-

sident de la Société Académique des Sciences et de l'Athénée des Arts de Paris, correspondant de la Société d'Agriculture et d'Economie rurale de Vaucluse, et de celle de Médecine, Sciences et Arts de Strasbourg, l'un des auteurs du nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle et des continuateurs du Cours complet d'Agriculture, coopérateur du Journal des Propriétaires ruraux, et de la Bibliothèque physico-économique, professeur de botanique et de physiologie végétale, etc.

VARELIAUD, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien de la maison de l'Empereur, membre de plusieurs Sociétés savantes.

VARIN, docteur en médecine.

VASSAL, chirurgien.

VAUQUELIN, de l'Institut Impérial de France, professeur de chimie au Jardin des Plantes, à l'Ecole des Mines, membre de la Société de Pharmacie, de la Société de l'Ecole de Médecine, de la Société philomatique.

VERGEZ, chirurgien, secrétaire de l'inspection générale du service de santé des armées, médecin des pages de l'Empereur, etc.

YVAN, docteur en chirurgie de l'Ecole de Paris, chirurgien en chef, en survivance, de l'Hôtel impérial des Invalides, chirurgien ordinaire de l'Empereur, membre de la Société de Médecine, etc.

Correspondans nationaux.

AMARD, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité de Lyon, à Lyon.

ARMAND, docteur en médecine, à Gênes.

AUBIN, médecin, à Noyon.

AUBERT (Charles Edouard), docteur en médecine de l'hospice civil et des prisons de Pont-l'Evêque, à Pont-l'Evêque, département du Calvados.

AUBERT, docteur en médecine, à Genève.

BACHELET, docteur en médecine, à Boulogne.

BAUMES, professeur à l'Ecole de Montpellier, membre de la Société de Médecine de Paris, à Montpellier.

BAZIN, docteur en médecine, chirurgien, à Montmorency, près Paris.

BEAUFILS, chirurgien des hôpitaux militaires, à Clermont.

BERLIOS, médecin en chef des hospices civils, à Blois.

BEROT, professeur d'anatomie à l'Ecole de Médecine de Strasbourg, à Strasbourg.

BERTHE, professeur à l'Ecole de Médecine de Strasbourg, à Strasbourg.

BLATTIN. docteur en médecine, à Clermont.

BONHOMME, chirurgien en chef de l'hôpital de Villefranche, département de l'Aveyron, à Villefranche.

BOULLON, médecin, naturaliste, à Abbeville.

BOUSSENARD, docteur en médecine, chirurgien, à Nolet, département de la Côte d'Or.

BROUSSAIS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin des armées françaises en Hollande.

BROUSSONNET, professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, à Montpellier.

BUNIVA, de la Société philomatique et de celle de Médecine de Paris, à Turin.

CAILLIOT, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, professeur de chirurgie à l'Ecole de Médecine de Strasbourg, à Strasbourg.

CAILLIOT, chirurgien de première classe, à Brest.

CAILLIOT, chirurgien, à Boulogne.

CALVET, médecin des armées françaises en Italie.

CANOLLE, chirurgien, à Poitiers.

CAPELLE, docteur en médecine, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Bordeaux.

CARTIER, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Lyon, à Lyon.

CASEJUS, chirurgien, à Bordeaux.

CASTAING, médecin de l'Université de Montpellier, à Montpellier.

CAYSERQUES, médecin, à Montpellier.

CHARPENTIER, médecin, à Joigny.

CHATELET, docteur en médecine, à Montpellier.

CHEVALIER, médecin, a Angers.

CLEMENT, chirurgien en chef de l'hospice civil d'Avignon, à Avignon.

COINDET, médecin, à Genève.

CRELICH, docteur en médecine, à Turin.

CRÈVE, professeur de médecine, à Mayence.

CYVOCT, médecin, à Belley.

DEGUISE, chirurgien en chef de l'hospice de Charenton, membre de la Société de Médecine, à Charenton.

DELAGUETTE, docteur en médecine, à la Réole.

DELPECH, docteur en médecine, à Villefranche, département de l'Aveyron.

DESAINS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, à Ham.

DESEZE, médecin de l'Hôtel-Dieu de Bordeaux, associé de l'Institut impérial de France.

DESPARANCHES, médecin.

DUMAS, de l'Institut impérial de France, professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, des Sociétés philomatiques et de Medecine de Paris, à Montpellier.

DENOIX-VALERY, médecin, à Périgueux.

DUCLOS, chirurgien et professeur d'accouchement, à Toulouse.

DUGAS, médecin-chirurgien, à Nîmes.

DUTHROUIL, naturaliste, a Bordeaux.

FAGES, chirurgien à l'hôpital de Montpellier, à Montpellier.

FAGES, chirurgien de première classe des armées françaises au camp de Boulogne.

FAUCHE, médecin.

FAGOIS, médecin à Ségure. — Corrèze.

FERUS, chirurgien adjoint de la Garde impériale, à Strasbourg.

FISCHER, docteur en philosophie, associé correspondant de la Société philomatique, à Mayence.

FOURNIER, chirurgien, à Bruxelles.

FOURÉ, docteur en médecine de l'Ecole de Médecine de Paris, à Nantes.

FOUQUET, professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, à Montpellier.

FRAISSE, docteur en médecine, à Villefranche, département de l'Aveyron.

FRAPPAS, chirurgien en chef de la marine, à Dunkerque.

GAGNARE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, chirurgien en chef adjoint de l'hôpital civil d'Autun, à Autun, département de Saône et Loire.

GAIGNART, docteur en chirurgie, à Poitiers.

GAILLARD, médecin de la Société d'Emulation de Poitiers, à Poitiers.

GALLOT, docteur en médecine, à Evreux.

GARNIER, docteur en médecine, à Semur.

GASC, docteur en médecine, à Tonneins.

GASTELIER, médecin, membre de plusieurs Sociétés savantes, à Montargis.

GUÉRIN, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-André de Bordeaux, à Bordeaux.

GUÉRIN, membre de plusieurs Académies, professeur d'histoire naturelle à l'Ecole centrale du département de Vaucluse, à Avignon.

GUERSENT, médecin, professeur d'histoire naturelle, et membre de la Société d'Emulation de Rouen, à Rouen.

GUILHÉ, professeur à l'Ecole centrale du département de la Gironde, à Bordeaux.

GOUIFFES, médecin, à Quimper.

GUILLON, chirurgien en chef de la frégate la Revanche, dans la marine impériale.

GODARD, docteur en médecine, à Vitry sur Marne.

GODEFROY, docteur en médecine, à Rouen.

HOARAU, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, à l'île de la Réunion.

HUSSON père, chirurgien, à Reims.

JEOFFRION, docteur en médecine de l'Ecole de Paris.

JOURDANET, médecin, à Lorient.

JURINE, associé de l'Institut impérial de France, chirurgien en chef de l'hôpital de Genève, à Genève.

KOK, docteur-médecin, membre des Académies des Sciences de Harlem, de Flessingue, à Bruxelles.

LABORDERIE, médecin, à Tull. — Corrèze.

LAYNÉ, médecin, à Strasbourg.

LAFABRIE, professeur à l'Ecole de Médecine de Montpellier, à Montpellier.

LAFON, docteur en médecine, membre de la ci-devant Faculté de Montpellier, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu de Bordeaux, membre du Jury d'Instruction publique du département de la Gironde, à Bordeaux.

LAFONT-GOUZI, médecin, à Toulouse.

LANOIX, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, à Orléans.

LARREY, chirurgien et ancien démonstrateur d'anatomie, à Nîmes.

LATAPIE, docteur en médecine, membre de la ci-devant Académie des Sciences de Bordeaux, professeur d'histoire naturelle et de botanique, à l'Ecole centrale du département de la Gironde, à Bordeaux.

LASSIS, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, à Nemours.

LASSIS, chirurgien, à Baune.

LATOUR père, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Or-

léans, membre du Jury médical du département du Loiret, chargé du traitement des maladies épidémiques de l'Orléanais, de plusieurs Sociétés savantes, à Orléans.

LATOUR fils, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, médecin adjoint de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, à Orléans.

LHARIDON, médecin de la marine, à Brest.

LEMERCHIER, médecin, à Pérone.

LEBOUCHER, naturaliste, associé de l'Institut impérial de France, à Abbeville.

LEVACHER, chirurgien, à Nonocourt.

LEROY, docteur en médecine, etc., à Anvers.

LOBSTEIN (Frédéric), prosecteur à l'Ecole de Strasbourg, à Strasbourg.

LOUIS, médecin, à Oléron.

LORDAT, médecin, à Montpellier.

LYNCH, médecin et cultivateur, à Pauliac, département de la Gironde.

MAISON-NEUVE, médecin, à Nantes.

MATHEY, médecin, à Genève.

MAURICHEAU-BEAUCHAMP, médecin, à Poitiers.

MARTINET, médecin des eaux de Plombières, à Plombières.

MAUGUE, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, ex-chirurgien des armées françaises, à Nevers, département de la Nièvre.

MORELOT, pharmacien de première classe des armées, membre de la Société de Pharmacie et de Médecine de Paris, à Brest.

MOYON (Benoît), docteur en médecine, à Gênes.

MOYON (Gaspard), docteur en médecine, à Gênes.

MINVIELLE, médecin, à Orléans.

MURAT, docteur en médecine, à Aubin.

NOEL, directeur de l'Ecole de Médecine de Strasbourg, à Strasbourg.

PALIS, docteur en médecine, à Villefranche, département de l'Aveyron.

PALOUS, docteur en médecine de l'Ecole dè Paris, à Rodez.

PALLOIS, médecin, à Nantes.

PERROT, médecin, à Confolens.

PIGNOT, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, à Autun, département de Saône et Loire.

PONTANIER, docteur en médecine, à Avignon.

POUJENG, docteur en médecine, à Milhaud.

RAILLARD, chirurgien, à Bourges.

RENAULT, médecin, à Tours.

REYDELET, docteur en médecine de l'Ecole de Paris.

RIXAIN, docteur en médecine, à Clermont.

RODAMET, médecin, à Lyon.

ROGERY, médecin, à Saint-Geniez, département de l'Aveyron.

SAVIGNY, naturaliste.

SENEBIER, ministre du Saint-Evangile et bibliothécaire, à Genève.

SCHHWEIGHAEUSER, docteur en médecine, à Strasbourg.

SCUDERY, médecin, à Nice.

SEGURET, docteur en médecine, à Rodez.

SULTZER, prosecteur à l'Ecole de Medecine de Strasbourg, à Strasbourg.

SUE, chirurgien, à Orléans.

SYLVI, chirurgien, à Grenoble.

TENAND, médecin de l'hospice civil, à Belley.

TEXIER, chirurgien en chef de l'hôpital des Invalides, à Versailles,

TOLLARD (Henry), docteur en médecine de l'Ecole de Strasbourg, chirurgien major de cavalerie à l'armée française dans le royaume de Naples, membre correspondant de la Société académique des Sciences de Paris, etc.

TOURDES, professeur à l'Ecole de Strasbourg, à Strasbourg.

TOURNON, docteur en médecine, à Toulouse.

TRELUYER, docteur en médecine, de l'Institut départemental de la Loire-Inférieure, à Nantes.

TREYERAN, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-André, à Bordeaux.

VALLOT, médecin, professeur d'histoire naturelle, secrétaire de la Société libre d'Agriculture, Sciences et Arts de Dijon, à Dijon.

VANCKREN, médecin, à Anvers.

VANDEZANDE, docteur en médecine, à Anvers.

VAN-MONS, pharmacien, à Bruxelles.

VASSALLI, membre de la Commission des Poids et Mesures, de l'Institut impérial de France et professeur de physique, à Turin.

WATON, professeur de chimie à l'Ecole centrale de Carpentras, ancien chirurgien en chef des hôpitaux des armées, de la Société de Médecine de Lyon, à Carpentras.

VIGAROUS, professeur de médecine, à Montpellier.

VIGUERIE, professeur de chirurgie, à Toulouse.
WILLEMET, naturaliste, à Nancy.
WORBE, docteur en chirurgie, à Dreux.
VOULONNE, docteur en médecine, à Avignon.

Correspondans étrangers.

ALONZO, premier officier du ministre de grace et de justice de S. M. C., à Madrid.

ALDINI, de l'Institut des Sciences de Bologne et professeur de physique, à Bologne.

ANANIAN, Arménien, docteur en médecine de l'Université de Rome, médecin de l'ambassadeur ottoman, à Paris.

ANDRIA, docteur en médecine, à Naples.

BECU, professeur de médecine, à Wilna.

BELL, chirurgien de l'infirmerie royale, de la Société royale d'Edimbourg, à Edimbourg.

BIANCHI, docteur en médecine, à Pise.

BIET, docteur en médecine, aux Etats-Unis.

BLOM, de l'Académie des Sciences, à Stockholm.

BLUMENBACH, professeur de médecine et d'histoire naturelle, à Gottingue.

BOBBA, médecin, à Gottingue.

BRERA, professeur de médecine clinique à l'Université de Pavie, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Mantoue, de l'Académie des Curieux de la nature, de celle de Florence à Pavie.

BRIOTET, professeur de chirurgie, à Wilna.

BRUGNATELLI, professeur public ordinaire à l'Université de Pavie, membre des Académies et Sociétés des Sciences de Mayence, de Gottingue, de Berlin, d'Udine, de Turin, de Mantoue, de Florence, de Milan, à Pavie.

FRANK, premier médecin du pacha de Janina, en Grèce, ex-médecin de l'armée d'Orient.

CASTBERG, docteur en médecine, à Copenhague.

CHAUMETON, médecin, à Pavie.

CHIARENTI, docteur en médecine, à Florence.

CORONA, médecin.

DELSERIEZ, docteur en médecine, à Madrid.

DÉMETRIUS (Gripilli), de Crète, à Constantinople.

DELAFONTAINE, docteur en médecine, et ancien premier chirurgien de feu Stanislas roi de Pologne, à Varsovie.

DESCOMBES, docteur en philosophie et en médecine de

la Faculté de Pavie, membre du Collége de Médecine de Lausanne, à Lausanne.

DESBOUT, docteur en médecine, à St.-Pétersbourg.

FONTANA (Félix), directeur du Cabinet d'Histoire naturelle, à Florence.

FORENSEN, médecin de l'hôpital du grand Frédéric, à Copenhague.

FRANSERI, membre de l'Académie de Médecine, à Madrid.

GALVANI (Camille), professeur de botanique, à Bologne.

GUARRIGA, docteur en médecine, à Madrid.

HEDHELOFER, docteur en médecine de l'Ecole de Paris, à Lausanne, en Suisse.

HERHOLDT, docteur en médecine, à Copenhague.

HILDEBRANDT, docteur en médecine, à Erlang.

HOFFMANN, botaniste, à Gottingue.

JABALOT, docteur en médecine de l'Université de Pavie, à Parme.

JENNER, oncle, médecin, à Londres.

JENNER, neveu, médecin, à Londres.

KHILKEY, médecin, à Stockholm.

LUZURIAGA, de l'Académie de Médecine, professeur de médecine à Madrid.

MALACARNE, professeur de chirurgie en l'Université de Padoue, pensionnaire de l'Académie des Sciences de la même ville, à Padoue.

MERTENS, médecin, à Léipsick.

MOLIN (Jérôme), docteur en médecine, à Venise.

MOSCATI, professeur de chirurgie et membre de plusieurs Académies, à Pavie.

MUGGETTI, médecin, à Boulogne.

MUTIS (don Joseph-Célestio), botaniste et astronome de S. M. C., directeur de l'expédition botanique de Santa-Fé de Bagota, membre des Académies d'Upsal et de Stockholm, etc., à Santa-Fé.

NICKOUSTI, professeur de chirurgie, à Wilna.

NOCCA, professeur d'histoire naturelle, à Pavie.

NOETDEN, docteûr en médecine, à Gottingue.

PFAFF, docteur en médecine, à Kiel.

PULLI, de la Société des Sciences de Florence, professeur de chimie, à Naples.

SCARPA, professeur d'anatomie et de chirurgie, à Pavie.

SCHREBER (de), président de la Société impériale des

Curieux de la nature, professeur d'histoire naturelle, de botanique et de médecine, à Erlang.

SIMMONS, de la Société royale de Londres, médecin de l'hôpital Saint-Luc, à Londres.

SŒMMERING, professeur de médecine, etc., à Francfort.

SPARMANN, de l'Académie des Sciences, à Stockholm.

STROMEYER, de la Société des Sciences physiques, à Stockholm.

THUMBERG, professeur d'histoire naturelle, et membre de l'Académie des Sciences, à Stockholm.

UTTINI, professeur d'anatomie, de l'Institut des Sciences, etc., à Bologne.

VOLTA (Alexandre), professeur de physique, à Pavie.

VACCA-BERLINGHIÉRI, professeur de médecine, à Pavie.

VAN-MARUM, docteur en médecine, secrétaire de l'Académie des Sciences, à Harlem.

WANDERBOURG, docteur en médecine et chirurgien, à Gottingue.

WRÈDE, professeur de physique, à Berlin.

ZEA, directeur du jardin des Plantes de Madrid, à Madrid.

FIN DE LA LISTE DES MEMBRES.

AVERTISSEMENT.

Ce Volume a un peu tardé à paroître; ce n'est cependant ni faute de zèle, ni faute de travaux intéressans; car les observations et les dissertations sur divers points de doctrine ont été abondantes. Les circonstances seules en ont été cause. D'abord, la plupart des Membres qui forment la Commission des Travaux, surchargés de leurs occupations particulières, tenant à d'autres Sociétés auxquelles ils se doivent également, n'ont pu souvent se réunir; d'un autre côté, les mutations dans les Membres du bureau ont causé d'autres lenteurs : réduit donc à moi seul pour cette publication, obligé de correspondre avec les Membres éloignés, dont je faisois imprimer les Mémoires, et de surveiller l'impression, le travail ne pouvoit avancer autant que je l'aurois desiré. Un autre sujet de retard est venu se joindre à tous ceux déjà existant; on avoit besoin d'une table analytique tout à la fois commode et nécessaire pour celui qui fait des recherches, j'ai préféré qu'elle terminât ce sixième volume, et cette idée a été accueillie. En effet, il y a plusieurs avantages attachés à cette mesure : d'abord, elle met à portée de connoître d'un coup d'œil les idées nouvelles sur l'art de guérir, répandues dans les Actes de la Société médicale ; en second lieu, elle complète, en quelque sorte, notre Recueil, complément assez rare dans les Collections académiques; et elle a le double avantage de pouvoir être renouvelée au bout de chaque sixième volume, si la Société continue à publier ses Mémoires de la

même manière; ou de lui permettre de changer de mode, sans inconvénient, si elle juge une autre forme plus convenable à la publication de ses travaux. Dans tous les cas, les six volumes jusqu'ici publiés seront précieux, parce qu'ils remplissent une lacune dans la Bibliographie médicale; ils forment le chaînon qui unira les Mémoires de la Société royale de Médecine avec ceux de la Société de l'École actuelle. Telles sont les considérations qui ont fait adopter cette table analytique, dont la confection, commencée à la fin du volume, en a retardé l'émission.

J'espère que cette détermination ne sera blâmée d'aucun véritable ami de la science. Les savans connoissent le prix du temps, et accueillent les ouvrages qui leur en font gagner. Je m'estimerai heureux si j'ai rempli ce but, et le desir de tous ceux qui partagent avec moi cette devise :

Utili impendere vitam.

LEVACHER DE LA FEUTRIE,

Secrétaire général.

MÉMOIRES
DE
LA SOCIÉTÉ MÉDICALE
D'ÉMULATION.

MÉDECINE.

PENSÉES SUR LE CANCER,

Par M. Amard, docteur en médecine, chirurgien en chef de l'hospice de la Charité de Lyon, et membre de plusieurs sociétés savantes.

I.

Le défaut de méthode dans l'étude du cancer est la cause du peu de connoissances précises acquises sur cette maladie.

Discuter vaguement sur les propriétés prétendues efficaces de l'arsenic, de la ciguë, de la belladone; préparer mystérieusement quelques caustiques, voilà ce qu'on envisage comme le comble du savoir humain sur le cancer. Le choix, parmi ces substances meurtrières, une fois arrêté, tout semble connu : la description exacte de la maladie, la recherche de son vrai caractère, la résolution des questions difficiles qu'elle peut présenter, l'indication des points à éclaircir, une sage modération dans l'usage illusoire des remèdes trop vantés, l'aveu modeste des ressources de l'art et de celles de la nature, seuls objets de recherche capables d'élever cette ma-

ladie au degré de perfection où l'on peut la conduire, sont autant de choses qu'on rejette comme indignes de fixer l'attention, ou qu'on se persuade connoître au-delà même de ce qu'il est nécessaire. Faut-il donc s'étonner que ce fléau qui, depuis tant de siècles, exerce ses cruels ravages, ne soit non seulement détruit ou diminué, mais que la plupart de ses phénomènes ne soient point encore appréciés, et que l'ensemble maigre et décharné de nos connoissances sur ce qui le concerne, soit borné à des discussions frivoles touchant son origine de l'atrabile, ou à des éloges emphatiques de spécifiques empoisonnés ? La seule méthode, de laquelle un esprit philosophique puisse espérer l'avancement des connoissances sur ce mal horrible, ne consiste-t-elle pas exclusivement à en rendre l'histoire naturelle plus complète, à la faveur d'une sévère analyse (1)?

I I.

Origine du Cancer.

Puisque l'esprit d'hypothèse cède aujourd'hui à la simple observation des droits trop longtemps usurpés, qu'est-il besoin de réfuter l'opinion des anciens, sur la dégénérescence de telle ou telle humeur, envisagée comme cause du cancer ? S'il est vrai que de semblables dégénérescences ne tombent point sous les sens, n'est-ce pas assez dire qu'elles sont hors des limites des choses qui nous doivent occuper ? que fausses ou vraies, elles habitent un monde étranger pour nous, et dans lequel nous ne saurions faire des incursions sans nous abandonner à tout ce qu'une imagination prévenue ou arbitraire peut en-

---

(1) Je présente ici le cancer tel que je l'ai dans mes notes depuis plusieurs années, et tel que je l'ai décrit au concours public pour la place de chirurgien en chef de l'hospice de la Charité de Lyon; je veux dire, avant d'avoir aucune connoissance du programme des Anglais sur cette maladie.

fanter de vague et d'incertain? Si *Finke*, *Tissot*, *Stoll*, se sont illustrés en élevant à leur perfection les maladies bilieuses, est-ce parce qu'ils ont raisonné sur l'altération de la bile et son transport d'un lieu à un autre; ou par l'exactitude scrupuleuse qu'ils ont mise à décrire les épidémies de Téchlembourg, Lausane et Vienne, par l'attention qu'ils ont eue d'indiquer la nature des saisons et les divers degrés de ces épidémies, de marquer les périodes de la maladie, ses terminaisons variées, et d'apprendre à la postérité le traitement que l'expérience démontroit heureux ou malheureux? Si ces explications sur l'altération de la bile et ses irruptions en divers lieux, manquoient dans leurs ouvrages, en deviendroient-ils moins précieux pour la science; ou plutôt ne seroient-ils pas purifiés d'un alliage étranger, faux sans doute, et tout à fait inutile, même s'il étoit véritable? Ce seroit donc un temps consacré à un genre de recherches dont les esprits exacts ne doivent plus s'occuper, que de soumettre à une réfutation sérieuse les théories plus ou moins erronées des anciens, d'Helvétius, Gendron, Alliot, Pouteau, Peyrilhe et autres, sur la génération du cancer; ce seroit, d'une autre part, élever un monument à l'erreur, que de chercher à surprendre l'opinion par quelque autre théorie de cette espèce; abordons en conséquence les choses d'une éternelle vérité, je veux dire, les faits puisés dans le sein même de la nature.

I. Observation par Vacher.

Une religieuse d'environ quarante ans, alloit pendant la nuit dans la chambre d'une autre dame qui se trouvoit incommodee; elle se heurta contre une porte à demi-ouverte, le lieu contus de la mamelle gauche devint le siége d'un cancer.

II. Observation par Fabrice de Hilden.

Un jeune homme fut surpris avec sa maîtresse dans un instant délicat; la liqueur, prête à sortir, s'arrêta, et il sentit aussitôt pesanteur et douleur au testicule. Cet accident fut suivi d'un sarcocèle qui dégénéra en un cancer affreux.

III. Observation par Vacher.

Une dame de vingt-quatre ans eut un accouchement des plus laborieux, suivi d'une perte considérable arrêtée par les astringens les plus forts; ses règles ne reparurent plus; après des accidens variés pendant trois ans, elle fut frappée d'un cancer au sein.

IV. Observation par Ledran.

Une femme agée de quarante ans, assez grasse et mal réglée depuis plusieurs années, eut, en 1749, des pertes fréquentes en rouge et en blanc, et se plaignit de douleurs à la matrice. Il y survint un cancer.

V. Observation par Saviard

Un abbé avoit une verrue de la grandeur d'un denier, avec une ulcération assez vermeille, et sans beaucoup de douleurs. *Saviard* défend d'y toucher, soupçonnant sa nature cancéreuse. Le malade cherche des secours ailleurs : on applique un caustique ; l'ulcère et les douleurs augmentent aussitôt, et le caractère carcinomateux se prononce davantage. *Ledran*, consulté, partage l'avis de *Saviard*. Le malade se jette entre les mains d'un empirique; nouveau caustique, nouveaux accidens; d'autres tumeurs se développent aux aines; une hydropisie de poitrine survient, et la mort la suit.

VI. Observation par Pouteau.

Une dame hospitalière est attaquée d'un érysipèle au visage, du côté droit, l'érysipèle descend sur le col, de là sur l'épaule, sur le devant de la poitrine, et enfin sur le sein, une glande cancéreuse se forme, et l'érysipèle disparoît.

VII. Observation par le même.

Une femme du peuple avoit des douleurs rhumatismales vagues et aiguës; elle s'aperçoit d'une douleur au sein gauche, une tumeur cancéreuse suit de près, les douleurs de rhumatisme se taisent.

VIII. Observation par Fabrice de Hilden.

Une femme nourrissant un enfant, a la mamelle droite frappée d'un phlegmon : l'inflammation dissipée, il reste un noyau; ce noyau dégénère en squirre, le squirre en cancer.

IX. Observation par Civadier.

En 1728, *Civadier* est mandé chez une femme âgée de quarante-cinq ans, d'un tempérament vif

et sanguin, malade d'une tumeur chancreuse qu'elle avoit à l'ombilic. Il apprit que ses règles ayant cessé à quarante ans, cette tumeur avoit paru peu de temps après.

X.
Observation par Vacher.

Il survint à la mamelle droite d'une dame chanoinesse une tumeur cancéreuse. On ne put en découvrir aucune cause, si ce n'est une longue suite de chagrins.

XI.
Observation par Pouteau.

La femme d'un perruquier m'a montré, dit *Pouteau*, une glande au sein, qui présente des dispositions tout à fait cancéreuses. Cette glande fait ressentir déjà des douleurs très-incommodes, et elles augmenteront avec le volume de la glande, si l'écoulement d'une humeur sale par le mamelon vient à s'arrêter.

XII.
Observation par Ledran.

Une femme très-grasse, qui avoit cessé d'être réglée depuis six ou sept ans, s'aperçut un jour que du bout de sa mamelle droite, il suintoit un peu de sérosité sanguinolente, que le mamelon étoit moins saillant, et que cette mamelle étoit plus grosse que l'autre. Ce suintement étant très-léger, et ayant cessé dans les vingt-quatre heures, elle n'y pensa plus. Il revint peu après, et pendant trois mois; il reparut encore un peu de temps en temps, puis il cessa pendant treize mois. L'engorgement augmenta, il survint un cancer.

Ces deux dernières observations pourroient-elles servir à soulever le voile dont s'enveloppe le cancer dans le principe de sa formation? Ces évacuations précédentes n'indiqu[illegible]-elles pas un travail secret dans la substance du s[illegible]? Ce travail, qui nous est annoncé dans ces cas particuliers, auroit-il également lieu dans tous ceux où l'on ne reconnoît point une cause manifeste; et la nature ne présenteroit-elle cette espèce de cancer à nos sens qu'après avoir tramé sourdement son existence, qu'après une altération lente et cachée des propriétés vitales des organes, qu'après enfin, avoir pourvu cette hydre

des têtes fatales à l'aide desquelles elle se reproduit?

Mais, revenons à nos observations. Celles que nous avons rapportées et mille autres prouvent incontestablement que le cancer succède, 1°. à des circonstances accidentelles, comme violences extérieures, suppression subite des menstrues, fleurs blanches, hémorroïdes; 2°. à diverses maladies, érysipèle, rhumatisme, tumeurs, ulcères mal traités; 3°. qu'il se forme certaines fois sans cause connue. Or, il suit rigoureusement, de cette distribution en trois genres, des causes du cancer, qu'il est tantôt la suite d'un accident, d'une maladie dégénérée, et que quelquefois il naît spontanément; c'est-à-dire, qu'il y a des cancers accidentels, secondaires à d'autres maladies, et primitifs. Je dis primitifs, quoiqu'il existe souvent dans le principe de la formation de ceux-ci une petite tumeur qui ne porte point encore les caractères du cancer; et cela, par la raison que cette petite tumeur, née spontanément, passe à l'état cancéreux, sans accident extérieur, ni dérangement interne, qu'elle est conséquemment vouée au cancer dès l'instant de son origine, et qu'elle le devient par une dégénérescence qui lui est propre.

Les causes indiquées concourent à la génération du cancer, quel que soit le système organique qu'il attaque.

QUESTIONS

RELATIVES A L'ORIGINE DU CANCER.

PREMIÈRE QUESTION.

Le cancer affecte-t-il primitivement toutes les parties du corps ? Ce n'est que du moment où les médecins se sont éclairés du flambeau de l'anatomie pathologique qu'on s'est occupé de rechercher ceux des divers tissus organiques que le cancer dévore, en y fixant son siége primitif. Nos connoissances à ce sujet sont devenues plus exactes par les travaux de M. *Roux*.

XIII. Observation par J. L. Petit.

Il est très-rare que cette maladie attaque primitivement le système osseux ; mais est-il vrai que cela n'arrive jamais ? Les faits suivans serviront à éclaircir la question. Une femme mourut d'un cancer qu'elle avoit depuis huit ans, ulcéré depuis six mois, auquel on n'avoit point voulu faire l'opération, parce qu'il avoit été *adhérent aux côtes dès le commencement.* J. L. *Petit* disséqua le dessous de la tumeur, pour voir en quoi consistoient les adhérences ; il reconnut que les côtes qui lui servoient d'appui, formoient en cet endroit *des exostoses même un peu cariées.*

XIV. Observation par Pouteau.

La femme d'un tailleur, raconte *Pouteau*, ressentit au bras de violentes douleurs de rhumatisme, on lui conseille l'application de l'eau froide sur ce bras ; les douleurs cessent, mais bientôt l'os du bras s'enfle ; il fait à son tour ressentir des douleurs atroces, il devient cancéreux. Ces deux faits sont les moins obscurs que j'aie trouvés à ce sujet ; d'où l'on peut conclure qu il est très-rare au cancer d'affecter les os primitivement ; consécutivement, rien de plus commun.

Je ne connois point d'exemples de cancer primitivement arrivé aux cartilages, aux tendons, ni aux membranes diaphanes. Peut-être, en diroit-on autant des muscles, si l'on pouvoit isoler les affections de leurs fibres, de celles du tissu cellulaire qui les enveloppe.

Il en est du systême glanduleux lymphatique comme du systême osseux, très-fréquemment affecté par les progrès du cancer, il est très-rare qu'il en devienne le siége primitif. On n'en trouve même aucun exemple ; car en étudiant ceux que donnent quelques auteurs, on reconnoît qu'ils s'en sont laissé imposer par des maladies scrophuleuses. On n'a jamais vu le cancer attaquer dans son principe les poumons, la rate, ni le thymus.

Les parties du corps que le cancer affecte primitivement, sont la peau, principalement celle des joues

et du nez ; le tissu cellulaire, surtout celui du dos du pied, de la main, et de la région de l'ombilic ; les glandes secrétoires placées à l'extérieur, comme le sein et le testicule, ce qui n'arrive jamais à celles de l'intérieur ; et les membranes muqueuses, particulièrement vers les ouvertures où l'organe cutané se réunit à ces membranes, comme l'entrée des fosses nasales, les paupières, les lèvres, l'anus, et les parties naturelles des deux sexes. Cette fatale prérogative de l'origine des membranes muqueuses, proviendroit-elle de la sensibilité particulière de ces régions ; sensibilité perpétuellement excitée par les besoins de la vie, et destinée à explorer les corps extérieurs qui s'insinuent au dedans, et le passage au dehors de ceux qui ne doivent plus résider à l'intérieur ? Seroit-ce parce que le pylore jouit d'une propriété de ce genre, qu'il devient si fréquemment le siége du cancer ? Ce qu'il y a de certain, c'est que les doigts qui ne possèdent point cette espèce particulière de sensibilité, quoique très-sensibles d'ailleurs, et abondamment pourvus de parties nerveuses, deviennent bien plus rarement la proie de ce mal horrible, et que par conséquent on ne sauroit partager l'opinion de ceux qui prétendent que la fréquence du cancer, dans les parties du corps, doit s'estimer par le nombre de leurs nerfs.

Progressivement, le cancer attaque toutes les parties contiguës, sans épargner plus les unes que les autres.

On s'est persuadé que toutes les fois que le cancer affecte un viscère creux, il commence par la membrane muqueuse. Il y a certainement des exceptions à cette vérité générale ; 1°. j'ai vu un squirre au pylore, assez volumineux pour avoir fait périr le malade, sans s'ulcérer ; la membrane muqueuse étoit saine ; 2°. on trouve souvent dans les parois de l'utérus de petits globules spongieux, auxquels la membrane muqueuse n'a aucune part, et que des circonstances accidentelles peuvent aisément faire dégénérer ; 3°. ce qui se passe aux lèvres, dont l'é-

paisseur est aussi composée de divers tissus et d'une membrane muqueuse, ne nous offre-t-il pas l'image de ce qui se passe dans les viscères creux? Or, le cancer ne se développe-t-il pas aussi souvent dans leur intérieur que dans la couche muqueuse qui les revêt?

On a encore assuré sans fondement que le cancer des membranes muqueuses commence toujours par un ulcère; il n'est effectivement aucune partie de la peau ni des membranes muqueuses, où il se développe exclusivement par un ulcère ou une tumeur: lorsqu'il se fixe primitivement dans le tissu cellulaire et les glandes secrétoires, il y a constamment tumeur dans le principe. On nommoit cette tumeur *squirre*.

DEUXIÈME QUESTION.

Les causes indiquées produisent-elles également le cancer dans toutes les constitutions, dans tous les âges, et dans tous les climats? On voit le cancer mutiler toutes sortes de constitutions, et cela ne doit point surprendre, puisqu'il succède si fréquemment à des circonstances éventuelles. Quand il naît spontanément, il m'a paru le partage ordinaire d'une constitution bilioso-mélancolique; aussi, les auteurs depuis *Hippocrate* jusqu'à *Boërhaave*, l'ont-ils attribué à la dégénérescence acrimonieuse de l'humeur biliaire, ou à l'action dépravée d'une atrabile surabondante.

On ne sauroit méconnoître l'influence de l'âge sur la production du cancer. Le temps de l'enfance est presque à l'abri de ses attaques, elles deviennent plus fréquentes dans l'âge adulte et la vieillesse. Une époque de la vie où les femmes sont très-exposées à cette maladie, est celle de la cessation du flux menstruel. Tous les auteurs ont fait cette remarque. J'en ajouterai une autre, c'est que les cancers du sein sont plus communs dans la première moitié de leur vie, ceux de l'utérus dans la seconde. C'est aussi dans un âge avancé que naissent les sarcocèles: il

est digne de noter que cette circonstance coïncide, dans les deux sexes, avec l'affoiblissement des fonctions des organes génitaux.

Les médecins de toutes les nations parlent du cancer comme d'une maladie qu'ils ont vue; ses ravages s'étendent donc dans tous les climats? Aucun auteur n'ayant cherché à calculer approximativement le nombre d'individus atteints de ce mal, relativement à la population de son pays, il seroit difficile de rien établir de précis à ce sujet. Je dirai cependant que *Fabrice d'Aquapendente* a fait la remarque qu'ils étoient plus multipliés dans les pays chauds que dans les pays froids, et que les personnes affligées de cette maladie se trouvoient bien d'un air froid et humide. *Ob id*, ajoute-t-il, *in Germania rarò, in Asia frequenter cancri oriuntur. Pott* fait mention d'un cancer du scrotum qui arrive aux ramonneurs adultes de Londres, et qu'il attribue au séjour de la suie dans les rides de cette membrane: on ne remarque point ce cancer chez les ramonneurs français, cela tiendroit-il à l'influence du climat?

TROISIÈME QUESTION.

Quelle est la nature de l'altération introduite dans les solides et les fluides de la partie malade du cancer? Le changement dans l'organisation des solides est manifeste; ici, sont des parties dures et cartilagineuses, là, des portions ramollies, partout, altération marquée dans leur couleur. Il est très-remarquable que quelle que soit la nature du systême organique frappé par le cancer, lorsque celui-ci est ulcéré, il présente constamment le même aspect, ce qui n'a point lieu dans d'autres maladies, dans l'inflammation, par exemple, dont la forme est modifiée par la structure des parties; d'où il suit que celle du cancer est le résultat de la maladie et non du tissu malade, comme l'a fort bien observé M. *Bayle*. Le même auteur assure que dans les cancers du pylore il n'y a pas désorganisation, mais or-

ganisation différente de l'état sain; qu'on y trouve deux substances fibreuses très-distinctes; l'une blanchâtre, se continuant dans la membrane muqueuse dont elle paroît une dégénérescence; l'autre jaunâtre, se continuant dans la membrane musculaire qui semble en avoir fourni les élémens. Cette différence doit engager à rechercher, avec plus de soin qu'on ne l'a fait, l'espèce de changement organique que produit le cancer, non pas seulement dans les différens systêmes, mais dans diverses régions d'un même systême. C'est un grand bienfait de l'anatomie générale, sans doute, que d'avoir démontré le rapport de texture des tissus avec la nature de leurs maladies; cependant, ces bienfaits deviendroient nuisibles à la science, si l'on s'en servoit pour trop généraliser. Il est connu, et Bichat lui-même ne l'ignoroit point, qu'un systême est affecté, en certaines régions de son étendue, de maladies qu'on ne rencontre jamais dans d'autres parties de ce même systême; et sans sortir de notre sujet, ne voyons-nous pas que la membrane muqueuse des voies alimentaires, génitales, est très-fréquemment la proie du cancer, tandis qu'il épargne constamment celle des voies aériennes pulmonaires? cela n'indique-t-il pas que l'analogie apparente de structure n'annonce pas toujours fidellement l'identité de maladie, et par conséquent que le désordre produit par le cancer dans l'estomac, peut bien ne pas représenter exactement celui qu'il cause dans l'utérus, la vessie, ou le rectum? Il est essentiel d'observer ici qu'on prend quelquefois pour des affections cancéreuses, des altérations organiques qui n'ont rien de commun avec elles. M. *Roux* a vu l'engorgement tuberculeux et osseux de la membrane albuginée du testicule, qu'il compare avec celui qui a lieu si fréquemment dans la membrane fibreuse de la rate, décider mal-à-propos à l'amputation de cet organe, qui fut trouvé parfaitement sain d'ailleurs; et M. *Bayle* a distingué avec avantage, dans l'utérus, deux espèces de tubercules; les

uns fibreux, jaunâtres, passent à l'état de cartilage et s'ossifient ensuite; les autres spongieux, blanchâtres et lardacés, sont seuls susceptibles de dégénérescence cancéreuse.

L'altération introduite dans les fluides de la partie malade est évidente; leur couleur, leur consistance et leur odeur sont perverties. Il est néanmoins impossible de spécifier la nature de cette altération, de même que celle des solides, et si *Peyrilhe* et *Richard Guy* ont attribué celle des fluides à la putréfaction, parce qu'ils en ont obtenu de l'ammoniaque, à la faveur de l'analyse chimique, c'est qu'ils se sont laissé égarer par leurs propres expériences, ne faisant pas attention que toutes les substances animales, même les plus saines, en fournissent aussi. En vain chercheroit-on à étayer cette idée par la pourriture qui s'empare quelquefois du cancer, puisque ces cas sont rares, qu'ils n'ont lieu que pour ceux ulcérés depuis longtemps, et lorsque toute action vitale y est éteinte par l'atrocité permanente des douleurs.

Quelle que soit la nature de l'altération introduite dans les fluides, cette altération n'en est pas moins certaine, et c'est elle qui leur communique la vertu de propager le cancer par contagion. Ils la produisent de différentes manières; 1°. par leur insertion dans le tissu cellulaire, comme le prouve l'expérience suivante. *Sumpsi*, c'est Peyrilhe qui parle, *drachmas duas circiter è cancrosa mamma, expressi et vulnusculo circa dorsum canis inflicto, quantùm potui, ope syringis in circumfusum textum cellularem immisi. Deindè emplastro adhæsivo et fasciis vulnus obturavi accuratiùs. Tertiâ die fascias removi : jam valdè fetebat ulcus, retracta cute dehiscens, atro violaceum, ejus ambitus emphysematoœdematosus compertus est. Secunda hæc deligatio post quadraginta octo horas remota est. Gravia tunc vigebant symptomata; tota cutis à capite ad caudam, emphysemate œdematoso distendebatur; ichor parcus, subniger è vulnere manabat; micabant*

oculi, urgebat sitis, et clangosas voces edebat animal. Ulterius observandi factiti morbi, phenomena occasionem mihi subripuit famula, quæ, tàm miseratione mota, quàm fetore hospitis pertæsa, patientem, plagâ pretiosum, in latrinam dedit precipitem. 2°. Quand ils sont attirés sur la membrane muqueuse de la bouche par la succion, ou qu'ils y sont placés pour la dégustation : les faits qui suivent en sont des preuves. *Tulpius* raconte qu'un homme qui suça la mamelle cancéreuse de sa femme, poussé par le desir de la soulager, eut un cancer aux gencives de la machoire inférieure, qui le fit périr. *Smith*, qui eut la hardiesse, après avoir extirpé un cancer occulte, de goûter l'humeur limpide dont étoit pleine une petite vessie qui étoit dans la mamelle, en eut des vomissemens insurmontables, qui le précipitèrent dans le marasme et le firent périr. 3°. Par la simple émanation de leurs parties volatiles. La femme de *Bellinger* avoit un cancer dont l'odeur s'imprima tellement dans les narines de ce médecin, qu'enfin il périt de cette maladie. (Ces faits sont consignés dans le mémoire de Peyrilhe). Il faut avouer que cette dernière espèce de contagion ne peut avoir lieu que par suite d'une longue cohabitation, comme dans le cas de *Bellinger*; cet accident seroit en effet aussi commun qu'il est rare, si la simple émanation passagère des parties volatiles de l'ichor cancéreux suffisoit pour le produire; les voisins des malades, dans les hôpitaux, et ceux qui leur donnent des soins en deviendroient les victimes; malheur qu'on n'observe point.

QUATRIÈME QUESTION.

Le cancer peut-il se transmettre par voie héréditaire? Plusieurs sont de cet avis, et ils se fondent sur ce qu'on dit que Boërhaave a connu une famille dont tous les descendans, à certain âge, devenoient ictériques, et enfin périssoient hydropiques, malgré tous les secours qu'on pouvoit leur donner. L'au-

topsie laissoit apercevoir un foie constamment squirreux. Il ne s'agit pas d'un bien grand effort de génie pour comprendre que ce prétendu squirre du foie ne consistoit que dans des duretés, des concrétions trop ordinaires à ce viscère, et telles qu'on en trouve tant d'exemples dans les auteurs d'anatomie pathologique; lesquelles duretés, après l'ictère, l'hydropisie ou diverses autres incommodités, procurent enfin une mort inévitable. Ici le mot *squirre*, employé vaguement pour désigner toutes sortes de callosités, le cancer, etc., a causé la méprise. Puisse cette erreur convaincre de la nécessité d'un langage exact dans la science médicale! En consultant les faits, on reconnoît que les exemples de cancer dans les descendans d'une même famille sont infiniment rares, en comparaison de ceux où ils n'ont pas lieu, preuve qu'ils tiennent alors à d'autres circonstances que celle de la naissance, et ce qui le confirme, est qu'on a vu des guérisons complètes de pareils cancers, procurées par l'opération, chose impossible si la maladie étoit héréditaire, puisqu'elle tiendroit à la constitution générale. Voici une observation de ce genre:

XV. Observation par Manne.

Une religieuse d'Avignon, dit *Manne*, âgée de dix-neuf ans, avoit à la mamelle droite un cancer, pour lequel elle craignoit l'extirpation plus que la mort, parce qu'une grand'mère et un grand-oncle maternel qu'elle avoit eus, étoient morts de pareille maladie, à la vérité, sans qu'on leur eût fait aucune opération; ce devoit pourtant être une bonne raison pour qu'elle la fît faire: mais elle concluoit que cette maladie étoit héréditaire, et que son sang étoit vicié par un levain cancéreux naturel dans sa famille, et qu'ainsi l'opération ne la guériroit pas. Dans le cours d'un an, les douleurs devinrent si insupportables, que la malade même demanda l'opération avec instance. Elle en guérit parfaitement.

Pour décider, au reste, cette question de la transmission originelle du cancer, il auroit fallu, au lieu

de tout confondre, isoler ceux provenant de violences extérieures, dérangemens internes subits; car il est aisé de voir que ce sont là des circonstances éventuelles, et que la maladie qui en tire son origine ne sauroit se transmettre par voie héréditaire : de l'autre côté on auroit mis ceux dont on ne peut découvrir aucune cause, soit interne, soit externe. Or, ceux-ci, si une funeste hérédité pouvoit avoir lieu pour le cancer, seroient les seuls capables de la produire.

CINQUIÈME QUESTION.

Le cancer forme-t-il une affection locale ou générale? Parmi les hommes qui nous ont précédés, ceux-ci partagent le premier de ces avis, ceux-là le second; les uns et les autres fondés sur de foibles raisonnemens. En cherchant la preuve d'une opinion exclusive, ils n'ont pas aperçu les circonstances qui ne se rangent point naturellement sous sa domination, et par conséquent, ils ont établi des idées incomplètes, auxquelles l'ensemble des faits ne se trouve point attaché: la vérité n'étant jamais le résultat d'un coup-d'œil général, mais l'ouvrage constant de l'appréciation individuelle des faits. La division en trois genres, des causes du cancer, va nous servir à résoudre cette importante question. Le premier et le second genre, considérés relativement à la génération de la maladie, la produisent d'une façon analogue, en agissant accidentellement; en effet, que ce soit un coup, une suppression d'hémorragies, une affection quelconque dégénérée, qui fassent pulluler le cancer, il est évident que toutes ces causes ont agi d'une manière purement locale, quoique provenant, les unes du dehors, les autres de l'intérieur, et il est également d'une parfaite évidence que le cancer, qui en tire son origine, forme une affection décidément locale. Aussi, les exemples d'opérations faites avec succès dans ces cas, sont sans nombre.

Le troisième genre de causes comprend, comme

on se rappelle, les cancers nés spontanément. Il est beaucoup plus difficile de fixer son opinion pour ceux de cette espèce; voilà pourquoi il convient, pour éviter tout jugement précipité, d'avoir recours à la méthode analytique.

XVI. Observation par Ledran.

Une demoiselle âgée de vingt-deux ans ou environ, bien réglée, et d'un bon tempérament en apparence, avoit, depuis quelque temps dans la mamelle gauche, une glande indolente, grosse comme une petite pomme. On n'en connoissoit point la cause. Comme elle commençoit à y sentir de la douleur, elle consulta plusieurs chirurgiens, dont les décisions l'alarmèrent beaucoup. La crainte d'un cancer la saisit; ses règles lui manquèrent, et toute la mamelle se gonfla et s'engorgea, de sorte qu'elle acquit, pendant trois semaines que cette fille passa à déplorer son sort, presque le double de son volume. Ledran la décide à l'opération dont la plaie se cicatrisa. Au bout de deux ans, il se développa une glande sous l'aisselle, et la malade se plaignit d'une petite toux sèche, accompagnée d'un peu de difficulté de respirer. Peu à peu l'autre mamelle s'endurcit sans devenir plus grosse, et bientôt elle parut tout à fait cancéreuse. La difficulté de respirer augmenta si fortement, que la malade ne pouvoit plus se tenir couchée, ni même rien souffrir sur sa poitrine. Le lait de chèvre, dont elle usa pendant six mois, pour toute nourriture, n'ayant produit aucun effet salutaire, non plus que plusieurs autres moyens, Ledran lui donna le fondant de Rotrou, et il la purgeoit tous les quatre jours avec la pâte d'églantine, qui fait partie de ce remède. Au bout d'un mois, la respiration devint plus libre, et la malade reprit ses forces assez pour se promener dans sa chambre. Elle avoit recouvré son ancien appétit, et digéroit bien. Cette convalescence, qu'on regardoit comme miraculeuse, ne dura que six mois, au bout desquels il survint une fiévre lente que rien ne put calmer. Les poumons furent trouvés endurcis dans plusieurs points de leur étendue.

Il seroit facile de réunir un grand nombre d'observations de cancers nés spontanément, qui ont repullulé après l'opération, et causé la perte des malades; observations d'après lesquelles on doit conclure que les cancers nés sans cause connue, forment une maladie générale. Mais tous les cancers engendrés spontanément ne repullulent pas ; plusieurs guérissent par l'opération, comme le prouve l'observation suivante, et d'autres que je pourrois y joindre.

XVII. Observation par Lecat.

Une dame de quarante ans, d'une bonne complexion, portoit à la mamelle gauche un cancer énorme, ulcéré, d'une puanteur horrible, adhérent profondément, très-avancé sous l'aisselle, et ayant de plus, au centre de l'ulcère, une excroissance de même nature qui surmontoit la tumeur principale de la grosseur du poing. On ignoroit la cause de ce mal; elle en avoit eu les prémices dès sa tendre jeunesse, et l'avoit conservé longtemps en le cachant soigneusement et n'y faisant rien. On consulta, on hésita longtemps. On fit à la fin l'opération, en emportant un bon morceau du muscle pectoral : le tout extirpé pesoit douze livres. Elle guérit parfaitement en moins de deux mois et demi. Lecat cite un exemple à peu près semblable, arrivé à une vigneronne. (*Voyez* l'Observation 34, par Vacher).

Les observations prouvent donc que, parmi les cancers nés spontanément, les uns repullulent et semblent tenir à une constitution cancéreuse générale, et que les autres guérissent sans récidive, ce qui confirme qu'ils constituent une affection purement locale. Comment reconnoître ceux d'entre ces cancers qui forment une maladie locale ou générale, ou autrement, ceux que l'on peut ou que l'on ne doit pas opérer? Peut-être pourrions-nous établir cette heureuse distinction, si l'on avoit fait connoître, avec l'observation du cancer, l'espèce particulière de constitution des malades, attention entiérement négligée, même par les auteurs du plus grand mérite, et qu'il est absolument nécessaire de

porter dans des observations ultérieures, afin de les mieux préciser, et de parvenir à lever un doute si pénible. Ainsi, l'art d'observer se perfectionnant, l'analyse aura plus de succès, et les connoissances qui échappent aujourd'hui à notre avide curiosité, seront pleinement dévoilées aux générations futures.

III.

Tableau du Cancer.

Cette partie de l'histoire générale du cancer est généralement négligée. Les symptomes de cette déplorable maladie ayant vivement excité la compassion, les médecins se sont montrés plus jaloux de les représenter dans toute leur férocité, que de les apprécier convenablement en particulier. Parmi ceux qui se sont occupés d'en donner l'explication, on retrouve sans cesse des marques de l'asservissement le plus complet aux idées régnantes de leurs temps, avec une profusion de discussions frivoles, plus ou moins erronées, toujours étrangères à la pratique, et dès-lors ne méritant que peu ou point d'attention. Je vais tâcher de rendre le tableau de cette maladie moins imparfait. Il sera présenté d'une manière générale, les différences du cancer, relativement aux systêmes qu'il envahit les premiers, n'étant point assez importantes pour qu'il soit besoin de les noter séparément.

Un ulcère mal traité, ou qui dégénère spontanément, une simple verrue qu'on irrite, le plus communément une petite tumeur globuleuse, forment la base sur laquelle se développe le cancer. Cette petite tumeur, dont la grosseur varie, n'offre au tact aucune inégalité, ne change point la couleur de la peau, et conserve pendant des mois, des années, son même caractère. Mais le malade s'échauffe par des exercices violens, des alimens irritans, des passions vives, un ulcère habituel se ferme, une hémorragie se supprime, un érysipèle disparoît, la menstruation languit, un corps dur heurte contre la pe-

tite tumeur; dès-lors son volume s'accroît, double en peu de temps, des élancemens douloureux s'y font sentir, elle devient dure, pesante, sa surface inégale, une sorte de titillation habituelle, une chaleur incommode, des douleurs lancinantes, brûlantes, déchirantes, que le moindre écart de régime rend plus cruelles, entretiennent un foyer d'irritation perpétuelle dans le sein de cette tumeur. L'organe affecté a-t-il de nombreuses connexions sympathiques, celles-ci sont mises en jeu. Quelle scène variée n'offrent pas, dans leur principe, les cancers de l'estomac et de l'utérus! frissons, malaises, angoisses, dégoûts, foiblesses, morosité, douleurs vagues en diverses régions, et une foule d'autres affections sympathiques simulant une maladie nerveuse. Le cancer s'enracinant davantage, ses effets locaux se font sentir avec plus d'énergie sur l'organe affligé, ses fonctions en sont troublées, le sein secrète un lait corrompu dans l'affection carcinomateuse des mamelles, les digestions sont perverties, les vomissemens fréquens dans celles du pylore, et l'utérus devient impropre à la menstruation, lorsqu'il en est la proie. Cependant les glandes lymphatiques du voisinage se gonflent, la permanence des douleurs suscite une chaleur intestine, dévorante, dans le centre de la tumeur dont la superficie plus inégale, altérée en sa couleur, couverte de veines dilatées et noueuses, laisse apercevoir des points élevés et tendus, où la peau, que la maladie a privée de sa faculté extensible, est prête à se rompre; de là, un ulcère à bords renversés, découpés, à surface inégale et sinueuse, saignante, horrible à voir, imprégnée d'une sanie d'odeur pénétrante et irritante, de consistance et de couleurs variées, dont l'écoulement se marque en lignes rouges sur la peau, dans le cancer extérieur, qui corrode la membrane muqueuse du vagin dans celui de l'utérus, et que des mouvemens convulsifs repoussent du ventricule dans les squirres ulcérés du pylore. Des accidens de cette nature, un sentiment perpétuel et intolérable de piqûre, de

brûlure et d'érosion, ne sauroient subsister long-temps sans bouleverser l'économie; la fiévre lente s'en empare, le trouble et la confusion deviennent extrêmes; l'ischurie, le diabètes, l'anorexie, la boulimie, des écoulemens de diverse nature par les selles, les parties génitales, des convulsions ou mouvemens convulsifs, l'aridité jaunâtre et écailleuse de la peau, l'altération même des os dont la fragilité devient extrême, et une foule d'autres maux, tous effets secondaires et variables, tourmentent le malade sans relâche et sans ordre, jusqu'à ce que la longue chaîne des misères qu'il endure soit enfin terminée.

Il est facile de distinguer trois degrés dans cette histoire générale du cancer, au moins pour celui qui commence par une tumeur. Le premier est marqué par l'apparition des douleurs lancinantes dans la tumeur, le second par son ulcération, et le dernier par la fiévre lente. Dans la première période, les phénomènes sympathiques prédominent, dans celle qui suit les phénomènes locaux, et dans la troisième, les désordres généraux qu'une fiévre lente hectique entraîne ordinairement après elle.

Quelques variétés de forme ont lieu dans le cancer, ainsi que dans toutes les autres maladies.

XVIII. Observation par Pouteau.

Il est, dit *Pouteau*, des cancers qui ne se montrent d'abord au sein que comme un sillon dur et enfoncé, sillon qui, en se fendant avec le temps pour laisser échapper quelques sérosités, laisse voir une gerçure dont les bords sont durs et calleux; mais ces bords, bien loin de s'élever, de s'écarter, de se renverser, s'enfoncent au contraire en s'approchant des côtes, se replient en dedans, et se racornissent, dans toute la rigueur du terme, de telle sorte, que le sein perd chaque jour de son volume par ce racornissement. J'ai vu, continue l'auteur, dans une femme très-grasse, un cancer de cette espèce attaquer un sein très volumineux, très-alongé; placé d'abord sous le mamelon, il tira celui-ci en dedans, et l'enfonça dans un sillon si dur et si profond, qu'on n'en vit plus

aucune trace. J'ai vu tout ce sein se racornir de jour en jour, s'applatir, rapprocher des côtes le sillon dont on a parlé, et porter peu à peu le mamelon jusque sous le haut de l'aisselle. Outre les douleurs inévitables dans une tumeur d'un si fâcheux caractère (il les regardoit comme plus intraitables que les autres), la malade se plaignoit d'un resserrement extérieur qui gênoit beaucoup les mouvemens du bras, et rendoit la respiration difficile. *Ledran* et plusieurs auteurs ont observé de ces cancers *rentrans*, qui, du reste, sont susceptibles de s'ulcérer, d'être accompagnés de glandes consécutives, soit au cou, soit à l'aisselle, et dont la marche générale ne diffère pas de celle des autres. Beaucoup de variétés peuvent encore avoir lieu; *Vacher* donne l'histoire d'un cancer ulcéré chez une vieille femme, qui, malgré les soins qu'on en prenoit, fournissoit, à chaque pansement, des vers d'une grosseur surprenante; les uns sont sujets à de fréquentes hémorragies, lorsque la fiévre lente est déclarée (1), ceux-ci altèrent davantage l'organe cutané, ceux-là les membranes muqueuses ou les os (2); combien

---

(1) Il est digne de l'homme qui contemple la marche générale de l'esprit humain, d'observer l'influence des idées régnantes même sur les plus illustres têtes. Les anciens attribuoient aux ravages de l'humeur mélancolique la formation du cancer; suivant l'hypothèse, la fiévre lente qui en accompagne les dernières périodes, devoit être revêtue du type quartenaire. Refusant de céder à la lumière de l'observation, pour voir par les yeux de leur imagination prévenue, ils ont affirmé que : « *la fiévre du cancer, à raison de l'humeur mélancolique dont elle est excitée, est quarte.* » (Paré).

(2) Une dame âgée de soixante ans, ayant un cancer à la mamelle, ulcéré depuis longtemps, eut le bras fracturé par son cocher qui la soutenoit pour monter en voiture; et, sept mois après, s'asseyant dans un fauteuil, elle se cassa la cuisse en laissant tomber la main négligemment sur cette partie. *Louis* présenta ses os à l'Académie de Chirurgie; ils étoient secs et fragiles, sans carie : la moëlle, aussi sèche et friable, ne remplissoit pas le canal médullaire; les bouts

de formes diverses ne se font-elles pas apercevoir dans les dernières périodes ! Mais remarquez que ces variétés et celles qu'on pourroit y joindre, se bornent à de simples nuances qui ne changent rien au fond du tableau.

QUESTIONS

RELATIVES AU TABLEAU DU CANCER.

PREMIÈRE QUESTION.

Quelle est la nature des petites tumeurs qui précèdent le cancer? Rien n'est plus commun que de voir des tumeurs anomales, surtout quand elles sont formées dans les mamelles, en imposer pour des affections cancéreuses. Le moyen le plus propre à prévenir de pareilles erreurs, consiste à montrer des exemples de ces tumeurs simples. Une dame de

XIX. Observation par Ledran.

dix-huit ans, dit *Ledran*, reçut en dansant un coup de coude, et quelques mois après, elle s'aperçut qu'elle avoit dans la mamelle droite une glande grosse comme une noix. La tumeur restant toujours indolente, devint peu à peu grosse comme un œuf. Cette dame mourut à trente-six ans d'une maladie aiguë. Il est aisé de sentir que cette glande qui a duré dix-huit ans dans un état de parfaite indolence, n'étoit point un cancer. Il y a plus, des élancemens momentanés peuvent avoir lieu dans ces sortes de tumeurs, à l'occasion d'un écart de régime

---

des fragmens étoient réunis par une substance tuméfiée et de consistance cartilagineuse. *Marc-Aurèle Séverin* prétendoit enseigner la raison pour laquelle les os sont plus grièvement affectés dans toutes les maladies produites par un virus. Il en admettoit un pour le cancer, et supposoit que les chairs s'en débarrassent à la faveur de leur énergie vitale, et qu'il se fixe sur les os, à cause de leur inertie. « *Maximè inter se tuentur carnes....... Non ita quidem ossa, quæ inter omnes corporis partes sunt debilissimæ, atque etiam exsangues et frigidissimæ; quapropter id quod rejecerant carnes, ipsa recipient.* »

ou dérangement interne, sans que pour cela on puisse les envisager comme parvenues à l'état de cancer.

XX.
Observation par Ledran.

Une demoiselle de trente ans, et assez mal réglée, avoit beaucoup maigri depuis deux ans qu'elle avoit reçu un coup de coude dans le sein. Elle en reçut un second, et, six semaines après, elle y aperçut une petite glande roulante et peu douloureuse. En trois mois, elle devint grosse comme un jaune d'œuf dur, et elle y sentoit, d'un jour à l'autre, de légers élancemens. Inquiète, elle consulte *Ledran*. Les saignées, les bains, et l'usage du lait pour toute nourriture, pendant dix-huit mois, ont fait disparoître la glande, et la malade a repris son embonpoint. La glande étoit recouverte d'une simple peau de cygne.

Ce n'est point seulement à la suite de violences extérieures, qu'il se forme, dans le sein de petites tumeurs qui mentent le cancer. On voit communément de pareilles grosseurs se former chez les filles qui entrent dans l'âge de la puberté, les femmes grosses, et celles qui sont arrivées à l'époque de la cessation des mois. Il y a peu de femmes même qui, en se tâtonnant les seins, n'y découvrent enfin matière à s'alarmer. Ces engorgemens, faciles à dissiper, souvent pris pour des maladies cancéreuses, entretiennent à la fois l'audace des empiriques et la confiance en de vains onguens ou remèdes réputés spécifiques, et préparés dans l'ombre du mystère.

XXI.
Observation par Dionis.

Une femme, raconte Dionis, à qui j'avois mis un emplâtre de mucilage et de vigo dissous dans l'huile de lys, sur une petite tumeur qu'elle avoit au sein, et qui se dissipa par ce remède, dit, quelques années après, à M. Dodard le père, que je l'avois guérie d'un cancer. Je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois point faite, et je lui avouai que ce n'étoit point un cancer, mais seulement une glande tuméfiée, qui s'étoit dissipée au bout d'un

mois de temps. Dionis cite d'autres exemples de cette espèce.

XXII. Observation par Vacher.

Vacher rapporte le suivant. Il y a environ dix-sept ans qu'une demoiselle de l'âge de cinquante ans vint nous prier de lui extirper une tumeur qui, depuis quatre années, lui étoit survenue dans le sein, peu de temps après la cessation de ses règles. La tumeur étoit de la grosseur d'une bonne noix, fort dure, elle ne lui causoit aucune douleur. Au lieu de la lui amputer, nous la rassurâmes sur l'événement qu'elle craignoit; nous lui prescrivîmes un régime de vivre doux et humectant, et lui défendîmes d'y appliquer aucun topique; et comme elle étoit fort sanguine, nous lui conseillâmes de fréquentes saignées. Elle a suivi nos conseils exactement, et la tumeur est encore aujourd'hui dans le même état qu'elle étoit pour lors. A cette observation, j'en vais joindre une autre, qui prouve que de semblables succès ont lieu dans des circonstances encore moins favorables.

XXIII. Observation par Ledran.

En 1749, une dame âgée de trente-cinq ans me consulta (*Ledran*). Elle avoit été réglée à treize ans, et depuis ce temps-là, elle l'étoit mal. Elle avoit, à la mamelle droite, une tumeur grosse comme une noix, placée au dessus du mamelon qui étoit rentré en dedans; elle y sentoit quelquefois, dans la journée, de longs élancemens, comme des coups d'aiguille; elle ne put me dire combien il y avoit de temps que la maladie avoit commencé. D'ailleurs, elle étoit, depuis quelque temps, toute couverte de boutons, et avoit le visage couperosé. Je mis la malade à l'usage du lait pour toute nourriture : elle en a usé pendant deux ans. Ses boutons ont disparu, son teint a repris sa couleur naturelle, les douleurs sont cessées, la glande a diminué de volume de plus de moitié, et la dame a repris son embonpoint. Une peau de cygne entretenoit, dans

la partie engorgée, une douce chaleur, capable de faciliter une heureuse résolution.

Ces petites tumeurs deviennent si fréquemment le siége du cancer, qu'elles ne manquent pas de fixer l'attention. On en porte communément moins au gonflement général d'une mamelle, ou même de deux, lequel se manifeste quelquefois vers l'époque de la quarante-cinquième année. Ce gonflement se fait insensiblement, sans douleur, d'abord avec une consistance pâteuse, qui devient plus ferme par degrés; il est susceptible de guérison par les mêmes moyens que les petites tumeurs dont il vient d'être fait mention. Cet engorgement général du sein peut se terminer aussi heureusement, même lorsqu'il est la suite d'une affection antécédente de la mamelle, comme le prouve l'observation suivante de *Fabrice* de *Hilden*.

XXIV.

Observation par Fabrice de Hilden

Une femme jeune et robuste, pendant qu'elle nourrissoit, fut affectée d'inflammation à la mamelle gauche. Lorsque l'inflammation fut appaisée, le sein demeura tellement dur et gonflé, qu'on ne pouvoit s'empêcher de soupçonner un squirre. Des empiriques tentèrent inutilement l'usage des émolliens et des résolutifs. Fabrice consulté, purgea la malade, lui ordonna de sevrer son enfant, et fomenta le sein avec des linimens volatiles. Il revint, par intervalles, aux purgatifs, et ces soins, aidés d'un régime exact, procurèrent la guérison de l'engorgement.

Ces gonflemens généraux des mamelles, non plus que les partiels, ne sont point des cancers, ainsi qu'on a pu s'en convaincre; mais les uns et les autres sont susceptibles de le devenir par la moindre contusion, une erreur de régime, une menstruation pénible ou l'époque de sa cessation, par une terreur subite, une passion vive ou autres dérangemens. Je vais citer deux observations seulement, de ces tumeurs dégénérées, l'une par suite d'un mauvais traitement, l'autre par l'effet de contusions répétées.

XXV. Observation par Lecat.

Une femme me fit toucher, il y a huit ou dix ans, dit *Lecat*, une dureté à son sein, de la grosseur d'une noix, et indolente. Cette dame étoit jeune, de la meilleure humeur, d'un tempérament excellent; son époux étoit d'un certain âge, et elle n'attribuoit sa maladie qu'à une stérilité qu'elle croyoit n'être pas de sa faute. Lecat ordonna un traitement humectant. La malade n'en retirant pas des succès aussi rapides qu'elle auroit desiré, s'adressa à des empiriques, qui eurent recours à des suppuratifs, et dont la conduite irrégulière fit passer promptement la tumeur indolente à l'état cancéreux.

XXVI. Observation par Vacher.

Un homme, rapporte *Vacher*, portoit, depuis plus de trente ans, une tumeur de la grosseur d'un oeuf, survenue à la mamelle gauche, sans cause connue. Un jour, qu'il aidoit à décharger du vin, il reçut un coup, précisément sur cette tumeur, qui en souffrit, ainsi que les parties voisines, une contusion considérable. Depuis cet accident, il ressentit, de temps en temps, des élancemens douloureux et des picotemens dans la partie affectée, principalement lorsque le temps changeoit, ou qu'il avoit bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; il se fit aussi, dans la tumeur, une petite ouverture ronde, d'où il sortoit une matière épaisse, blanchâtre et de mauvaise odeur. Cinq à six semaines après ce premier accident, en montant les escaliers, les pieds lui glissèrent, et il tomba encore directement sur la tumeur, qui en éprouva une contusion pire que la première. Un chirurgien entreprit de l'ouvrir; mais comme elle résistoit à son instrument, il se contenta de la panser avec l'eau de chaux, et comme il s'aperçut que ce remède aigrissoit plutôt le mal que de le guérir, il abandonna le malade, qui, depuis, se servit de tous les onguens et emplâtres qu'on lui indiqua, sans succès; car peu de temps après, la tumeur fut accompagnée d'une fusée de glandes durcies, qui s'étendoient de la mamelle à l'ais-

selle, les bords de l'ulcère devinrent durs, renversés, et les muscles de la poitrine si considérablement altérés, qu'on ne pouvoit plus, sans horreur, découvrir la partie affectée.

C'est par la raison que ces engorgemens, tout simples qu'ils sont, peuvent passer à l'état cancéreux par diverses causes, qu'ils exigent les soins les plus réfléchis, un régime atténuant, un air doux et tempéré, l'attention de les garantir avec une peau de cygne, de ne les irriter en aucune manière, de veiller à ce qu'aucune évacuation habituelle, érysipèle ou rhumatisme, ne se suppriment, et de prévenir, par des saignées de pieds, des sangsues à la vulve, les mauvais effets d'une menstruation difficile ou du temps critique. Combien n'importe-t-il pas alors de placer ces saignées à l'époque où le flux menstruel doit se déclarer, ou, s'il est cessé depuis peu par le progrès de l'âge, à celle qui y répond ? L'utérus dont les fonctions s'exercent mal, réfléchit sur le sein la commotion qui les trouble, et porte, dans ces petites tumeurs, l'aiguillon funeste qui les fait dégénérer. On doit penser que c'est avec la même intelligence qu'il convient de diriger l'usage de ces secours dans le cas d'écoulemens de nature quelconque, par le mamelon ou l'utérus, et d'état équivoque de toute espèce de tumeurs ou ulcères.

On doit regarder comme conséquences immédiates des observations diverses que je viens de rapporter, 1°. qu'à la suite d'un coup, à l'âge de la puberté, pendant la grossesse et vers le temps de la suppression naturelle du flux menstruel, il se forme de petites tumeurs dans les mamelles; 2°. que ces tumeurs peuvent causer de fausses alarmes; 3°. que, spontanément, ou par des causes connues, elles passent quelquefois à l'état de cancer; 4°. que des secours simples et sagement administrés les font rester stationnaires, diminuer, ou même tout à fait disparoître.

DEUXIÈME QUESTION.

Le cancer a-t-il des racines ressemblantes aux pattes de l'animal dit cancre ou cancer? On peut se faire une idée de la légèreté avec laquelle en médecine, comme dans les autres sciences, on adopte les choses les moins fondées, par ces prétendues racines du cancer. Aux yeux de bien des gens, rien n'est plus avéré que l'existence de ces pattes ou racines; à les croire, ce sont elles qui fixent si fortement la tumeur aux parties où elle adhère, et qui causent ces fatales reproductions, lorsque l'inadvertence de l'opérateur en laisse subsister la moindre portion. D'où peuvent venir des opinions si bizarres, et pourquoi s'y attache-t-on avec tant d'opiniâtreté? a-t-on vu ces racines? Non : un ancien a dit qu'elles existoient. Il faut cependant faire exception en faveur de *Gendron*. Cet auteur n'a pas craint de raconter la fable suivante. Il se flatte d'avoir guéri par le caustique une tumeur chancreuse au front, et il attribue cette cure à ce que s'étant pressé d'ébranler l'escarre, il l'arracha avec des filamens blancs qui se dégaînèrent des parties voisines, comme des racines de porreau se tirent de la terre qui les environne; aussi ne manque-t-il pas d'exhorter les praticiens qui usent de caustiques, de l'imiter, en arrachant prématurément l'escarre, afin d'enlever, en même temps qu'elle, les fatales racines.

TROISIÈME QUESTION.

Quelle est la nature des tumeurs formées dans les glandes lymphatiques voisines du cancer? Une grande partie des auteurs fait dépendre ces tumeurs secondaires de l'absorption, quelques-uns parmi les modernes, et entre ceux-ci se distingue Pouteau, prétendent que l'irritation locale et ses connexions sympathiques sont les causes qui propagent la contagion des différens virus. Il résulte de ces deux opinions, quant à la pratique, deux conduites très-différentes, l'extirpation de ces tumeurs dans le pre-

mier cas, et l'inutilité de cette opération dans le second. Comme il n'est pas indifférent de tenir l'une ou l'autre conduite, il devient nécessaire de scruter l'opinion dont elles sont la suite; pour cela, interrogeons les faits :

XXVII. Observation par Vacher.

La fille d'un avocat avoit naturellement le mamelon du sein droit de la longueur du petit doigt, dont l'extrémité qui étoit de la grosseur d'une noix, se terminoit par une suface plane. Ce mamelon devint très-dur et ensuite très-douloureux dans son extrémité qui s'ulcéra, et devint presque tout à fait semblable à une morille; la malade ne pouvoit même y appliquer le linge le plus doux, ou le moindre topique, que les douleurs n'augmentassent ou qu'il ne survînt de légères hémorragies qui se renouveloient chaque fois qu'elle se pansoit. Peu de temps après le mamelon se divisa, ses bouts se renversèrent et il en découloit une sanie d'assez mauvaise odeur. Il s'éleva deux ou trois tumeurs dans le même sein, et les glandes axillaires du même côté s'engorgèrent aussi. Comme toutes ces tumeurs étoient indolentes, on ne fit que l'amputation du mamelon, qui eut un plein succès; car la plaie fut cicatrisée en dix jours, et les engorgemens du sein et de l'aisselle se dissipèrent entiérement.

XXVIII. Observation par Vacher.

Une demoiselle de Strasbourg, âgée de trente ou trente-cinq ans, éprouva une suppression totale de ses règles, qui fut occasionnée par un chagrin cuisant et de longue durée; cette suppression fut suivie d'un cancer qui s'empara bientôt de toute la mamelle, et devint adhérent à toutes les parties voisines; il parut aussi presque en même temps plusieurs fusées de glandes squirreuses qui s'étendoient jusqu'à l'aisselle et même sous le col. Un chirurgien empirique, contre l'avis d'habiles gens, amputa le sein, se flattant que les glandes cancéreuses se dissiperoient par la suppuration de la plaie, ou céderoient à un caustique dont il vantoit les qualités. Mais quel triste effet

résulta de cette opération, s'écrie *Vacher!* un mois après la plaie offroit un ulcère de la largeur d'une forme de chapeau, dont les bords étoient renversés et entrecoupés, et le fond rempli de petites éminences en forme de champignons durs et douloureux, ressemblant à des choux fleurs; les glandes des aisselles étoient tout à fait ulcérées, et celles du col extrêmement tuméfiées; le bras droit étoit dur, tendu et si enflé, qu'il étoit plus gros et plus pesant que tout le reste du corps. Cette malheureuse demoiselle tourmentée de fiévre, d'insomnie, de douleurs continuelles et d'autres fâcheux accidens, vécut encore près de trois mois dans ce déplorable état.

L'expérience apprend donc qu'une partie de ces tumeurs secondaires, après l'extirpation de la tumeur primitive, passe à l'état cancéreux, et que l'autre se dissipe. Dans le dernier cas, il est de toute évidence que l'engorgement secondaire est l'effet d'un mouvement purement sympathique; dans le premier, on suppose que l'absorption s'est faite. Voici quelques objections contre cette idée. 1°. Si l'absorption avoit lieu dans quelques circonstances, elle se feroit nécessairement dans toutes; or, on ne peut la supposer dans les tumeurs lymphatiques secondaires qui se dissipent après l'opération. 2°. Si l'absorption étoit la cause de ces engorgemens, il n'y auroit pas de raison pour qu'elle se bornât à en produire dans les glandes du voisinage de la tumeur primitive, bientôt on en verroit de pareils s'élever sur la plupart des organes, chose qu'on n'observe point. 3°. Si l'absorption existoit, on ne rencontreroit jamais un cancer bien confirmé, sans que les glandes lymphatiques les plus voisines ne fussent prises; tandis qu'on remarque des cancers anciens, ulcérés, et avec fiévre lente, sans qu'aucunes glandes lymphatiques, même les plus proches de la maladie primitive, ne soient atteintes. 4°. Enfin, si l'on admettoit que l'absorption pût se faire tant que la tumeur primitive existe, sans en produire de secondaires, il n'en faudroit pas moins reconnoître l'in-

fection cancéreuse générale; et dans cette hypothèse, que si l'on enlève la maladie primitive, il en naîtra une secondaire : or, on trouve, et je citerai des exemples de cancer dans leurs dernières périodes, non accompagnés d'engorgemens dans les glandes lymphatiques, et extirpés, sans qu'il se soit formé de nouveaux foyers cancéreux.

On demandera peut-être, en faveur de l'absorption, pourquoi les cancers opérés dans leurs derniers degrés, où l'on suppose qu'elle s'est faite, guérissent plus rarement qu'opérés dans le principe de leur formation ? Pour répondre à cette question, je ferai remarquer que, lorsque l'opération n'est pas suivie de succès, les malades périssent dans les trois circonstances suivantes: 1°. *Sans qu'il y ait récidive du cancer*, et alors ils succombent par l'excès de foiblesse produit par de longues douleurs et une suppuration longtemps continuée. Sur quoi pourroit-on fonder, dans des cas pareils, l'idée de l'absorption, puisque la mort arrive, sans que le cancer ait repullulé? 2°. *Avec récidive dans le lieu opéré*, et l'on n'a point de raisons dans ce cas pour supposer l'absorption; la récidive provenant de ce que l'opérateur n'a pas enlevé toutes les parties souillées du cancer. Qu'on ne dise point que tout a été extirpé, parce qu'on n'a laissé aucune portion tuméfiée, dure et visiblement altérée; car des parties saines en apparence peuvent se trouver atteintes du mal. N'avons-nous pas démontré par les observations de Peyrilhe, Tulpius, Smith et Bellinger, que l'ichor renfermé dans le cancer étoit contagieux? Qui oseroit dès-lors assurer que le fluide contenu dans les cellules sous-jacentes à la tumeur, n'est point frappé de contagion; ou plutôt qui ne voit que la récidive locale d'un cancer est l'effet de l'impression antérieure du fluide cancéreux? La guérison par l'extirpation de ces affections cancéreuses récidivées n'est-elle pas une nouvelle preuve de la non absorption? L'idée de l'absorption générale ne sauroit en effet se concilier avec une cure obtenue par des moyens locaux. 3°. *Avec récidive dans un lieu*

éloigné de la maladie primitive. Celle-ci ne s'est encore observée que dans les cancers nés spontanément, pour lesquels nous avons démontré qu'on pouvoit admettre une constitution cancéreuse, ce qui dispense d'avoir recours à l'absorption pour apprécier ce dernier phénomène.

Ces diverses objections contre la théorie de l'absorption militent fortement contr'elle; mais, comment, sans l'absorption, concevoir la formation des glandes lymphatiques secondaires, qui passent à l'état cancéreux après l'extirpation de la tumeur primitive? Comme celle de cette tumeur primitive, la même cause qui a produit l'une a produit l'autre; ce sont deux tumeurs formées par des causes analogues en des temps différens, et si la tumeur secondaire arrive plus ordinairement dans les glandes lymphatiques voisines de la tumeur primitive, c'est que celle-ci entretient dans ces glandes une irritation habituelle, qui les rend plus susceptibles d'affections morbifiques que les autres parties.

Maintenant, revenons aux faits. L'expérience démontre, avons-nous dit, qu'une partie des tumeurs secondaires, formées dans les glandes lymphatiques, guérit et se dissipe d'elle-même après l'extirpation de la maladie primitive, et qu'une autre partie passe au contraire à l'état cancéreux; d'où il suit, par rapport à la pratique, qu'il ne faut pas toucher aux unes, et qu'il faut opérer les autres. Mais, a-t-on des marques d'après lesquelles on puisse distinguer l'une et l'autre espèce de ces tumeurs secondaires? Non. Ce qu'on a dit à cet égard est purement spéculatif. Si donc, il est impossible de discerner par des signes certains, les glandes secondaires qui sont le résultat d'une affection sympathique, de celles qui ne le sont pas, c'est pour le praticien comme si toutes étoient de même nature que la maladie primitive, ou, si l'on veut, comme si toutes étoient la suite de l'absorption, c'est-à-dire, qu'il ne doit jamais enlever la tumeur cancéreuse primitive, sans extirper la secondaire en même temps.

QUATRIÈME QUESTION.

Quels sont les signes caractéristiques du cancer? *Dionis* passant à Marseille, est appelé en consultation avec deux médecins de cette ville, pour une dame malade d'un cancer. L'un s'efforça, par un long discours, de prouver que la première cause de la maladie, venoit de ce que cette dame avoit voulu nourrir un de ses enfans, il y avoit dix ans; l'autre crut avoir mieux rencontré en prétendant que le mari, ayant eu un mal de galanterie, l'avoit pu communiquer à sa femme, et que c'étoit la véritable cause de la maladie en question. *Dionis* leur dit qu'ils raisonnoient en habiles médecins qui ne restent point courts sur les causes des maladies, et qui leur en trouvent souvent de fort éloignées; que pour lui, qui raisonnoit en chirurgien, il jugeoit que c'étoit un cancer bien conditionné, pour lequel il ne connoissoit d'autre remède, dans l'état présent, que l'amputation. Bien des auteurs ont été témoins de pareilles méprises, et j'ai vu, moi-même, attaquer par le fer un méliceris du sein, qu'on avoit pris pour un cancer. La cause de ces méprises provient ici, comme ailleurs, de ce qu'on représente une maladie par une foule de signes, dont la plupart sont variables, et de ce qu'on attribue à tous une valeur égale; tandis qu'on ne devroit insister que sur le nombre, constamment petit, de ceux qui la caractérisent. Les signes spécifiques du cancer, sont : des douleurs vives, lancinantes ou rongeantes, avec irruption passagère d'une chaleur brûlante ; ces symptomes ont lieu dès l'origine du cancer, et durent sans interruption jusqu'à sa fin. Il n'y a point d'autres signes caractéristiques du cancer. La longue suite de ceux qu'on énumère, quoiqu'accompagnant ordinairement la maladie, ont lieu dans beaucoup d'autres qui ne sont point de nature cancéreuse : tels sont la dureté de la tumeur, son poids, son inégalité, sa couleur bleuâtre ou livide, les veines variqueuses, qui rampent autour d'elle ; et lorsqu'elle est ulcérée,

les hémorragies, le renversement des bords, l'écoulement d'une sanie âcre et fétide, la fiévre lente, et la foule d'accidens variés par lesquels cette affreuse maladie se termine.

Ces remarques sont de la dernière importance; c'est par elles seules qu'on peut apprécier les observations des auteurs : par exemple, on cherche vainement les caractères spécifiques indiqués dans les faits suivans, présentés comme des cancers par des médecins distingués.

XXIX. Observation par Storck.

Une femme, âgée de plus de trente ans, dit *Storck*, avoit, depuis plusieurs années, cette incommodité, que nombre de glandes se gonfloient de temps en temps, quelquefois sous les aisselles, quelquefois aux aines, quelquefois au col. Au commencement, ces tumeurs disparoissoient toujours par l'application d'un emplâtre, et après avoir pris un purgatif. Dans la suite, elles devinrent plus opiniâtres; quelquefois, par l'usage de l'emplâtre, elles s'ulcéroient, et après avoir rendu, pendant quelques semaines, de la sérosité âcre en abondance, elles se consolidoient ensuite d'elles-mêmes; les forces de la malade diminuoient, les pieds s'enflèrent, et les glandes axillaires aussi. Enfin, la mamelle droite se gonfla de même, et devint squirreuse en entier. La malade, ayant usé inutilement de beaucoup de remèdes, s'adressa à *Storck*. Belle occasion pour éprouver ses pilules! Il lui en fait prendre deux, d'un grain chacune, matin et soir, et par dessus, une infusion de feuilles de véronique. La dose des pilules fut augmentée avec le temps, et vers la fin de l'année la cure fut finie. Il est inutile d'observer qu'au lieu d'un cancer, la malade avoit une constitution éminemment scrophuleuse : car on ne trouve dans ce fait aucun des signes caractéristiques, ni la marche des affections cancéreuses. Ainsi, *Storck*, s'abusant sur la nature des maladies qu'il traitoit, beaucoup de médecins s'abusant encore avec lui, le poison de la ciguë est en vogue, et l'on prône ses merveilles!

XXX. Observation par Dionis.

Il survint à un Malabou âgé de dix-huit ans, une tumeur au scrotum ; les Malabous la lui percèrent, il en sortit une matière bien louable ; l'ayant pansé pendant quelque temps, ils firent fermer cette plaie. Trois ou quatre mois après, il commença à sentir de la pesanteur dans cette partie, qui enfla un peu ; il fut trouver l'homme qui l'avoit traité autrefois ; cet homme lui mit quelques remèdes, cela ne put empêcher le mal de grossir jusqu'à parvenir au poids de soixante livres ; au commencement le Malabou ne pouvoit point marcher, mais la misère l'obligea d'aller demander l'aumône de porte en porte; il s'est accoutumé à marcher peu à peu ; il ne ressent pas de douleur, mais se trouve fort embarrassé, parce qu'il est obligé de marcher fort au large. Cette observation a été communiquée de Pontichéri, par un R. P. jésuite à *Dionis*, qui la présente comme un exemple de sarcocèle monstrueux. Mais le sarcocèle de ce Malabou, ceux de la grosseur d'un chapeau, qu'a vu *Fabrice de Hilden*, celui du poids de vingt à vingt-cinq livres opéré dans ces derniers temps par *Imber de Lonne*, ne forment point des sarcocèles, proprement dits, ce sont de simples tumeurs lippomateuses; aussi le succès de l'extirpation, si rare dans le vrai sarcocèle, a-t-il constamment lieu dans ces sortes de maladies. On doit appliquer cette remarque aux tumeurs énormes du sein, où l'on ne rencontre, non plus que dans les précédentes, aucun des signes pathognomoniques du cancer.

Combien d'autres observations de tumeurs, présentées faussement pour des cancers, ne pourrois-je pas rassembler ! Il suffit d'avoir appris à les connoître. C'est à la lueur de ce flambeau, qu'on conciliera avec la vérité ces exemples de guérison, par tant de moyens divers, et qu'on appréciera la valeur des prétendus spécifiques. Si l'on avoit bien connu les caractères distinctifs du cancer, auroit-on cherché à le comparer avec le scrophule, et à unir, par ce rapprochement forcé, deux maladies tellement dissemblables ?

CINQUIÈME QUESTION.

Y a t-il des signes d'après lesquels on puisse affirmer que la constitution cancéreuse est générale ? Il est de toute évidence que, dans le cas de constitution générale, l'opération du cancer seroit inutile, puisqu'il ne formeroit alors qu'une partie d'un tout infecté. Il est également évident que, par la crainte mal fondée d'un tel état, on peut abandonner à elles-mêmes des tumeurs cancéreuses, qui deviendront funestes, et qu'on auroit pu extirper avec succès : la question posée est, en conséquence, un sujet digne des méditations du praticien.

L'idée de constitution cancéreuse générale se trouve dans presque toutes les têtes ; il suffit qu'*Hyppocrate* ait dit qu'on ne gagnoit rien à traiter les cancers, pour qu'on l'ait supposé ; mais l'expérience démontrant le succès d'une partie des opérations du cancer, on ne sauroit plus, que par un asservissement digne de mépris, soutenir que cette constitution cancéreuse générale existe constamment. Mais, existe-t-elle quelquefois, et avons-nous des signes pour la reconnoître ? Tel auteur s'épouvante de la perte de l'odorat ; tel autre indique une ophthalmie chronique, comme preuve de l'infection constitutionnelle ; celui-ci croit la reconnoître plus particuliérement à une toux légère et habituelle ; celui-là, à la couleur jaune de la peau : cependant, on a opéré avec succès dans tous ces cas. Qui peut s'en étonner ? qui, surtout, peut de l'une de ces circonstances conclure l'infection générale ? Une maladie locale aussi irritante, et aussi longuement douloureuse que le cancer, ne suffit-elle pas pour produire de pareilles anomalies ? Depuis la connoissance des vaisseaux lymphatiques, on a établi que lorsqu'il survenoit des tumeurs à des parties qui ne communiquent point avec la première, par le moyen de ces vaisseaux, la constitution cancéreuse étoit nécessairement générale ; puisqu'aucune communication immédiate n'ayant lieu entre la première et la se-

conde affections, on ne sauroit supposer que l'une est la suite de l'autre. L'observation suivante détruit ce raisonnement.

XXXI. Observation par Malaval.

La femme d'un cocher vint trouver *Foubert*, et lui demander son avis sur deux cancers qu'elle avoit à ses mamelles, dont l'un étoit ulcéré. Malaval s'y trouva, et il fut conclu que le seul moyen de guérir cette femme, étoit l'amputation de ses deux mamelles; elle s'y détermina, et tout ayant été préparé, le jour fut pris pour l'opération. Elle souffrit la première avec beaucoup de courage, si bien, qu'ayant été pansée avec l'appareil convenable pour arrêter le sang, elle dit qu'elle avoit moins souffert qu'elle ne s'y étoit attendue, et qu'elle se sentoit assez de force pour supporter tout de suite l'amputation de l'autre mamelle, si on la jugeoit à propos. Son courage y détermina, et on la fit sur le champ; les accidens des deux opérations ne furent pas plus grands que ceux d'une seule, et la guérison ne fut pas plus longue : la malade étoit en parfaite santé huit ans après. Enfin, on a pensé qu'on ne pouvoit se refuser à admettre une infection cancéreuse générale, quand le marasme et autres accidens de la fiévre lente étoient déclarés. Cependant, ces accidens ont lieu dans toutes les affections organiques parvenues à leurs derniers degrés; affections pour lesquelles on n'a jamais prétexté l'absorption générale d'aucune espèce de virus : d'ailleurs, le fait suivant, rapporté par *Morgagni*, dément cette opinion.

XXXII. Observation par Morgagni.

Une femme de la campagne, desséchée et parvenue au dernier degré de marasme, avoit à la mamelle droite un cancer de la forme et de la grosseur d'un cerveau humain, et présentant de toute part des ulcérations rouges et sanguinolentes, sur lesquelles s'élevoient çà et là de petites grosseurs semblables à des grains de raisin, mais blanches, oblongues et douces au toucher. La grande foiblesse où cette femme étoit réduite, ne permettant pas de tenter

l'amputation. Il vint à l'idée de *Valsalva*, d'entourer d'une bandelette la base de la tumeur qui, quoique large, l'étoit cependant moins que le reste. A la faveur d'une constriction assidue et augmentée de jour en jour, il arriva que la tumeur, qui diminuoit de plus en plus et tendoit à la mortification, put être extirpée sans douleur et sans perte de sang. L'opération eut un plein succès. Quelques temps après, cette femme s'étant épouvantée d'un petit tubercule né sous la peau de la mamelle, vint prier *Valsalva* de le lui enlever ; elle étoit alors tellement fraîche et rajeunie, que *Valsalva et Morgagni*, ne la reconnoissoient plus (1).

Il suit de ce qui vient d'être rapporté, que les signes donnés comme des preuves de l'infection cancéreuse générale, n'ont point de valeur. Cependant nous avons démontré, dans quelques-unes des pages précédentes, qu'il existoit des constitutions cancéreuses ; qu'à la vérité, le défaut d'exactitude dans les observations ne permettoit pas d'assigner à quelles marques on peut les reconnoître. Supposons donc un cas de pratique où l'on doute si le cancer est local ou général : que fera l'opérateur alors ? Il agira comme si la maladie étoit décidément locale, par la raison que, si le cancer souille tout le système, le

(1) Le docteur *Montblanc* (Ann. de Méd. prat. de Montp. deuxième année, pag. 121) rapporte deux observations de cancers aux extrémités inférieures, suites de causes externes, arrivés à des hommes d'environ trente ans, qui en étoient réduits au marasme, minés par une fièvre lente et une diarrhée colliquative, lesquels, cependant, ont été opérés avec un plein succès. L'un des deux portoit sa maladie au pied droit, et subit l'opération, malgré une glande assez volumineuse développée à l'aine du côté malade. Cette glande, après l'opération, s'abscéda, suppura abondamment, et s'éteignit. M. *Montblanc*, éclairé par sa propre expérience, conclut, avec beaucoup de raison, qu'on n'a point encore de notion claire et certaine sur la diathèse cancéreuse, et que, dans les cancers des extrémités, les phénomènes qui sont réputés l'indiquer, ne contre-indiquent pas l'opération.

malade étant livré à une perte certaine, celle-ci ne peut être imputée à l'opération, et que s'il est local, elle prévient la mort inévitable qu'il auroit produite avec le temps.

SIXIÈME QUESTION.

Les ulcères dits, noli me tangere, loups, sont-ils des cancers? Les ulcères dits *noli me tangere* surviennent au visage. Quoique les ulcères cancroïdes de cette région soient compris dans une seule classe par les observateurs, j'en établirai cependant deux espèces que les praticiens reconnoîtront aisément par la description que j'en vais donner. L'une consiste en petits ulcères ronds, nés spontanément, se bornant aux couches extérieures de la peau, et offrant une surface plane, blanchâtre, sans élévation ni dureté dans les bords; ils causent une démangeaison incomode, s'agrandissent peu à peu, surtout en largeur, surviennent à l'âge de quarante à quarante-cinq ans, et ont constamment leur siége vers le grand angle de l'œil, ou le long de l'apophyse montant de l'os maxillaire. Ces ulcères guérissent toujours par l'application d'un caustique quelconque; je dis quelconque, parce que celui du frère *Côme* n'a aucune action qui lui soit particulière, si ce n'est le danger attaché à toutes les prépations d'arsenic. Plus d'une fois, j'ai touché ces petits ulcères avec le nitrate de mercure liquide (eau mercurielle), et ils se sont parfaitement cicatrisés. L'autre espèce d'ulcères, dits *noli me tangere*, succède à un petit bouton, une verrue, qui dégénèrent spontanément, ou à force d'avoir été touchés et irrités. Ces tubercules se gonflent, leur couleur s'altère, leur surface devient raboteuse, et leur sommet se crève; l'ulcère qui en résulte est inégal, d'un rouge vivace, et couvert d'une sanie fétide; ses bords saillans, dentelés, se renversent en dehors, fréquemment d'autres petits boutons s'élèvent sur leurs environs, et finissent aussi par s'ulcérer; des douleurs vives, lancinantes, un sentiment de brûlure

tourmentent habituellement le malade ; le désordre local amène par suite le trouble général, et ces ulcères finissent avec tous les phénomènes des dernières périodes du cancer. Cette espèce survient aussi vers le retour de l'âge ; mais elle fixe plus particuliérement son siége à la région de la pommette. Employés de bonne heure le cautère actuel, un caustique ou l'extirpation, réussissent communément ; quelquefois aussi le mal s'accroît ou reparoît avec fureur, et cause une mort aussi cruelle qu'assurée.

Les ulcères dits *loups*, arrivent aux jambes. L'inexactitude des descriptions qu'en donnent les auteurs, ne permettent guère d'attacher à cette dénomination un sens précis. Par ce que plusieurs en disent, on voit qu'ils désignoient ainsi des ulcères qui prennent de l'accroissement, malgré le traitement qu'on leur faisoit subir ; mais cette remarque n'établit point un caractère spécifique ; en sorte que, comme je l'ai démontré dans un mémoire sur les ulcères en général, ces noms de *loups* et tant d'autres, n'ayant aucune signification précise et déterminée, doivent être abandonnés et proscrits.

On conclura, sans-doute, de ce qui précède, que les ulcères dits *loups* ne peuvent être rangés parmi les maladies cancéreuses ; qu'il n'est pas sûr que la première espèce des ulcères, dits *noli me tangere*, en fasse partie, et que la seconde présente tous les phénomènes qui les caractérisent.

SEPTIÈME QUESTION.

Y a-t-il des cancers aigus et des cancers chroniques ? Plusieurs admettent cette distinction, mais sans fournir aucune observation qui l'établisse solidement ; dès-lors, on ne doit pas la regarder comme démontrée. Ce n'est qu'à la faveur d'une grande sévérité dans l'adoption des idées, qu'on parviendra à les rendre justes ; la première erreur entraîne d'autres erreurs, comme la première vérité fait naître des vérités subséquentes ; tout se suit, dans le monde

moral ainsi que dans le monde physique, parce que dans ces deux univers, toutes les choses de nature analogue se succèdent par des gradations imperceptibles, et sont unies par d'indissolubles liens.

Pour parvenir à résoudre la question posée ci-dessus, il faudroit, 1°. ne point considérer le cancer en général, mais dans chaque système organique en particulier; car celui de la peau parcourt plus lentement ses périodes que celui des glandes secrétoires : par rapport à ce dernier, il est chronique. D'où il suit qu'il ne faut comparer le cancer d'un système qu'avec d'autres du même système : 2°. isoler avec soin le cancer des tumeurs qui le précédent; lesquelles ne lui appartiennent qu'à l'époque où les douleurs lancinantes s'y font sentir habituellement : 3°. ne pas confondre avec la marche naturelle du cancer, celle qui s'y introduit par un érysipèle, ou phlegmon des parties voisines, dont l'irritation la rend plus rapide : 4°. se rappeler que les caustiques et autres médicamens irritans produisent le même effet que ces deux maladies, et par la même raison : 5°. enfin, il faudroit ne pas confondre le cancer avec des loupes, ni des tumeurs anomales, qui se prolongent des temps infinis.

HUITIÈME QUESTION.

Doit-on se servir des diverses dénominations données au cancer selon le degré où il est parvenu, ou le siége qu'il occupe? Les tumeurs qui précèdent la formation du cancer, sont désignées par les auteurs sous le nom de *squirre imparfait;* ils donnent au premier degré de cette maladie la dénomination de *squirre parfait, squirre malin, cancer occulte :* le deuxième degré est le *cancer ouvert*, le *carcinome*, le *phagédœna.* De pareilles dénominations ne peuvent se conserver sans le plus grand préjudice; c'est à elles qu'on doit attribuer les méprises si fréquentes entre les maladies cancéreuses et non cancéreuses. En effet, on appelle squirre les duretés et les granula-

tions des viscères, les tumeurs dures et indolentes, l'engorgement des glandes lymphatiques, le cancer. De la confusion dans le nom est venue la confusion dans la chose, et comme ce terme n'a point de signification précisément déterminée, on l'emploie et on ne l'entend point. De plus, ne désigne-t-on pas les cancers des fosses nasales sous le nom de *polypes;* ceux du visage, sous celui de *noli me tangere;* des jambes, *loups?* Le mot *sarcome*, dans plus d'un auteur, n'est-il pas synonyme de *carcinome?* Pourquoi donner au cancer du testicule, le nom de *sarcocèle*, qui signifie toute autre chose? Espérons qu'à l'avenir ces différens noms, source intarissable de confusion et de méprises, seront oubliés, et qu'aucun autre que celui de *cancer,* ne sera désormais employé pour désigner le cancer. Que d'erreurs, que de principes mal fondés, introduits dans la science médicale, par défaut d'un langage exact et rigoureusement déterminé!

IV.

Traitement du Cancer.

Les cancers guérissent par le seul bienfait de la nature, ou par le secours de l'art.

Traitement par les ressources de la nature.

La nature seule guérit rarement les cancers: Monro croit en avoir vu deux exemples; quelques auteurs disent aussi en avoir rencontré. Tous en parlent vaguement et sans rapporter les observations; de sorte qu'on ne peut rien insérer de leur assertion générale, d'autant mieux qu'il est essentiel d'analyser de pareilles observations, afin de se convaincre si le cancer, qu'on dit être guéri spontanément, n'étoit pas une de ces tumeurs simples qui précèdent sa formation, ou si c'étoit effectivement un cancer.

Des observations multipliées attestent que la nature guérit quelquefois les cancers en les frappant de pourriture.

XXXIII. Observation p[...] l'auteur.

Une femme de quarante-cinq à cinquante ans, d'une vigoureuse constitution, avoit un cancer horriblement ulcéré à la mamelle gauche, qui l'avoit extrêmement affoiblie et jetée dans la fiévre lente, avec une teinte jaunâtre de toute la peau. De fréquentes hémorragies l'affoiblissoient de plus en plus lorsque la pourriture s'empara de toute la surface de l'ulcère, et y produisit une escarre de l'épaisseur du doigt. Celle-ci se détacha peu à peu, et laissa voir, après sa chute, un ulcère dans lequel on ne trouvoit plus aucune apparence carcinomateuse. Dès ce moment, le calme se rétablit, les forces augmentèrent, et, dans peu de temps, l'ulcère fut moindre de moitié. A cette époque, la malade me manifesta le desir de sortir de l'hôpital de Lyon, pour aller, dans une campagne voisine, se faire traiter par un homme qui, disoit-elle, étoit possesseur d'un remède infaillible contre le cancer. Je l'assurai qu'elle pouvoit se dispenser de toute espèce de secours, et que sa guérison seroit bientôt achevée; mais elle ne put résister au desir de consulter son Esculape. Quelque temps après elle vint m'apprendre qu'elle étoit complétement guérie; ce qui me procura l'occasion de montrer sa cicatrice et de rapporter son histoire à des jeunes gens qui se réunissoient à moi pour des conférences chirurgicales.

Il ne faudroit pas se persuader que toutes les fois que la pourriture s'empare du cancer, le résultat en fût aussi favorable; souvent elle précipite les malades dans un affoiblissement dont ils ne se relèvent point. Tout le traitement consiste alors à exciter et soutenir les forces par des toniques et des analeptiques. Le conseil de *Quesnay*, de toucher les points gangréneux pour en former des escarres non susceptibles de se pourrir, n'a ni utilité ni fondement. On doit, par cette raison, rapprocher de ce conseil l'idée d'inoculer la pourriture; car la pourriture n'a rien de spécifique; elle n'agit qu'en détruisant la partie cancéreuse, comme les caustiques, le feu et le fer : c'est une opération faite par les mains de la nature. Mais,

comme la pourriture peut étendre ses effets au-delà de ce qu'il est nécessaire, et causer de grands ravages, il vaut infiniment mieux, quand on a résolu d'enlever le cancer, se servir d'un instrument dont on puisse régler la marche à volonté.

Traitement par les secours de l'art.

Quand des théories frivoles sur la nature des maladies ne servent point de base aux idées de traitement, elles deviennent de purs jeux d'esprit que la foule, toujours plus avide de chimères que de vérités, saisit avec ardeur, et que l'homme d'un sens droit lui abandonne comme sa pâture naturelle. Mais, lorsque ces théories servent de fondement à la méthode de traiter, il devient indispensable d'en montrer le néant, afin de prévenir les dangers qu'elles peuvent entraîner. Pendant plus de mille ans on a regardé la surabondance de l'atrabile et sa dépravation comme cause du cancer; pendant plus de mille ans, on a conseillé les purgatifs réputés propres à éliminer cette humeur et prévenir sa génération trop abondante. *Paré* lui-même a partagé l'erreur générale, et l'on ne peut voir, sans déplorer la longue influence des préjugés, *Fabrice d'Aquapendente* abandonner l'esprit d'observation qui brille si souvent dans ses Œuvres, pour copier servilement *Aëtius*, et propager ses idées curatives. *Tres scopi*, dit cet auteur, *cancrum curandi proponantur. Primùm enim atrabilis è toto corpore evacuanda; deindè generatio ejusdem prohibenda, ne amplius in venis colligatur; tertiò pars affecta evacuanda et roboranda.* Le traitement de *Fabrice* repose donc uniquement sur les idées qu'il s'étoit faites de la nature du cancer; il imite en cela ceux qui, depuis lui, se sont montrés jaloux de la gloriole d'une théorie nouvelle : celui dont nous allons parler est le résultat de l'expérience, et sera compris dans ces deux articles, la diète et les médicamens.

De la Diète.

Un génie à systême rejette et dédaigne une diète simplement douce et humectante; quoi de plus commun, en effet, qu'un pareil régime? et que peut-il contre une *lymphe acrimonieuse coagulée*, contre l'*atonie des vaisseaux lymphatiques*, l'*intempérie d'une fougueuse atrabile*, la *dégénérescence putride*, et surtout contre cette *âcreté* si redoutable et si connue du *fluide nerveux?* Une diète purement rafraîchissante et humectante ne cadre donc point avec des idées systématiques; elle ne convient qu'à la simple nature : l'observation suivante en fait foi.

XXXIV. Observation pa[r] Vacher.

Une dame chanoinesse d'environ trente ans, et d'un tempérament très-délicat, portoit depuis trois ans une tumeur cancéreuse dans la mamelle droite, sans savoir ce qui pouvoit avoir donné occasion à sa naissance, si ce n'étoit une longue suite de chagrin et d'inquiétude, qui l'avoit rendu triste et mélancolique pendant longtemps. Une de ses parentes venoit de périr de la même maladie, et, dans la crainte d'un pareil sort, elle demanda qu'on lui ámputât la mamelle; mais, comme cette tumeur n'étoit pas plus grosse qu'un œuf, l'opérateur se contenta de l'extirper, afin de lui conserver le sein. La malade avoit été préparée à l'opération par une saignée et un petit purgatif. La plaie fut entiérement cicatrisée dans six semaines. Six mois après, il survint à cette dame (qui n'avoit observé aucun régime) une nouvelle tumeur à la même mamelle, qui l'alarma beaucoup plus que la première; on lui en fit encore l'extirpation, et, pour éviter une troisième récidive, on lui recommanda de se faire saigner souvent; on l'assujétit, pendant une année toute entière, à la diète blanche, après quoi on lui prescrivit encore un régime convenable. Sa guérison fut complète. Cet exemple rend sensibles les avantages du régime doux, qu'on doit regarder comme celui qui convient généralement dans les maladies cancéreuses, et au-

quel on devroit soumettre avec plus d'exactitude les personnes qu'on opère, non seulement après, mais avant l'opération, dont les succès deviendroient alors plus communs et plus assurés. Les avantages de ce régime font présumer tout le danger des alimens chauds, des excès dans les veilles, les exercices et les passions de l'ame.

Des Médicamens.

Depuis tant de siècles que le cancer ne cesse de faire des victimes, depuis tant de siècles que les médecins ne cessent de chercher des secours contre lui, toutes les productions de la nature ont été mises en œuvre et réduites en moyens pharmaceutiques pour l'attaquer, depuis les plantes les plus douces jusqu'aux végétaux qui secrètent les sucs vénéneux, et ceux des minéraux dont l'action est la plus forte et la plus délétère. Pour faire apprécier tous ces secours d'une manière générale, sans en faire mention en particulier, je les rapporterai à des genres principaux qui comprendront les médicamens externes, internes, chirurgicaux et palliatifs.

Médicamens externes.

Quoique très-multipliés, les médicamens externes employés contre le cancer appartiennent aux émolliens, aux résolutifs, aux calmans, aux irritans ou aux caustiques.

Tantôt trop chauds, tantôt trop froids, les émolliens entretiennent une température extrêmement variable qui contribue aux progrès du cancer; aussi les meilleurs praticiens les proscrivent d'un commun accord.

Les résolutifs sont encore moins admissibles que les émolliens. Les anciens employoient ces deux remèdes successivement; ils conseilloient de ramollir d'abord la tumeur avec les émolliens, pour la préparer à la résolution, que les résolutifs devoient ensuite opérer. Malgré le témoignage défavorable de

l'expérience, cette méthode ne laisse pas d'avoir des partisans, et elle en aura longtemps encore, puisque *Galien* se flatte d'avoir guéri par son secours un squirre au fils de *Cercilius*. Mais qu'est-ce qu'un squirre ?

Les calmans, tels que les décoctions de morelle, de ciguë, de jusquiame, ou autres, sont impuissans contre le cancer et peuvent tout au plus en appaiser les douleurs.

Les topiques irritans, qu'on emploie dans l'intention de faire suppurer, sont, d'un consentement unanime, les plus dangereux, ils précipitent constamment la marche du cancer; et quoique rien ne soit plus avéré, tous les jours on en voit faire usage, ce qui force à donner un exemple du danger de leur emploi. Histoire rapportée par *Paré*.

XXXV. Observation par Paré.

« En cet endroit pour confirmation du danger des » irritans, je réciterai une histoire de la dame d'hon- » neur de la royne mère, nommée madame de Mon- » tigny, laquelle avoit un chancre en la mamelle se- » nestre, de grosseur d'une noix, qui lui causoit des » douleurs par intervalle piquantes, et si les habil- » lemens pressoient tant soit peu dessus, sentoit une » grande douleur. Un jour se complaignoit à la royne » de son mal, et pour ce lui commanda de se mettre » en mes mains pour guarrir : où subit qu'elle me » l'eut montré et interrogée de la manière, et du » temps que la douleur étoit plus grande, je cogneu » que c'étoit une tumeur chancreuse. Ce que je lui » celay, et persuaday, que j'eusse avec moi monsieur » Houllier, personnage signalé et recogneu de tout » homme docte, lequel ayant veu, palpé et touché » ladite dame, conclud être une tumeur chancreuse : » et résolûmes ensemble qu'il falloit user de cure pal- » liative, craignant d'irriter ceste hydre, qu'elle ne » sortît en fureur de sa tanière. Et pour ce faict luy » ordonna son régime et certaines purgations, des- » quelles elle usoit par certains jours interposez: et » sur la tumeur fut appliquée une lamine de plomb

» frottée de vif argent (Guidon la conseilloit contre
» les ulcères malins), et quelquefois d'onguent cy-
» dessus mentionné (sédatif), lesquels furent conti-
» nuez par l'espace de deux mois. A la fin ladite
» dame commença à se fascher, disant que son mal
» ne guarrissoit ni n'empiroit : à cause de quoi prit
» nouveau conseil d'un médecin, lequel ayant veu son
» mal (et non cogneu, combien qu'il fust docte), luy
» promit la guarrir, dont en fut fort joyeuse, et en
» fit récit à la royne, laquelle voulut sçavoir dudit
» médecin s'il trouvoit le mal incurable: où promp-
» tement lui répondit que non, et qu'il la guarriroit
» en bref. Alors la royne lui dit, je tenois pour cer-
» tain que c'étoit un chancre, duquel jamais ne guar-
» riroit : néanmoins il persista en sa promesse et as-
» sura de la bientôt guarrir, ce qu'il fit. Et pour ce
» faire, contemna et jetta arrière nos remèdes, et y
» appliqua des médicamens chauds, mollificatifs, et
» attractifs : où tout subit la tumeur s'enfla grande-
» ment avec de grandes douleurs et inflammation,
» de façon que la mamelle se creva ainsi qu'une
» pomme de grenade, lorsqu'elle est en sa maturité,
» et luy survint un flux de sang si grand et véhé-
» ment, que le dict médecin fust contraint, pour l'é-
» tancher, d'appliquer des pouldres caustiques, qui
» augmentèrent encore davantage la douleur, in-
» flammation, défaillances de cœur, dont la mort
» s'ensuyuit. Ainsi voilà comme le dict médecin tint
» sa promesse de la guarrir ; mais ce fust de tous
» maux ».

Les caustiques ont été conseillés par *Ledran* dans les cancers de la peau. Il rapporte des observations où il montre leur impuissance, leurs succès, et desquelles il résulte que l'action du caustique est efficace, quand la tumeur en est entiérement détruite par une seule application, au lieu qu'elle s'en effarouche lorsqu'elle ne l'est qu'en partie ; d'où l'auteur conclut qu'on ne doit l'employer que dans les cancers assez petits pour en être consumés d'une seule application. Mais comme plusieurs se proposeront de dé-

truire la tumeur cancéreuse d'un seul coup, et qu'ils manqueront leur but, soit par le défaut d'une concentration suffisante du caustique, ou quelques erreurs de pansement, il convient de leur préférer l'instrument tranchant, dont l'action certaine n'est point sujète à produire ce mouvement d'irritation intérieure si funeste au cancer. Les caustiques d'ailleurs ne sont doués d'aucune vertu spécifique ; ils n'agissent qu'en détruisant la tumeur, comme le fait l'opération ; aussi le cautère actuel peut-il s'employer contre les petits cancers de la peau avec plus de sécurité qu'eux.

On vient de se convaincre que le cancer est ennemi de toute espèce de topique ; une peau de cygne est le seul qui lui soit applicable.

Médicamens internes.

Le nombre, quoiqu'immense, des médicamens internes opposés au cancer, se borne aux rationnels, spécifiques et métasyncritiques.

Les médicamens rationnels sont dirigés contre la cause présumée du mal, comme suppression d'évacuation quelconque, de rhumatisme, goutte. Nous avons montré tout l'avantage qu'on en pouvoit tirer dans les tumeurs qui servent de base au développement du cancer, même lorsque ces tumeurs sont sur le point de dégénérer. Quand le cancer est formé, ils ne peuvent le guérir, mais ils entravent ses progrès, et lorsqu'il est opéré, ils deviennent propres à prévenir sa récidive. Ainsi, cette espèce de médication, des plus utiles par elle-même, doit constamment accompagner les autres secours.

XXXVI. Observation par Pouteau.

On sentira toute l'importance des médicamens rationnels, si l'on fait attention que les causes prédisposantes agissent perpétuellement sur le cancer; la preuve de ceci, est qu'elles semblent dissipées tant qu'il existe, et qu'elles reparoissent dès qu'il est enlevé. L'observation suivante en offre un exemple. En présence de MM. Flurant le jeune et Aubernon,

mes confrères, et d'un avis qui nous étoit commun, j'emportai, dit *Pouteau*, une tumeur cancéreuse ulcérée, de la grosseur d'un poing, que portoit à la mamelle gauche l'épouse du sieur *Buignet*. Le troisième jour après l'opération, elle eut l'un et l'autre poignets entrepris par une humeur rhumatismale, avec douleur, rougeur et enflure. Cette humeur antérieure de plusieurs années à la formation du cancer, lui avoit sans doute donné naissance. Mais elle avoit gardé le plus profond silence, depuis le moment où l'engorgement au sein avoit commencé, et elle le rompit aussitôt après la soustraction du cancer et le relâchement amené dans les lèvres de la plaie par la suppuration. Cet engorgement se soutint pendant quelques jours, et après le temps ordinaire, la plaie fut heureusement conduite à cicatrice. La partie antérieure de la poitrine fut encore assaillie de ces douleurs, quatre mois après la guérison du cancer; mais elles cédèrent aisément à quelques remèdes. L'année révolue, cette femme ressentit dans les hanches et les cuisses, des douleurs qui l'obligèrent bientôt de garder le lit; elles avoient persisté pendant un an, lorsque, par le plus léger mouvement, elle se cassa la cuisse. Ce membre étoit enflé, et les douleurs étoient si cruelles au moindre attouchement, que Pouteau croyant le mal sans remède, n'osa pas procéder à la réduction de cette fracture. De quelle utilité n'eût pas été pour cette femme, la cure rationnelle, commencée avant et continuée après l'opération !

Une foule de remèdes administrés sans choix, loués sans mesure, inefficaces ou meurtriers, que le cri de l'expérience réprouve, composent ce qu'on nomme les spécifiques du cancer, dont l'emploi n'est fondé que sur des exemples épars de réussites arrivées à des maladies non cancéreuses, et qui cependant séduisent la multitude inhabile à apprécier les choses, et toujours entraînée par l'apparence du merveilleux. La belladonne, la ciguë, l'aconit, la digitale pourprée, les préparations métalliques les plus dangereuses, telles que le muriate suroxidé de mer-

cure, l'oxide arsénieux, le muriate d'antimoine, tour à tour employés en vain, et non sans de grands accidens, sont, parmi les prétendus spécifiques du cancer, ceux que la faveur publique a le plus préconisés. Aujourd'hui, on ne trouve aucun médecin éclairé qui en fasse usage.

L'inutilité bien reconnue des recherches faites jusqu'à ce jour, pour découvrir un spécifique contre le cancer, et d'un côté l'ardeur bien louable de guérir, ont conduit les médecins à bouleverser tout le système par les médicamens dits métasyncritiques ou perturbateurs, dans l'intention d'obtenir, à la faveur d'un désordre général, un changement avantageux dans l'affection locale. Tous les moyens réputés capables de produire une fiévre artificielle ont été administrés ; *Pouteau* a assujéti des malades à l'eau à la glace, pour toute nourriture, pendant plusieurs semaines ; inaltérable au milieu du bouleversement général, l'affreuse maladie n'en a pas moins continué sa marche, et dévoré ses victimes.

Le suffrage de l'expérience prouve donc la malheureuse impossibilité de guérir le cancer par des médicamens internes (1).

---

(1) L'auteur qui écrit sur le cancer, annonce-t-il un spécifique? Bien des gens, à la vue d'un nouvel ouvrage, ne savent pas faire d'autre question. Choisir des observations avec goût et discernement, annoncer des points à éclaircir, relever des erreurs accréditées, spécifier le caractère d'une maladie, en offrir une description exacte, y introduire de la clarté et de la précision, pour cette espèce de gens, c'est travailler en vain ; il leur faut des spécifiques. Qu'ils apprennent donc que, tout récemment, M. *Strack*, professeur de médecine a Mayence, vient d'en découvrir un infaillible dans les fleurs de pensée, données en poudre à l'interieur et en fomentations à l'extérieur. M. *Strack* a administré cette poudre à deux personnes affectées de cancer qui, à la vérité, en sont mortes ; ce médecin ne reste pas moins convaincu de l'efficacité que son spécifique doit avoir désormais contre cette maladie. Le professeur de Mayence a fait encore d'au-

Médicamens chirurgicaux.

On ne connoît qu'un seul moyen efficace contre le cancer ; ce moyen est le fer. Il ne sera point ici question de la section des nerfs qui se rendent à la tumeur cancéreuse, l'expérience a condamné cette pratique ; il s'agira uniquement de l'opération du cancer.

Dès qu'une tumeur présente tous les phénomènes caractéristiques du cancer, et qu'on n'a plus de doutes sur sa nature, on doit, sans différer, en faire l'amputation. Cette loi est fondée sur ce qu'on ne gagne rien à attendre ; sur les succès plus nombreux des opérations faites dans le principe de la maladie, et sur l'impossibilité d'opérer quand elle s'est étendue à des parties que la raison défend d'enlever. Combien de malades, victimes de leur indocilité, n'ont-ils pas imploré les secours de l'opération lorsque les progrès du mal ne permettoient plus de la pratiquer!

Tout le monde s'accorde aujourd'hui à reconnoître l'utilité de l'opération pour les cancers produits par des violences extérieures.

On convient également qu'elle est la seule ressource contre les cancers qui succèdent à une suppression d'évacuation quelconque, dits communément cancers de cause interne.

On blâme au contraire l'opération dans les cancers nés spontanément, parce qu'on suppose un virus

---

tres découvertes ; par exemple : il distingue le cancer des mamelles, 1°. en celui qui attaque *la glande de l'aréole, lequel*, à ce qu'il affirme, *guérit constamment et sans crainte de retour après l'opération, parce que le virus est borné à cette glande et qu'il ne peut y aborder d'ailleurs ;* 2°. en celui du corps de la mamelle. Celui-là, dit l'auteur, *je l'appelle laiteux ; il forme une maladie terrible, parce qu'elle affecte et détruit les réservoirs du lait, etc....* Ceux qui seront curieux de connoître quelques autres idées de cette force, pourront consulter le mémoire de ce professeur (Ann. de Méd. prat. de Montp., pag. 164, fructidor an douze).

cancéreux antérieur à la maladie, ou un vice de la lymphe. Mais nous avons démontré précédemment que si une partie de ces cancers repulluloit après l'opération, l'autre guérissoit; nous avons aussi prouvé que l'on ne pouvoit reconnoître, avant l'opération, quelle seroit son issue, et en conséquence, nous nous sommes décidés en sa faveur pour les cancers nés spontanément. On s'étoit surtout persuadé qu'il ne falloit point toucher à ces cancers dans le principe de leur formation, parce qu'on les regardoit comme le résultat d'un mouvement critique destiné à purifier l'économie du virus cancéreux qu'on y supposoit exister. Cette fatale habitude de regarder comme certaines des choses gratuitement supposées, a longuement retardé et retardera longtemps encore la marche des connoissances; d'autant mieux, que de longs travaux ne conduisent pas toujours à la découverte du vrai, et que l'illusion, sous le voile de l'apparence, se glisse alors dans l'esprit fatigué, qui s'en saisit, comme pour se consoler de la réalité qui lui échappe.

On envisage comme une action téméraire l'opération des cancers nés spontanément, lorsqu'ils paroissent chez des personnes dont les parens ont été atteins de la même maladie; l'observation XV, de *Manne*, citée précédemment, prouve combien cette opinion est peu fondée.

On a, pendant très-longtemps, proscrit l'opération dans les cancers adhérens, ou ulcérés. L'observation XVII, de *Lecat*, réfute suffisamment cette opinion. Cet auteur, dans le cas même où le cancer adhérent aux côtes les auroit altérées, conseille d'opérer, de ruginer, d'enlever la portion de ces os atteins du mal. *Lecat* a raison; si l'extirpation du cancer est le seul moyen salutaire, il ne faut pas balancer à le mettre en usage, tant que les parties à extirper ne sont pas nécessaires à l'entretien de la vie.

L'opération a été proscrite dans le cas de constitution cancéreuse générale; mais nous avons dé-

montré qu'aucun signe certain n'annonçoit cette constitution, et, par conséquent, que le précepte de ne pas opérer quand elle existe, n'a aucune valeur, puisqu'il est fondé sur une chose qu'on ne connoît pas.

On a cru qu'on devoit se dispenser d'opérer lorsque des glandes étoient développées dans le voisinage du cancer; l'observation suivante infirme cette idée.

XXXVII. bservation par Fabrice de Hilden.

Une femme avoit un cancer au sein, s'étendant jusqu'aux côtes, avec gonflement des glandes axillaires. *Fabrice de Hilden* enleva d'abord celles-ci, en les séparant avec les ongles, de crainte de blesser les gros vaisseaux qui leur servoient d'appui. Il amputa ensuite le cancer du sein; et, tant par l'habileté qu'il mit à faire cette opération que par les soins avec lesquels il y avoit préparé la malade, il lui rendit complétement la santé, au point qu'elle mit au monde des enfans sains, qu'elle a nourris elle-même. « *His et similibus vulnus aliorum vulnerum more, brevi curavimus, sicque divino solo favore, feminam illam sanitati restituimus, quæ et postmodùm prolem sanam progenuit, ipsamque lactavit.* *Fabrice* cite un autre exemple du même genre, et l'on en trouve dans d'autres auteurs. Le précepte de ne pas opérer quand il y a des engorgemens dans les glandes lymphatiques, n'a de valeur que dans un seul cas, lorsqu'il est impossible de les extirper; comme celles qui se développent vers la colonne lombaire dans le cancer des testicules.

Enfin, les auteurs défendent d'opérer quand les malades sont tombés dans un état de cacochymie. Je réfuterai encore cette opinion par des faits; car nous pouvons dire, avec autant de vérité que *Sennert : nostri seculi observationes docent.*

XXXVIII. bservation par Vacher.

Une pauvre fille, âgée de vingt-huit ans, qui tomboit d'épilepsie depuis l'âge de quinze ans, fut prise d'un accès d'épilepsie proche un tas de pierres, sur lequel elle tomba en devant; son sein droit souffrit

une contusion considérable, qui se dissipa par l'application de compresses imbibées de vin chaud ; cinq à six semaines après, elle remarqua une tumeur de la grosseur d'une petite olive, qui étoit survenue dans l'intérieur du sein qui avoit été contus ; cette tumeur s'accrut insensiblement jusqu'à la grosseur d'une petite noix, sans lui faire aucune peine ; mais pour lors, elle devint douloureuse et lui causa des élancemens, surtout quelques jours avant son accès épileptique, qu'elle prenoit de là occasion d'annoncer aux personnes chez qui elle étoit. Les douleurs, ainsi que la tumeur, augmentèrent ensuite si considérablement, dans l'espace de cinq mois, qu'elle en fut réduite dans le plus triste état. Elle étoit affligée d'un scorbut qui lui avoit ulcéré et rongé toutes les gencives, et qui se manifestoit aussi par des taches éparses sur la surface du corps. Les antiscorbutiques et la diète lactée appaisèrent ces derniers symptomes, mais le cancer continuoit ses progrès. On décida que l'opération seroit très-certainement inutile, et qu'il convenoit de se borner à la cure palliative ; mais la malade demanda d'être opérée, avec tant d'instance, qu'on fut obligé de céder à ses pressantes sollicitations. Elle souffrit l'opération avec un courage admirable ; la suppuration fut longue et abondante, et la plaie fut cicatrisée entièrement au bout de trois mois, sans qu'il y soit survenu le moindre accident. J'ai rapporté avec quelques détails cette observation de *Vacher*, parce qu'elle est intéressante sous plusieurs rapports, principalement par sa complication avec l'épilepsie ; car on recherche si l'on a jamais vu le cancer compliqué avec l'aliénation mentale (1).

(1) Parmi les observations que j'ai présentées, on en trouvera où j'ai supprimé les signes caractéristiques du cancer, dans l'intention d'en abréger l'étendue. Comme j'insiste ailleurs sur les caractères fondamentaux de cette maladie, le lecteur jugera, sans doute, que j'ai dû les rencontrer dans les faits que je lui offre comme des exemples d'affections

L'opération n'est-elle donc jamais contre-indiquée? Elle ne l'est que dans un seul cas; lorsqu'il est impossible d'enlever toutes les parties atteintes du cancer. Sans doute, comme le disent les scholastiques, que la lésion organique d'un viscère ne permet pas d'opérer; mais ce n'est point par une contre-indication particulière au cancer, elle est générale; la perte inévitable qu'entraînent ces maladies retomberoit sur l'opération, dans quelle circonstance qu'elle fût faite, et les procédés de l'art seroient vainement compromis.

Quels sont les préceptes à suivre pour opérer convenablement? faudra-t il exprimer le sang *mélancolique* renfermé dans les veines du cancer, comme le recommandent les anciens, ou faudra-t-il, suivant la belle remarque des modernes, couper la peau bien perpendiculairement, de crainte qu'une division oblique de son tissu, en laissant à découvert une plus grande quantité de papilles nerveuses, ne rende les pansemens plus douloureux? Il existe un seul précepte général quant à l'opération, celui d'enlever, avec la plus grande exactitude, toutes les parties atteintes du mal; puisque la moindre parcelle soustraite à l'instrument, devient la cause d'un nouveau cancer: or, on regarde comme infectées toutes les parties qui ont contracté une dureté contre nature, ou dont la couleur est sensiblement altérée.

---

cancéreuses; il en est cependant deux ou trois, dans le nombre, où ils manquent dans les observations originales; mais celles-ci appartiennent à *Lédran*, *Pouteau* et *Morgagni*, auteurs qu'on ne peut qu'accuser de négligence en ce point, et non d'erreur.

Je profite de l'occasion pour faire remarquer que toutes les fois qu'on présente des observations isolées, il est nécessaire d'y insérer les signes qui spécifient la maladie; c'est, en effet, par le tableau qu'elles présentent, que le lecteur doit juger de la nature du mal, et point par le nom que l'auteur lui donne.

Voici un exemple de récidive du cancer, pour avoir conservé la peau qui étoit malade.

XXXIX.

Observation par Vacher.

La femme d'un aubergiste, âgée de quarante-cinq ans, portoit au sein droit une tumeur cancéreuse, suite d'un coup sur cette partie. Cette tumeur, de la grosseur d'un œuf de poule, étoit prête à s'ulcérer; sa figure étoit inégale, raboteuse et très-irrégulière; sa surface livide et plombée. *Vacher* propose l'amputation: mais un chirurgien épouvanta la malade sur les douleurs de cette opération, et lui promit de la guérir par la simple extirpation de la tumeur en conservant les tégumens; ce qu'il fit en effet quelques jours après, mais sans le succès dont il s'étoit flatté; car, comme il n'enleva point la peau altérée qui couvroit la circonférence de la dureté, et qu'il en conserva même les angles qu'il avoit faits par une incision cruciale, il ne put jamais conduire la plaie à une cicatrice parfaite. Loin de là, elle présenta bientôt la réunion de tous les symptomes du cancer, et fit périr la malade dans le plus misérable état.

On fait tantôt l'amputation, et tantôt l'extirpation du cancer. Lorsque la peau est adhérente à la tumeur, ou qu'elle est privée de sa couleur et de sa souplesse naturelles, l'amputation est indispensable: si l'on conservoit les tégumens, ils donneroient naissance à un autre cancer, comme on l'a vu dans l'exemple précédent. Quelquefois, à l'amputation de la tumeur cancéreuse, on joint celle de la partie où elle se trouve; c'est ainsi qu'on ampute la mamelle et le cancer qu'elle recèle: cette amputation totale n'est nécessaire que lorsque la maladie occupe le centre du sein; quand elle siége aux parties latérales, on doit se borner à l'amputation de la tumeur cancéreuse seulement. On préfère la simple extirpation à l'amputation, toutes les fois que la tumeur n'a pas un grand volume, et que la peau qui la recouvre est libre, souple et parfaitement saine. L'opération souffre encore d'autres modifica-

tions relatives au siége que le cancer occupe, dont il ne sera point ici fait mention.

Quelles que soient la dextérité et l'intelligence qu'on ait mises à opérer, il arrive assez fréquemment que le cancer repullule; c'étoit pour prévenir cet accident, que *Léonidas* passoit le cautère actuel sur les chairs découvertes par l'opération. On attaque les cancers récidivés comme les primitifs, et quelquefois avec succès; mais il est des circonstances où ils repullulent avec une sorte de fureur; à peine le second cancer est-il détruit qu'il s'en élève un troisième, dont les progrès sont encore plus rapides que ceux des premiers, et si, dans ces cas malheureux, l'opérateur ou le patient ne se lasse pas, les récidives se succèdent jusqu'à ce que ce dernier succombe.

Quelle est la proportion dans laquelle réussissent les opérations de cancer? elle ne peut se déterminer, tant les praticiens offrent des résultats différens. Par exemple, *Alexandre Monro* rapporte que, sur près de soixante cancers qu'il a vu extirper, quatre malades seulement en ont été quittes pendant deux ans; trois desquels eurent ensuite des cancers occultes dans le sein, et le quatrième, un cancer ulcéré à la lèvre. D'un autre côté, *Hill* se flatte d'avoir opéré quatre-vingt-huit cancers, tous ulcérés, excepté quatre. Un seul malade périt; chez trois autres, le cancer reparut dans différentes parties du corps, et un cinquième, menacé de récidive, fut enlevé par une fièvre. *Bell* prétend concilier ces deux extrêmes, en disant que *Monro* n'a opéré que des cancers anciens et de mauvais genre, tandis que *Hill* attaquoit le mal dans son principe, et avant qu'il ne fût général. Mais, que veut dire *Bell*, par cancer de mauvais genre? cet auteur connoîtroit-il des cancers d'un genre bénin? et comment peut-il assurer que *Hill* a réussi parce qu'il opéroit dès le commencement du mal, puisque les quatre-vingt-huit cancers qu'il a extirpés étoient tous ulcérés, excepté quatre? On rendroit peut-être mieux raison du fait, en disant que *Monro*, très-versé dans la connoissance des maladies,

et en particulier dans celle du cancer, ne s'en est point laissé imposer par d'autres maux, ce qu'on n'oseroit assurer en faveur de *Hill*, d'après les succès étonnans qu'il rapporte. Pour parvenir à connoître la proportion dans laquelle réussissent les opérations de cancer, il faudroit que les praticiens tinssent une note exacte de ceux qu'ils opèrent; qu'ils indiquassent leurs causes, leur siége, le degré où ils étoient parvenus, la constitution particulière des malades, et surtout, qu'ils évitassent de confondre avec le cancer diverses tumeurs anomales. On peut dire, d'une manière très-générale, à la vérité, qu'environ un tiers des cancers opérés guérissent; je dis d'une manière tres-générale, parce que plus d'un tiers des cancers de la peau guérit par l'opération, tandis qu'elle ne guérit pas un tiers de ceux qui arrivent au testicule. La même différence a lieu pour les cancers de cause externe comparés à ceux qui naissent spontanément; ce qui prouve la nécessité du travail dont je viens de tracer le plan.

Nous avons fait sentir ailleurs la nécessité d'assurer le succès de l'opération par une diète convenable, commencée avant et continuée après elle. Nous allons examiner à présent si les cautères contribuent à en assurer la réussite. Les cautères sont des moyens généralement recommandés, peu appréciés, qu'on établit comme par habitude, et souvent quand on ne sait plus à quel moyen recourir; il suffit qu'une maladie soit difficile à guérir pour qu'on y songe. *Manne*, parmi les modernes, se fait remarquer par la chaleur avec laquelle il les propose : ses prédécesseurs se contentoient d'en ouvrir un pour évacuer le prétendu virus cancéreux; *Manne* en creuse aux quatre membres. Si les cautères sont des égoûts, comme on dit, ceux qui en portent quatre doivent assurément être bien purifiés; mais ici comme ailleurs, les idées hypothétiques se contrecarrent avec la nature; aussi *Manne* a-t-il éprouvé de non succès, preuve irrécusable de l'insuffisance de sa méthode. D'ailleurs, qui ne voit,

en raisonnant ce moyen, son inefficacité absolue ? De deux choses l'une ; ou le cancer est local, et il ne peut servir à évacuer un virus cancéreux qui n'existe pas ; ou le cancer est général, et alors, en admettant même l'existence d'un virus généralement répandu, il seroit également inutile ; car il n'y auroit pas de raison pour que ce virus se portât plutôt aux cautères que vers les organes secréteurs, et, dans le cas même où il s'y rendroit, ces prétendus égoûts deviendroient des cancers, d'après la propriété contagieuse reconnue de l'ichor formé dans les tumeurs cancéreuses. Il faut donc reconnoître que les cautères n'ont d'autre puissance contre la récidive du cancer après l'opération, que celle que leur prête une imagination prévenue. Si jamais ils pouvoient être utiles, ce ne seroit point en agissant comme évacuans d'une humeur cancéreuse, mais en prévenant les effets des causes occasionnelles du cancer : c'est ainsi qu'on peut concevoir l'utilité d'un cautère après l'extirpation d'un cancer produit par la suppression d'un ulcère ancien ou d'une maladie cutanée chronique ; en imitant artificiellement l'évacuation antécédente, il prévient le danger de sa suppression, et comme tel il concourt, quoique d'une manière éloignée, à empêcher la récidive du plus horrible de tous les maux.

Médicamens palliatifs.

Un malade, désespérant de son sort, se refuse à toute opération, ou bien la situation du cancer le rend inextirpable : dans ces deux cas, également malheureux et désespérés, les secours de l'art se bornent à rendre moins insupportable le reste d'une vie consacrée à la douleur. Combien de moyens divers employés dans cette vue ! *Oribase* humectoit sans cesse la partie souffrante avec du suc de morelle ; *Sthal* et *Valsalva* recommandent de petites saignées au printemps et à l'automne ; *Boërhaave* les purgations légères et les apéritifs ; *Alberti* l'infusion

de chamœpytis; mais ces conseils isolés, et toujours insuffisans, ne fournissent point d'idées générales sur ce qui concerne la méthode palliative. Celle-ci doit avoir pour but, 1°. de combattre la cause présumée du cancer; 2°. d'appaiser ses douleurs; 3°. de prévenir des accidens qui l'accompagnent fréquemment; 4°. et de détruire l'odeur fétide qui s'en exhale. On milite contre la cause présumée du mal différemment, selon sa nature. On appaise les douleurs de deux manières; en rendant le cerveau moins propre à les percevoir, à la faveur des narcotiques à fortes doses, ou en appaisant les douleurs localement, par l'application, sur la partie souffrante, des sédatifs, comme des décoctions de ciguë, morelle, jusquiame, ou des onguens faits avec l'opium. *Paré* a réussi en appliquant des sangsues aux endroits où le malade sentoit une douleur poignante. L'accident le plus ordinaire et le plus fatigant des cancers ulcérés, est, sans contredit, l'hémorragie. *Bell* assure que l'ouverture des grosses veines qui les entourent, a l'avantage de la prévenir; il l'a vu réussir sur une femme qui étoit effrayée de l'impétuosité avec laquelle son sang se répandoit, et il l'a depuis recommandée avec un plein succès. Quant à l'odeur insupportable qui s'exhale des cancers ulcérés, les modernes ont découvert le moyen de la rendre moins forte par les pansemens avec le charbon pulvérisé, ou l'insufflation du gaz acide carbonique.

La cure palliative a donc l'avantage inappréciable d'appaiser les douleurs intolérables des cancers, de soustraire les malades à l'odeur infecte qui en émane, de prévenir des hémorragies dangereuses, et par là même d'entraver les progrès d'une maladie que malheureusement elle ne peut arrêter. Cependant, afin que le médecin et le malade redoublent de zèle, loin de s'abandonner au désespoir, et aussi pour terminer la plus cruelle des maladies par une réflexion consolante, souvenons-nous que c'est à l'aide des précieux secours de la cure palliative que *Jean Devigo* a prolongé pendant vingt-six ans les jours d'une femme affligée d'un cancer à l'utérus.

MÉMOIRE

Sur la Paralysie des extrémités inférieures qu'on supposoit dépendante de la courbure de l'épine du dos ;

AVEC DES OBSERVATIONS

Qui prouvent que cette maladie, avec ou sans vice vertébral, dérive de la lésion de la moëlle épinière, et qu'elle se guérit par les fontanelles :

Par M. Latour père, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, membre du Jury médical du département du Loiret, employé depuis vingt-cinq ans au traitement des maladies épidémiques de l'Orléanois, de plusieurs sociétés savantes.

Quem natura negat dat medicina modum.

Il s'étoit écoulé plus de deux mille ans, sans que le hasard eût révélé aux médecins le véritable remède de la paralysie des extrémités inférieures. Frappé de trouver le premier, dans un des livres d'Hyppocrate, de ce génie observateur à qui la nature semble avoir dévoilé tous ses secrets, la description de cette maladie et des moyens que la nature emploie pour la guérir, Cameron, médecin de Vorscester, fut sans doute plus étonné encore que ce passage n'eût jamais donné l'éveil à aucun de ses prédécesseurs, et excité leur zèle en faveur des paralytiques réputés incurables jusqu'à cette époque ; riche des connoissances qui lui étoient propres, il crut entrevoir dans ce fait ignoré un nouveau moyen d'arriver à d'autres découvertes précieuses, et l'occasion

de rendre ses talens utiles. Si une suppuration fortuite, dans la région lombaire, a guéri la paralysie des extrémités inférieures, reprocheroit-on à l'art de tenter une méthode qui releveroit l'espérance des malades en leur promettant les mêmes bienfaits? Ainsi raisonnoit le médecin de Vorscester. Selon lui, les fontanelles à côté des apophyses épineuses des vertèbres dorsales, méritoient pour cet effet une préférence que l'expérience seule pouvoit justifier. Il communiqua son plan imitatif de la nature à Jeffais, chirurgien de la même ville. Enhardi par l'espérance, un malade se soumet à l'épreuve du caustique, et une sorte de miracle accrédite cette méthode qui fait époque dans l'art de guérir.

C'est au célèbre Pott que nous devons la publicité de cette observation intéressante. En nous enseignant le moyen qui fut employé pour la guérison de la paralysie des extrémités inférieures, il en développe tous les avantages dans le rapport qu'il fait d'une multitude de cures semblables, opérées par ses soins; mais il a semblé vouloir borner l'utilité du caustique à cette espèce de paralysie qu'il croit dépendante ou accompagnée de la courbure de l'épine du dos. Fortement persuadé que l'altération morbifique de la structure des os et des ligamens, produit seule cette maladie, il propose, pour prévenir les effets de ce vice vertébral, tels que la difformité de la colonne épinière et la carie funeste qui en résulteroient, le séton ou les fontanelles qui remédient en même temps à la paralysie.

Le chirurgien anglais aura sans doute des droits éternels à notre reconnoissance, et nous lui devons de grands éloges pour ses recherches multipliées, et relatives à une méthode dont les succès sont constans et irrévocablement heureux; mais ne seroit-il pas à souhaiter qu'il eût supprimé dans ses remarques tout ce qu'il nous a laissé de conjectural sur l'origine de cette maladie, et qu'il s'y fût borné au but simplement médical? Je vais examiner si sa

manière de philosopher est bien d'accord avec l'observation.

Il faut, selon Pott, une prédisposition vicieuse dans la forme et dans la substance des os pour déterminer la paralysie des extrémités inférieures; mais ne pourroit-on pas dire avec autant de fondement, que ce qu'il considère comme les principes du mal, n'en est que le terme dangereux? Sous ce dernier rapport, son système auroit été nuisible au progrès de l'art qui pouvoit étendre sa pratique des fontanelles à toutes les paralysies des extrémités inférieures, sans préexistence d'un vice vertébral. Au lieu de discuter ce point de doctrine, arrêtons-nous aux faits suivans qui se sont successivement offerts à mon observation, et dont j'ai soigneusement recueilli toutes les circonstances; ils me semblent seuls propres à asseoir notre jugement sur cette matière. Ce n'est pas sur des raisonnemens ou des systêmes illusoires que se fonde le médecin clinique; c'est à l'expérience qu'il en appelle, il n'aime à puiser son instruction et les règles de sa conduite que dans les leçons lentes, mais toujours certaines de la nature.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Il régnoit dans l'Orléanois, durant l'automne de 1783, une toux convulsive épidémique, communément appelée la *coqueluche*. Les enfans en étoient plus particulièrement attaqués; elle étoit effrayante par la violence des accès et par les contractions et les secousses des muscles qui les accompagnoient; ces accidens interceptoient souvent la respiration, déterminoient un *raptus* du sang vers le cerveau, d'où résultoient des saignemens de nez et des ecchymoses dans les yeux et les paupières; quelquefois aussi les efforts de la toux, en portant de vives impressions sur les muscles abdominaux, chassoient les vers et les excrémens hors du canal intestinal. Quoique les effets de cette affection stomacale pa-

russent être redoutables au premier aspect, cependant, ils ne devinrent jamais funestes aux malades qui eurent recours aux moyens que l'expérience avoit rendus recommandables. J'ai suivi avec attention la marche de cette maladie, et en général, j'ai reconnu que les émétiques, surtout l'ipécacuanha et les évacuans assez actifs pour faire révulsion de l'irritation dominante, étoient les remedes qui convenoient; souvent il se régénéroit des humeurs muqueuses dans l'estomac, à mesure que cet organe étoit stimulé par la cause convulsive et par la toux: alors, les résolutifs et les incisifs achevoient la guérison.

Cette maladie, dont le jeune Durai fut atteint, offrit une bizarrerie d'accidens qui en rendit l'issue très-fâcheuse. Il étoit âgé de huit ans, d'un caractère très-vif, et déjà d'une maigreur que la fonte catarrale, trop prolongée, devoit nécessairement augmenter. La toux, très-fréquente, fut combattue par les moyens qu'exigeoient les indications générales de l'épidémie et de la constitution délicate du sujet; mais après deux mois de procédés curatifs variés, des symptomes nouveaux annoncèrent de jour en jour une affection grave et plus difficile à traiter. L'*orthopnée* durant les quintes de la coqueluche, l'oppression habituelle, et le gonflement des veines jugulaires, me firent craindre un commencement de désordre dans la poitrine. Peut-être ces accidens ne provenoient-ils que du spasme considérable et persévérant du diaphragme qui, ne s'abaissant pas durant les accès de toux et pendant l'inspiration, obligeoit, dans le premier cas, le malade à se lever sur son séant, et nuisoit d'ailleurs au développement du poumon. Je faisois toutes ces réflexions sans être bien assuré de leur justesse, lorsque l'inspection de la taille du malade vint m'éclairer sur une cause que je n'avois pas soupçonnée. Le déjetement de l'épine du dos sur le côté droit et en dehors, formoit déjà une difformité très-frappante; je ne doutois pas que cette inflexion ne gê-

nât le jeu naturel du poumon; mais comment remédier à cet obstacle, si la courbure de la colonne vertébrale, favorisée peut-être par un vice rachitique, s'augmentoit tous les jours par les violens accès de toux qui favorisoient de plus en plus la saillie des vertèbres dorsales? Comment modérer, durant ces efforts convulsifs, le raccourcissement des muscles du ventre et de la partie antérieure du thorax, dont l'effet naturel étoit de faire courber tout le corps, et par conséquent l'épine? Comment, enfin, s'opposer à cet instinct spontané du malade, à s'arquer en devant dans les accès de *coqueluche*, et dans les besoins de l'expectoration? Évidemment les machines, les rembourrures et tous les moyens de redressement imaginables auroient été des inventions futiles pour résister à l'action de toutes ces puissances. Le but essentiel, ce que le malade pouvoit espérer de plus heureux, c'étoit la guérison de cette toux convulsive qui prêtoit des forces redoublées à tous ces leviers.... Jusqu'alors la méthode ordinaire dont les avantages avoient été certains pendant l'épidémie, avoient échoué à l'égard du jeune Duray; la nature ne s'assujétit pas toujours aux règles générales; il se rencontre des circonstances particulières qui forcent le médecin à s'écarter de la route commune pour ne pas tomber dans un écueil trop dangereux; dans le cas présent, non seulement les émétiques, les évacuans, les incisifs, n'arrêtoient pas le progrès de la toux convulsive, mais je crus m'apercevoir qu'ils augmentoient l'irritabilité de l'estomac et les secousses du diaphragme; qu'ils excitoient l'orgasme des humeurs et la fièvre, et qu'ils accéléroient la protusion des vertèbres dans l'endroit de la courbure de l'épine. La méthode générale de traitement étoit donc démonstrativement vicieuse. J'imaginai que j'obtiendrois de plus grands succès des antispasmodiques directs qui conviennent ordinairement dans les convulsions partielles. En conséquence, je fis préparer avec le laudanum solide, les extraits de quinquina et de valériane, et

la thériaque, un opiat dont on forma plusieurs petites pilules. Le malade en prit une trois fois par jour; les embrocations avec l'huile camphrée sur les muscles de l'abdomen et de la partie antérieure de la poitrine, et les frictions avec le baume nerval sur toute l'étendue de l'épine du dos, secondèrent la vertu de ces remèdes. En les employant, mon but étoit d'affoiblir la cause convulsive, et de faire avorter ses effets. En moins de quinze jours ces moyens déracinèrent le principe de la toux; mais ils ne changèrent pas le mode de respiration et d'oppression qui persistèrent toujours. On administra, contre le vice rachitique, les toniques et les antiscorbutiques; ils fortifièrent le malade et corrigèrent son teint cachectique; cependant, ils n'empêchèrent point le progrès de la proéminence des dernières vertèbres dorsales, ni le pli du col sur l'épaule droite, qui étoit elle-même un peu plus élevée que la gauche.

Pendant ces développemens osseux hétéroclites, l'accroissement du malade fut suspendu, ses jambes s'affoiblirent au point qu'il fut bientôt dans l'impossibilité de marcher; assis, il ne pouvoit s'opposer à la flexion extraordinaire de l'épine dans l'endroit de la protubérance dorsale, et, lorsqu'il étoit couché, la puissance des muscles lombaires et cruraux diminuoit de telle manière qu'il ne pouvoit ni se placer sur les côtés, ni se retourner sur le ventre.

A cet état de déformation rapide des vertèbres et de tout le buste du malade, se joignirent encore l'amaigrissement des cuisses et des jambes, la flexion de la pointe des pieds involontairement en dedans, et la perte absolue du mouvement et du sentiment dans les extrémités inférieures.

Malgré cette situation affligeante, le malade jouissoit d'ailleurs d'une santé assez bonne. Les parens, trop convaincus de l'incurabilité de la paralysie, résolurent de le soustraire aux soins de la médecine; il mena une vie languissante pendant deux ans. A

cette époque parut l'ouvrage de Pott sur la paralysie des extrémités inférieures. Je vis dans les observations qu'il renfermoit une ressemblance si parfaite avec l'état de mon jeune malade, que je me crus déjà en possession du moyen de le guérir. Bientôt je cherchai à faire reluire dans le cœur de ses parens un rayon d'espérance; pour cela, il ne falloit qu'exposer à leurs réflexions les faits rapportés par le célèbre Pott, en faisant connoître l'analogie avec toutes les circonstances et les symptomes de maladie qui accompagnoient et caractérisoient l'état de notre paralytique, et forcer ainsi l'opinion en faveur de l'identité des indications et du traitement.

L'application des fontanelles à côté des apophyses épineuses des premières vertèbres lombaires, étoit tout mon objet. Loin de se prévenir contre ce moyen, le père du malade déclara que l'expérience étoit la source des vérités dans les sciences; que c'étoit par elle, surtout dans notre art, que la nature transmettoit quelquefois ses trésors. *Je n'attendois plus que du hasard,* nous dit-il, *la guérison de mon fils; pour son propre bien et celui de l'humanité, je serois plus content de la devoir à la méthode des fontanelles.*

Pour parvenir à la plus forte conviction sur leur efficacité, pour étendre les progrès de cette découverte, je ne m'écartai point du procédé indiqué par Pott dans ses remarques sur la paralysie des extrémités inférieures. Deux caustiques furent placés à côté de l'épine du dos, dans l'endroit de sa courbure; ils étoient séparés l'un de l'autre par une étendue suffisante des tégumens qui couvrent les apophyses épineuses de la dernière vertèbre dorsale et de la première lombaire. Les escarres qu'ils déterminèrent s'étant détachées vers le dixième jour, il s'établit une suppuration de bonne qualité, très-abondante, et dont la matière abreuvoit tout l'appareil du pansement. Pour empêcher ces ulcères de se cicatriser, et afin d'en augmenter la profondeur, je

préférai, aux féves conseillées par Pott, de gros boutons d'iris qui dispensèrent des cantharides en poudre proposées aussi par le même auteur.

Les avantages de la décharge d'humeurs purulentes que ces fontanelles ont procurés, se manifestèrent dès le vingt-septième jour; avant, le malade se tenoit toujours sur le dos; toute autre situation l'incommodoit. Le lendemain d'une nuit très-calme, il fut, à son réveil, très-étonné de remuer, quoique péniblement, ses jambes, et d'y éprouver un fourmillement extraordinaire; il se plaignit beaucoup d'un sentiment douloureux aux articulations; insensiblement les lombes se fortifièrent; l'action des muscles eut une corrélation plus distincte avec la volonté, puisque, devenu plus fort, le malade, trois mois après, eut la démarche assurée, et les mouvemens assez libres pour jouir et courir avec les enfans de son âge.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Le fils de M. de Roche...., âgé de neuf ans, avoit les apophyses épineuses des dernières vertèbres dorsales beaucoup plus saillantes que dans l'état naturel. En peu de temps, cette proéminence s'accrut considérablement, et le malade fut atteint d'une paralysie complète des extrémités inférieures. Il alla à Paris; M. Duchanoy, médecin de la Faculté, lui conseilla l'application des fontanelles, d'après la méthode de Pott. Le mouvement et le sentiment, perdus depuis trois mois dans les cuisses et dans les jambes du malade, s'y rétablirent en moins de soixante jours. Il revint ensuite dans sa terre de Montigny, près de Neuville, où je demeurois alors. Je le suivis pendant sa convalescence, et, loin de m'apercevoir que la suppuration des fontanelles diminuât le gonflement des corps spongieux des vertèbres, et la tendance de leurs apophyses obliques à subluxations, j'observai au contraire que l'augmentation de volume et de la courbure de ces os, éloignoit toujours la colonne

épinière, et par conséquent le centre de gravitation de leur direction régulière et naturelle.

Ce jeune homme a survécu huit ans à la guérison de sa paralysie. Durant ce laps de temps, le pli de l'épine et l'accroissement de la protubérance vertébrale ont fait encore des progrès affreux. Cependant, malgré cette difformité, et nonobstant la grosseur extraordinaire du corps spongieux des os, et l'alongement des ligamens des vertèbres, les extrémités inférieures se rétablissoient sensiblement, leur jeu articulaire devenoit plus libre. Enfin, les muscles de ces parties avoient tellement repris leurs forces, que le malade n'éprouvoit plus ni gêne, ni foiblesse dans ses mouvemens.

TROISIÈME OBSERVATION.

Le nommé Bertholon, scieur de bois au canton de la *Source*, commune d'*Olivet*, âgé de quarante ans, d'une constitution forte et robuste, et d'un tempérament sanguin, fut atteint, au commencement d'octobre de l'année 1788, d'une fiévre maligne nerveuse. Les soubresauts extraordinaires des tendons, la petitesse du pouls, l'abattement des forces, une tristesse profonde avec un délire sourd, la respiration gênée et des envies de vomir, qui persistèrent pendant les premiers jours de la maladie, tels furent les principaux accidens qui la caractérisèrent. La direction du sang vers la tête s'annonçoit aussi par des douleurs au front et aux tempes, et par une espèce de rougeur des yeux, qui les rendoit larmoyans. Deux hémorragies du nez n'apportèrent aucun calme à ces accidens. Le malade souffroit souvent de crampes dans les extrémités inférieures. Dans l'état de la maladie, on l'entendit se plaindre plusieurs fois de l'immobilité de la jambe droite. Quoiqu'on n'eût aucune crainte, ni même aucune idée de la paralysie menaçante, on verra que dès-lors ces symptomes sembloient en être les précurseurs.

Ce fut vers le douzième jour, qu'au délire sourd dont il a été fait mention, se joignirent, dans tous les muscles, des jectigations qui tenoient de la convulsion. La lenteur, la petitesse et la foiblesse du pouls étoient très-disproportionnées avec la violence de ces agitations. L'état de la peau n'offroit rien de remarquable. Hors le temps des redoublemens de la fiévre, qui avoient lieu tous les jours vers midi, la chaleur de cet organe ne fut point extraordinaire. Les évacuations par les selles n'ont jamais été très-rares; ce n'est cependant qu'à la faveur des lavemens, que le malade rendoit quelques matières dures, bien différentes du produit ordinaire des dépurations morbifiques. Les urines couloient abondamment, elles étoient citrines; quelquefois, mais rarement, sédimenteuses.

La saignée et les pédiluves, les boissons émétisées, dans le commencement, toujours délayantes dans le cours de la maladie, quelques bols de camphre avec le nitre; les vésicatoires aux jambes, comme moyens révulsifs de la cause du délire et des autres accidens nerveux, etc., parurent les moyens recommandables; on en varia l'emploi selon les indications. Le malade ne s'aperçut de leur effet salutaire que vers le vingt-huitième jour de la maladie. L'ardeur de la peau, l'intensité de la fiévre et un délire convulsif avoient alarmé, la nuit précédente, les assistans, pour les jours du malade; heureusement ces accidens ne firent que confirmer cette vérité sententieuse d'*Hippocrate*, exprimée dans l'*Aph. 13, sect. 2 : Quibus judicatio contingit, iis nox accessionem præcedens gravis*. En effet, dès le lendemain, des sueurs universelles, la langue très-humectée, un pouls mollet et plus grand, deux ou trois évacuations bilieuses, qui furent le produit d'un lavement, terminèrent les orages de la nuit.

La résolution apparente de tous les accidens fit ensuite reprendre de jour en jour à la nature, un peu de sa première énergie. Les forces se relevèrent

sensiblement, le teint devint meilleur, tout en un mot sembloit annoncer que je pouvois abandonner le malade aux soins du chirurgien ordinaire dont je connoissois l'intelligence et la sagesse; mais ces efforts critiques n'eurent qu'un succès incomplet. Malgré l'assemblage symmétrique des vertèbres et la conformation régulière de l'épine du dos, on reconnut que la maladie s'étoit terminée par la paralysie des extrémités inférieures.

Vainement d'après cette issue de la fiévre et l'indication nouvelle qu'elle fournissoit, on ranima les plaies des vésicatoires: ni ces moyens, ni les purgatifs réitérés, ni les linimens volatils avec lesquels on irritoit la colonne épinière, ne purent remédier à l'impuissance des extrémités inférieures; elle résista à d'autres moyens empiriques dont chaque charlatan vint à son tour faire un pompeux éloge. Enfin le malade, éclairé sur la cupidité et l'ignorance de ces imposteurs; s'affligea du prestige dont il avoit été pendant plus de huit mois le triste jouet; il me fit appeler de nouveau.

Loin de s'assimiler à ces prétendus possesseurs de formules secrètes et incomparables, un médecin honnête propose une méthode de traitement, sans en garantir l'infaillibité; c'est avec cette circonspection que je conseillai les fontanelles à côté des apophyses épineuses de la dernière vertèbre dorsale et de la première lombaire. Elles avoient eu un grand succès en Angleterre. *Duray* et le jeune de Roche... leur devoient aussi leur guérison; c'étoit en quelque sorte une raison pour en espérer encore les mêmes effets. Cependant ce moyen n'avoit été tenté que dans la paralysie des extrémités inférieures supposée dépendante de la courbure du dos. Dans la maladie dont je donne l'observation, l'application en étoit différente en ce que la colonne vertébrale ne présentoit aucune difformité; mais ma confiance en cet exutoire étoit fondée sur l'expérience et des raisonnemens dont je montrerai la solidité à la fin

de ce rapport. Le malade se les appropria. Avide de guérir, il demanda instamment les caustiques, qui furent appliqués en ma présence.

En moins de dix jours, la chute des escarres ayant laissé des plaies larges et profondes, la suppuration devint considérable, et bientôt, aux yeux de tout le monde, le triomphe fut assuré aux fontanelles; elles seules rompirent les liens qui s'opposoient aux mouvemens des extrémités inférieures, déracinèrent le principe de la paralysie, et rendirent ainsi à sa famille un père qui, deux mois après, libre de ses membres, commença et continue encore à la faire subsister par son industrie et son travail.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Le fils de M. de Guilleville, âgé de 16 ans, estimoit les sciences et les cultivoit avec une ardeur et des succès qui l'élevoient au dessus de tous les jeunes gens ses contemporains. Le desir d'acquérir des connoissances devint pour lui une passion dont ses instituteurs ne prévirent pas assez ni les conséquences, ni les inconvéniens. Il jouissoit d'une bonne santé; mais sa constitution étoit délicate et sensible. L'étude et l'extrême application le détachèrent insensiblement de tous les plaisirs ordinaires de la jeunesse, qui servent plutôt à délasser et à développer la machine, qu'à fatiguer ses ressorts. On s'aperçut, mais trop tard, que ce qui nourissoit et aggrandissoit son jugement et son esprit, en ruinoit à la longue les facultés. En effet, ce jeune homme, dont l'imagination et la vivacité faisoient l'agrément de sa famille et l'ornement de l'école, devint de jour en jour sombre, triste et constamment méditatif. On auroit dit qu'il s'occupoit sans cesse de réflexions nées du fonds qu'il avoit fait de ses lectures. Alors toute question pour le distraire l'ennuyoit et l'importunoit. Quel changement ! je le vis par hasard, vers la fin du mois de mars de l'année 1788. On le promenoit en voiture; madame sa mère me parla de lui avec

l'éloquence de la douleur, en m'engageant à l'accompagner chez elle. Je connoissois tous les titres qui rendoient personnellement ce jeune homme recommandable; je ne saurois rendre tout le déplaisir que j'eus de le trouver dans cette situation, je l'imputai à une surcharge d'idées qui avoient enflammé le cerveau et dévoré la séve de tous les nerfs. Ces organes n'étoient pas assez formés pour recevoir, sans en être blessés, l'impression de profondes conceptions, et pour soutenir l'effort d'un état contemplatif qui duroit depuis dix mois. Ces excès, moins repréhensibles que ceux de ces hommes de plaisir dont Ovide a tracé les portraits, avoient cependant opéré les mêmes maux. Aussi le jeune de Guilleville, dans le sentiment de son anéantissement, s'écrioit quelquefois :

Et series immensa malorum
Antè meum tempus me cogit esse senem.

C'est ainsi qu'exprimoit ses angoisses et sa douleur l'intéressant malade qui, depuis cinq semaines, se voyoit réduit à l'état le plus déplorable. Il n'espéroit presque plus aucun adoucissement à la rigueur de son sort. De tous les accidens qu'il éprouvoit, la céphalalgie étoit le plus insupportable; dans ses accès elle obscurcissoit toutes les fonctions de l'ame, et répandoit dans toutes les parties du corps une lassitude accablante. Les muscles qui forment les gras des jambes, sembloient, par leurs tiraillemens extraordinaires, déchirer leurs attaches, ce qui rendoit le malade inhabile à tout exercice, et le mettoit surtout dans l'impossibilité de plier les genoux et de monter aucun escalier. D'ailleurs, ni l'état du pouls, ni les excrétions, ni la saburre de la langue, ne marquoient rien de fâcheux; mais le malade dépérissoit visiblement, et la prostration de ses forces alloit toujours en augmentant.

La concentration de ses pensées, l'air rêveur, les yeux hagards, le regard de l'étonnement, quand on essayoit de l'arracher à ses méditations, des soupirs

longs et souvent répétés; en un mot un ensemble indéfinissable que saisit, presque malgré lui, le médecin qui a l'habitude d'observer, me suggérèrent que la maladie touchoit à une révolution prochaine; je l'annonçai à ses parens, en leur témoignant mon desir de communiquer à M. Loiré, médecin du malade, mes soupçons sur ce qui devoit arriver. Dès le soir même j'eus une conférence avec ce digne confrère, et avec M. Forel, professeur du collége de chirurgie.

En vain je m'efforçai de leur faire reconnoître, dans les divers signes dont on a vu l'énumération, les élémens d'une maladie aiguë qui alloit éclore; ils opposèrent le septicisme à ma prévoyance; mais déjà, le même soir, vers minuit, une fiévre violente, le délire, une anxiété générale s'annoncèrent avec une sorte de fureur, et démontrèrent à mes collègues, qu'une grande pénétration et l'expérience la plus consommée peuvent, dans bien des circonstances, être mises en défaut sur le diagnostic d'une maladie, et que des symptomes de peu de conséquence en apparence décèlent aux regards modestes de l'observateur les atteintes qui menacent la vie.

M. Loire visita le malade le lendemain. Frappé de la justesse de ma prédiction, il engagea la famille à m'associer au traitement qu'exigeroit la succession des phénomènes, qui déjà paroissoient effrayans; il vint m'y inviter lui-même. Bientôt un tendre intérèt à la situation affligeante du jeune homme, unit toutes nos pensées et enchaîna notre mutuelle affection. Depuis je n'ai cessé d'honorer dans ce confrère honnête les lumières d'un sage et les qualités d'un ami.

Nous retournâmes ensemble et pour la seconde fois, chez le jeune de Guilleville, dont le début de la fiévre fut sans frisson; aucun organe n'en paroissoit être particuliérement le siége, ni plus spécialement affecté; mais un feu brûlant consumoit tout le corps, enluminoit le visage et rendoit la vue scintillante. Les mouvemens des paupières se faisoient d'une ma-

nière pénible et même douloureuse; l'insomnie étoit opiniâtre, cependant l'affection de la tête n'avoit pas le caractère de la céphalalgie, comme auparavant.

La soif étoit inextinguible, et les boissons, au lieu de calmer cet état de phlogose générale, augmentoient en apparence la grandeur du mal; les cardialgies et les défaillances qu'elles excitoient, n'énervèrent cependant jamais l'action vitale du cœur, ni les oscillations des artères. Le pouls, fréquent, vif et développé, annonçoit que la circulation du sang se faisoit librement. Sous la main qui la touchoit, la peau étoit d'une chaleur halitueuse assez souvent remarquable dans la fièvre inflammatoire.

Les urines étoient rares et constamment rouges; les déjections manquoient absolument. Le malade ne rendoit qu'une très-petite quantité des lavemens qu'on lui donnoit. Après une diminution courte et presque insensible de tous ces accidens, les redoublemens de la fiévre survenoient vers les quatre heures, tous les soirs. L'effervescence qu'ils excitoient rendoit momentanément le cours du sang plus embarrassé dans les gros vaisseaux; en effet la respiration étoit plus laborieuse, les angoisses précordiales devenoient fatigantes, et le délire représentoit au malade des scènes qui l'intéressoient toujours trop vivement.

Malgré cet état d'inflammation que sembloient se partager également les solides et les fluides, la langue n'a cessé d'être humide, blanchâtre et bordée d'un rouge vermeil. On conçoit que le dégoût étoit bien prononcé pour tous les alimens et pour le bouillon. Le malade faisoit ses boissons favorites de la tisane de chiendent et de pommes, de sirop de groseilles délayé dans l'eau. Comme nous n'avons jamais remarqué aucun organe particuliérement menacé d'inflammation, nous nous sommes abstenus de la saignée; cette réserve nous étoit d'ailleurs commandée par la ténuité des forces du sujet.

La région épigastrique étoit constamment dans un

tel état de serrement spasmodique, qu'aucune boisson ne parvenoit à détendre les organes qui y sont contenus. Pour remédier à cette sécheresse nerveuse, nous eûmes recours aux bains tiédes, les huit, neuf et dixième jours. Jusqu'à cette époque, il y eut peu de variations dans la forme et le retour des accidens; mais le onzième jour, par l'effet sans doute du période marqué pour l'élaboration de la matière critique de la maladie, et peut-être encore, par le concours salutaire des bains, il survint une éruption qui ressembloit absolument à la petite vérole benigne. Dans l'espace de quarante-huit heures, des pustules très-grosses et très-nombreuses se remplirent d'un pus blanc et bien conditionné. *Quæ quidem augescentes in horas, atque efferatiores et inflammatiores redditæ, tandem in pus et vomicas desinunt.* Sydenham, disser. epist. p. 236.

Pour empêcher cette matière purulente critique de prolonger ses ravages, si elle se détournoit du courant naturel qui la chassoit vers la peau, et si elle s'épanouissoit sur les nerfs, ou bien si, rentrant dans les voies de la circulation, elle s'arrêtoit dans le tissu de quelque organe essentiel à la vie (1), je conseillai l'application d'un vésicatoire au bras; mais tout alloit si bien aux yeux de mes confrères, que, ne redoutant aucune de ces aberrations de la nature, ils considérèrent cet exutoire comme inutile et superflu. En effet, la marche rapide de la suppuration des boutons et leur multitude, sembloient avoir tranché sans retour, le cours de la maladie et des symptomes. D'ailleurs, le malade avoit déjà recouvré tous les attributs moraux qui s'étoient éclipsés depuis longtemps; son ame, tout à coup déga-

(1) De semblables écarts de la nature ont été observés par tous les médecins cliniques. Voici de quelle manière en parle Sydenham, *ibid.*: *Quo quidem tempore fieri non potest quin aliquid ex illâ apostematum colluvie in massam sanguinis per venas circulari motu reducti, resorbeatur* (*quam*) *; putredine ceu veneno quodam inquinat.*

gée de ses chaînes, s'étoit presque trouvée dans un état de lucidité merveilleuse, et on voyoit aussi la fraîcheur du teint, les forces, l'embonpoint se rétablir insensiblement par un bon régime et un sommeil réparateur.

Mais, après quinze jours de convalescence, on essaya de lever le malade, et ses extrémités inférieures fléchirent sous son tronc. Les forces musculaires de ces parties, après un examen réfléchi, nous parurent indubitablement anéanties; en effet, la paralysie n'étoit que trop complète, une irruption dans le canal vertébral, d'une portion de l'humeur qui formoit les *aposthèmes* psoriques, embarrassoit peut-être la moëlle épinière, dans les environs de plusieurs vertèbres lombaires, et interceptoit l'influx des forces dans les nerfs cruraux. Sur cet aperçu je ne perdis pas l'espoir; je me rappelai aussitôt mon heureuse expérience sur mes précédens malades, et je me flattai que l'emploi du même moyen me procureroit les mêmes succès.

Je n'avois à la vérité qu'une seule observation du pouvoir des fontanelles dans une circonstance absolument semblable. Quelque conformité qu'elles me parussent avoir avec les vues de la nature, je manquois d'objets de comparaison assez nombreux pour faire valoir ce moyen chirurgical devant une assemblée de médecins et de chirurgiens, qui fut convoquée par les parens du malade. Aussi il fut unanimement rejeté, sous le prétexte spécieux que son application étoit bornée, d'après les observations de Pott, à la paralysie des extrémités inférieures dépendantes de la courbure de l'épine du dos.

Un seul fait ne pouvoit être, à la vérité, le fondement d'une connoissance certaine, ni la règle d'une conduite infaillible. Cependant, dans l'enfance de l'art, une première découverte fut inscrite dans les archives de ce temps-là; et elle enseigna la route qui conduisit depuis à l'expérience. J'avois déjà vu réussir les fontanelles dans une paralysie des extrémités inférieures sans vice vertébral, n'étoit-il pas

convenable de se renfermer dans la même méthode, dans un cas exactement pareil? J'eus beau la préconiser, on donna la préférence aux vésicatoires appliqués dans toute la longueur des apophyses épineuses des vertèbres lombaires; mais ils eurent le sort de tant d'autres moyens justement accusés d'infidélité dans cette maladie; leur insuffisance devint encore le désespoir des parens du malade; ils me prièrent de rédiger mes réflexions sur ce fait extraordinaire, qu'ils soumirent à l'examen de trois célèbres chirurgiens de la capitale. Le peu de progrès de la médecine dans la guérison de la paralysie des extrémités inférieures, me faisoit espérer que ma première observation en faveur des fontanelles, que j'avois communiquée, deviendroit la boussole d'un conseil éclairé, juge compétant de l'analogie des indications qui se présentoient, avec celles qui m'avoient fait recourir avantageusement à ce moyen chirurgical; mais je fus trompé dans mon attente. La solution de ce problême intéressant ne fut pas encore en faveur du moyen proposé. Parce qu'un fait isolé ne doit pas faire loi; parce que le célèbre Pott n'a étendu l'effet des fontanelles qu'aux paralysies des extrémités inférieures avec vice vertébral, s'ensuit-il que ce secours nouveau doive être perdu pour une maladie dans laquelle il a déjà réussi? Seroit-il donc défendu de constater, par des expériences suivies et multipliées, la cure d'une maladie contre laquelle l'art n'auroit encore montré que son impuissance? Quels seroient donc nos moyens de reculer les bornes de la médecine, si ces essais n'étoient pas permis? C'est par le malheur d'une semblable inaction pendant huit mois, que le jeune de Guilleville a failli périr victime de sa malheureuse destinée.

Nous avons vu, dans les premiers temps de sa convalescence, cet intéressant malade passer d'une fiévre inflammatoire violente à l'état peu différent d'une santé qui inspiroit la plus grande sécurité. Alors, malgré la paralysie, les forces s'affermissoient, la gaîté reprenoit ses agrémens ordinaires,

et, pendant deux mois, l'espoir de guérir formoit, dans tout l'individu, une sorte d'électrisation favorable, qui l'empêchoit de s'appesantir sur toute l'étendue de son infortune. Mais ensuite, les inquiétudes sur la paralysie recommençoient ; le malade craignoit qu'elle ne devînt incurable. Cette idée s'accrut à la proportion des entraves paralytiques, qui s'étendoient déjà aux extrémités supérieures, et de l'inutilité prouvée des moyens curatifs employés jusqu'alors ; elle affoiblissoit le courage, les forces s'anéantissoient, et le malade tomboit dans une sorte d'*éthisie*.

Dans cet état, la sensibilité nerveuse étoit portée à un si haut degré, que ce jeune homme n'existoit plus que pour la douleur ; toute sorte de bruit l'incommodoit à l'excès. Pour diminuer ces sensations vicieuses, on fut obligé de lui donner un appartement isolé et à l'abri de tout tumulte de la ville. Le malade étoit dans son lit, constamment couché sur le dos ; c'étoit la seule situation qui le calmoit ; il ne pouvoit se tenir assis, ni sur les côtés, sans être menacé de lypothimie. Depuis dix mois, les antiscorbutiques, comme toniques, les frictions sur le dos et les lombes avec des flanelles imprégnées de différentes fumées, étoient les seuls remèdes dont on avoit conseillé l'usage ; leur but étoit sans doute de rétablir les fonctions de la moëlle épinière, et de ramener l'action musculaire des lombes, en échec depuis longtemps. Mais, pour cela, ces moyens méritoient-ils une préférence exclusive ? La saine raison, dans cette circonstance, les a relégués au rang, sinon des remèdes suspects, tout au moins des absolument inéfficaces.

Aucun conseil médical n'avoit encore tourné au profit du malade; la famille désolée sembloit résolue à ne plus permettre aucune tentative pour forcer l'action de la nature à céder ses droits à l'art, qui avoit manqué tant de fois à ses promesses. Ma conscience réclamoit contre une décision dont je me serois cru complice, ou coupable, si je n'avois saisi

cette occasion de publier hautement la supériorité des fontanelles sur tous les procédés de traitement employés dans la paralysie des extrémités inférieures. Sans rien perdre du respect que je conserverai toujours pour les médecins qui ont existé depuis Hippocrate jusqu'à Caméron, je me permis de démontrer que ce n'étoit pas en imitant leurs procédés que nous pouvions parvenir à guérir de semblables paralysies. En effet si tous leurs moyens échouent, tandis que des faits pratiques bien observés, bien constatés[1], nous ont instruits que les fontanelles ont des effets heureux dans cette maladie, sans doute elles sont le meilleur remède connu, celui qui nous promet les plus grands avantages, celui en un mot qu'il est important de faire adopter aux paralytiques, et que bientôt préconiseront tous les médecins cliniques d'après leur propre expérience.

C'est en présence du malade et de ses parens, que je m'exprimois ainsi; ils comprirent que mon enthousiasme au sujet des fontanelles m'étoit inspiré par la raison; que la médecine ne reconnoissoit point de meilleur moyen contre la paralysie des extrémités inférieures, et que tout autre système de la traiter n'avoit servi qu'à perpétuer l'illusion.

Il existe une jouissance réelle bien pure dont les médecins seuls connoissent les délices, c'est le sentiment qu'ils éprouvent à la vue de l'homme souffrant dont ils adoucissent les maux, en calmant ses craintes, en relevant ses espérances, en ranimant son courage, enfin, en employant à son soulagement les ressources utiles de leur art. Cette habitude de faire le bien, qui satisfait les inclinations du médecin sensible, captive infailliblement l'attachement des malades qui s'empressent de lui témoigner la reconnoissance dont ils sont pénétrés. C'est dans un semblable épanchement que le jeune de Guilleville chercha à s'excuser d'avoir hésité dans sa confiance, au moment, me disoit-il, où il me devoit une première guérison; j'augurai bien de ce retour; je me servis de tout l'ascendant que me donnoit cet aveu

pour remettre en scène les fontanelles, mon expérience m'en avoit fait voir un prodige dans la paralysie sans vice vertébral ; pour dessiller tous les yeux, l'art avoit besoin d'un second prodige encore. Notre jeune homme dit : *Qu'il affronteroit la douleur de l'opération.* Bientôt les fontanelles furent établies ; les esprits les plus prévenus cessèrent de douter, ils furent enfin convaincus.

Il n'y avoit que quinze jours que les plaies des lombes suppuroient, et déjà le malade en ressentoit des effets salutaires. L'altération de tout le systême nerveux, son influence vicieuse sur les fonctions de l'ame, les troubles que le malade éprouvoit au moindre bruit, les sensations douloureuses qu'occasionnoient sur lui les longs discours et tous les objets désagréables diminuèrent de jour en jour. Les mains dont le malade ne pouvoit plus se servir, et dans lesquelles se perdoit tout sentiment, les extrémités inférieures depuis neuf mois totalement paralysées, toute la constitution affoiblie et même délabrée, s'animèrent visiblement et très-rapidement. Les muscles des extrémités inférieures et supérieures reprirent sensiblement leur action ; les forces se régénérèrent, et la santé s'affermit à tel point, que le jeune de Guilleville fut en état, la sixième semaine de son traitement, de faire à cheval avec moi, douze lieues en un seul jour. Enfin grace aux fontanelles, le malade cessa de gémir, et l'art se fraya de nouveau une voie pour la guérison parfaite de la paralysie des extrémités inférieures, sans vice vertébral.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Madame Brossard, âgée d'environ vingt-trois ans, n'avoit cessé de jouir, jusqu'à cette époque, d'une santé exempte de toute altération : quoique son embonpoint fût médiocre, l'énergie de ses organes, la régularité avec laquelle toutes ses fonctions s'opéroient, la fraîcheur de son teint, la gaîté de son

caractère, la tournure vive et toujours agréable d son esprit, annonçoient en elle toutes les conditions requises pour l'exécution aisée des mouvemens qui constituent une harmonie durable.

Le 8 février 1792, elle mangea à son souper un peu de volaille rôtie, avec quelques fruits d'une espèce excellente, elle se coucha sans éprouver le moindre dérangement; son sommeil fut très-tranquille jusqu'à deux heures après minuit : dès-lors des angoisses et des tiraillemens douloureux dans la région précordiale précédèrent les nausées, qui bientôt furent suivies de vomissemens terribles. Dans les intervalles des contractions de l'estomac, la bouche de la malade se remplissoit de salive. A ces accidens se joignirent des frissons nerveux, des symptomes inquiétans, un pouls serré, lent et petit, des sueurs froides et collantes, la respiration courte et difficile, le sentiment et le mouvement presque abolis dans toutes les parties, tandis qu'ils sembloient uniquement concentrés dans l'estomac. Cet organe, par des efforts incroyables et réitérés, expulsoit avec violence tout ce qu'il contenoit; telle étoit son irritation douloureuse, que, pendant cinq jours et cinq nuits, les vomissemens se répétèrent à tout instant, et quelquefois sans relâche pendant deux heures : leurs produits ne présentèrent que des alimens mal digérés. La malade ne rendoit d'ailleurs, ni vers, ni bile dégénérée, ni aucune matière vénéneuse, qu'on auroit pu supposer avoir été prise avec ses alimens. Les boissons délayantes et mucilagineuses, les potions hypnotiques, agissoient comme les plus puissans vomitifs. On n'osoit en continuer l'usage, parce que l'irrascibilité de l'estomac mise en jeu par les boissons même les plus anodines, donnoit naissance à de nouveaux phénomènes effrayans; et la durée de ceux déjà existant avoit tellement défiguré tous les traits de la malade, que son visage n'offroit plus que les signes d'une vitalité prête à s'éteindre.

Durant cet état orageux, l'estomac et la région

ombilicale, se déprimèrent à tel point, que les intestins ressembloient à des cordes tendues, dont il étoit facile, dans plusieurs endroits, de suivre le trajet; les tégumens qui les couvrent, retirés vers les vertèbres, ne présentoient plus qu'une oblitération, s'il est permis de s'exprimer ainsi, de toute la cavité abdominale. De cette manière, au lieu d'être proéminente et d'une convexité oblongue, comme dans l'état naturel, toute l'étendue du bas-ventre paroissoit amaigrie et enfoncée, surtout dans le milieu qu'occupe la ligne blanche; en sorte que le muscle droit retréci en faisant une courbe en dedans, faisoit saillir les parties latérales, ou les flancs, et de cette configuration résultoit dans la partie antérieure du bas-ventre, depuis l'appendice xiphoïde, jusqu'à la symphyse des os pubis, une dépression remarquable, qui avoit toute l'apparence d'une rigole. D'ailleurs tout l'abdomen étoit extrêmement dur et resserré.

Une éruption symptomatique couvrit, dès le quatrième jour, toute la surface du corps. La rougeur moins vive que dans la fiévre scarlatine, bouffissoit davantage toute l'habitude de la peau. Elle se termina, quelque jours après, par une desquammation de l'épiderme, qui ne produisit aucun changement favorable dans la manière d'être de la malade.

Il paroissoit d'abord évident que le principe inconnu de cette maladie effrayante, avoit son siége principal dans l'estomac, d'où les influences vicieuses s'étendoient sympathiquement partout le corps: cependant mes recherches sur la qualité des boissons dont la malade avoit fait usage, sur la nature des alimens, et sur les ustensiles qui avoient servi à les préparer, me convainquirent que ce n'étoit point dans la façon de vivre de madame Brossard qu'on pouvoit trouver la véritable source à laquelle devoient ressortir la rapidité et la violence des accidens qu'elle éprouvoit; ils devenoient d'autant plus inquiétans par la difficulté qu'on avoit d'é-

tendre et à épanouir les muscles contractés et tout le ventre applati, que la propagation de l'irritation se faisoit dans tout le système nerveux; qu'elle intéressoit déjà la moëlle épinière; que l'engourdissement et les crampes des extrémités supérieures et inférieures tourmentoient cruellement la malade, et que peu à peu la paralysie menaçoit de succéder à cet état fâcheux.

Ce spasme douloureux constant n'étoit pas non plus de l'essence de celui qui produit la colique des peintres. Malgré sa conformité frappante, au premier aspect, avec cette maladie, l'impossibilité de constater l'existence d'aucune cause éloignée, ni prochaine, métallique, ni autre de l'espèce assignée par Citois et Huxam, détruisoit nécessairement tout système fondé sur une pareille ressemblance.

Madame Brossard n'avoit été qu'une seule fois mère: elle avoit nourri son enfant pendant quatre mois seulement. Peut-être avoit elle à se reprocher de l'avoir ensuite sevré sans aucune précaution: mais elle n'éprouvoit aucun des accidens qui font soupçonner l'existence d'une humeur laiteuse qui commence à prendre le dessus, à embarrasser les organes, à déranger les digestions, ou à harceler les nerfs. On ne pouvoit se souvenir non plus qu'aucune autre humeur morbifique fût rentrée, ou retenue dans le sang. Madame n'avoit jamais eu de vice psorique, et aucune imprudence n'avoit pu déranger le cours ordinaire de la transpiration insensible.

Ainsi voilà bien des soins inutiles pour découvrir les causes déterminantes de cette maladie; elle avoit éludé, depuis les premiers jours, toute la puissance des parégoriques; les bains n'avoient opéré non plus aucun bon effet; les lavemens émolliens ressortoient à mesure qu'on les injectoit; ils déterminoient des épreintes toujours douloureuses et des déjections muqueuses quelquefois teintes de sang. Considérant que rien ne pouvoit résoudre les spasmes qui tenoient opiniatrément en échec l'action naturelle de l'estomac et des intestins, je mis en œuvre d'autres res-

sources pour connoître le principe récondit de cette maladie. J'interrogeai de nouveau madame la malade sur le périodisme véritable de ses règles; je cherchai à fixer sa mémoire sur l'époque dernière et certaine de son flux. Son imagination obombrée par les impressions renouvelées de la douleur, pouvoit à peine se reporter sur le passé; mais les facultés morales se succédèrent un moment, et la malade me déclara que jusqu'alors, elle ne m'avoit donné que des idées vagues et erronées d'une circonstance qu'il m'importoit tant de connoître. Les règles avaient manqué huit jours avant l'époque de l'invasion de la colique, la malade s'en ressouvint positivement. Dès-lors je crus déchiré le voile qui tenoit caché l'origine de la maladie. La sympathie de l'épigastre avec l'utérus affecté par la suppression des règles, me parut être la seule cause des phènomènes étonnans qui, dans la malade, opprimoient les forces de la vie. Eclairé sur cette correspondance par des faits semblables que j'ai soigneusement recueillis dans ma pratique, je me défiai d'autant moins de la certitude de cette cause, qu'il n'y a point de médecin qui n'ait été à portée d'en observer les effets extraordinaires, variés et très-étendus. C'est surtout dans les ouvrages de Lacaze, Witht, Barthez et Bordeu, qu'est dépeinte avec vérité cette influence organique. Dans ses recherches sur la position des glandes et sur leur action, ce dernier auteur remarque : « Que des observations faciles à faire, décèlent qu'il n'est pour ainsi dire aucune partie qui » ne soit du département de la matrice; on sait » combien certaines vaporeuses sont sujètes aux » palpitations, aux convulsions du diaphragme, et » à des étranglemens vers la région épigastrique; » comment leurs extrémités deviennent paralytiques » et attaquées de convulsions, etc.

D'accord avec ces hommes illustres sur le domaine de cet organe, un auteur plus ancien, Van-helmont, lui accorde de plus, un pouvoir suprême qui exclut les prétendues lois de sympathie, les

liaisons de voisinage et les rapports de correspondance générale avec toutes les parties du corps, quoique ces lois relatives existent d'après les observations de ce même auteur.

Selon lui, l'utérus commande en maître aux autres organes qu'il tient sous son empire; il leur dicte ses volontés : malheur à eux s'ils ne s'y conforment; leur désobéissance le rend cruel. Dès-lors, leur étranglement, l'irritation et la crispation des nerfs, un état tumultueux des fibres musculeuses et membraneuses, leur contraction soudaine et leur convulsion; la syncope, la paralysie, enfin l'ordre bouleversé dans toutes les fonctions du corps, sont ses effets et ses vengeances.

Pour rendre cette peinture plus fidelle, Vanhelmont en saisit les traits dans ses propres malades. *Memini, ait, me quondam strangulatas ab utero vidisse quarum cadavera livebant, nigricantia in partibus quibus doluerant ante mortem.*

Voilà donc des phénomènes lumineux, des observations bien précises, qui prouvent suffisamment que le moindre changement ou altération de la matrice peut occasionner les plus grands désordres dans l'organisation et les opérations des viscères éloignés. D'après ces nouvelles données, la raison et l'expérience se réunissoient pour me faire considérer dans madame Brossard, la suppression des règles comme la cause de la modification pathologique de l'utérus, et la contraction de l'épigastre, ainsi que les autres accidens décrits, comme les véritables résultats de cette modification. Dans cette circonstance, l'indication étoit toute naturelle : il falloit diminuer l'irritation de cet organe, en le débarrassant du sang menstruel qui l'incommodoit. On entrevoyoit la possibilité, en parvenant à ce but, d'enchaîner le spasme, et de l'empêcher de faire éruption sur toutes les parties de l'abdomen et sur la généralité du systême nerveux. Les sangsues aux appartenances de la matrice me semblèrent devoir remplir ce double objet; je les conseillai aussitôt, et

leur application produisit une évacuation abondante de sang, qui fit cesser, comme par enchantement, les vomissemens et les anxiétés qui venoient à leur suite. Alors, madame Brossard étoit au sixième jour de sa maladie. Le flux utérin, excité par les sangsues, dura toute la matinée; loin d'en recevoir un accroissement funeste, comme on cherchoit à le faire redouter aux assistans, la foiblesse de la malade diminuoit au contraire en proportion du calme que procuroit cette saignée locale; et la cardialgie et l'état convulsif douloureux de l'estomac, qu'accompagnoient auparavant des sensations de déchirement et des anxiétés qui menaçoient de défaillance, cessèrent. Mais la colique nerveuse hystérique, le spasme constant d'un grand nombre de viscères abdominaux, le pouls convulsif, quoique moins déprimé; en un mot, le désordre nerveux de toute la constitution persistoit encore; j'espérois qu'il céderoit à la longue, à l'usage de l'eau de poulet émussionnée, qui passa bien, à quelques cuillerées de julep musqué dont l'idiosyncrasie de la malade s'accommoda aussi, aux embrocations avec l'huile rosat, aux bains, etc.; tous ces secours furent prodigués pendant six semaines, ils empêchèrent les progrès des étranglemens abdominaux, mais ils n'en opéroient point une résolution apparente. C'est sans doute à cette stricture longue et opiniâtre des organes intérieurs qu'il faut attribuer la constipation opiniâtre de la malade pendant tout le temps de la maladie, l'éruption érysipélateuse et la desquammation de la peau, qui se sont renouvelées trois fois pendant le premier mois. Ce sont vraisemblablement aussi le système vasculaire comprimé de toutes parts dans ces organes, et les vices d'éréthisme nerveux, qui ont produit encore la perte utérine prolongée, qui survint au neuvième jour, après l'application des sangsues, ce même flux dont les débordemens considérables nous ont inspiré une seconde fois les plus vives alarmes; enfin, le travail douloureux qui précède les engourdissemens, la stupeur et la paralysie des extrémités inférieures.

Pour faire succéder à cet état de dérangement organique général la régularité primitive et naturelle des fonctions, les remèdes humectans et les anti-spasmodiques paroissoient indiqués... Je n'en obtins que peu d'effets, et cependant j'insistai pendant deux mois assidument sur leur usage ; je leur alliai ensuite le lait d'ânesse, que l'état d'épuisement et de desséchement de la malade exigeoit impérativement. Guidé par mes propres observations sur l'efficacité de cet aliment médicamenteux, j'étois encore instruit de ses vertus incomparables, par l'expérience de médecins cliniques les plus recommandables. Benedictus-Silvaticus, Baillou, Sydenham et Hoffman, citent des faits nombreux où l'utilité du lait, dans les étranglemens organiques, surpasse tous les éloges qu'on pourroit en faire. La guérison de madame Brossard déposera aussi, sans doute, en faveur de ce moyen victorieux. Dans une maladie où les remèdes les plus vantés et les plus accrédités n'avoient pu opérer, depuis plusieurs semaines, aucun changement sensible, le lait devint en peu de temps la séve ou plutôt le suc nourricier qui pénétra les mailles du tissu fibreux desséché, et tout l'organe cellulaire; qui amollit et déploya peu à peu les parties de l'abdomen étranglées et durcies; qui facilita dans les viscères du bas-ventre, et les développemens de leur action naturelle, et le mouvement des différentes liqueurs qui concourent à la manière d'exister particulière des organes et à la régularité générale de leurs fonctions ; qui détruisit enfin presque totalement la chaîne spasmodique qui lioit et confondoit ensemble l'utérus, tous les organes abdominaux et leurs enveloppes membraneuses.

Mais ces effets rapides et salutaires n'atteignirent point la moëlle épinière, ni par conséquent les nerfs cruraux qui servent de conducteurs au principe du mouvement, des forces, de la sensibilité des extrémités inférieures. Le dépérissement considérable de ces parties et leur immobilité, augmentoient en proportion des progrès de l'embonpoint et de la vigueur

du reste de la machine. Cependant, ni la paralysie totale des cuisses et des jambes, ni leur état de maigreur n'étoient pas ce qu'il y avoit de plus surprenant; l'abolition entière et absolue du sentiment offroit à l'observation des effets beaucoup plus rares et infiniment plus remarquables. La protrusion violente et fortuite des os qui forment le pied droit, et conséquemment les tiraillemens forcés des cartilages articulaires; les pinçons et les piqûres dans différens endroits des membres paralysés, ne purent y réveiller aucune sensibilité. Telle fut l'impassibilité de ces parties, durant ces accidens et ces épreuves réitérées, que l'intime connexion de l'ame avec ses extrémités inférieures, paroissoit tout à fait abolie.

Quoiqu'il n'existat aucune difformité dans les vertèbres; ni dans aucun endroit de l'épine du dos, cependant l'état paralytique y prenoit évidemment naissance. Fatiguée de se tenir longtemps dans une posture toujours la même, la malade couchée sur le dos, se retournoit et se plaçoit facilement sur le sternum, et même sur les parties latérales du thorax; mais la région lombaire ne pouvoit agir d'elle-même, ni seconder les différens mouvemens du reste du tronc; elle se laissoit quelquefois passivement entraîner par eux; c'étoit toujours sans le concours des muscles des lombes qui avoient perdu toute leur action. La volonté ne pouvoit plus exécuter ces premiers rapports avec ces instrumens du mouvement; toujours agissante, vainement son occupation constante étoit de les rétablir, ses moyens et ses efforts devinrent inutiles; les extrémités supérieures de la malade se paralysèrent comme les jambes; celles-ci étoient menacées d'atrophie, tandis que le sentiment et le mouvement se perdoient dans les bras et dans les mains; leur affoiblissement étoit venu peu à peu et par degrés. Partout ailleurs qu'aux extrémités, la malade avoit repris son embonpoint naturel et les muscles leur fermeté ordinaire; le spasme avoit aussi cessé depuis longtemps ses influences sur les fonctions des différens viscères: tout enfin eût été bien sans la pa-

ralysie des extrémités. La malade tenoit constamment alongées dans le lit, la pointe des pieds un peu tournée en dedans, et se laissant aller en bas; leur immobilité étoit complète.

J'avois employé les frictions avec le baume nerval, sur toute la colonne vertébrale. Depuis les premiers jours de l'atteinte paralytique, la malade prenoit les eaux minérales de Spa. Je voulois appliquer les fontanelles, le célèbre Antoine Petit fut consulté sur leur utilité. « Il m'écrivit qu'il comptoit » assez sur ce moyen; mais me disoit-il, il ne faut » rien négliger, la maladie est singulière sans doute, » et c'est précisément à cause de cette singularité-» là même, que l'on doit tenter divers remèdes. » Dans des cas hétéroclites, il arrive souvent que la » guérison que l'on ne peut obtenir d'une façon, s'o-» père de l'autre; mais les caustiques quoi qu'il en » soit, me paroissent, dans cette circonstance, un » procédé qui s'écarte un peu trop de l'ordre com-» mun, etc.

L'oracle des écoles se prononçoit évidemment contre les fontanelles, sans m'éclairer sur les motifs de sa décision; sans doute il ne trouvoit aucune analogie dans la maladie de madame Brossard, avec les circonstances essentielles de mes deux premières observations, dont il connoissoit toute l'importance: il me traça une marche qu'il croyoit proposer indubitablement comme la meilleure; les eaux de Wichi, coupées avec une infusion de cresson de fontaine, étoient le fondement de sa méthode curative. Il m'engagea à les donner indéfiniment pendant longtemps. Plein de vénération pour M. Petit, je me plaisois à rendre hommage à ses opinions. Guidé par les conseils de ce grand homme, qui m'a toujours honoré de son amitié, j'étois assuré en les suivant, d'agir selon les dogmes de la plus saine médecine, et je comptois sur des succès presque certains. Cependant plus de trois mois se passèrent dans ce traitement nouveau, et au lieu d'avancer vers la guérison, la malade se fatiguoit et dépérissoit sensiblement.

Enervée par toutes sortes de remèdes infructueux, l'action de la nature ne pouvoit à l'avenir que rendre illusoires les moyens les plus indiqués, et réduire ainsi à l'inutilité les fontanelles que j'avois d'abord proposées : pour ne pas les exposer à cette défaveur, l'occasion étoit pressante; il ne falloit plus en retarder l'application. Dans cette vue, je remis devant les yeux de la malade la consultation de M. Petit. Toutes les maximes qu'elle contenoit, avoient une conformité frappante avec la sentence d'Hippocrate, exprimée dans l'aphorisme six, section huitième. *Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat, quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat.* Je démontrai que la méthode des fontanelles quoiqu'à peu près rejetée par le célèdre professeur de Paris, étoit cependant formellement enfermée dans les préceptes de sa consultation, et très-applicable au cas qui se présentoit; je fis remarquer surtout l'*ignis sanat* d'Hippocrate, qui signifioit une méthode semblable que ce dieu de la médecine indiquoit et recommandoit expressément. Je convainquis ensuite madame la malade, que c'étoit à ce don de l'art que Berthelon et le jeune de Guilleville devoient leur guérison parfaite.

Encouragée par ces exemples et ces autorités, madame Brossard invoqua les mêmes secours, les fontanelles furent établies, et déjà, en moins de trente-quatre jours, la suppuration qu'elles excitèrent ranima l'action de la moëlle épinière, et produisit une sorte d'électrisation favorable dans les extrémités supérieures et inférieures, qui y développa le sentiment et le mouvement. La malade ne pouvoit, auparavant, signer son nom, et six semaines après l'opération, elle écrivit une lettre de quatre pages. Impassibles et immobiles, les extrémités inférieures devinrent, dans le même espace de temps, d'une sensibilité si exquise, que la malade redoutoit la main qui les touchoit ; elle acquéroit de jour en jour des forces, et plus de liberté dans les articulations ; ses muscles se développoient, toute la machine s'affermissoit, elle se plaçoit d'elle-même sur ses

genoux, et se retournoit en tous sens. Enfin, les fontanelles avec lesquelles nous fîmes concourir les eaux de Bourbonne-les Bains achevèrent, vers la fin du septième mois, la cure du mal et des symptomes.

SIXIÈME OBSERVATION.

La fille de monsieur Fontaine, premier clerc chez monsieur Porcher, notaire à Orléans, âgée d'environ cinq ans, étoit sujète fréquemment à une toux catarrhale; on s'aperçut que l'épine du dos se courboit légérement en dehors, et que ses cuisses et ses jambes étoient paralysées. Ces deux maladies avoient sans doute le même principe; il est vraisemblable que les vertèbres se courboient à cause de la paralysie de leurs ligamens, qui ne pouvoient les retenir fixes les unes sur les autres, comme aussi les jambes cessent de se mouvoir, parce que leurs muscles sont sans action. La cause de l'une et de l'autre de ces affections est dans la moëlle épinière; ce ne sont point des topiques appliqués sur les parties relâchées, qui remédient à cette paralysie : on perd un temps précieux en insistant sur ces moyens. Il y avoit plus de six mois que madame Fontaine en éprouvoit l'insuffisance et même l'inutilité pour sa fille, lorsqu'elle vint me consulter. Je lui fis connoître la supériorité des fontanelles sur tous les autres moyens, non seulement dans la paralysie des extrémités inférieures, mais encore dans certaines courbures du dos. Elle se décida à les employer pour son enfant; six semaines de suppuration suffirent pour combler les espérances de cette mère sensible, car déjà sa fille avoit repris de l'énergie, et marchoit assez librement : je l'ai vue ensuite parfaitement guérie. Son départ d'Orléans m'a empêché de suivre l'influence avantageuse de ces exutoires sur la courbure de l'épine qui déjà, au dire de ses parens, étoit un peu redressée.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Au mois de juin de l'année 1790, je fus appelé par une dame à Pithiviers. Pendant mon séjour dans cette ville, on me fit voir d'autres malades encore, de ce nombre étoit la fille du nommé Billard, charpentier, faubourg de Beauce, alors âgée de quatre ans et demi.

Depuis environ trente mois, cet enfant ne pouvoit plus se soutenir sur ses extrémités inférieures presque atrophiées. Ses pieds et ses jambes étoient sans mouvement, et commençoient à perdre beaucoup de leur sentiment; d'ailleurs sa santé paroissoit assez bonne.

Dès le commencement de cet état fâcheux, on eut recours à divers remèdes communément usités pour le traitement de la paralysie; mais rien ne s'opposa ni au progrès de cette maladie, ni à la fléxion de la colonne vertébrale; qui, sans produire une véritable gibbosité, arrondissoit tellement le dos, qu'il en résulta une difformité dont les parens s'affligèrent beaucoup; ils s'imaginèrent que leur fille étoit devenue rachitique, et s'ils me consultèrent, ce fut autant sur les moyens d'arrêter le progrès de ce vice osseux, que pour la guérison de la paralysie, l'accident important et évidemment redoutable.

Je ne précipitai pas mon jugement sur la cause de cette maladie. Avant de rien prononcer, j'examinai si la pousse des dents avoit été orageuse; si elle avoit été accompagnée de convulsions; mais cette opération de la nature s'étoit faite sans trouble, sans même aucune incommodité, et cette époque, ordinairement critique pour les enfans, n'avoit exigé aucun égard, aucun soin particulier. Enfin tout prouvoit que la constitution de l'enfant n'en avoit été nullement altérée.

En faisant d'autrés recherches, j'aperçus quelques taches blanchâtres au dessus et à côté des oreilles; j'en demandai la raison à la mère, elle m'as-

sura que c'étoit des traces de fistules, qui, depuis la première enfance, se remplissoient sans cesse d'une humeur limpide, et que cette matière en se desséchant formoit une croûte jaune, que cette éruption avoit disparu depuis un an, et que de cette époque datoient l'état cachectique de sa fille et les infirmités où je la voyois.

Je soupçonnai une délitescence de cette humeur dans le canal vertébral; jusqu'alors rebelle aux efforts de l'art et aux ressources de la nature, la paralysie, n'offroit cependant aucun accident étranger aux exemples qui sont le sujet de mes premières observations, aucun danger dont les fontanelles ne pussent triompher encore cette fois; je les conseillai, elles furent établies; on y entretint la suppuration pendant trois mois. Leur effet fut si heureux que la malade marcha librement vers la fin de la sixième semaine, et qu'elle jouit depuis d'une santé qui n'a jamais éprouvé le moindre dérangement.

HUITIÈME OBSERVATION.

Le nommé Ramier, militaire, âgé de 17 ans, natif de Neuville-aux-Loges, après avoir essuyé les fatigues de plusieurs campagnes et siéges, éprouva une excessive foiblesse dans les extrémités inférieures. Cet état que le malade appeloit *morfondement*, s'annonça par un refroidissement de tout le corps, et par des douleurs vagues et des frissons irréguliers. Incapable de continuer son service, Ramier fut conduit à l'hôpital le plus voisin de l'armée.

Il seroit inutile de rechercher en quoi consista la méthode de traitement qui fut employée contre les accidens dont il se plaignoit, ce qu'il a pu nous en apprendre, c'est qu'on lui avoit administré beaucoup de remèdes, sans qu'il en ait éte ni allégé ni guéri.

Sentant tous les inconvéniens et même les dangers d'un plus long séjour à l'hôpital, il sollicita un congé de convalescence qui lui fut accordé.

De retour dans sa famille, il devint complétement

paralysé des extrémités inférieures ; il étoit dans cet état d'infirmité, lorsqu'on le transporta, le 16 floréal de l'an 6, à l'Hôtel-Dieu d'Orléans. Après l'avoir bien examiné, voici à quelles connoissances évidemment trop bornées, je suis parvenu sur la cause de cette paralysie.

Le malade étoit excessivement maigre et affoibli lors de son départ de l'armée; il a langui longtemps depuis. Mais trois mois de séjour chez ses parens ont suffi pour réparer sa santé; il y étoit devenu gras, mais cet embonpoint ne s'est pas étendu aux extrémités inférieures décharnées, molles et totalement impotentes.

Le sort d'un militaire est d'être exposé au bivouac et à toutes les intempéries des saisons. C'est en conséquence des transpirations supprimées, ou peut être d'une sorte de succion de l'humidité que s'étoit déclaré cet état de maigreur et de relâchement, la paralysie enfin des extrémités inférieures.

Mon premier objet fut de réparer l'échec porté aux fonctions de la peau, en excitant d'abord la diaphorèse et ensuite des sueurs abondantes; mais je ne fus pas plus heureux que les médecins habiles qui avoient dirigé jusqu'alors le malade, l'atonie des muscles cruraux s'augmentoit au lieu de diminuer.

Dès-lors je pris le parti de recourir aux fontanelles. Trois semaines après, le malade fut soulagé, et peu à peu, à l'avenir, il reprit tout ce qu'il avoit perdu de son agilité et de sa primitive énergie. Enfin, le 20 messidor suivant, il sortit de l'hôpital, parfaitement libre dans ses mouvemens, et entièrement rétabli.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Le nommé Hilaire Dupoux, grenadier dans la quarantième demi-brigade d'infanterie, âgé d'environ trente ans, entra à l'Hôtel-Dieu, le 30 prairial de l'an 6. Il venoit de la commune de Griguiville, où il étoit depuis quelque temps par congé de convalescence.

L'impossibilité absolue de remuer les extrémités inférieures, leur sentiment presque éteint et une enflure œdémateuse du bas des jambes et des pieds, caractérisoient évidemment un état paralytique porté au plus haut degré.

Le malade se disoit attaqué de rhumatisme goutteux, et c'est sur une affection de cette nature, que son congé lui avoit été donné; il étoit raisonnable d'en conclure que la paralysie dépendoit d'une cause arthritique. Cependant, en aucun temps de la maladie qui duroit depuis dix mois, Dupoux déclaroit n'avoir éprouvé, ni frissons, le mal-être général, les pesanteurs et les somnolences qui précèdent ordinairement la goutte, ni la crampe, qui semble se saisir du malade quand la congestion arthritique se dispose, ni les vives douleurs dans les articulations qu'elle assiége; jamais enfin, il n'avoit existé en elles de tumeur, de rougeur, de chaleur rongeante, signes pathognomoniques qui accompagnent cette maladie.. Interrogé sur les accidens précurseurs de la paralysie existante, le malade avoua qu'elle s'étoit annoncée par la foiblesse et l'engourdissement des cuisses et des jambes qui tremblottoient quand il vouloit faire quelques pas. Il nous dit que durant le repos qui succède toujours à un exercice quelconque, il ressentoit aussitôt dans les muscles des parties affectées, des fourmillemens et des picotemens constamment exempts de douleur. Peu à peu à ces symptomes se joignit une sensation très-incommode; c'étoit un froid répandu dans les extrémités inférieures. Longtemps après, survinrent progressivement la maigreur, la perte du mouvement et la diminution de sentiment, enfin l'œdème des pieds. D'abord le malade voyant apparoître cette tumeur dans le bas des jambes, s'imagina qu'elle deviendroit la crise salutaire de cette goutte prétendue, mais ce gonflement étoit un mal de plus, qui prouvoit que la vie s'anéantissoit dans les extrémités inférieures; j'en fis sentir tout le danger à Dupoux, en l'éclairant sur les motifs qui devoient l'engager à en empêcher les

suites funestes; je l'entretins ensuite des fontanelles comme du moyen le plus convenable à la situation présente, et par conséquent le plus immédiatement intéressant pour lui; il n'hésita pas; dès le jour même ces exutoires furent établis; c'étoit le 15 du mois de prairial; cinq semaines après, le mouvement revint, les forces se rétablirent, et le malade fut en état de se promener dans les salles de l'Hôtel-Dieu; enfin, le 10 thermidor suivant, il retourna dans sa famille, qui croit cette cure miraculeuse.

DIXIÈME OBSERVATION.

M. Tassin de Baumont, âgé d'environ quarante-cinq ans, d'un tempérament phlegmatique, et d'une constitution délicate et sensible, fut sujet, dès sa dix-neuvième année, à des hémorrhoïdes irrégulièrement fluantes; cependant, ni cet accident, ni aucune autre indisposition ne dérangèrent sa santé jusqu'en 1792.

C'est à cette époque qu'une répétition de catastrophes affreuses faisoit frémir la vertu, et que, dans presque toutes les cités, l'homme honnête étoit signalé et trop souvent immolé pour le faux et barbare triomphe de la patrie. Un pareil système consternoit les bons citoyens, et surtout les familles distinguées et nombreuses qui se voyoient les objets de la persécution. Cette malheureuse conviction vint bientôt troubler dans M. de Baumont l'harmonie des fonctions dont se composoit sa santé et sa vie. Depuis cette circonstance, des défaillances, un état continuel d'anxiété, des dérangemens d'estomac sans cesse renaissans, firent soupçonner un reflux du sang hémorrhoïdal vers les organes de la digestion. Les sangsues, les demi-bains, les délayans, les eaux minérales ferrugineuses, les sucs des plantes chicoracées, les pilules savonneuses et un régime approprié à l'indication qui s'offroit; voilà les moyens qui furent tour à tour employés jusqu'à la fin de 1799.

C'est alors que commencèrent à se montrer des accidens d'une espèce nouvelle. Monsieur le malade éprouva pour la première fois des difficultés d'uriner; cette affection n'étoit pas déterminée par une strangurie, ni par aucune irritation ni inflammation. La vessie se remplissoit d'urine, il n'en résultoit aucune douleur que lorsque cet organe, par sa plénitude, étoit porté à une extrême dilatation. Il sembloit personnellement manquer de forces pour l'excrétion de l'urine.

Les déjections alvines se faisoient involontairement. Le corps de la vessie et le sphincter de l'anus étoient évidemment atteints d'un commencement de paralysie. Entr'autres moyens, on conseilla les eaux de Plombières, qui augmentèrent les accidens et développèrent une seconde maladie aussi grave que la première. En effet, l'impuissance des cuisses et des jambes devint presque totale; puisque M. de Baumont éprouvoit l'instabilité et la foiblesse d'un homme pris de vin, toutes les fois qu'il essayoit de se tenir sur ses jambes.

J'avois guéri un grand nombre de paralysies des extrémités inférieures. Plusieurs de ces cures étoient connues de monsieur le malade. J'eus une conférence avec lui, d'après laquelle je me convainquis que tout ce qu'il éprouvoit dépendoit de la moëlle épinière; mais la maladie actuelle présentoit une complication que je n'avois jamais trouvée, c'étoit la paralysie du sphincter de l'anus et du corps de la vessie. J'avois présente à l'esprit la prédiction d'Hippocrate, quand ces trois affections se trouvoient réunies : *Si spinalis medulla... suâ sponte laborarit et crurum impotentiam facit, ut ne tantùm quidem percipiat æger, et ventris et vesicæ, adeò ut ne, primis quidèm diebus, stercus aut urina nisi coactè reddatur. Quod si morbus inveteraverit et stercus et urina ægro inscio prodit, tandemque non longo post intervallo perit.*

Cette sentence effrayante cessoit de le devenir d'après les éloges donnés aux fontanelles dans cette

circonstance par Hippocrate lui-même. On lit dans ses ouvrages ce que la nature a fait, ce que l'art a imité d'elle, en recourant aux caustiques, lorsqu'à la paralysie des extrémités se joignoit celle de la vessie et de l'intestin rectum. M. de Baumont se trouvoit d'ailleurs dans un cas prévu par le vieillard de Cos. Tout porte à croire que l'affection de notre malade dépendoit de quelque varicosité hemorrhoïdale dans le canal vertébral, ou dans les enveloppes de la moëlle. C'est en ces termes que parle Hippocrate, de cette cause : *Medulla spinalis potissimum resiccatur, cum venulæ quæ ad eam tendunt obstructæ fuerint..... Quantò autèm longiùs tempus morbo accesserit.... Ulcera ex lumbis erumpunt*, etc.

En suivant donc les idées de ce grand homme, et sur la cause et sur la méthode de traitement de cette paralysie compliquée, je ne pouvois offrir à M. de Baumont aucun moyen préférable aux fontanelles; je n'en fis établir que deux qui existent encore sur les lombes.

En moins de six semaines il marcha beaucoup plus fermement, les urines reprirent leur cours naturel, le sphincter de l'anus se contracta comme dans l'état de santé la plus régulière, et tout alloit absolument bien.

Mais au retour de l'hiver, les extrémités inférieures perdirent encore tout ce qu'elles avoient gagné en fermeté et en force, et l'avantage resta tout entier à la vessie et à l'intestin rectum. Leur meilleur état se soutient toujours depuis deux ans. Le malade ne marche plus qu'à l'aide d'un bras. Peut-être, en se rapprochant peu à peu du nombre des caustiques recommandés par Hippocrate, on parviendroit à une guérison radicale; c'étoit l'opinion de M. Antoine Dubois, qui a vu le malade il y a deux ans; ce fut aussi la mienne. *Ex utrâque vertebrarum parte quatuor crustas inurito, si tibi cesserit sanum reddes.* Mais M. de Baumont trouve la condition trop dure; il aime mieux rester avec son infirmité.

ONZIÈME OBSERVATION.

C'est encore sur la foi de l'expérience que je conseillai les mêmes caustiques à M. Faure, raffineur de cette ville. Je le vis dans une société où il s'étoit rendu en chaise à porteur. En s'avançant dans le salon, il avoit les jambes lourdes, traînantes, les pieds heurtoient le parquet, les mouvemens des extrémités inférieures étoient lents et très-gênés. Déjà la foiblesse étoit telle dans les muscles des cuisses et des jambes, qu'à peine le malade pouvoit les soulever et les croiser l'une sur l'autre. Je crus qu'il étoit dans la convalescence de quelque attaque violente de goutte, ce qui fit que je ne le fixai pas d'abord avec les yeux du médecin. Quand on s'imagine que la maladie est terminée, on cesse d'observer attentivement ce nouvel état, parce qu'il n'est pas fait pour inspirer les mêmes sollicitudes.

M. Faure m'aperçut: « Docteur, me dit-il, j'ai grand besoin de votre ministère; et il vint s'asseoir auprès de moi. Je ne suis point malade, continua-t-il; aucun des organes essentiels à la vie ne pèche en moi; je dînerai mieux que vous, je dors bien, toutes mes fonctions s'opèrent parfaitement, mais les jambes me refusent le service; quand je marche sur le parquet, il me paroît ouaté; j'éprouve une semblable sensation dans les cuisses et dans les jambes, quand on les touche; cette affection est venue spontanément; il est impossible que j'en devine la cause. Par le conseil de mon chirurgien, je frotte ces parties avec le vin aromatique; mais depuis trois semaines qu'elle a commencé, son progrès me donne des inquiétudes ».

Il ne faut pas considérer ce langage comme celui d'un homme pusillanime; M. Faure avoit beaucoup de courage et tous les moyens de la force. Sa taille et sa figure étoient belles et régulières: le teint brun, la barbe et les cheveux noirs, annonçoient une constitution avantageuse; il n'avoit que trente-six ans, il étoit intelligent, entreprenant et laborieux.

Comment, avec tous ces signes d'un tempérament sanguin excellent, la source des forces a-t-elle pu se laisser altérer? *Quare spinalis medulla suâ, spontè laborat?* En vain chercheroit-on des raisons, créeroit-on des hypothèses, l'expérience est l'unique boussole du médecin, elle seule peut éclairer notre esprit et nous conduire au temple de la vérité. C'est elle aussi qui me fit apercevoir, dans le rapport de M. Faure, tous les symptomes de l'affection de la moëlle épinière. La saine pratique n'admettant que ce qu'ils indiquent, mon dessein fut de proposer les fontanelles. J'en saisis l'occasion le soir; elles m'avoient tant de fois réussi, que, forcé par l'évidence des choses, le malade parut décidé à les faire établir; mais sa détermination n'empêcha pas les réflexions de la nuit, puisqu'il partit le lendemain pour Paris. Un médecin célèbre, dont j'honore les talens, les succès et les vastes connoissances, ne partagea pas mes idées sur les caustiques; il dirigea diversement M. Faure pendant cinq mois. D'après un traitement continuel, avec une si longue persévérance, des soins aussi éclairés et malheureusement infructueux, on auroit dit qu'il n'y avoit plus rien à faire qu'à s'écrier avec Hippocrate: *Est autem morbus gravis.* M. Faure revint dans sa famille, tout à fait perclus des extrémités supérieures et inférieures. Dans ces dernières, le mouvement étoit aboli et le sentiment presque anéanti. On lui avoit conseillé, à Paris, de s'envelopper le corps de marc de raisins; il réitéra tous les jours ce bain sec, très-excitant et tonique, mais la paralysie allant toujours de mal en pis, je fus appelé: c'étoit dans le mois de fructidor de l'an 7.

Malgré l'éloignement du malade pour les fontanelles, malgré la décision du médecin célèbre qui les avoit rejetées, je ne me départis point de cette méthode que j'avois déjà conseillée, et dont la certitude avoit été tant de fois démontrée; aussi j'annonçai au malade qu'il seroit privé de mes conseils et de mes secours, s'il continuoit d'argumenter contre

elle; il l'adopta sans confiance. En moins de cinq semaines, les fontanelles eurent un succès éclatant; M. Faure fut en état de monter à cheval; ses mouvemens ne furent plus gênés, il redevint agile, leste, bien portant et aussi fort qu'il l'étoit avant sa maladie; tous les ans, depuis, il a fait le voyage de Bordeaux, de Rouen, etc., et souvent il couroit la poste à franc-étrier.

Trois années se sont écoulées depuis, sans que M. Faure ait éprouvé ni dérangement de santé, ni le moindre symptome de son ancienne paralysie. Souvent, à la suite des grandes maladies, la nature affoiblie par les accidens et les remèdes, ne peut plus reprendre ses premiers droits; M. Faure, redevenu vaillant et vigoureux, sembloit n'avoir plus rien à redouter à l'avenir, il ne conservoit de ses maux que les cicatrices ineffaçables, mais nullement douloureuses, de ses fontanelles.

Le 13 floréal de l'an 10, il alla aux bains publics. Après une heure d'immersion dans l'eau, il sentit ses extrémités s'engourdir, il prévit que la paralysie seroit prochaine, il vint lui-même invoquer le secours des fontanelles. Il n'y avoit pas une heure qu'il avoit éprouvé la première insulte de l'atonie, et déjà sa marche étoit chancelante, quoique ses yeux fussent bons, naturels, et son visage assez coloré; cependant il se plaignoit de palpitations de cœur; le pouls étoit petit, foible, intermittent; selon les desirs très-empressés du malade, on fit sur ses lombes, avec la pierre à cautère, deux escarres très-profondes, qui n'ont commencé à s'animer que le vingtième jour. Comme la paralysie gagna rapidement le tronc et les extrémités, je vis qu'il n'y avoit rien à espérer de longtemps de la suppuration des escarres, et qu'il étoit urgent de recourir à d'autres moyens. En conséquence, je fis aussitôt appliquer un vésicatoire presque tout le long de l'épine. On donnoit de la tisane d'arnica, du vin et des potions cordiales, comme le commandoient la tenuité du pouls et l'état de lipothymie sans cesse renaissant; on rani-

moit aussi le malade par des odeurs fortes, et momentanément il nous parloit avec un courage et une netteté d'idées surprenans; mais les palpitations et les défaillances fréquentes, la froideur de tout le corps furent enfin les présages de la mort, qui arriva le 14 prairial, trente-unième jour de la maladie.

Autopsie cadavérique faite en présence de MM. Lanoix, Gable, Fougeron, Luilier et Payen, tous médecins et chirurgiens.

Les symptomes funestes que M. Faure éprouva dans ses derniers jours n'étoient que sympathiques, et dépendans primitivement de l'affection de la moëlle épinière. Nos recherches anatomiques durent se porter essentiellement sur cette partie; après avoir enlevé les parties molles qui recouvroient la colonne vertébrale, sans y avoir remarqué d'autres altérations que celles qui avoient dû résulter de l'application des fontanelles et des vésicatoires, nous procédâmes avec le plus de ménagement à la section des lames postérieures de la plupart des vertèbres de chaque région; nous reconnûmes que la première des enveloppes de la moëlle épinière étoit parfaitement saine; des pressions ménagées, faites sur différens points, faisoient apercevoir l'existence d'une liqueur lymphatique qui en remplissoit l'intérieur; l'ouverture nous en fit reconnoître le caractère, quoiquelle eût peu de consistance et qu'elle s'écoulât facilement; nous observâmes qu'elle n'avoit point la même fluidité dans les parties inférieures de la région dorsale; semblable à de la gélatine, elle adhéroit légérement à la membrane propre de la moëlle, qui présentoit une dépression très-sensible. Poursuivant ultérieurement nos recherches vers ce lieu qui avoit fixé notre attention, nous nous assurâmes de la perte totale de la consistance de la substance médullaire, et dans l'étendue de deux pouces environ, elle ne présentoit que l'aspect d'une espèce de putrilage conservant à peine la couleur qui lui est pro-

pre; le reste de la moëlle ne présentoit pas d'altération sensible; l'inspection des viscères de chaque cavité ne nous offrit rien d'intéressant.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Un Savoyard âgé de seize ans, d'un tempérament phlegmatique et d'une constitution médiocrement charnue, fut porté à l'Hôtel-Dieu, le 8 brumaire de l'an neuf. Sa pâleur étoit effrayante; il avoit le pouls petit, foible et intermittent; cependant chaque oscillation du cœur se manifestoit fortement à l'extérieur de la poitrine. La respiration se faisoit péniblement, et les muscles qui servent à cette fonction vitale, ainsi que le poumon, paroissoient menacés d'atonie; l'inspiration et la dilatation du thorax ne s'opéroient qu'après une expiration qui laissoit un long temps de repos.

Le malade avoit le regard de l'abattement et une tristesse qui le rendoit insouciant sur tout ce qu'on pouvoit imaginer pour l'exciter et l'intéresser. On observoit la circulation du sang, et la respiration se régulariser un peu, quand il étoit couché sur le dos. Mais, au moindre mouvement qu'on faisoit pour le retourner et le placer sur l'un des côtés, il devenoit plus pâle encore, et sa foiblesse s'augmentoit au point de faire craindre la défaillance.

Je le vis deux heures après l'invasion de ces accidens; j'interrogeai l'infirmier sur leur cause; une chute les avoit déterminés. C'est en ramonant une cheminée que ce malheureux jeune homme s'étoit laissé tomber d'une hauteur considérable. Il avoit les genoux, le dos et les reins marqués de contusions, dont il faisoit mine de souffrir quand on les touchoit. Le mouvement étoit entiérement perdu, et le sentiment très-diminué dans les extrémités inférieures. J'examinai ses bras, que je trouvai très-engourdis.

La réunion de tous ces signes me convainquit que la moëlle épinière avoit reçu un ébranlement dan-

gereux. Vu l'anéantissement du malade, je prescrivis une potion cordiale, très-excitante, de l'infusion de feuilles d'arnica pour boisson ordinaire, et des frictions tout le long de la colonne vertébrale, avec un linge trempé dans la teinture de cantharides.

A ma visite du lendemain, je trouvai le malade dans le même état, et de plus, avec une soporosité qui annonçoit l'atteinte portée à toute la masse du cerveau. Je conseillai de faire vomir avec précaution, mais complétement; il supporta très-bien les efforts de l'estomac, occasionnés par l'émétique. J'en prescrivis un grain encore dans une potion céphalique, à prendre à dose réfractée; l'après-midi, du bouillon aux herbes dans les intervalles des cuillerées.

Ces remèdes excitèrent beaucoup d'évacuations, mais la condition du malade n'en devint pas meilleure, puisqu'aux accidens déjà décrits se joignirent, dans le cours de la maladie, tous les symptomes d'une fiévre maligne nerveuse, langue aride, noire, pouls de plus en plus misérable, jectigation des muscles et des tendons, sommeil constant et entremêlé d'un délire obscur, pétéchies gangréneuses dans différentes parties du corps, escarre de même nature, très-étendue au bas du dos, etc.

Ces symptomes se manifestèrent successivement; je les combattis dans leurs divers périodes avec le sirop de vinaigre délayé dans l'eau, avec le vin, la décoction de quinquina vineuse, le camphre, quand il y eut indication. Ces antiseptiques furent aussi donnés en lavement; on appliqua les vésicatoires aux cuisses et sur le dos.

Pendant plus de vingt-cinq jours le succès de ces remèdes resta douteux, les symptomes de la maladie conservèrent toujours leur apparence défavorable; enfin la langue commença à s'humecter, les plaies des vésicatoires s'animèrent un peu, les évacuations alvines présentoient des signes de coction, le délire cessa et l'œil du malade s'ouvrit à l'espérance. Tous

les signes caractéristiques de la maladie cédèrent leur place à un nouvel état plus heureux ; je veux dire la convalescence.

Toute la machine s'anima et reprit de la vigueur. On ne soupçonnoit pas que les extrémités inférieures ne seroient pas participantes de ce changement favorable; elles restèrent entiérement paralysées. J'espérois qu'à mesure que l'embonpoint et les forces reviendroient, les jambes en ressentiroient les influences heureuses. Plus de six semaines d'un parfait rétablissement ne produisirent à cet égard aucun effet avantageux.

L'escarre des lombes avoit été lente à se détacher; il n'y avoit que peu de jours qu'elle étoit tombée; la plaie qu'elle laissoit ne fournissoit pas encore une suppuration de bonne qualité; je me flattois qu'à l'avenir elle suppléroit aux fontanelles; elle étoit si profonde, que peu s'en falloit que les deux dernières vertèbres lombaires, et une petite portion de l'os sacrum, ne fussent à découvert; j'en recommandai le pansement à M. Ducloux jeune, élève distingué de l'Ecole de Paris; il s'opéra par ses soins une métamorphose si heureuse dans l'état de la plaie et la qualité du pus, que, vers le troisième mois de la convalescence, les mouvemens des jambes, quoique très-gênés, recommencèrent, et qu'ils ont repris, mais très-lentement, leur primitive énergie. Le malade entretint, par mes conseils, à l'aide de la pommade épispastique de Paris, un suintement purulent aux lombes, pendant deux mois encore, et il sortit de l'Hôtel-Dieu, parfaitement rétabli.

TREIZIÈME OBSERVATION.

M. Gable, chirurgien distingué de cette ville, dont j'honore les talens, m'a communiqué cette observation.

M. Ratorel, âgé de vingt-trois ans, d'une stature moyenne, fort et vigoureux, et d'un tempérament éminemment sanguin, devint tout à coup sombre

et silencieux. La famille chercha à combattre cet état par tous les moyens convenables, sans y réussir; il devint ombrageux, en proie à des soupçons chimériques, et paroissoit, parfois, aveuglément poussé à des actes de violence : cet état duroit depuis deux mois; c'est à cette époque que je fus appelé auprès du malade; c'étoit le 26 juillet 1800.

Il n'avoit rien perdu de sa vigueur; je lui fis une ample saignée du pied, et je lui prescrivis les bains entiers et un régime tempérant. Depuis plusieurs nuits il n'avoit pu dormir, et il les passoit très-agité; son frère le veilloit, autant pour cacher son état aux étrangers, que parce qu'il avoit plus d'empire sur lui qu'aucun autre.

Le soir du jour où il fut saigné, il témoigna l'envie de dormir; il s'endormit en effet. Son frère, après avoir observé que son sommeil étoit calme, fatigué lui-même par plusieurs veilles, crut pouvoir s'y livrer avec sécurité. Dans cette même nuit le feu prit à une maison voisine; le tocsin, le bruit du tambour, réveillèrent brusquement notre aliéné; il se lève, ouvre la croisée de sa chambre, et se précipite dans la rue, sans que son frère, qui dormoit profondément, s'en aperçût. Il tomba de vingt-huit pieds de haut. On le trouva assis et appuyé sur le bras gauche, faisant de vains efforts pour se relever.

Je fus appelé, et je m'y rendis de suite. Je reconnus, 1°. une fracture avec déplacement des deux os de la jambe droite vers leur tiers inférieur; 2°. une luxation incomplète du poignet droit; 3°. une luxation aussi incomplète du pied droit. Je réduisis la fracture et les luxations, j'appliquai à chacune d'elles un bandage convenable, et je le saignai deux fois du bras gauche dans la même journée.

La chute avoit donné plus d'intensité à son aliénation; il parloit, divaguoit et gesticuloit plus qu'avant. Je craignois que cet état d'agitation ne nuisît à la guérison de sa fracture et de ses luxations; mais mes craintes ne se réalisèrent qu'en partie,

car les extrémités inférieures se paralysèrent quelques heures après la chute : aussi la luxation du pied droit et la fracture de la jambe droite se maintinrent-elles parfaitement réduites, et guérirent sans aucune difformité; mais le poignet droit reste un peu difforme, n'ayant jamais pu le fixer, à cause de la déraison du malade.

Pendant les vingt-cinq ou trente premiers jours qui suivirent l'accident, je ne pus faire usage, contre la paralysie des extrémités inférieures, que de quelques remèdes nervins, pris intérieurement, et à l'extérieur, j'employai les frictions et les linimens aromatiques à la partie antérieure des cuisses. Ces moyens ne produisirent aucun effet, et les extrémités inférieures tomboient dans le dessèchement et l'atrophie.

Néanmoins, vers le trentième jour, je reconnus que le cal de la fracture étoit parfait; le malade avoit recouvré sa raison. Je m'occupai dès-lors de moyens plus tranchans pour remédier à sa paralysie. Je prescrivis les eaux de Balaruc intérieurement, des linimens volatils sur toute la continuité de la colonne vertébrale, et des douches d'eaux thermales sulfureuses. Ces moyens, quoique continués pendant plus d'un mois, n'apportèrent aucun changement dans l'état du malade, ce fut alors que ses urines et ses excrémens commencèrent à sortir involontairement.

Plusieurs cures de paralysie des extrémités inférieures, qu'avoit opéré M. Latour, par le moyen d'un cautère appliqué sur un des points de la continuité de la colonne vertébrale, ranimèrent l'intérêt que m'inspiroit mon jeune malade, et j'annonçai aux parens, en leur proposant ce moyen, que je n'avois pas perdu l'espoir de le guérir. Un cautère au dos les effraya, ils s'y refusèrent, en me disant cependant, qu'ils consentiroient volontiers à l'application d'un vésicatoire sur l'endroit désigné. Je le lui appliquai le 21 septembre, il étoit très-large et chargé de beaucoup de cantharides; je l'entretins pendant six semaines, avec un onguent épispastique très-

actif. J'obtins, pendant un mois, une suppuration abondante, mais qui s'épuisa ensuite, quoique je fisse pour la provoquer. Le malade n'en retira aucun bénéfice. Son état au contraire empiroit; les extrémités inférieures, toujours complétement paralysées, perdoient leur sensibilité qu'elles avoient conservée jusqu'alors, et leur atrophie étoit à son dernier degré.

Tous les moyens employés jusqu'à ce jour ayant été sans succès, je proposai de nouveau les fontanelles; on y consentit enfin : le 24 novembre, j'appliquai un morceau de pierre à cautère, vers la jonction de la dernière vertèbre lombaire, avec l'os *sacrum*, qui, à la chute de l'escare, donna un ulcère profond d'un pouce de diamètre, et fournit bientôt un écoulement séro-purulent très-abondant.

Le treizième jour de l'application du caustique, le malade se plaignit d'une douleur instantanée qui, de la partie postérieure des cuisses, s'étendoit jusqu'aux muscles jumeaux; cette sensation douloureuse qui tenoit de la nature de la crampe, se fit ressentir plusieurs fois dans la journée, plus fréquemment encore les jours suivans; le 20, il remua les gros orteils, et à dater de ce jour, les pieds, les jambes et les cuisses recouvrèrent assez de mouvement pour que, le trente-unième jour, le malade pût se soutenir debout, avec l'aide cependant de deux béquilles; il les quitta successivement, et le cinquantième jour, une canne lui suffisoit pour faire un assez long trajet; la sortie des excrémens avoit cessé d'être involontaire dans les premiers jours où il ressentit les douleurs dont j'ai parlé, qui des cuisses se portoient aux jambes.

Depuis, l'état du malade s'est amélioré, ses extrémités inférieures ont complétement recouvré le mouvement et l'embonpoint dont elles jouissoient avant l'accident, au point qu'il fait aujourd'hui les plus longues courses sans même le secours d'une canne.

J'observerai qu'il conserve toujours ses fonticules,

et à ce sujet, je n'omettrai pas une circonstance qui démontre, ce me semble, bien évidemment l'efficacité des fontanelles sur un des points de la continuité de la colonne vertébrale dans la paralysie des extrémites inférieures. Un an, ou environ, après l'établissement des fontanelles, le malade vint me trouver pour me communiquer ses craintes qui n'étoient que trop fondées. La vigueur de ses jambes diminuoit, déjà elles avoient perdu un peu de leur embonpoint, et leur mouvement étoit moins libre : je reconnus bientôt, dans l'aveu qu'il me fit, la cause de ce changement. Il m'avoua que, trop confiant dans sa bonne santé, il avoit cru pouvoir s'affranchir d'un pansement journalier, et que, depuis quelque temps déjà, il ne se faisoit plus panser que de deux, ou même de trois jours l'un. Je lui exposai le danger qu'il avoit couru, en lui indiquant les moyens de rappeler la suppuration que la rareté des pansémens avoit tarie.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

M. l'abbé Burin de Riquebourg, âgé de soixante-onze ans, d'une constitution corpulente et forte, d'un tempérament pituiteux, et qui, à un caractère égal et gai réunit tous les avantages d'un esprit orné et agréable, éprouva, il y a dix ans, une paralysie des paupières de l'œil gauche, qui porta également atteinte à cet organe de la vision pendant trois mois. Le malade voyoit doubles tous les objets qui se présentoient devant lui.

Les émético-cathartiques, les purgatifs réitérés, les céphaliques alliés avec les apéritifs actifs, les errhins, les odontalgiques et un vésicatoire à la nuque, furent les remèdes que j'employai durant tout le temps de la maladie ; elle se termina par une guérison radicale, vers la fin du troisième mois, à compter du jour de son invasion. Pour rendre la cure durable, je conseillai au malade de se faire ouvrir un cautère au bras.

Il ne s'étoit plaint depuis d'aucun dérangement de santé, lorsque, dînant avec moi, le 27 pluviose de l'an 12, il fut pris, le soir même, d'un frisson considérable et d'une surabondance de sérosités qui bouffissoient et rougissoient ses yeux, picotoient la membrane pituitaire, et occasionnèrent une fluxion si prompte sur le poumon, que, déjà le lendemain, je le vis atteint d'une toux continuelle, d'une oppression véritablement suffoquante. Le pouls étoit fébrile, mais ne répondoit nullement à la violence des autres accidens. L'expectoration la plus fréquente ne pouvoit débarrasser le poumon des matières muqueuses qui s'y versoient si rapidement, que le malade étoit dans une agitation continuelle. Il avoit bien dîné la veille, des envies de vomir annonçoient l'état saburral des premières voies; je fis ajouter un grain de tartrite antimonié de potasse dans une potion huileuse avec une once d'oximel scillitique; on en donna de demi-heure en demi-heure une cuillerée au malade, ce remède détermina plusieurs vomissemens d'une bile épaisse et de matières muqueuses, il purgea cinq à six fois.

La soirée se passa bien, mais dans la nuit l'oppression recommença. Dans les intervalles de l'expectoration toujours considérable, le malade avoit un râlement alarmant. Dans cet état fâcheux, je ne pouvois, par une méthode imitative de la nature, qu'augmenter encore l'expectoration en ordonnant des béchiques; mais cette excrétion déjà surabondante, épuisoit les facultés du malade prêt à périr. Je crus que le moyen urgent, celui sur lequel il falloit compter davantage, c'étoit le vésicatoire. On en appliqua un très-large sur la poitrine, un second au bras droit : le malade avoit un cautère au bras gauche; mon objet étoit de porter promptement en divers lieux du corps une irritation révulsive de celle de la poitrine, et de détourner l'humeur catarrhale, qui de toutes parts convergeoit sur le poumon et l'accabloit. Tous les médecins sont maintenant ennemis des explications; cependant il n'y en a pas un seul qui

n'ait un motif d'agir comme il fait, et de sa conduite clinique *hoc propter hoc.*

Mon malade passa encore douze à quinze heures dans un état de suffocation, le bouillonnement de la poitrine ne se modéroit point; mais dès que l'action des vésicatoires commença à se faire sentir, elle ne manqua pas son effet; à mesure qu'ils s'établirent, la poitrine se débarrassa. La suppuration qu'exita l'emplâtre de la poitrine, devint si abondante, qu'on ne pouvoit ensuite la réprimer. Le neuvième jour de la maladie, la poitrine redevint libre; dès le douze, je purgeai le malade; je réitérai, quelque jours après, la purgation et je permis des alimens légers.

Nonobstant les pansemens les plus méthodiques, la suppuration susdite alloit toujours en augmentant; elle étoit fétide et d'un pus dégénére.

Je fis prendre au malade des boissons antiscorbutiques, coupées avec des eaux sulfureuses; j'ordonnai le quinquina et un régime propre à s'opposer à la colliquation des humeurs et de la machine; je fis insister sur tous ces moyens pendant deux mois; enfin, tout nous convainquit que nos soins multipliés et assidus seroient prochainement couronnés d'un grand succès; la plaie trop étendue de la poitrine se guérissoit peu à peu; l'appétit du malade devint excellent, l'embonpoint et les forces paroissoient revenir au degré ordinaire naturel, et la plaie du vésicatoire étoit totalement cicatrisée. Je crus devoir parer aux inconvéniens de la suppression de la suppuration, en activant davantage le vésicatoire et le cautère des bras. Dans la même vue, je conseillai des sucs antiscorbutiques et dépuratifs, et je purgeai plusieurs fois le malade.

Mais ensuite la maladie prit une marche hétéroclite, bien surprenante. Au dire du malade, les muscles qui ceignent la partie inférieure du thorax et les hypocondres, étoient tombés dans le relâchement; cet état nouveau nuisoit sensiblement à la respiration; le malade se plaignoit de ce que ses poumons n'étoient pas soutenus ni appuyés; il me

recommandoit d'y faire attention. Cependant il n'existoit plus de plénitude muqueuse comme autrefois, la toux ne laissoit plus aucune trace de son existence; mais comme cette affection succédoit de si près à la suppression du vésicatoire de la poitrine, je le fis derechef établir: il n'opéra aucun bien.

Un parent du malade lui offrit une prise de tabac, en ma présence; je fus très-surpris de la manière tremblante avec laquelle la main se dirigeoit vers la tabatière, du tâtonnement des doigts que le malade plaçoit ailleurs que sur le tabac; frappé de son impuisance à les porter jusqu'aux narines, je voulus m'assurer s'il en étoit ainsi de la main gauche; elle étoit également embarrassée; je le fis lever; il lui fut impossible de se soutenir sur les jambes; malgré une multitude de moyens employés pour ranimer et fortifier les extrémités supérieures, elles se paralysèrent complétement. Je fis froter longtemps l'épine du dos avec le baume nerval, avec le vin aromatique et l'eau de vie; ses membres devinrent *mous, souples, sans résistance, incapables d'être mis dans un état tonique*, et, à la longue, les pieds étoient œdémateux tous les soirs. Cet état de paralysie duroit depuis près de trois mois et demi. D'après la maladie catarrhale qui l'avoit précédé, je crus qu'il en étoit une conséquence: il n'avoit pas échappé à l'observation d'Hippocrate, dans le passage suivant: *De glandulis. Alius morbus ex defluxione capitis per venas in spinalem medullam, cùm inde ad os sacrum impetu fertur, spinali medullâ eò fluxionem deducente, et in coxendicum acetabula deponente; quod si tabem fecerit et utroque modo homo contabescit, neque vivere expetit: confestìm enim scapulæ dolent, simulque ambo pedes et crura consequuntur. tandemque pereunt longo tempore curationem trahentes, neque viribus homo defecit et moritur.*

Cette sentence de l'oracle des médecins, annonçoit quelle seroit l'issue de la paralysie décrite, si on l'abandonnoit à la nature: aussi, voulant garantir de

ces événemens funestes mon intéressant malade, je lui fis voir qu'il ne lui restoit d'autre espoir de guérir, que dans les fontanelles, il s'y résigna. Ces exutoires établis entre la dernière vertèbre dorsale et la première lombaire ont redonné à cet aimable vieillard une vie et une santé nouvelles. Totalement guéri depuis deux mois, il se promène sans canne; à son âge, il n'est pas possible d'avoir une meilleure constitution, ni les mouvemens plus libres.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Ce n'est jamais avec confiance que j'ai entrepris, par la méthode des fontanelles, le traitement des paralytiques, quand l'affection des extrémités se trouvoit compliquée avec une altération sensible du cerveau, ou d'un état paralytique des muscles de la tête; cependant, après avoir vainement essayé de plusieurs moyens généraux, j'ai eu des succès, quoiqu'imparfaits de ces exutoires, dans la paraplégie d'un jeune homme de Châteaudun, qui a passé quatre mois, l'année dernière, à notre Hôtel-Dieu. Il étoit immobile quand il y est arrivé, et après une suppuration lombaire de six semaines, il a été dans le cas de se promener dans la cour de l'Hôpital, pourvu qu'il tînt du bout du doigt à un bâton, ou au bras d'un autre malade. Abandonné à lui-même, il devenoit tremblottant et se laissoit tomber. J'ai vu pareillement, dans une hemiplégie étendue aux muscles du visage, la nommée *Louisette*, retirer de grands avantages des fontanelles. Après deux mois de suppuration, elle marchoit avec une canne, sans le secours de personne. A la vérité, tous ses mouvemens étoient très-gènés. En comparant ce soulagement avec son état lors de son entrée à l'Hôtel-Dieu, ne pourroit-on pas espérer de plus grands succès en suivant à la lettre le conseil d'Hippocrate? *Ex utrâque vertebrarum parte quatuor crustas inurito.* Il faudroit pour cette

méthode du courage de la part du malade, de la persévérance dans un moyen qui, quelquefois, agit très-lentement, et surtout l'ennui de la maladie et un grand desir de guérir. Pour prononcer sur l'utilité des caustiques nombreux dans cet état de complication, il faudroit en avoir quelques résultats, et nous n'avons que des aperçus. Cela ne suffit point. *Quæ profuerunt ob rectum usum profuerunt.* Hippocrate.

RECHERCHES

Sur le Systême de Pott; conséquences qu'i en faut déduire d'après mes observations.

C'EST en observant toutes les singularités des o qui concourent à la courbure du dos dans les personnes affligées de la paralysie des extrémités inférieures, que le célèbre Pott prépara sa théorie sur l cause de cette maladie. Il s'aperçut d'abord d l'augmentation de volume des parties protubérante de l'épine; et, pour en connoître la lésion intérieure il fit, dans les cadavres des individus qui avoient suc combé à cette paralysie, des recherches multipliée qui lui apprirent, 1°. que les corps des vertèbre formant la gibbosité, étoient considérablement éla gis, d'un tissu ramolli et sujets à la carie; 2°. que le ligamens et les cartilages intervertébreaux étoier également relâchés; que cet état leur faisoit perdr une grande partie de leur force, et qu'on les trou voit quelquefois totalement détruits.

Ainsi convaincu de cette altération des os et de ligamens, Pott se crut assez instruit pour établir qu le siége de la paralysie des extrémités inférieure étoit inhérent à l'état vicieux des vertèbres de l courbure, et des ligamens qui les unissent; il n porta pas plus loin ses observations : il s'arrêta d'au tant plus fermement à cette prétendue cause, q personne ne s'élevoit, ni contre ses expériences, 1

contre son système. Les succès de sa méthode étoient constans, inattaquables, d'une utilité qui seule auroit suffi à la réputation de son auteur, déjà célèbre. Les amis de l'humanité ne virent que les avantages de la découverte, aucun ne réfléchit qu'en les bornant aux paralysies supposées dépendantes de la courbure du dos, c'étoit les réduire à une valeur infiniment petite; qu'il existoit une multitude d'autres paralysies sans vice vertébral, qui jusqu'alors avoient été l'opprobre de l'art; que peut-être les fontanelles en étoient le remède. J'étois, comme tous les médecins, l'admirateur de ces exutoires.... Un moyen inconnu depuis Hippocrate, dans une maladie jusqu'alors réputée incurable, et simultanément trouvé par Cameron et Pott, devoit être généralement accueilli avec les transports de reconnoissance qu'inspirent les découvertes et les travaux de ces hommes rares que la nature a formés pour l'avancement des sciences et le soulagement de leurs semblables.

Mais, si j'adoptai avec enthousiasme le remède nouveau contre cette espèce de paralysie, je mis beaucoup plus de sang-froid et de modération dans l'examen du système des auteurs anglais; si je ne me flatte un peu, quelques observations sur les bases posées pour l'établir, en feront voir la foiblesse, et peut-être la fragilité.

Je rapporterai ensuite l'opinion des plus célèbres médecins, sur l'origine de la paralysie des extrémités inférieures; dans cet article, on distinguera facilement que, quoique d'accord sur la nature de cette affection, les auteurs ayant presque tous perdu de vue le chemin tracé par Hippocrate, n'ont plus eu de règles sûres ni de moyens éprouvés pour se conduire dans le traitement de cette maladie. Enfin, après avoir déjà parlé des prétentions frivoles de Pott sur la courbure de l'épine du dos, comme cause de cette maladie, je les combattrai de nouveau, et par les observations cadavériques, faites sur des personnes mortes de la paralysie des extrémités inférieures, et

par une multitude de faits précieux qui prouvent sans réplique que les fontanelles, appliquées à côté des apophyses épineuses de la dernière vertèbre dorsale, et de la première lombaire, 1°. ne remédient jamais à la courbure de l'épine du dos, que lorsque cette difformité procède elle-même de la cause occulte paralysante: 2°. que presque toujours elles sont le remède victorieux, presque infaillible, de toutes les paralysies des extrémités inférieures sans vice vertébral.

S'il existoit antérieurement à la paralysie des jambes, comme Pott l'a avancé, une cause prédisposante qui consistât dans l'état morbifique des ligamens et des os, où la courbure des vertèbres se montre peu après, concevroit-on comment ce principe délétère auroit fixé son domicile, et se seroit caché pendant plusieurs années dans la substance vertébrale et ligamenteuse, sans y causer aucun désordre apparent? Seroit-il facile de nous enseigner comment, dans ce silence, il auroit agi pour produire l'impuissance des cuisses et des jambes? comment, enfin, l'altération des vertèbres, et la courbure de l'épine, que l'auteur anglais a considérées comme les causes efficientes de la paralysie, ne se seroient manifestées dans plusieurs circonstances que longtemps après elles? Croiroit-on que ces vices anciens auroient pu être anéantis par une suppuration de vingt, ou tout au plus de quarante jours?

Si cette métamorphose osseuse, et qui tient presque du prodige, avoit lieu, il faudroit sans doute de nouvelles hypothèses pour rendre raison de l'efficacité des fontanelles, lorsqu'il n'existe aucun vice concomitant de la paralysie, ni dans les vertèbres, ni dans les ligamens, car le même systême ne pourroit être applicable à deux cas aussi essentiellement opposés, et qui, par conséquent, présentent des indications curatives tout à fait différentes.

Si la paralysie étoit l'effet de la courbure de la colonne vertébrale, ce ne pourroit être que par la pression et la gêne que les os, devenus plus spon-

gieux, plus volumineux, causeroient sur la moëlle épinière; or, ni ce gonflement des vertèbres, ni la pression qu'elles occasionnent, ne sauroient diminuer sensiblement par l'effet d'un caustique d'une si courte durée; car la révulsion du vice humoral osseux qu'on s'en proposeroit, ne pouroit ramener aussi promptement le diamètre des vertèbres à sa forme primitive naturelle; condition, cependant, nécessaire pour le rétablissement du jeu libre de la moëlle épinière dans le canal vertébral, et de son influence ordinaire sur les autres parties.

En admettant pour un moment, et sans tirer à conséquence la cause assignée et tous ses résultats, il me semble que l'impuissance des cuisses et des jambes seroit d'autant plus grave, que les points de pression sur la moëlle épinière seroient plus multipliés; mais, selon l'observation de Pott, ni le degré, ni l'étendue de la courbure, ni l'altération de plusieurs vertèbres, n'augmentent aucunement la nature du mal, ni l'intensité des symptomes, ce qui évidemment renverse la théorie fondée sur la courbure de l'épine, et la met en contradiction avec tous les principes connus de la plus saine physique.

Le célèbre Pott, d'après le docteur Cameron, remarque que son systême s'accorde avec les idées d'Hippocrate dans les ouvrages duquel le médecin de Vorcester avoit annoté l'observation d'une paralysie des extrémités inférieures, accompagnée de la courbure de l'épine, et guérie par un abscès au dos et aux lombes; mais vainement le médecin et le chirurgien anglais ont cherché à s'étayer, dans leur théorie, du dieu de la médecine, ils n'ont pu substituer à sa doctrine un sens qui lui est étranger. Ce créateur de l'art dit, il est vrai, *de articulis, sect. VI, quibus infra septum tansversum gibbus existit, nonnullis renum et vesicæ vitia superveniunt; sed et abcessus ad suppurationem tendentes circa laterum inanitates et inguina diuturni ac curatu difficiles quorum neutri gibbum solvunt, iis verò coxæ*

magis quàm quibus supra gibbus existit extenuantur.

C'est véritablement d'après ces faits que le chirurgien anglais croit qu'il ne peut rester le moindre doute sur la cause de la paralysie des extrémités inférieures; mais en vain se proposeroit-il de nous éblouir, en invoquant, pour appuyer son système, l'autorité d'Hippocrate lui-même; laissons parler ce prince des médecins, et voyons, en analysant le même article, si la description naturelle et simple de cette maladie n'a pas été transformée en une supposition vaine et arbitraire de la cause qui la produit.

« Quand la gibbosité, nous dit-il, existe au dessus du diaphragme, il survient, dans beaucoup de malades, des affections des reins et de la vessie; des abscès suppurans dans la région lombaire en ont été quelquefois le remède; les extrémités inférieures s'amincissent et s'exténuent davantage dans ceux où la courbure du dos se manifeste au dessous du diaphragme ».

Du même foyer d'où s'étoit échappée une foible étincelle dont la lueur avoit séduit les auteurs anglais, parce qu'elle sembloit dissiper l'obscurité de leurs assertions hypothétiques, la lumière la plus vive vient nous éclairer sur la sagesse du dogme d'Hippocrate, sur l'application hasardée qu'en a fait Pott, dans ses remarques sur l'origine de la paralysie des extrémités inférieures. En effet, de ce qu'il survient quelquefois des lésions dans les reins et dans la vessie, et une exténuation des cuisses et des jambes, lorsque l'épine du dos se courbe, s'ensuivroit-il que cette saillie vertébrale fût la cause efficiente de ces affections? Ce n'est pas là l'esprit du texte *de articulis*. Ce n'est ni ce qu'a dit, ni ce qu'a voulu dire l'oracle de la médecine; il nous expose la vérité toute nue, comme la nature la fait voir, et sans y rien ajouter; il borne là toute son observation et toute sa doctrine; et, si les inductions que

prétend en tirer Pott, avec une sorte de confiance, pouvoient être tolérées, ne seroit-il pas permis, par la même raison, d'attribuer à la paralysie des extrémités les gibbosités qui suivent de loin ou de près cette maladie ? Cette conjecture vaut bien celle de Pott, mais ni l'une ni l'autre ne peuvent, en médecine, être substituées à des faits ; il en existe un bien important pour les progrès de la science, nous le devons aux auteurs cités ; lui seul leur assigne le rang distingué auquel leurs recherches sembloient spécialement les appeler ; c'est l'avantageux emploi des fontanelles dans la paralysie des extrémités inférieures, supposée dépendante de la courbure du dos. C'est à leur zèle, c'est à la publicité que Pott a donnée à ses observations, que nous sommes redevables, et de cette découverte, et des vues nouvelles qu'elle nous a suggérées pour le secours de l'humanité. Les bornes dans lesquelles il circonscrit ces caustiques ne ternissent point la gloire solide qu'il s'est acquise en nous en transmettant les avantages. Ses erreurs ne portent que sur la courbure de l'épine, qu'il a considérée comme le fondement de son système : il s'est écroulé cet édifice qui ne pouvoit reposer sur une base aussi fragile, comme le montrent la plupart de mes observations ; mais les succès des fontanelles sont connus. Tous les jours elles triomphent dans les paralysies des extrémités inférieures, accompagnées ou non de la saillie des vertèbres.

Il ne me paroît pas démontré que la maladie dont il s'agit puisse faire, dans la nosologie, un genre de paralysie distinct, comme Pott l'a prétendu, en disant que la courbure de l'épine avoit plus ou moins d'étendue, mais qu'elle étoit toujours du dedans en dehors, que son moindre pli, quand deux ou trois vertèbres étoient attaquées, étoit invariablement suivi des mêmes symptomes que la plus grande courbure.

Cette condition du pli de l'épine, du dedans en dehors, forme une règle spéciale qui sert à séparer

la maladie dont Pott nous entretient, des autres paralysies des extrémités inférieures. J'avoue que toutes ces hypothèses, ces distinctions subtiles dans lesquelles l'auteur anglais s'embarrasse, me paroissent l'écarter de la route simple qui l'auroit conduit à des principes communs d'une utilité plus générale ; rendre son système obscur, en admettant pour élément essentiel ce qui n'est qu'un effet de circonstance ; gêner ainsi l'art, sans beaucoup éclairer l'esprit, et nuire à la méthode des fontanelles, en l'adaptant uniquement à la paralysie supposée dépendante de la courbure du dos, tandis qu'il est maintenant reconnu qu'elle doit s'étendre presque à tous les cas d'impuissance des cuisses et des jambes.

Quelle est, sur cette matière, l'idée la plus générale des médecins ? que nous apprennent leurs observations et notre expérience ?

Hippocrate, dont les dogmes portent toujours plus sur les faits que sur les raisonnemens, s'est instruit à l'école de l'observation, et il a appris par une longue étude des maladies, que la paralysie des extrémités inférieures dépendoit toujours, ou de la lésion spontanée de la moëlle épinière, ou de toute autre cause qui en gênoit les fonctions.

Archigène, recommandable par la solidité de ses nombreux écrits, et dont Juvénal parle comme du médecin le plus accrédité de son temps, établissoit de chaque côté de la nuque, près le lieu où l'épine du dos prend son origine, deux escarres pour la guérison de la paralysie. Plusieurs fragmens de ses ouvrages ont été conservés par Aetius, qui s'explique en faveur de la cautérisation dans la même maladie. Galien, dont les décisions ont eu si longtemps force de loi, nous avertit également que c'est en appliquant le remède dans l'endroit de cette moëlle qui fournit les nerfs aux mêmes extrémités, que l'on guérissoit l'impuissance des cuisses et des jambes; à l'appui de sa décision, il rapporte l'observation d'un homme tombé de sa voiture, et dont le dos avoit été fortement contus à sa partie supérieure, il en résulta

perte de sentiment dans le petit doigt de la main, dans l'annulaire et dans la moitié du doigt du milieu; cependant le mouvement s'y conservoit toujours. Pour remédier à cette infirmité, des gens de l'art d'un mérite ordinaire employoient en vain divers topiques et en enveloppoient les doigts affectés. Galien, plus instruit et plus ingénieux, augura que le siége du mal étoit à l'endroit des origines des nerfs du bras; c'est là où il voulut que le médicament fût appliqué, et le succès justifia sa conjecture.

Alexandre de Tralles, un des plus clairvoyans et des plus judicieux médecins de l'antiquité, et celui dont l'exactitude dans les descriptions peut être encore considérée comme un des meilleurs modèles, donne plusieurs règles qui conduisent par la voie la plus sûre au diagnostic des maladies; il faut, selon lui, recourir à la science de l'anatomie, pour trouver le véritable siége de la paralysie. Ce n'est pas dans les muscles tombés dans l'atonie qu'on le découvrira; ce seroit prendre l'effet pour la cause, que d'arrêter uniquement son attention sur cet objet. Il prononce affirmativement que le vice réside dans la moëlle épinière, ou dans l'origine des nerfs qui en émanent et qui se distribuent au membre paralysé.

Ce n'est aussi, ni l'erreur de l'imagination, ni l'esprit de systême, qui ont guidé l'immortel *Fernel*, quand il a dit que la cause certaine de cette paralysie étoit une humeur quelconque qui, en embarrassant la moëlle épinière, s'opposoit à son influence sur les muscles paralysés.

La dérivation de l'humeur pituiteuse dans le canal vertébral ou tout autre agent capable de comprimer, d'amollir la moëlle épinière, ou de changer son mode naturel, de manière à intercepter toute communication aux esprits animaux vers les muscles des extrémités inférieures, doit, selon Deleboë, produire leur paralysie. C'est encore le sentiment du célèbre Rondelet, qui veut que les principales vues curatives se dirigent, dans cette maladie, sur l'endroit d'où partent les nerfs qui répondent aux muscles des membres affectés.

Enfin, toute théorie quelque imposante qu'elle paroisse, doit échouer contre les leçons de l'expérience et la similitude des dogmes que la vérité a consacrés. Que disent en effet les immortels Baillou, Pardoux, Sennert, Wanhelmont, Rivière, Willis, Muller, Sydenham, Boerhaave, Hoffman, dans leurs écrits sur la paralysie des extrémités inférieures? Tous la font ressortir des obstructions, des compressions et d'une multitude d'autres lésions de la moëlle épinière. Consulterons-nous des médecins du premier ordre plus voisins de nous, et la plupart nos contemporains? Lieutaud, Sauvages, Bordeu, Portail, Barthez, van Swieten, Corvisart, Pinel, Cullen, Grimaud, embrassent le sentiment de leurs prédécesseurs; la plupart même l'appuient de faits qui leur sont particuliers. Ils ne sont parvenus à la célébrité qu'en observant la marche constante et régulière de la nature; ils savent discerner ses écarts, sans les ériger en principes, et Pott n'a pas suivi leur méthode: aussi revient-on toujours à l'autorité de ces hommes que l'expérience a formés; elle est la meilleure boussole pour nous diriger et nous conduire aux vérités les plus importantes.

S'il est maintenant une donnée certaine pour parvenir au véritable diagnostic de la cause de la paralysie qui attaque les extrémités inférieures, c'est sans doute celle qui résulte de l'accord unanime de presque tous les auteurs sur la modification pathologique de la moëlle épinière dans cette maladie. Mais, puisque ce phénomène a été si bien observé, aussi bien décrit et ses effets recueillis avec autant d'exactitude, d'où vient que depuis l'âge où vivoit Hippocrate, on ne s'est jamais entendu sur le moyen de guérir les paralytiques de la ceinture jusqu'au bas des extrémités, moyen cependant proposé par ce divin maître, éprouvé de son temps avec tant de succès et dont il donne lui-même la description si exacte dans ses ouvrages?

Le silence des médecins sur cet objet ne se conçoit pas aisément. L'intervalle immense des siècles qui se sont écoulés depuis Hippocrate jusqu'à Caméron,

n'a cessé d'offrir aux yeux des observateurs, dans tous les temps, dans tous les lieux, des paralysies des extrémités inférieures. Les écrits de tous les médecins cliniques l'attestent. Aucune ressource nouvelle n'a éclipsé l'utilité des caustiques auxquels tout l'art d'Hippocrate se bornoit dans cette circonstance, sa méthode étoit simple, aisée, et la seule salutaire. Jusqu'à présent aucune autre n'a fourni comme elle, aux besoins de la nature, dans la paralysie des cuisses et des jambes. Pourquoi donc les fontanelles n'ont-elles pas été adoptées par tous les praticiens? Plus on approfondit la doctrine du vieillard de Cos, et plus on est surpris qu'un nuage de seize siècles ait voilé aux regards de la plupart de nos grands maîtres un des secrets les plus importans pour l'humanité, le moyen seul utile dans cette espèce de paralysie, le caustique enfin sur l'avantage duquel le père de la médecine semble s'arrêter avec complaisance dans divers endroits de ses ouvrages.... Je ne rechercherai point si la pusillanimité des malades a fait repousser ces cautères dont les médecins n'auroient conséquemment pu constater l'efficacité; mais dans le temps où l'on expliquoit tout, il me semble que cette raison seroit devenue l'excuse des efforts infructueux des maîtres de l'art, dans cette espèce de paralysie. Je n'ai vu nulle part aucune de leurs plaintes consignées à cet égard, rien qui prouve le degré de confiance qu'ils accordoient à l'opération sur les lombes, employée par Hippocrate, en un mot aucun regret exprimé de n'avoir pu la pratiquer; il ne m'appartient pas de décider si c'est à la timidité du malade ou au défaut de connoissance du moyen, que l'on doit attribuer le peu de progrès de nos prédécesseurs dans la méthode de traiter la paralysie des extrémités inférieures.

Une vérité plus généralement reconnue, c'est que la médecine, depuis Hippocrate, ayant été souvent réduite en système, les opinions des médecins ont pris la place de l'observation; alors, les meilleurs règles de l'art ont été méconnues; l'illusion a en-

traîné dans l'égarement; l'école de Cos a été traitée de visionnaire, et la plupart de ses dogmes, loin de servir à étayer des méthodes utiles, sont tombés dans le plus entier discrédit. Ainsi, au lieu de se rapprocher du plan médical de notre premier législateur, au lieu de revenir comme lui à l'observation, on s'est laissé entraîner dans un labyrinthe de révolutions et de préjugés qui ont ruiné l'art et accoutumé ceux qui l'excercent à se tenir éloignés des sources véritables de l'instruction et de la science. Mais enfin, la raison hypothétique, quelque impérieuse qu'elle soit, n'a pu éblouir tous les médecins cliniques, il s'en est rencontré un grand nombre qui ont secoué les chaînes de l'opinion et abandonné toutes les sectes qui dédaignoient de prendre pour guides l'observation et l'expérience. Dès-lors, c'est dans les seuls faits pratiqués que des hommes supérieurs ont puisé leurs lois, leurs principes. Caméron en a trouvé un dépôt précieux dans les Œuvres d'Hippocrate : c'est de ce recueil qu'il a retiré la méthode dont il n'avoit pas prévu lui-même toute l'utilité; c'est précisément celle que Pott nous a transmise pour le traitement de la paralysie des extrémités inférieures dépendantes de la courbure de l'épine du dos. Auparavant tous les procédés curatifs étoient incertains, arbitraires, infructueux. « On ne sau- » roit, dit un auteur célèbre, comment rendre le » libre exercice de leurs fonctions aux organes sou- » mis à l'empire de la volonté. C'étoit ici où l'art » manquoit souvent à l'artiste. Voilà le nœud de » la difficulté. Comment détruire cette compression, » ou ce relâchement de l'origine des nerfs? En vain » continuera-t-on de combattre la cause avec les » armes les plus formidables. En vain appliquera-t- » on sur la partie paresseuse, immobile et insensible, » les emplâtres stimulans, les onguens nervins, » les cataplasmes résolutifs, les eaux spiritueuses, » les huiles aromatiques. Ces remèdes sont sans » effet : le mal réside à l'origine des nerfs, et c'est » là qu'on doit l'aller attaquer. Comment y parve-

» nir? Nous approuverions davantage la conduite de » ceux qui, dans cette intention, font des frictions » le long des vertèbres, qui donnent des douches » sur la nuque, qui prescrivent des bains chauds » plus ou moins pénétrans, qui envoient prendre » les eaux thermales. Si ces secours ont quelque- » fois favorisé la guérison, c'est qu'ils excitoient » dans le sang, ce mouvement plus accéléré qui, » portant le trouble dans toute l'économie, réta- » blit souvent dans l'ordre les fonctions qui étoient » dérangées. »

Vit-on une doctrine aussi chancelante! Poursuivons, et nous retrouverons encore des ressources apparentes, jamais une guérison.

« De même que les autres sens, l'organe du tou- » cher est également affecté de paralysie. Nous » avons vu que le sentiment s'affoiblissoit et se per- » doit conjointement avec le mouvement, et il n'y » a pas de paralysie où le sentiment ne soit au » moins émoussé; c'est là le cas de mettre en usage » un secours qui, en rappelant la sensibilité, doit » rendre aussi aux membres leur mobilité. Ce se- » cours étoit fort connu des anciens, et souvent pra- » tiqué par eux avec succès; c'est de battre à plu- » sieurs reprises les parties paralysées, avec des « orties.

» Des savans physiciens ont encore consacré dans » les journaux, que l'électricité peut quelquefois » guérir des paralytiques qui seroient toujours res- » tés tels, si on n'eût employé que les secours ordi- » naires, ou si on les eût seulement abandonnés aux » seules ressources de la nature. »

Voilà avec quel appareil médicinal, le docteur le Camus, nous dit que les médecins de tous les âges ont essayé de combattre l'affoiblissememt et la perte même du sentiment et du mouvement. Ont-ils pu se flatter jamais du moindre succès dans la paralysie des extrémités inférieures ? Entendons sur cette question, la décision de M. Mauduit, rapportée

page 332 des Mémoires tirés des registres de la Société royale de médecine, anné 1781.

« Un paralytique perclu de la ceinture à l'ex-
» trémité des deux pieds, a été inutilement élec-
» trisé deux fois par jour pendant neuf mois; il a été
» traité par bains, étincelles et commotions assez
» fortes, de la colonne vertébrale à l'extrémité des
» pieds, en suivant le trajet des nerfs. M. Andry,
» notre confrère, me l'avoit adressé : feu M. Tail-
» lière, médecin des eaux de Bourbonne, fut cu-
» rieux de suivre le traitement de ce malade, quoi-
» qu'il eût porté pour pronostic qu'il ne guériroit
» pas, fondé, à ce qu'il m'a dit, sur ce qu'il avoit
» observé qu'il arrivoit tous les ans à Bourbonne un
» assez grand nombre de paralytiques de la ceinture
» jusqu'au bas des extrémités; et qu'il n'en avoit
» jamais vu aucun qui eût obtenu le plus léger sou-
» lagement, il en a été de même d'un autre malade,
» jeune et robuste, affligé de la même infirmité, qui
» m'avoit été adressé par feu M. Sauchez. L'électri-
» cité lui a été absolument inutile, ainsi que tous les
» moyens épuisés en sa faveur par le savant méde-
» cin qui étoit son ami ».

Une multitude de tentatives inutiles et de toute espèce, ont démontré clairement à d'autres célèbres praticiens dans le traitement de la paralysie des extrémités inférieures, que plus on multiplie les moyens et moins on obtient de résultats; c'est ce que confirme Valeriola (*lib.* 2, *obs.* 4), dans le rapport qu'il nous fait d'un malade affecté de paralysie depuis plusieurs années, que ni les soins assidus des médecins, ni leurs procédés curatifs, conformes à toutes les indications qui sembloient se présenter, ni le régime le plus analogue à la maladie, n'avoient pu guérir, ni soulager. Longtemps après sa maison est environnée de flammes; il voit la mort presque inévitable : la frayeur le saisit, et cette catastrophe excite en lui-même une révolution soudaine qui ranime le sentiment et le mouvement dans le membre impotent

dans lequel il ne reste plus bientôt aucune trace de paralysie.

Le même auteur fait mention d'un de ses parens, malade depuis six ans, d'une paralysie des extrémités inférieures, de laquelle, après des secours longtemps répétés, mais infructueux, il fut délivré par un accès de colère.

Ce que peut cette affection de l'ame qui résulte tout ensemble d'un saisissement subit et d'une terreur profonde, surpasse toutes les ressources de l'art, que sans doute les médecins avoient employées pour le traitement du fils de Crœsus, muet de naissance. Il voit un Persan s'élancer avec fureur sur son père. « Insensé, arrête, lui dit-il, c'est » Crœsus..... Tu ne le feras pas périr ». Et dès ce moment l'aphonie disparut pour toujours.

Diémerbroëk nous a laissé encore l'histoire d'une paralysie des extrémités inférieures, dont la nommée Suzanne Smacht fut atteinte dès l'âge de six ans. Plusieurs médecins et chirurgiens mirent à contribution les moyens réputés les plus efficaces contre cette maladie. N'en ayant obtenu aucuns succès, ils regardèrent ce genre de paralysie comme hors de la sphère de leur art. Parvenue à sa quarante-quatrième année, la malade reçut au milieu de la nuit une commotion violente. D'horribles éclats de tonnerre, des éclairs sans cesse répétés, une tempête affreuse la réveillent et l'épouvantent, et cette sorte d'horreur fut pour elle une électrisation favorable qui rompit tous les obstacles de l'action musculaire, et guérit comme par enchantement la paralysie.

Consulté sur une semblable maladie dans laquelle les purgatifs, les sudorifiques, les eaux thermales, dont le malade venoit de faire un long usage, n'avoient pu combattre, ni pallier même le moindre accident, Rivière tenta, mais en vain, des remèdes nouveaux. Rien n'annonce, dans son observation, qu'il eut présente à l'esprit la méthode d'Hippocrate, en classant cette paralysie au rang de celles

que l'art ne guérit presque jamais (*vix remediis superabilem*). Il prouve qu'il n'avoit ni le soupçon, ni l'expérience des caustiques qui sont ici le remède infaillible.

Les soins que ce professeur célèbre prodigua à M. Fouquet, médecin de Perpignan, n'eurent pas un plus heureux succès. A l'issue d'une fiévre double tièrce, qui dura tout l'hiver de 1633, ce malade, au commencement du printemps, fut pris d'un catarrhe rebelle. Une salivation d'une humeur séreuse salée en étoit le symptome principal. Ces accidens diminuèrent; on crut la maladie à sa fin, quand tout à coup elle dégénéra en une paralysie des extrémités inférieures; les conseils les plus éclairés, les remèdes qu'on crut les plus favorables, n'empêchèrent point la fin funeste du malade après plus d'une année de souffrance.

Je pourrois encore joindre à cette foule d'autorités les opinions de plusieurs médecins renommés, qui ont cherché à remonter jusqu'aux premières causes de la paralysie des extrémités inférieures; il me seroit facile de grossir la liste des praticiens qui, pour guérir cette maladie, proposent de dégorger les vaisseaux, et de diminuer les embarras, de rendre la liberté à la circulation, de reveiller l'action musculaire par des irritans révulsifs, d'exciter par des émético-cathartiques, des secousses vives qui retirent de leur état paresseux les membres engourdis, etc.; mais, comme l'expérience nous l'apprend, ces préceptes ne sont pas faits pour conserver une grande réputation à leurs auteurs. D'ailleurs ces citations sont superflues, si d'un côté les plus fameux maîtres de l'art conviennent que l'on doit déférer à la décision d'Hippocrate, (lib. 2, sect. 2, *Prædictorum*) : *Si spinalis medulla suâ sponte laborarit, aut aliâ quâpiam causâ, crurum impotentiam facit*; et si, relativement au traitement de cette maladie, aucun moyen, jusqu'à nos jours, n'a été équivalent au caustique, dont je serois trop heureux d'avoir démontré, par une expérience de plus de

ingt années, les effets rapides et les succès constans.

Hippocrate a tellement lié l'histoire de la paraysie avec ce moyen de la guérir, que d'un coup-'œil on en saisit l'ensemble; et c'est ici le lieu 'ajouter une courte réflexion à celle que j'ai déjà uite au sujet de l'accord universel des médecins ar rapport à la lésion de la moëlle épinière. C'est ue si nos sens nous conduisent à la connoissance e cette affection, les impressions sont à peu près s mêmes sur tous les esprits; d'où il résulte que, hez tous les observateurs, l'idée qui représente ette même affection, doit avoir une certaine simitude, ou, tout au moins, une grande affinité. Les oups, les chutes sur les vertèbres dorsales ou lombaires disposent ces parties à protrusion, ou à subixation, qui sont des causes sensibles de la comression de la moëlle épinière et de l'affoiblissement aralytique des extrémités inférieures. Presque ous les médecins en ont vu des exemples. Mais ils ardent le silence sur les effets lombaires des cauères actuels, vantés dans cette circonstance par Iippocrate, et cela n'est pas surprenant. On dut e décider très-difficilement, dans tous les temps, faire une opération inusitée, et dont la réussite toit douteuse. Une tel résolution suppose, de la ar du médecin, le concours d'une volonté énergiue, que tout le monde n'a pas. Peut-être ce caracère ne seroit pas rare dans les hommes de l'art, on ne les rendoit pas comptables des événemens.)uand le zèle expose à la tyrannie, il est de la rudence et de la sagesse de ne promettre que ce u'on est presque assuré de pouvoir tenir. Ces deux ualités nuisent essentiellement aux progrès de art. Ils n'osèrent rien hasarder tous ces auteurs élèbres que je viens de nommer; et voilà pourquoi e traitement de la paralysie des extrémités inféieures est resté imparfait pendant près de vingt ècles.

C'est dans la lecture de l'ouvrage de Pott que

j'ai puisé mes premières idées sur une méthode que j'ai étendue depuis à l'affoiblissement paralytique, et même aux paralysies complètes des extrémités inférieures sans vice vertébral. Après avoir bien médité le système de cet auteur, je m'aperçus qu'il ne me fournissoit qu'une lumière foible et trompeuse. Cette rétraction des muscles des cuisses et des jambes, désignée comme un signe spécial et pathognomonique de l'altération occulte des vertèbres et de leur carie, du ramollissement des ligamens et de la luxation des cartilages, me parut un caractère bien équivoque, et je ne pus concevoir sur quels fondemens on avoit pu l'établir, comment ces vices osseux et ligamenteux pouvoient donner lieu à cette paralysie particulière. Je voyois pourtant qu'ils existoient, mais n'étoient-ils point concomitans seulement de l'affoiblissement musculaire et de l'atonie paralytique, au lieu d'en être la cause? Mes doutes se fortifièrent encore davantage, quand je vis ensuite, durant l'établissement des fontanelles, et longtemps après la guérison complète de la paralysie, la courbure dorsale s'augmenter, le corps des vertèbres formant la protubérance, ainsi que leurs apophyses épineuses se gonfler de plus en plus, leurs ligamens articulaires s'étendre contre nature, enfin, tous ces vices osseux que Pott considère comme efficiens de la paralysie, s'aggraver, et cependant cette maladie disparoître.

De ces incertitudes se déduisoit la difficulté de remonter à la cause médicinale réelle de la paralysie des extrémités inférieures. Mais cette recherche me parut indifférente ou peu nécessaire, puisque le remède de la maladie étoit trouvé. Quoique la cause matérielle ne fût pas encore démontrée, le succès des fontanelles n'en étoit pas moins évident. Ces premières observations me frayèrent la route du traitement convenable dans la paralysie des extrémités inférieures sans vice vertébral. Maintenant qu'une multitude d'expériences prouvent évidemment que

mes efforts non pas été stériles, et que mes recherches conduisent à un but heureux, les idées arbitraires, échafaudées sur la protubérance dorsale, cesseront de circonscrire dans des bornes resserrées la découverte des fontanelles, qui sera d'autant plus précieuse qu'elle deviendra d'une utilité plus étendue.

Une nouveauté s'établit rarement sans obstacles; on ne l'adopte en médecine que lorsqu'elle présente des faits intéressans et exacts, et des observations utiles. C'est en faveur de semblables bienfaits, comme je l'ai déjà remarqué, que tout le monde s'est déclaré favorable au système qui attribue la paralysie des extrémités à l'état morbifique des ligamens, et à l'altération des os qui forment la courbure de l'épine. Doit-on regarder comme une illusion la confiance que cette théorie a inspirée? Je crois avoir fait connoître suffisamment que sur ce point la nature n'avoit pas dévoilé au célèbre Pott ses plus intimes secrets. Recherchons si dans les sources où il nous à fait entendre qu'il a puisé, ne se trouve pas le fondement des raisonnemens qui lui ont valu tant de suffrages, et si, dans les cadavres des personnes qui ont péri dans le dernier et le plus fatal période de la paralysie, il n'a pas distingué, comme il l'a dit, l'élément certain de cette maladie.

Et d'abord j'ouvre les trésors où le divin Hippocrate a renfermé non seulement l'observation citée par Pott, mais plusieurs faits du même genre, qui servent à l'intelligence de son opinion sur les circonstances de la paralysie des extrémités inférieures, dans lesquelles il estimoit l'emploi des caustiques préférable à tous les autres moyens.

La plupart des abscès qui surviennent vers la région lombaire, guérissent la gibbosité; c'est le sentiment du divin maître qui n'en émettoit jamais concernant l'art de guérir, que lorsque des faits bien vus, bien constatés l'y autorisoient; et voilà pourquoi il a fait de cette observation particulière un dogme général, un avertissement destiné à passer à

la postérité, pour l'instruction des médecins cliniques.

Sans doute, si l'exténuation des cuisses et des jambes étoit l'effet de la gibbosité, celle-ci cessant, l'espérance de ramener les *coxos extenuatos* à leur état ordinaire naturel, devroit renaître avec la guérison de la saillie vicieuse des vertèbres. Mais faut-il en déduire que cette dernière difformité de l'épine soit la cause de l'amaigrissement du bassin et des cuisses? C'est un système qui ne s'est jamais emparé de l'intelligence suprême du législateur des médecins; il savoit trop bien que deux accidens peuvent coexister ensemble et correspondre à une cause qui leur est commune, et qu'en remédiant à cette cause, la série des maux qui en sont dépendans disparoît successivement. Ainsi *les abscès dans la région lombaire*, et par une imitation de la nature, les fontanelles guérissent l'exténuation des cuisses et la gibbosité en même temps, si cette défectuosité de l'épine est consécutive (ce qui n'arrive pas toujours) du principe quel qu'il soit, qui altère l'épine et qui donne lieu à l'amaigrissement et à la paralysie des extrémités inférieures.

Souvent l'origine des maladies est cachée, Hippocrate nous a appris qu'alors il faut se défendre d'une imagination trop vive, qui fait voir trop ordinairement des choses qui n'existent pas réellement. Emporté par la fougue de ses idées, un médecin, dans un pareil cas, est tenté de prendre pour la cause réelle, un accident intimement lié à la maladie principale, aussi manifeste qu'elle, mais qui résiste avec plus d'opiniâtreté et plus longtemps au traitement; Hippocrate ne nous donne pas l'exemple d'observations aussi défectueuses; il avoit une belle imagination, mais elle étoit tempérée par un grand jugement. La nature l'avoit pourvu d'une perspicacité qui lui étoit propre et qui lui faisoit facilement apercevoir les objets; aussi c'est avec raison que l'on regarde ses dogmes comme divins. Pour se former une juste idée d'une maladie, il commençoit par en écarter

les symptomes étrangers. Par exemple, il s'est bien gardé de prononcer que la gibbosité étoit la cause de la paralysie, quoiqu'elle cédât aux moyens qu'on emploioit pour guérir celle-ci; mais il a dit affirmativement : *Si la moëlle épinière devient fatiguée spontanément, ou par quelque cause que ce soit, elle produit l'impuissance des jambes.* Ce principe positivement énoncé dans son livre des Prédictions est simple, mais vrai; tous les médecins anciens et modernes l'ont adopté. Il sera toujours la règle générale qui absorbera toutes les causes supposées; il suffit seul pour expliquer comment avec la paralysie des extrémités inférieures coïncident le relâchement des ligamens des vertèbres et la gibbosité, comme des branches qui tiennent à la même tige, ou comme un accident qui se guérit par le même remède.

Pott n'a pas eu assez de circonspection, quand il a désigné le prétendu siége de la paralysie des extrémités inférieures, supposée dépendante de la courbure du dos; il devoit considérer que la moëlle épinière comprimée, relâchée, et diversement altérée, pouvoit, selon la nature des causes qui en affoiblissent ou en détruisent l'action, affecter sympathiquement, ou symptomatiquement les ligamens et les vertèbres elles-mêmes. En effet, que l'on suppose cette altération spontanée ou déterminée par une cause quelconque, ne lui a-t-on pas vu produire, dans différentes circonstances, avec la paralysie des extrémités inférieures, le relâchement du sphincter de l'anus, une action désordonnée de la vessie; etc....? Si les rapports de la moëlle épinière avec tous ces organes sont bien connus, pourquoi les ligamens et les vertèbres qui lui sont immédiats n'en recevroient-ils pas des influences semblables? Il est difficile de se convaincre que leur affoiblissement et le déjetement de l'épine puissent être affranchis de l'empire qu'alors la moëlle exerce sur les autres parties.

Si toutes les fois qu'il existe une gibbosité dorsale ou lombaire, la paralysie des extrémités infé-

rieures suivoit cette difformité comme l'ombre suit le corps, le système de Pott auroit peut-être quelque chose de spécieux ; mais cet effet n'arrive que très-rarement. Il n'y a pas de pays en France où le vice rachitique influe davantage sur la taille des habitans que dans notre ville : on y remarque une multitude prodigieuse d'individus qui ont l'épine du dos courbée, plusieurs vertèbres dorsales ou lombaires, excessivement déjetées ou protubérantes, et dans ce nombre, à peine voit-on une paralysie de l'espèce qui nous occupe actuellement ; au contraire, cette sorte d'affoiblissement paralytique des extrémités inférieures, quand il a lieu, se rencontre davantage et presque toujours dans les sujets dont la conformation est belle et très-régulière.

Ce n'est pas non plus dans la gibbosité que prenoit son principe cette foiblesse articulaire des extrémités inférieures de laquelle étoient souvent affectés les *Scytes* et les *Numides;* cette maladie dérivoit évidemment de la modification vicieuse de la moëlle épinière, d'après l'histoire qu'en a laissé *Hippocrate: Magnum, argumentum hoc est, quod Scytas plerosque, ac prœcipuè Nomadas lumbis exustis esse comperies. Cùm verò uruntur, eorum corpora validiora, habiliora, firmiora, articulis redduntur.*

Ce savant scrutateur de la nature ne se contente pas de nous transmettre l'habitude médicinale qui soumet à ses lois les peuples dont nous venons de parler, il veut encore nous montrer que son art a été plus d'une fois d'un grand secours à ses compatriotes, lorsque de semblables maux les ont assiégés ; alors il n'a pas trouvé de moyen plus puissant que les caustiques. *Ad ejus lumbos ex utrâque vertebrarum parte, quatuor crustas inurito. Si autem ustio probè cesserit sanum reddes..... ; est autem morbus gravis.*

On ne refusera pas à Hippocrate l'idée de la symmétrie, et cette connoissance des proportions régulières qui s'observent dans le corps humain ;

s'il eût existé des défectuosités dans l'épine, il n'eût omis aucune circonstance de ce défaut de correction, en nous parlant du dessèchement de la moëlle épinière. Exact dans la description qu'il nous en fait, il se borne à nous dire que ce vice provient principalement de l'obstruction des veines qui accompagnent la moëlle dans son trajet, et qu'entre autres effets qui en résultent, on compte la lésion des articulations des cuisses et des jambes, la difficulté et même l'impossibilité de leur mouvement. C'est dans ce dernier cas que l'application des caustiques à côté des apophyses épineuses étoit suivie des plus grands succès. Si la taille eût souffert du dérangement d'une ou de plusieurs vertèbres trop saillantes, non seulement Hippocrate en auroit fait l'observation, mais il seroit entré dans le détail des accidens que cette imperfection auroit produits; il ne nous en offre aucun tableau, il ne nous parle d'aucune difformité étrangère à celle que nous avons décrite; la courbure du dos n'étoit donc pas le motif de l'indication des caustiques, dont l'emploi étoit d'un grand usage dans la paralysie des extrémités inférieures, sans vice vertébral, même du temps d'Hippocrate.

Et, certainement, plus on réfléchit sur les merveilleux écrits de ce grand homme, et plus on est convaincu qu'ils n'ont jamais pu servir de base au système de l'auteur anglais. Encore un passage tiré *de Articulis*, qui levera tous les doutes à cet égard; il est important de rapporter le texte en entier.

« La courbure de la colonne vertébrale en dedans
» peut être déterminée par une chute sur l'épine,
» ou par le choc violent d'une puissance quelcon-
» que sur une ou plusieurs vertèbres. Dans les deux
» cas, ou il n'y a qu'un de ces os qui forme une
» protrusion légère, ou bien son déplacement est
» très-remarquable, ainsi que celui de plusieurs
» vertèbres contiguës. Dans cette dernière circons-
» tance l'accident est d'autant plus dangereux,
» qu'alors l'épine a une inclinaison angulaire qui

» est ordinairement suivie de la suppression des » déjections alvines, et des urines, et de la paralysie des extrémités inférieures. Cela n'arrive » pas quand la flexion de la colonne épinière a » une forme circulaire, et lorsque cette courbure » est en dehors; le danger d'une issue funeste est » moins imminent dans cette occurrence, que dans » la première qui laisse toujours, même lorsque la » guérison a lieu, un vice notable dans le sentiment » et le mouvement des cuisses et des jambes ».

De toutes ces remarques, Hippocrate déduit le passage suivant : *Les causes qui endommagent l'épine du dos, au point de la faire incliner notablement en dedans, exposent ordinairement le malade à de grands dangers, et souvent à quelque événement fatal. Quand elles occasionnent, au contraire, cette saillie extérieure des vertèbres qui décide la gibbosité, le détriment n'est pas le même; car on ne voit jamais survenir à ce pli de l'épine, ni l'insensibilité, ni la paralysie des extrémités inférieures, ni la multitude d'autres accidens toujours redoutables et souvent funestes dans le cas d'inclinaison en dedans.*

Maintenant, si l'on examine d'un côté les descriptions exactes, les observations admirables, l'ordre et la justesse des pronostics, et les dogmes lumineux qu'Hippocrate nous a laissés sur la paralysie des extrémités inférieures; d'un autre côté les soins pénibles que Pott a pris pour rechercher les causes de cette maladie, pour en déduire des corollaires aussi arbitraires qu'elles, et pour circonscrire la méthode de traitement aux seules circonstances dépendantes d'un prétendu agent qui n'a aucun pouvoir, quel contraste frappant! Comme la doctrine de l'interprète divin de la nature, assure la marche des médecins cliniques! Que n'ont-ils été témoins de quelqu'un des effets des caustiques conseillés par lui, dans la paralysie des extrémités inférieures, ces hommes d'un jugement profond qui, à travers les siècles où les fictions et les systèmes avoient seuls toute la vogue, restèrent invariable-

ment attachés à l'observation, qui, émules de la sagesse du médecin de Cos, ne cessèrent de faire accorder l'art et leurs lumières avec l'expérience et les vues de la nature ! Ils auroient sans doute donné un grand éclat à une méthode restée pendant un temps immémorial dans le chaos. Je cherche à l'en retirer, à la faire connoître ; il ne faut pas beaucoup de talent pour rendre authentique un moyen déjà célébré par Hippocrate. Comme ils sont infaillibles les succès prédits par ce grand homme ! comme sa doctrine est satisfaisante, méthodique et toujours appuyée sur l'observation ! .... Guidé par elle, le chirurgien anglais ne se fût pas arrêté à des conjectures; il eût considéré la carie des vertèbres, et l'état morbifique des ligamens et des cartilages intervertébraux, comme le terme du mal, et non comme sa cause.

Quelques soins qu'il ait mis dans l'examen des apophyses épineuses, des cartilages articulaires, des ligamens des vertèbres et de la sanie qui inondoit ces parties, ce fait seul, cette observation isolée, dont le cadavre de *Th. Robinson* a fourni le sujet, ne pouvoient raisonnablement devenir le fondement d'une règle générale. Voyons maintenant encore, si le systême de l'auteur anglais, qui a pris ses racines dans les particularités osseuses, dont il nous donne le détail, n'a pas été bâti sans matériaux suffisans pour lui donner une consistance solide ; examinons ensuite différentes observations d'auteurs célèbres qui rapportent avoir rencontré des vertèbres consommées par la carie, leurs ligamens réduits en pourriture, et des matières sanieuses en quantité, sans qu'il en soit résulté aucune paralysie. Balançons enfin par d'autres découvertes la confiance aveugle qu'on a légérement accordée à l'opinion de Pott sur la cause de la paralysie, opinion qui n'a pu, selon nous, qu'enfanter des prestiges.

D'abord la relation qui nous est transmise par ce chirurgien anglais, de ses recherches cadavéri-

ques et des observations qui font la base de son système, ne me paroît pas faite pour nous éclairer, puisqu'il n'a pu continuer ses explorations jusqu'au canal vertébral : *il me restoit*, dit-il, *encore à voir l'état de la moëlle et des nerfs à leur sortie de l'épine ; c'est ce que je n'ai pas pu obtenir*. C'est là cependant où il auroit trouvé et reconnu l'origine de la paralysie; au lieu de s'en assurer, il a mieux aimé suivre les traces des auteurs à systêmes, qui font toujours cadrer leurs observations avec les principes arbitraires qu'ils ont adoptés ; mais une preuve qu'en cette occasion, l'anatomie citée a beaucoup d'inconvéniens, c'est qu'au lieu de nous faire connoître, je le répète encore, les causes véritables de la maladie, elle n'a découvert que ses dernières atteintes sur les vertères et sur les ligamens.

Si la première et la seule cause de la paralysie des extrémités inférieures étoit la mauvaise disposition des vertèbres à la carie, et celle des ligamens au relâchement et à la corruption, il s'ensuivroit qu'il faudroit regarder comme illusoires et supposées, les observations de *Hildanus*, *Blancard*, *Morgagni*, *Valisnerus*, *Columbo*, *van Swieten*, *Ledran*, *Lecat*, *Storck*, *Auber*, et celles de nos célèbres chirurgiens français. Tous ont publié une multitude de faits et de remarques de différentes altérations des vertèbres, et de leurs ligamens, par l'effet de la carie, de la déformation rachitique, et d'une suppuration ichoreuse, fétide, et si étendue, qu'elle avoit détruit une portion de la colonne vertébrale, séparé plusieurs fragmens osseux, et mis à découvert la moëlle épinière......

Ce ne sont pas ces vices osseux seuls dont ils nous ont donné connoissance, *Mauget* parle encore d'nne fille qui, pendant trois ans, avoit été atteinte de violentes convulsions, dont enfin elle périt. A l'ouverture de son cadavre, on trouva un corps cartilagineux qui ceignoit fortement entr'elles plusieurs vertèbres lombaires. *Pavius* a vu aussi un goutteux qui ne pouvoit tourner la tête en aucun

sens. A sa mort, on remarqua une sorte de soudure plâtreuse des vertèbres cervicales entr'elles et avec l'occiput, qui, par ce moyen, ne paroissoient former qu'une seule et même pièce.

Selon Pott toutes ces différentes causes auroient dû être suivies de paralysie, et cependant aucun des auteurs célèbres qui ont recueilli ces différentes observations, ne rapporte aucun exemple d'impotence des extrémités inférieures, d'après ces causes isolées.

Plusieurs d'entr'eux, ainsi que *Lœlius à Fonte*, *Willis*, *Wepfer*, *Bartholin*, *Coiterus*, *Bonet*, *Ryolan*, *Platerus*, *Lechèle*, *Schmit*, confirment, d'après leurs découvertes cadavériques, l'opinion des médecins anciens et modernes déjà cités dans ce mémoire. Tous font ressortir de la moëlle épinière le principe de la paralysie des extrémités inférieures; ces anatomistes célèbres ont reconnu que cette tige de tous les nerfs étoit, dans cette circonstance, ou comprimée, ou diversement altérée, quelquefois détruite par différentes causes qui n'ont pas échappé à leurs recherches. Les plus communes, d'après ce qu'ils ont vu et ce qu'ils nous ont transmis, étoient une sanie abondante, des sérosités qui remplissoient une certaine étendue du canal vertébral, et qui souvent réduisoient en putrilage la moëlle épinière, lacéroient ses enveloppes et les cartilages articulaires et carioient les corps des vertèbres.

Quelquefois les exostôses des corps spongieux des vertèbres, et la courbure de divers endroits de l'épine, deviennent aussi la cause efficiente de la même maladie; mais cela n'arrive que par la gêne que ces changemens osseux opèrent sur la moëlle épinière, et ces causes, par leurs résultats, ont un rapport direct et s'identifient même avec les effets des chutes et des coups sur le trajet des vertèbres, dont Hippocrate disserte très-prolixement dans divers endroits de ses ouvrages.

CONCLUSION.

Ce que l'observation et le raisonnement attestent et démontrent, les esprits dépouillés de toute présomption doivent le croire et le considérer comme une vérité reçue, surtout quand l'expérience le confirme. Toutes les notions que j'ai puisées dans Hippocrate sur l'affoiblissement et la paralysie des extrémités inférieures, m'ont convaincu que dans cette affreuse maladie, la médecine ancienne s'applaudissoit des succès constans des caustiques sur la colonne vertébrale, à côté des apophyses épineuses. On a restreint de nos jours ces exutoires à une paralysie supposée dépendante de la courbure du dos; l'autopsie cadavérique, comme je l'ai déjà fait voir, prouve évidemment qu'on a eu tort de particulariser ainsi, et la cause de la paralysie et le moyen de la guérir. Mais ce qui doit porter la conviction dans tous les esprits, sur l'utilité démontrée des fontanelles dans toutes les espèces de paralysie des extrémités inférieures, avec ou sans vice vertébral, ce sont les observations que je publie et dont j'ai recueilli depuis vingt ans toutes les circonstances. En les examinant, on jugera que c'est en vain que Pott a fait une distinction des vraies paralysies où les muscles sont mous, souples, sans résistance, et dans lesquelles les hanches, les genoux et les chevilles des pieds, n'ont aucun degré de roideur et de tension, avec les paralysies dorsales où le spasme domine, et où l'état tonique et la tension ne sont pas faciles à vaincre; on décidera que c'est sans fondement qu'il a réservé pour ces dernières, le séton et les fontanelles qui maintenant ont une utilité plus étendue.

Depuis Hippocrate jusqu'à nous, tous les médecins anatomistes et observateurs se sont entendus dans leurs recherches, et accordés dans leurs opinions, sur la cause de ces deux affections qu'ils ont confondues. Selon eux, elle réside dans la moëlle

épinière, ou dans l'origine des nerfs qui en émanent immédiatement.

Que ce soit le pli des vertèbres qui les comprime; que la moëlle soit abreuvée d'une sérosité ichoreuse ou autre qui en affoiblit l'énergie; qu'une véritable suppuration en réduise la substance en une sorte de putrilage; que ces vices de proche en proche ramollissent et lacèrent les ligamens des vertèbres, et donnent consécutivement naissance aux gibbosités et à la carie des corps spongieux des vertèbres; qu'une affection catarrhale et des veines variqueuses embarrassent la moëlle épinière comme Hippocrate l'a remarqué; enfin que le spasme de cette tige des nerfs intercepte l'influx des forces dans les extrémités; l'expérience nous a fait rencontrer dans les fontanelles le remède victorieux de toutes ces causes dont la nuance se retrouve dans nos observations.

C'est selon la différence de ces causes, la variété de leurs impressions sur la moëlle épinière, le degré d'altération de sa substance ou de ses enveloppes, que la sensibilité se conserve ou se perd dans les extrémités inférieures, que le mouvement y diminue ou s'y abolit, et que la guérison sera prochaine ou éloignée, facile ou impossible, par le moyen des fontanelles placées à côté des apophyses épineuses du trajet des vertèbres.

TABLES SYNOPTIQUES

DE

LA LOCOMOTION,

Qui ont pour objet de présenter méthodiquement à l'esprit l'ensemble de tout ce qui constitue l'appareil locomoteur et l'action de cet appareil; avec cette épigraphe :

. . . . . Imitons le sage. . . . . .
Obscurément heureux, on lui voit préférer
A l'orgueil d'inventer le plaisir d'admirer.

HELVÉTIUS, Poëme sur le Bonheur, ch. IV.

Par M. LATOUR fils,

Docteur en médecine, Médecin-Adjoint de l'Hôtel-Dieu d'Orléans, Membre de plusieurs Sociétés savantes.

La Société médicale ayant accueilli favorablement ce travail qui a servi pour la réception de son auteur, comme membre correspondant; regrettant que son étendue et la multiplicité des planches ne permettent pas de l'insérer dans ses Mémoires, et considérant qu'il n'est pas susceptible d'être extrait, a arrêté qu'il y seroit en entier mentionné honorablement.

OBSERVATION

Sur un Méléna.

PAR M. RODAMEL, Médecin de Lyon.

UN marchand bijoutier de Lyon, M. Crepu, âgé de soixante-huit ans, d'une petite stature, naturellement maigre, étoit sujet depuis quelque temps, et peut-être par suite de violens chagrins, à une multitude d'indispositions dont l'ensemble caractérisoit l'hypochondrie. Le 3 thermidor an 9, je fus appelé à lui rendre des soins pour des vomissemens d'une matière tantôt couleur de lie de vin, tontôt fuligineuse, quelquefois très-noire, et qui étoient accompagnées de tension aux hypochondres et d'une constipation très-opiniâtre. Le premier aperçu excita peu mes craintes. Aux caractères de la matière vomie, je crus reconnoître une évacuation salutaire qu'il eût été dangereux de suspendre, et je laissai agir la nature. Mais, le lendemain et le troisième jour de l'affection, les efforts s'étant rapprochés et leur fréquence ayant été suivie d'angoisses, d'état lipyrique, d'un pouls petit, intermittent, de sueurs froides, etc., je ne pus me défendre d'une inquiétude que je communiquai à la famille du malade, en lui faisant la demande d'une convocation de médecins, qui fut fixée au soir du même jour. Je crus jusque-là qu'il convenoit de chercher à modérer ou à suspendre les soulèvemens d'estomac; pour y parvenir l'anti-émétique de *Rivière*, la glace à l'intérieur, des lavemens purgatifs, des linimens sur l'épigastre avec l'huile de camomille, le camphre et le laudanum à hautes doses, que je remplaçois par des fomentations d'une forte infusion de camomille coupée avec du vin blanc, furent substitués aux délayans acidules que j'avois employés

comme propres à corriger l'acrimonie de cette matière septique. Le malade fut purgé plusieurs fois avec l'eau de Sedlitz. Ces moyens furent continués, à quelques modifications près, faites par MM. Eynard et Ray, qui avoient été appelés et comme amis, et comme médecins ordinaires du malade.

Le 4, insomnie dans la nuit, occasionnée par quelques vomissemens. Au matin, éructations multipliées; cependant efforts pour vomir moins fréquens, chaleur interne plus tempérée, peau sèche, pouls plus développé, mais toujours intermittent; hypochondre droit plus élevé que le gauche, douleur moins vive à l'épigastre, bas ventre plus souple, tiraillemens des jambes presque nuls, lavemens rendus sans matière (mêmes moyens, avec une tasse de bouillon toutes les quatre heures).

Le soir mieux soutenu, point de vomissemens, les lavemens rendus, avoient été suivis de vents et non de matière: continuation des mêmes médicamens.

Le 5, j'appris dans la matinée que le malade avoit sommeillé par intervalles, qu'il n'avoit eu que deux vomissemens, dont la matière n'offroit plus le même caractère, se présentant sous l'aspect d'un mélange de glaires et de bile d'un brun foncé. Le pouls étoit plus accéléré, d'ailleurs même état et mêmes moyens.

Le soir, je le vis avec M. Eynard, dont j'avois réclamé la continuation des conseils. Il avoit eu dans le jour un vomissement glaireux; la peau étoit toujours sèche, le pouls plus petit que le matin, la chaleur interne presque nulle, il se plaignoit d'une douleur audessus de l'ombilic, et s'étoit aperçu, au plis de l'aine, d'une tumeur que nous reconnûmes être un enterocèle occasionné par les efforts des vomissemens, et qui céda à un léger taxis. Les hypochondres et l'épigastre étoient plus souples et moins sensibles au tact, et, de trois lavemens purgatifs qu'il avoit pris, deux avoient été rendus sans matière. Nous ajoutâmes aux moyens ci-dessus des fomentations émollientes.

Le lendemain matin, 6, pouls plus petit, douleur plus vive à l'ombilic, tension légère du ventre, borborigmes, agitations, grands mal aises, plus de vomissemens. A ces symptomes nous ne pûmes méconnoître le transport dans le tube intestinal, d'une partie de la matière qui étoit précédemment rendue par les vomissemens; en conséquence nous doublâmes l'action des lavemens purgatifs; des suppositoires furent placés par intervalle, et des fomentations de séne furent faites sur le ventre.

Le soir, sur les dix heures, point d'évacuations alvines, ventre tendu, météorisé, le pouls très-petit, toute boisson étoit vomie sans mélange de matière, inquiétudes, accablemens, soupirs plaintifs, douleur vive dans les entrailles et tiraillemens dans les extrémités inférieures. (Lavemens, suppositoires et fomentations continués).

Le 7, nuit cruelle; de grand matin, météorisation du ventre plus considérable, peau flasque et huileuse, pouls très-petit, respiration difficile, face plombée, léger délire; nulle matière dans les lavemens qui avoient été rendus.... Nous mîmes alors à contribution tout ce que la pharmacie possède de plus irritant, et nous l'employâmes soit sous forme de suppositoires, soit sous celle de lavemens, en soutenant les forces par une potion très-cordiale : mais tous ces moyens sur lesquels, à la vérité, nous n'avions fondé qu'une foible espérance, vu l'opiniâtreté de la constipation, furent sans effet.

Sur les trois heures du soir, le pouls n'étoit sensible que par des pulsations infiniment petites qui paroissoient à des intervalles inégaux, le malade avoit des absences, des angoisses; une sueur froide couvroit son front, la chaleur abandonnoit les extrémités, le hoquet étoit survenu depuis une heure, et nous présumâmes qu'il succomberoit dans la nuit... Dans cet état, à peu près désespéré, je pensai qu'une irritation mécanique, portée sur une certaine étendue de l'intestin rectum, seroit plus efficace pour rappeler le mouvement péristaltique, que les moyens

chimiques avec lesquels nous le sollicitions; en-conséquence, après avoir choisi parmi un grand nombre de sondes de gomme élastique et la plus grosse et la plus longue, le malade étant couché sur le dos et ayant le bassin soulevé par un coussin, je l'introduisis, dépourvue de son stylet, jusqu'à la moitié de sa longueur, dont la totalité étoit de quatorze pouces. Comme j'avois besoin d'une solidité plus considérable pour la dégager des replis du rectum qui formoient obstacle, je me servis du mandrin auquel je ne laissai qu'une légère courbure qui pût se modeler à celle de l'intestin, et je vins à bout de l'introduire en entier, sans que le malade en ait éprouvé aucune sensation douloureuse. Je la laissai quelques minutes, et ne la sortis qu'après avoir exécuté quelques mouvemens en vrille, capables de titiller et d'agacer suffisamment le rectum. Demi-heure ou trois-quarts d'heure après que la sonde eut été retirée, le malade rendit plus de trois pots de matière parfaitement semblable à celle qu'il avoit vomie les premiers jours. Nous vîmes bientôt le ventre s'affaisser sous les évacuations alvines qui se soutinrent pendant une partie de la nuit, les autres accidens cessèrent avec assez de promptitude, les forces reparurent et la convalescence commença trois jours après l'évacuation.

La santé de M. Crepu se soutint sans altération précise jusqu'au 5 germinal de l'an 10; alors les vomissemens reparurent avec les mêmes caractères précédemment observés, et il en fut frappé au point de croire, à chaque effort, qu'il alloit perdre la vie. Je remis en usage les moyens qui avoient réussi pour appaiser les vomissemens, et à peine furent-ils modérés, qu'une douleur vive se fit sentir aux environs de l'ombilic, que le ventre se météorisa, et que les accidens décrits ci-dessus reparurent en partie. Voulant me convaincre de l'efficacité de la sonde, j'eus recours, avant de l'employer, aux lavemens fortement chargés de catholicum double, de vin émétique trouble, à des suppositoires,

à des fomentations sur le ventre, faites avec une forte infusion de follicules de séné; et, pour ne laisser aucun doute sur l'impuissance de ces stimulans, ils furent employés alternativement, toutes les heures. Mais le résultat ne fut point celui que j'avois lieu d'attendre; à huit heures du soir, les lavemens portés au nombre de six, avoient tous été rendus sans matière, la météorisation du ventre avoit fait des progrès, en sorte que, pressé par le malade et par l'augmentation des accidens, j'introduisis la sonde. (Même succès, même évacuation de matière). Je quittai le malade à dix heures du soir, persuadé qu'il étoit hors de danger; mais, bien loin d'imaginer qu'il seroit en état de sortir le lendemain. Cependant quelle fut ma surprise, lorsque me présentant chez lui, à neuf heures du matin, j'appris qu'il étoit à la promenade!

Je continuai mes soins à M. Crepu, qui, depuis cette récidive, se sentoit très-affoibli. L'estomac récupéra en partie ses forces, une enflure assez considérable qui étoit survenue aux jambes, se dissipa presque entiérement sous l'emploi des apéritifs, et il étoit sur le point de mettre en usage quelques prophylactiques que je lui avois prescrits, lorsqu'un de ses fils, domicilié à Grenoble, l'appela auprès de lui.

On peut inférer de cette observation, 1°. que dans un méléna qui s'accompagne d'un vomissement trop longtemps soutenu, les anti-émétiques sont d'une prescription rigoureuse pour prévenir l'affoiblissement radical des forces; 2°. que dans une constipation, devenue très-opiniâtre par foiblesse, la sonde, comme stimulant mécanique, étant plus en rapport avec la sensibilité du rectum, a plus d'action sur le mouvement péristaltique, que les irritans liquides avec lesquels on le sollicite communément.

OBSERVATION

Sur une Nymphomanie, accompagnée de délire périodique, rédigée en forme de Mémoire à consulter.

Par M. RODAMEL, Médecin suppléant de l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Madame de ***, âgée de quarante et quelques années, d'un blond tirant sur le roux, et d'une petite taille, sans autre irrégularité qu'une courbure vertébrale, fut nubile à onze ans, mais la fonction périodique ne se régularisa précisément qu'à la dix septième année.

Elle se maria à l'âge de vingt ans, elle eut deux enfans qui vivent, et fit trois fausses couches accidentelles et sans suites fâcheuses.

D'après les détails donnés par elle dans les périodes de lucidité, les personnes qui composoient son cercle intime dénommoient timidité sa manière d'être intellectuelle, dont l'habitude étoit silencieuse, et sa manière d'être physique étoit désignée dans le même cercle par ce qu'en style familier on nomme du tempérament.

Selon quelques-uns de ceux qui étoient alors à son service, elle avoit par intervalles tantôt des fantaisies qui n'étoient pas naturelles, tantôt une taciturnité qui lui faisoit garder son appartement pendant quelques jours, paroissant d'ailleurs jouir d'une parfaite santé.

Tels sont les seuls renseignemens qu'on a pu se procurer sur les années qui se sont écoulées, jusqu'à l'époque où elle s'est trouvée sous les yeux des gens de l'art.

Errante depuis la dissolution de la Cour, elle vint à Lyon en 1796, et y fut invitée à passer la belle saison à la campagne. Vers le second ou troisième mois de séjour, elle se sentit indisposée; une fièvre

nerveuse, une répugnance très-prononcée à quitter le lit avant les lumières, et une insouciance de conversation qui la rendoit monosyllabique dans ses réponses, furent tout ce qui s'offrit à l'observation du médecin appelé, qui se contenta d'ordonner l'eau de poulet, rendit quelques visites, et madame *** fut ramenée à Lyon dans cet état.

Le mari instruit de l'indisposition de son épouse, s'étoit hâté de la venir chercher, et il la conduisit dans sa terre où, peu de temps après, elle se trouva enceinte; mais elle fit imprudences sur imprudences, ce qui fit opérer sa troisième fausse couche, et à peine rétablie elle força son mari à la ramener à Lyon.

Plusieurs mois s'écoulèrent pendant lesquels les liaisons de madame de *** s'étonnoient de la voir passer alternativement du silence de la préoccupation, à celui de la stupidité, et de celui-ci, à une loquacité qui ne s'exerçoit que sur les modes et la parure. Cependant, elle paroissoit jouir d'une parfaite santé. Ce qu'elle éprouvoit intérieurement étoit un mystère entr'elle et sa femme de chambre, et, depuis que les médecins eurent été appelés à lui rendre des soins, on ne connut de ce mystère que ce qu'en indiquoient les remèdes qu'elle avoit faits, consistant en de fréquentes saignées, soit aux pieds par la lancette, soit aux cuisses et au col par les sangsues; en bains chauds, en jus d'herbes et en injections, avec une seringue sans canule, de huit à neuf pouces de long, sur un pouce et de demi de diamètre. Remèdes sur lesquels la femme de chambre s'obstina à garder le silence, et dont on eut connoissance par les mémoires du baigneur, du pharmacien, etc.

Ce fut au mois de mai 1799 que le premier paroxysme de l'aliénation mentale éclata par l'ensemble de tous ses symptomes. La personne à qui madame de *** étoit recommandée, se hâta de l'entourer de tout ce que la faculté avoit de plus renommé; mais les médecins appelés cherchèrent en vain à obtenir quelques détails sur le passé, la femme de chambre ne

voulut point en donner, et la malade étoit hors d'état d'exprimer une idée complète. Ils furent donc obligés de s'en tenir à ce qu'ils avoient sous les yeux et prescrivirent le traitement qui leur étoit indiqué, saignée du pied, bains froids, glace sur la tête, etc.

Cependant la fureur, les cris continuels se soutenoient. Ils troublèrent la tranquillité des habitans de la maison et des maisons voisines. Toutes les personnes de la connoissance de la malade vouloient qu'on la mît à l'hôpital, mais le mari s'y refusa. On lui loua une maison avec jardin sur la montagne des Carmelites; on lui donna deux femmes et un homme pour la servir, et on renvoya sa femme de chambre qui avoit donné des inquiétudes sur son compte, 1°. par son obstination à refuser tout renseignement; 2°. par son affectation à répéter, sans vouloir s'expliquer que *tous les remèdes qu'on faisoit à sa maîtresse étoient inutiles, qu'elle seule connoissoit ce qu'il lui falloit et quelle ne guériroit que lorsqu'on la laisseroit faire sans s'en mêler.* Alors on fit des perquisitions sur cette femme, et on fut informé par la police qu'elle avoit été fille publique.

Le traitement fut longtemps impuissant; enfin, il parut opérer, en ce que, si l'aliénation resta absolue, du moins elle varioit dans ses caractères. La gaieté alternoit avec la fureur, et, pendant ces intervalles de gaieté, la malade ne transformoit plus ses excrémens en alimens. Elle diminuoit son entière nudité en se drapant avec une élégance, et surtout une volupté remarquables. Enfin, ses vociférations exclusivement obscènes, étoient remplacées par des idées lascives, sans grossiéreté, ou par des chants passionnés dans le goût italien, sans autre parole qu'un nom répété pendant des heures entières, sur toutes les modulations.

Alors seulement on commença à soupçonner une affection hystérique, sinon antécédente du moins co-existante; mais ce ne pouvoit être et ce ne fut qu'une supposition vague à laquelle on attacha d'au-

tant moins d'importance, qu'elle fut vivement repoussée par une des sœurs de la malade, alors présente au traitement.

Depuis que madame de *** étoit sous les yeux des médecins, ses maladies périodiques n'avoient point paru. La tête et toutes les parties supérieures du corps avoient été constamment brûlantes, tandis que les cuisses, les jambes et les pieds étoient d'un froid absolu. On essaya l'electricité en bain dans la partie inférieure, avec de fortes commotions de la bouteille de Leyde aux orteils. Elle étoit au plus haut degré de la fureur; au huitième jour, cet état fut remplacé par une gaieté lascive permanente; et, trois semaines après, les maladies périodiques reparurent, sans aporter aucun autre changement.

La même obscurité régnoit donc toujours sur la cause du désordre intellectuel. Les demi-notions qu'on avoit eues sur la co-existence d'une affection hystérique, s'étoient même dissipées depuis l'apparente amélioration qui sembloit s'être opérée. En effet, étant née et ayant vécu dans un cercle où tout étoit soumis à une délicatesse exagérée, où tous les actes de la vie devoient se passer dans la demi teinte, et où les jouissances étoient pour ainsi dire spiritualisées, madame de***, sous le mode de la gaieté, donnoit à ses idées constamment voluptueuses, un tour si délicat, qu'elles sembloient n'être qu'un appel de sa manière d'être passée.

D'ailleurs, comment ses médecins auroient-ils eu la pensée de découvrir si l'affection hystérique, à peine prononcée pour eux, n'étoit pas la cause première de cette folie, lorsque les sœurs de la malade en articuloient une positive, affirmant que l'état de leur sœur avoit été produit par de violens chagrins, et tenoient absolument à ce qu'on ne s'écartât pas de cette donnée? Cependant un fait sembla dévoiler le mystère dont s'enveloppent toujours les malades affectés d'hystérie, et qui met si souvent la sagacité des médecins en défaut.

Madame de *** ayant cette force presque surna-

turelle qui étonne dans les aliénés, et en ayant fait des essais fâcheux sur les femmes qui la servoient, on avoit placé auprès d'elle un jeune chirurgien qui couchoit dans sa chambre, ayant deux femmes couchées, l'une dans un cabinet, et l'autre dans une anti-chambre dont les portes étoient ouvertes. Depuis la cessation des fureurs, la malade n'étoit plus attachée. Elle ne tarda pas à profiter de cette liberté, et ses tentatives pour satisfaire les besoins qui la pressoient, se reproduisirent de tant de manières qu'il fallut en revenir à l'attacher pendant la nuit.

Ce fait sembloit indiquer une métromanie désormais caractérisée; mais celle des sœurs de la malade, qui étoit alors auprès d'elle, fit en quelque sorte une loi aux médecins de s'en tenir à sa dénégation absolue d'une affection hystérique antécédente, et de ne regarder de tels actes que comme effets de l'aliénation d'esprit, invoquant l'exemple de la majeure partie des foux de l'un et l'autre sexe, et soutenant que la malade ne disoit et ne faisoit en cela que ce que font et disent les personnes dont l'esprit est absolument aliéné. Il fallut donc se soumettre, et continuer le traitement prescrit par les symptomes de la folie.

Le paroxysme avoit commencé au mois de mai, il cessa au mois de novembre, et fut suivi de trois mois d'idiotisme complet, après lesquels la raison se rétablit et se soutint à peu près un mois ou six semaines.

Pendant ce court espace de temps, l'habitude morale de madame *** étoit un sérieux sans tristesse, un contentement calme et sans desirs de distractions, lisant des romans sans émotions, les journaux sans intérêt, et recevant les visites qu'on lui faisoit, avec une froide politesse.

Mais bientôt on remarqua des instans de gaieté; successivement elle manifesta des fantaisies dans son régime diététique, mit de la recherche dans sa toilette, et devint très-caressante avec sa femme de chambre. Elle écrivoit tous les jours des billets aux

hommes de sa connoissance, pour se plaindre d'en être negligée. Elle alloit avec empressement chez le jardinier, et vouloit qu'on fît entrer chez elle les ouvriers que le besoin appeloit dans la maison. Enfin, elle demanda ce qu'étoient devenues ses seringues à injections, se fâcha de ce qu'on ne les lui rendoit pas, disant qu'elles lui avoient été données à Paris, qu'elle s'en servoit depuis nombre d'années, et, sur le refus de les lui rendre, elle cueillit secrétement des orties, se les plaçoit entre les parties naturelles et entre ses seins; faits qui ne parurent point assez importans aux gens qui la servoient, pour en rendre compte aux medecins à qui ils restèrent longtemps inconnus quoique repétés d'année en année.

On avoit cherché à prévenir le retour du paroxysme par le lait, les boissons rafraîchissantes, la saignée et de légers évacuans; mais il reparut vers le milieu du mois d'avril, avec la même violence que l'année précédente. Alors on réunit aux lumières du docteur Peletin et de son second, celles du docteur Gilibert: et, bientôt après, on appela en consultation les docteurs Morizot et Figuret, médecins de l'hospice général. Mais la maladie fut aussi rebelle à leurs soins qu'elle l'avoit été pendant le premier paroxysme. Le mode de la fureur se soutint même sans interruption jusqu'à la fin du mois d'octobre.

Alors l'idiotisme succéda de nouveau à la fureur; la lucidité remplaça à son tour l'idiotisme, et la gaieté se manifestant enfin au mois de mars, on s'attendoit d'un jour à l'autre au retour de l'accès. Mais ce mode précurseur de l'aliénation totale se soutint pendant la durée des chaleurs, se prolongea pendant l'automne, et la malade atteignit sans orage le mois de janvier.

Vers le milieu du mois de janvier, la température s'étant mise à la glace, décida peut-être le troisième paroxysme, qui, ainsi que le premier et le second, se développa brusquement par le mode de la fureur.

Cette troisième rechute duroit encore au mois de mai et se lia avec la quatrième; l'accès ne cessa donc,

comme les années précédentes, qu'aux approches de l'hiver, et fut remplacé par les trois états ordinaires, stupidité, raison et gaieté.

Ainsi s'étoient écoulées et s'écoulèrent les années jusqu'en 1802, que l'une des deux sœurs de la malade étant à Lyon, vint prier le docteur Rodamel de donner des soins suivis à madame de ***. Il s'y transporta et s'attacha à recueillir les phénomènes que développe cette maladie, sans égard aux lois de la complaisance et aux efforts qu'on fit pour lui faire admettre les chagrins comme cause première et unique de cette aliénation mentale et intermittente.

Madame de *** achevoit alors la période de lucidité, et offroit non seulement la fraîcheur et tous les caractères d'une santé parfaite, mais un embonpoint remarquable. Ce n'étoit donc que comme traitement de prévoyance que sa sœur vouloit qu'on en commençât un nouveau; mais le docteur Rodamel, après s'être instruit de tout ce qui avoit été constaté jusque-là, desira avant tout que le mode d'hilarité auquel elle touchoit, fût observé avec la plus scrupuleuse attention, et le résultat de cette observation fut :

D'abord, des instans de gaieté insignifiante. — Bientôt après des fantaisies. — Successivement un badinage outré avec la femme de chambre, et des caresses non moins libres à une jeune tailleuse qui travailloit pour elle. — Une recherche voluptueuse dans l'arrangement de son costume. — Un élan rapide à ses fenêtres, lorsqu'elle entendoit une voix d'homme dans le jardin. — Une grande volubilité et de l'esprit dans ses discours. — Et un goût décidé pour la bière.

Quant à sa santé, un coloris animé, l'œil vif et prompt à se baisser sans motif aperçu; la parole pressée, et un léger tremblement des mains. — Une irritation dans l'organe de la génération, non articulé par elle, mais indiqué par l'inquiétude d'y avoir quelque mal, pour lequel elle croit l'emploi de la seringue nécessaire. — Bientôt elle perd de vue cette

nquiétude, et ce sont des douleurs sourdes et con-
:inues à la matrice, qui lui font redouter un ulcère
l'organe est sain). — Successivement ce sont des plaintes sur des sensations brûlantes au sein, qui lui persuadent qu'elle est menacée d'un cancer. — Alors le ventre se météorise en effet, les extrémités inférieures sont froides, et le pouls dénote une fiévre de nerfs. — A ce quatrième symptome succède une forte irritation dans la région épigastrique; la langue est chargée, et il y a constipation. — Enfin, cette irritation semble diminuer d'intensité, lorsque le cerveau commence à se fluxionner, ce qui est indiqué par le gouflement des veines du col, la teinte âcre du coloris, un mouvement convulsif dans le jeu des narines, et une extrême mobilité dans l'expression des yeux. — Pendant le progrès de ces derniers phénomènes du période de la gaieté, elle s'oublie à demi, décline le nom des personnes de sa connoissance, et commande qu'on les fasse venir auprès d'elle, sous le prétexte d'avoir quelques faits importans à leur communiquer. — Cet état ne dure que huit ou dix jours, la loquacité devient exubérante, et la fureur éclate brusquement.

Alors commencent les vociférations alternativement obscènes et sanguinaires, n'ayant plus que trois idées dominantes : la plus habituelle est celle de l'acte vénérien, totalement en pensée lorsque l'organe de la génération est fluxionné à l'excès, mais qui devient besoin lorsqu'il y a relâche; alors, elle croit qu'il y a une multitude de vers, demande aux personnes qui la servent des carottes jaunes, des poireaux, des orties; et, lorsqu'on l'a satisfait, elle les y introduit. A défaut de ces objets refusés, elle se leva une nuit, déchira un bonnet de dentelles, en fit un rouleau qu'elle fit entrer, et l'y oublia ensuite jusqu'au lendemain, qu'on l'aperçut et le retira.

La seconde idée roule sur les grandeurs de la Cour, et la troisième, non moins fréquente, est celle de faire couler le sang : d'ailleurs, ne frappant que rarement

depuis qu'on lui a fait sentir qu'elle n'a pas la domi nance des forces physiques; mais voulant, comm princesse, faire couper la tête, surtout aux femmes et ce, sur le motif qu'elles ont des hommes, tandi qu'elle n'en a point, elle qui est princesse.

L'expérience a démontré constamment que, pen dant la durée de ce mode de fureur, si rien ne tem père le desordre interne, du moins l'explosion ex térieure diminue, et cesse souvent par un repc forcé, c'est-à-dire, lorsqu'elle est attachée sur so lit et privée de l'aspect de tout objet.

Comme aussi, on avoit remarqué d'année e année, et on a observé encore que, lorsqu'on la me noit à la promenade et au spectacle pendant les pé riodes d'idiotisme et de lucidité, elle rentroit cons tamment chez elle, avec une exaltation d'idées qu approchoit plus ou moins de l'état de delire; et qu les souvenirs qu'elle manifestoit après ces distrac tions, portoient toujours sur les scènes galantes qu'o avoit représentées, ou sur les jeunes gens qu avoient fixé ses regards.

Et quant à l'état de l'économie animale dont on suivi les changemens avec une égale attention, o s'est assuré que chaque période se terminoit san aucune évacuation critique; que dans le périod d'hilarité, les menstrues couloient ordinairemer avec abondance, tandis qu'elles se supprimoier souvent pendant la fureur, du moins apparente; que passant de l'extrême embonpoint à une extrêm maigreur, ce n'étoit que lorsqu'elle étoit parvenu à un total épuisement que cessoit la fureur, et qu commençoit la stupidité, pendant laquelle l'appét revenoit, les formes desséchées reprenoient leu proportions naturelles, et qu'alors le période de lucidité s'ouvroit; mais qu'avec ce période, se ma nifestoit un embonpoint progressif, dont le derni degré d'exagération étoit celui où se manifestoit mode d'hilarité, précurseur du paroxysme.

Telles furent les observations recueillies pendan le cours des quatre états dont se compose, pou

madame de ***, la révolution annuelle. Ces faits, attendus d'après l'indication du passé, se sont produits dans leur ordre de succession, et ont été observés de nouveau, sans autre circonstance, que des actes lascifs qu'il est inutile d'articuler, parce qu'ils ne présentent que des effets dégoûtans et affligeans de la même cause, de la fureur utérine graduée par les divers états de l'économie physique.

D'après l'exposé ci-dessus, on ne peut méconnoître la cause, sinon unique, du moins préexistante et principale de l'aliénation mentale qui, sous quatre caractères successifs, est l'état permanent de madame de ***.

On peut considérer cette affection du cerveau comme décidément sympathique, comme effet seulement, dont la cause est l'irritation de l'organe utérin; et de là on est autorisé à présumer que cette manie intermittente n'étant qu'accidentelle, elle doit céder à l'emploi des moyens curatifs dirigés contre l'affection première, contre la maladie connue sous le nom de nymphomanie.

D'ailleurs, les trois intervalles d'idiotisme, d'apparente raison et d'hilarité gradués jusqu'au délire, correspondant évidemment avec les trois crises de l'économie physique, qui, pendant une durée de six mois, réparent l'exténuation opérée pendant les six autres mois de fureur, les trois intervalles périodiques donnent un degré de probabilité de plus à l'espoir qu'on a conçu malgré l'obstacle réel, mais non insurmontable, que présente une habitude de huit ans contractée par le cerveau.

Chaque révolution annuelle de l'existence de madame de ***, présentant donc quatre aspects différens, il convient d'assigner deux modes de traitement, l'un, général et invariable, l'autre, successivement approprié à chacun de ces aspects.

Le mode général ayant pour objet l'altération permanente, quoique plus ou moins caractérisée du systême intellectuel, et cette altération étant produite par un mouvement désordonné de l'organe,

ou, pour plus de précision, étant ce mouvemen désordonné lui-même, le but de ce mode doit êtr spécialement et exclusivement d'écarter de la ma lade tout ce qui est ou peut devenir cause incident d'accélération.

Conséquemment, bien loin d'adopter la méthod des distractions, soit par des voyages, soit par u cercle de personnes amies ou aimables, soit enfi par les divers amusemens généraux que procuren les grandes villes, on doit, au contraire, soumettr madame de ***. à un isolement absolu, et, dès-lors fixer son habitation dans le local qu'elle occupe de puis plusieurs années, afin que nul objet nouveau nulle image nouvelle n'exerce son imagination; afi que son service soit fait par les mêmes personne dont l'aspect, plus que familier, est sans action su elle; afin que, privée de toute visite, il y ait, autan que possible, stagnation d'idées.

Ce mode général, températeur de l'organe intel lectuel, nous paroît d'une extrême importance, e même d'une nécessité absolue pour lutter contre l tenacité d'une habitude de mouvemens désordonné qui date de huit ans.

Un régime physique et moral uni à quelques me dicamens, et approprié successivement à chaqu période, formera le mode curatif particulier; et, pou l'établir avec méthode, il conviendroit peut-être d nous occuper de suite du période de la lucidité o de la santé apparente, comme offrant l'espoir d prévenir les subséquens; mais l'état de délire et d fureur dans lequel se trouve madame de ***, nou conduit naturellement aux moyens que nous croyon devoir être opposés au paroxysme actuel.

Comme dans ce période, il existe une tension gé nérale et permanente, on conçoit que les secours in diqués sont les relâchans, les tempérans et les adou cissans, afin de rendre à leurs fonctions naturelle deux viscères principaux, successivement affectés et qui semblent réagir l'un sur l'autre; ainsi donc :

1°. La boisson habituelle de madame de ***, ser

de l'eau nitrée, parfois alternée avec une limonade légère et à l'eau bouillante. Quelques verrées de petit-lait pourront être placées à diverses heures du jour, et le soir une ou deux tasses d'émulsion préparée avec les quatre semences froides: les boissons seront aromatisées avec l'eau de fleur d'orange.

2°. On appliquera sur la vulve, et, si on le juge convenable, sur le ventre et la moitié des cuisses; des linges en plusieurs doubles, imbibés d'une décoction de racines d'althéa, ou de feuilles de laitue, ou de graines de lin; et on ajoutera à ces fomentations, n'importe laquelle on préfère, dix à douze grains de sel de Saturne. On ne les emploiera ni froides ni chaudes, mais au dessous du tiéde.

3°. On fera quatre à cinq fois par jour, dans le vagin, des injections avec la décoction des plantes émollientes. On emploieroit de la même décoction pour des lavemens, si la liberté du ventre n'étoit pas établie.

4°. Si les menstrues se supprimoient, ou, sans suppression, si la face devenoit fortement colorée, la tête chaude, les veines du col gonflées, on feroit mordre à chaque cuisse quatre ou cinq sangsues, laissant couler le sang après leur chute, une ou deux heures, de manière à irriter l'évacuation naturelle. Après les sangsues, des pédiluves animés avec de la moutarde; et, pendant chaque bain de pieds, on couvriroit la tête et le col de linges imbibés d'abord d'eau froide, pour passer ensuite à la glace.

5°. Chaque jour un grand bain tiéde. — Les bains de surprise pourront trouver place, et leur emploi sera réglé sur l'état du physique.

6°. Madame de *** sera nourrie avec des viandes blanches bouillies ou rôties, des herbages doux et cuits, du poisson, des œufs frais, des fruits bien mûrs. Toute boisson spiritueuse ou fermentée lui est interdite.

7°. Elle sera fixée sur son lit, les bras, s'il en est besoin, pliés sur le tronc, à l'aide du corset à longues manches non ouvertes. Les pieds seront arrêtés

ainsi qu'on l'a déjà pratiqué, et leur chaleur sera entretenue par des vessies ou bouteilles remplies d'eau chaude. L'appartement sera peu éclairé, et l'entrée en sera interdite à toutes personnes autres que celles qui sont à son service.

8°. On usera pendant ce période des moyens de répression, afin de lui persuader qu'elle est soumise à une autorité supérieure contre laquelle toute résistance seroit vaine.

Le période de l'idiotisme paroissant être employé par la nature à réparer le physique et le moral que la fureur semble avoir jetés dans un *collapsus* tel qu'on l'observe à la suite des maladies graves où le cerveau a été frappé d'une manière spéciale, exige un régime plus nourrissant que dans le stade précédent. On tiendra madame de *** à l'usage des bouillons à la viande, dans lesquels on fera cuire les herbages doux. Le mouton, le veau, le poisson, la volaille, les œufs frais, les plantes potagères accommodées sans beaucoup d'aromates, les fruits, le lait de vache pris pur ou coupé avec une infusion de tilleul, lui serviront de nourriture ordinaire.

Quelques apozèmes apéritifs, savonneux, rendus légérement laxatifs ou aiguisés avec la terre foliée, pourront être placés par intervalle, ainsi que des lavemens faits avec une décoction des plantes mucilagineuses.

On continuera d'ailleurs les lavages de propreté, les injections sédatives dans le vagin, et les applications sur le ventre.

Dès que l'état lucide se prononcera, on mettra madame de *** au régime aqueux et végétal, aux tisanes émulsionnées, au petit-lait, au lait de vache. Le régime sera modifié selon l'embonpoint et les forces de madame de ***, afin d'entretenir cette médiocrité dont la nature semble se servir pour établir une harmonie parfaite entre le physique et le moral.

2°. Elle prendra, chaque jour, deux grands bains tiédes que l'on rendra froids par gradation, à me-

sure que l'influence du système utérin se fera sentir.

3°. Le camphre en frictions à la partie interne des cuisses, ou pris à l'intérieur, uni au nitre, sera employé largement.

4°. Dans l'intervalle d'un flux menstruel à l'autre, quelques saignées légères du bras seront employées comme révulsives de l'utérus.

5°. Les injections et les fomentations seront continuées; mais on diminuera par degré la chaleur de ces dernières, au point d'arriver à la glace pilée sur le bas-ventre, et les parties externes de la génération.

6°. Madame de *** sera servie pendant les deux périodes ci-dessus, avec prévenance et affabilité. On lui permettra des promenades dans le jardin, dirigeant son esprit vers la lecture des ouvrages de morale, vers la broderie ou la couture, et, s'il est possible, vers la culture d'un petit parterre. — Point de spectacles ni promenades publiques. — On la surveillera exactement le jour et la nuit, afin de prévenir les mauvaises habitudes.

L'hilarité n'étant que le prodrome ou le symptome précurseur du délire maniaque, et n'ayant lieu que lorsque la malade a acquis un surcroi de forces et d'embonpoint, sera combattue :

1°. Par un régime qui, quoique le même que dans le période précédent, sera néanmoins rendu plus affoiblissant par la diminution du volume et du nombre des repas;

2°. Par les boissons délayantes, émulsionnées, nitrées, par le petit-lait, etc.;

3°. Par une saignée de bras, ou par les sangsues aux cuisses, à la vulve, si les menstrues étoient diminuées ou supprimées;

4°. Par un émétique avec l'ipécacuanha, à l'aide duquel on obtint, l'année dernière, deux cuvettes de bile porracée, ou par les purgatifs salins, si *la matière turge par le bas*;

5°. Par des bouillons faits avec le veau et les

plantes apéritives fondantes, que l'on aiguisera avec la terre foliée;

6°. Par la continuation des grands bains au dessous du tiéde, des pédiluves sinapisés, des applications et injections sédatives, et surtout par les frictions camphrées à la partie interne des extrémités inférieures.

7°. Régime moral.... Alimenter son espoir sur la réussite des projets qu'elle forme, et réprimer toute idée tendante à la lubricité.

Pour copie conforme.

OBSERVATION

Sur un fait assez rare, relatif aux Hydatides intestinales.

PAR M. BLATIN, Docteur en médecine, etc., à Clermont, département du Puy-de-Dôme.

MARIE Dyonnet, jardinière à Chamalières, près de Clermont, âgée de vingt-huit à vingt-neuf ans; mère de plusieurs enfans, d'un tempérament lymphatique, fort laborieuse, éprouvoit habituellement des coliques, assez légères cependant pour lui permettre de se livrer à des occupations assez actives.

Après s'être beaucoup occupée dans la campagne, un jour très-chaud de l'automne de l'an 9, elle fut surprise par la pluie, pendant l'éruption de ses menstrues. Celles-ci se suprimèrent d'abord, mais elles reparurent le lendemain; depuis cette époque, il resta à la malade une constipation opiniâtre, une anorexie sans dégoût marqué pour les alimens. Au mois de brumaire dernier, elle me fit appeler. Voici l'état dans lequel je la trouvai: face décolorée, traits décomposés, extrémités froides (surtout les inférieures), crampe et rétraction forte des muscles jumeaux et solaires, abdomen du volume d'une grossesse de sept mois, sans fluctuation; la percussion lui faisoit éprouver un mouvement de totalité avec tremblottement semblable à celui qu'eût présenté une masse de gélatine; sa périférie parfois couverte de gouttelettes de sueur. Le toucher n'indiquoit ni gestation, ni augmentation quelconque du volume de l'utérus. La malade éprouvoit de fréquentes épreintes, et les lavemens ne charioient que peu de matières; les coliques étoient atroces, quelques nausées légères, la langue étoit couverte d'un enduit mu-

queux grisâtre, la bouche étoit humectée par une quantité prodigieuse de salive.

Je fis mettre la malade dans un bain chaud; elle y resta deux heures, et n'y éprouva que très-peu de soulagement. Une boisson copieuse d'eau de veau aiguisée de sel de Glauber, produisit deux à trois selles abondantes, les premières qui, depuis un mois, avoient eu lieu sans le secours des lavemens; après la dernière, les accidens s'accrurent à un tel point, que l'on jugea nécessaire de me rappeler de suite. La malade avoit de fréquentes syncopes, parfois le hoquet, des efforts inutiles pour aller à la selle, un spasme douloureux des membres abdominaux; le pouls présentoit une mollesse inquiétante et une réduplication bien marquée, le ventre sembloit augmenter de volume, et sous la main on sentoit, on apercevoit même à la vue, le mouvement des intestins. Je crus dès-lors à l'existence d'un volvulus. J'administrai une décoction huileuse de jalap et de rhubarbe; je fis frotter le ventre avec un linimen camphré, et demi-heure après la potion, je fis passer un lavement purgatif qui fut retenu deux à troi heures. Cinq à six heures après, l'état de cette malheureuse devint si fâcheux, que l'on crut qu'elle alloi expirer; au moment où on s'y attendoit le moin, et dans les ébats de la douleur, elle appelle du secours, demande le pot et rend par l'anus, dans l'espace d'une heure et demie, environ dix-sept livre d'hydatides mêlées à une grande quantité de sang e d'excrémens. On me les conserva et je les examinai avec tout le soin que méritoit un fait auss nouveau pour moi; les plus grosses avoient le volume d'une petite noisette, les plus petites celu d'un pois; elles adhéroient les unes aux autres pa un tissu filamenteux lâche et très-abreuvé; elle étoient blanches, formées par une membrane d'un blanc argentin, remplies d'une sérosité lympide e incolore; dans quelques-unes ce liquide étoit jaunâtre. Je cherchai en vain, avec les plus grandes précautions, à y découvrir l'insecte que l'on connoît sou

le nom de tænia-hydatigena. Cette observation me parut assez curieuse pour mériter de mes confrères quelque attention : je la leur communiquai; elle intéressa presque tous ceux qui en prirent connoissance et qui examinèrent le produit de cette expulsion.

Immédiatement après cette singulière évacuation, la malade éprouva des syncopes soutenues et une hémorrhagie intestinale assez copieuse. L'application d'un bandage de corps un peu serré dissipa les syncopes, et j'en soutins l'effet par les potions éthérées, le vin sucré, les crêmes d'orge et de riz, etc. Il resta par suite beaucoup de foiblesse et un sentiment très-incommode de laxité dans l'abdomen. L'infusion de quinquina coupée avec du lait, dissipa cette dernière indisposition. Maintenant la malade, parfaitement rétablie, se livre sans peine aux travaux les plus pénibles de sa profession (1).

---

(1) M. Blatin avoit réservé une partie de ces hydatiques, qu'il avoit laissées d'abord dans l'eau, pour les nétoyer, puis les mettre dans de l'alcool ; un voyage qu'il fut obligé de faire, plus prolongé qu'il ne s'y étoit attendu, fut cause qu'elles furent si altérées par la macération, qu'il les trouva à son retour hors d'état d'être conservées.

RECHERCHES SUR LA PELLAGRE, AFFECTION CUTANÉE ENDÉMIQUE, DANS LA LOMBARDIE,

PAR M. LEVACHER DE LA FEUTRIE, gradué dans les anciennes Facultés de Médecine et des Arts en l'Université de Paris; Docteur en Médecine de l'École spéciale de la même ville; Professeur d'Anatomie et de Physiologie; aide (*le premier en l'an IV*) à l'Hospice de Clinique interne; Secrétaire-général de la Société médicale d'Emulation; Membre résident ou Associé - Correspondant des Sociétés de Médecine-Pratique de Montpellier, de Médecine d'Avignon, médicale de Gênes, de Grenoble, galvanique, académique des Sciences de Paris, d'encouragement pour l'industrie nationale, etc., etc.

PREMIÈRE SECTION.

Découverte ou Naissance de la Pellagre. Tableau de la vie des gens qui y sont sujets. Histoire, symptomes, marche de la maladie, suivant les auteurs qui en ont traité. Essais de moyens curatifs. Opinions diverses tendant à faire ranger la Pellagre parmi les maladies déjà connues. Objections; détails concernant les différens systêmes des Médecins italiens et allemands à ce sujet.

LES paysans qui habitent isolément dans les campagnes du Milanais, et dans celles des Etats circonvoisins, sont généralement très pauvres; et, malgré

la fertilité de leur territoire, ils ont dans tous les temps, par diverses causes, mené une vie excessivement misérable ; en conséquence, ils sont sujets aux maladies qui naissent directement d'une constitution foible, et à celles qui sont dans tous les pays, et pour tous les animaux possibles, la suite d'une altération des solides et des fluides, consécutive et due au plus mauvais régime.

Il y a environ trente ans, que les médecins de ces contrées virent augmenter le nombre et l'intensité des symptomes d'une maladie légère d'abord, assez fréquente, et qu'on connoissoit depuis longtemps sous le nom de mal rouge (1). Ils observèrent une foule de phénomènes, dont la réunion composoit un état tel que la mort lui succédoit presque toujours, et ne trouvant point dans les Nosologies alors existantes, une maladie distincte (2), à laquelle ils pussent rapporter tous ces signes, ils conservèrent à celle-ci le nom que le vulgaire lui donnoit. C'est celui de *pellagra*, à cause du principal symptôme, qui est une affection cutanée ; ce mot signifie *peau malade ;* c'est de cette affection que des médecins italiens, hollandais et allemands, ont fait une maladie nouvelle ; ils l'ont décrite comme telle ; ont volumineusement disserté sur ses causes, sa marche, ses terminaisons et les moyens curatifs à employer contr'elle ; nous dirons sur chacune de ces choses, ce qui nous paroît le plus propre à fixer

---

(1) On verra par la suite ce qu'il faut entendre par le *mal rouge ou mal du maître,* en italien *male rosso, del padrone :* mais il n'est pas inutile de dire d'avance que c'est un des principaux signes d'une aptitude particulière du corps à présenter un jour tous les funestes symptomes qui vont être décrits sous le nom de la pellagre. Il faut espérer que les médecins italiens, à l'imitation de ceux de France, abandonneront bientôt ces dénominations vagues tirées d'un signe variable ou d'un accident, et qui n'apprennent rien, ni sur la cause, ni sur le siége des maladies.

(2) *Cuinam classi adscribendus esset morbus.* VIDEM.

l'opinion des praticiens, et à la faire classer, d'après les connoissances actuelles de la pathologie anatomique.

On étoit loin, il y a trente ans, de tendre à réduire les maladies proprement dites à un petit nombre d'affections primitives, que l'esprit d'analyse doit peut-être encore diminuer un jour; il suffisoit au contraire d'un seul symptôme accidentel ou sympathique, mais dont la liaison avec la maladie principale échappoit, d'un simple épiphénomène, pour faire inventer un nom nouveau et multiplier ainsi les espèces. Il faut donc pardonner aux médecins de ce temps, d'avoir décrit comme une maladie, un symptôme apparent, accompagné d'une foule de phénomènes communs à la pellagre aussi bien qu'à d'autres affections. Mais il mérite sans doute d'être étudié, à cause de son endémicité et de l'étendue qu'il occupe dans un pays voisin du nôtre et sous le double rapport de l'art de guérir, et de la philosophie, il est peut-être de quelque importance de l'apprécier à sa juste valeur.

Quoique la France ne présente dans aucune de ses provinces (1) la pellagre et ses affreux accompagnemens, elle ne peut manquer d'exciter l'intérêt des vrais praticiens, et l'on verra, par ces recherches, qu'elle a donné lieu à beaucoup d'écrits peu connus jusqu'à ce jour des médecins français.

L'affection exanthématique qui constitue, selon la plupart des auteurs, la pellagre, se distingue des autres affections cutanées par le caractère de l'éruption et à la manière dont elle se fait; par sa pertinacité; à une sensation d'ardeur qu'elle excite dans les endroits affectés, et ces endroits sont

(1) Le Piémont étant aujourd'hui réuni à la France il devient plus important encore de faire connoître cette maladie d'une manière précise; mais c'est principalement au voisinage de la capitale du royaume d'Italie, qu'elle exerce ses ravages.

le plus ordinairement, les bras, le dos des mains, celui des pieds et le col; on la reconnoît encore (la pellagre) aux effets étonnans qu'elle produit sur le cerveau et à d'autres maux graves, dont elle est accompagnée et suivie. Les médecins milanais sont les premiers qui l'aient fait connoître; Frapolli, le premier de tous, l'a décrite en 1771(1). Videmare(2), Gherardini (3), Strambio (4), l'ont regardée comme une maladie endémique, propre au seul territoire de Milan, mais on n'a pas tardé à la reconnoître dans beaucoup de lieux circonvoisins, et notamment dans les Etats de Venise. Odoardi, médecin de Belluni, la décrite sous le nom de scorbut des Alpes; Fanzago l'a trouvée dans les hôpitaux de Padoue, et dans le Vicentin. Albera (5), Soler (6), Titius (7), l'ont observée dans beaucoup d'autres lieux, d'où il est raisonnable de conclure qu'elle est endémique dans presque toute la Lombardie, et non pas circonscrite, comme on l'avoit prétendu d'abord, aux campagnes qui entourent la ville de Milan.

Le temps où la pellagre a commencé à se manifester, n'est pas bien certain, et l'on ne sait pas au juste si elle a été connue des anciens; cela n'est pas probable (8); à moins qu'elle ne fût connue

---

(1) *Animadversiones in morbum vulgò pellagram. mediol. ann.* 1771.

(2) *De quâdam impetiginis specie dispositio. mediol. ann.* 1790.

(3) Della pellagra descrizione, di Michæle Gherardini.

(4) *Obs. fact. in nosoc. pellagrorum med., ab anno* 1785, *ad an.* 1787.

(5) Trattato teorico pratico delle malatie del insolato di primavera, ann. 1784.

(6) Osservazioni teorico-pratiche sopra la pellagra, 1791.

(7) Pellagræ morb. int. insub. austr. agricr. grassantis pathologia, Leips. 1792.

(8) Ce doute est celui des Auteurs dont on veut, avant tout, faire connoître les opinions sur la pellagre, mais plusieurs médecins modernes la regardent comme une affection

jadis sous le nom de *pellarella*, nom assez analogue à celui de pellagre, car en 1518, on désignoit, dans les Capitulaires, la *pellarella* comme une des maladies qu'on pouvoit admettre dans les hôpitaux; mais, selon Astruc (1), on employoit ce nom pour désigner la maladie vénérienne. Ghérardini prétend que les Auteurs anciens n'ont jamais donné la description exacte de tous les accidens qui se manifestent dans la pellagre; et il remarque que Ramazini lui-même, qui a observé avec tant de soin les maladies des différentes classes d'artisans, et qui vivoit près du duché de Milan, n'a rien écrit à ce sujet.

Cependant, des vieillards du pays, consultés par ce même Ghérardini, se sont accordés à dire qu'on connoissoit cette maladie dès le temps de leur jeunesse, mais sous le nom de *mal rouge*. C'est aussi le sentiment de ceux que Strambio a consultés; on ne sait donc pas le moment précis de la naissance de la pellagre, mais si elle est ancienne, ce n'est que depuis soixante ans environ qu'elle a fait de grands progrès. Moscati, Jansen, Fanzago, Odoardi, Soler, et une foule d'autres médecins, dignes de foi, s'accordent tous à la regarder comme une affection nouvelle, et tout semble prouver en effet qu'on ne la connoissoit nullement avant l'an 1715.

Les opinions des praticiens qui ont cherché les causes de la pellagre, diffèrent et même sont opposées. Frapolli, médecin de Milan, la regarde comme une maladie endémique, mais non héréditaire ni contagieuse; Strambio qui en a traité, *ex*

---

des membranes muqueuses, comme un symptome d'une foiblesse générale qui occasionne différens effets, et des réactions peu connues dans certains systêmes; ils pensent que, les mêmes causes ayant éternellement produit les mêmes effets, la naissance de la pellagre a pour époque le temps où a commencé la vie misérable des habitans de la Lombardie. C'est donc ici à l'histoire à éclairer la médecine.

(1) Mal. Ven. T. I.

professo, comme médecin d'un Hôpital fondé exprès pour les pellagreux des campagnes du Milanais, et chargé de l'observer avec le plus grand soin, Strambio, dis-je, qui l'a étudiée sous tous les rapports, dans une pratique de plusieurs années, l'a reconnue pour être une maladie héréditaire, mais qui ne se communique point par contagion; et l'ayant rencontrée chez de certains individus, et même chez quelques enfans à qui on ne pouvoit soupçonner qu'elle eût été transmise par leurs parens, il pense que, dans certains cas, elle peut naître spontanément. Au contraire, Ghérardini assure qu'elle n'est ni contagieuse ni héréditaire. Albera dans la dissertation déjà citée, la fait naître principalement de l'insolation, réunie cependant aux autres causes généralement admises par les auteurs, et qui se réduisent à peu-près à la qualité des alimens, et au défaut de transpiration; Soler, la range au nombre des maladies sporadiques; mais Titius cite un fait qui semble indiquer qu'elle est contagieuse (1). Cet exemple de contagion, qui est unique dans l'histoire de la pellagre, consiste dans le fait suivant : un bûcheron de Pontremoli descendit des montagnes, dans le Milanais, avec deux de ses compagnons, dans l'intention de chercher du travail pour gagner leur vie; au bout de quelques mois, ils retournèrent dans leur pays, où la pellagre est inconnue, et le bûcheron en fut dit-on attaqué, mais seul et sans qu'il l'ait communiquée à personne; que signifie une semblable observation, et si sommairement rapportée?

Si l'on considère la pellagre, sous les rapports des sexes, de l'âge, et de la condition des personnes qui en sont attaquées, les observations semblent prouver qu'elle est plus commune chez les femmes que chez les hommes; elle est égale-

(1) *Franck delect. opusc.* T. xij. page 155.

ment plus fréquente dans un âge fait que pendant la jeunesse, et moins rare encore dans celle-ci que dans l'enfance; mais relativement à la condition ou à l'état des pellagreux, les médecins ne sont pas d'accord; les uns veulent que la pellagre n'attaque que les paysans et particulièrement ceux qui travaillent à la terre et sont exposés journellement au soleil, les autres disent qu'elle attaque indifféremment les personnes de tous les états, mais ils ne citent pas d'observations, ou du moins pas en assez grand nombre pour appuyer cette dernière opinion; et tout s'accorde pour faire penser qu'il n'y a véritablement que les gens vivans dans la campagne, et d'une certaine manière, qui y soient sujets; il paroît aussi que l'âge viril est celui dans lequel la pellagre attaque le plus fréquemment, puisque sur cent vingt-six observations de pellagreux, fournies par Strambio, on trouve que les sujets attaqués l'ont été, sous le rapport de l'âge, dans la proportion suivante; savoir : quinze de un an à vingt-cinq, vingt-neuf de vingt-six ans à trente-cinq, soixante-sept de trente-six à soixante, et trois seulément de soixante-quatre à quatre-vingt ans.

Soler (1), en dissertant sur la nature de cette maladie, en distingue deux sortes qu'il désigne par les noms de sèche et d'humide; il attribue la pellagre

---

(1) On trouvera peut-être inconvenant que je rapporte, quoique très-succinctement, l'opinion des principaux auteurs sur la pellagre, avant d'avoir dit ce que c'est ou du moins d'avoir mis à portée d'en juger par des faits, ce n'est cependant pas sans dessein, que j'en agis ainsi. Ces recherches ont un double but, le premier de faire connoître les auteurs, et d'éviter à d'autres la peine que j'ai prise, de lire une assez grande quantité d'ouvrages prolixes et inutiles; le second de faire connoître l'affection elle-même. L'énoncé du sentiment des praticiens qui l'ont vue et traitée, devoit, ainsi que l'histoire de la maladie, précéder toutes

sèche au tempérament robuste, aux lieux élevés, à l'air sec et vif; la seconde espèce au tempérament pituiteux, aux lieux bas et humides : il indique une apparition différente de l'erythême et une marche différente aussi dans l'une et l'autre espèces; Strambio a observé également que la marche de cette maladie n'est pas la même dans les lieux bas et humides, que dans les lieux élevés et arides. Allioni, qui l'a étudiée avec le plus grand soin, avoue qu'il existe en effet quelques dissemblances entre les pellagreux, lesquelles paroissent dépendre du tempérament de chacun et de la nature du sol qu'ils habitent; mais il ne croit point que ces variétés soient assez marquées pour être regardées comme des différences essentielles, et il observe qu'il a vu souvent dans le même individu la pellagre paroître d'abord humide, et ensuite se transformer en sèche, *et vice versâ*.

Quelques auteurs reconnoissent à cette maladie, quatre périodes ou degrés, qu'ils appellent états: le premier est celui de l'éruption, avec quelques autres accidens, car celle-ci étant opérée, les malades commencent à se sentir étourdis et à se plaindre de maux qui dépendent d'un excitement du cerveau et des nerfs. Les malades passent au second degré, lorsque d'autres incommodités surviennent, ou que les premières sont portées à un degré beaucoup plus fort; incommodités qui les tourmentent longtemps et les réduisent enfin au troisième état de la maladie : alors, à force de nouvelles éruptions et d'atteintes repétées, portées sur le cerveau et les nerfs, les malades se trouvent réduits au point non seulement de n'avoir plus d'espoir de

---

es observations; les dissertations des auteurs, l'extrait même le plus court de leurs ouvrages, eussent sans doute paru trop longs encore après l'exposé des faits et l'établissement des conséquences naturelles qu'on en peut tirer.

guérison, mais même sont très-éminemment menacés de perdre promptement la vie. Quelques auteurs ont divisé les états de la pellagre d'une manière différente de celle-ci, qu'ils distinguent toujours par des accidens plus ou moins intenses; on verra par les observations et dans la marche de la maladie, si ces divisions sont arbitraires et systématiques.

Ceux qui, en traitant de la pellagre, l'ont regardée comme une maladie spontanée, en attribuent les causes primitives à la mauvaise nourriture, à l'usage continuel de farines non fermentées, à l'habitation dans des lieux étroits, sales et mal aérés, à une boisson d'eaux stagnantes et corrompues, au manque absolu de vin, toutes choses qui vicient les digestions et altèrent les humeurs; mais si toutes ces causes réunies peuvent produire la pellagre, il paroît, d'après d'autres observateurs, et les objections de Strambio, que chacune d'elles isolée n'est pas capable de le faire. Plusieurs des praticiens qui ont écrit sur cette affection, regardent même comme insuffisantes toutes les causes réunies auxquelles on l'attribue, et veulent qu'elle soit héréditaire; c'est le sentiment de Jansen, et Titius ainsi que lui, pense que la cause de la pellagre n'est pas encore bien connue et doit être quelque principe contagieux qui affecte d'abord le cerveau et les nerfs (qui y sont disposés), ensuite se porte symptomatiquement à la peau, et produit les accidens que celle-ci présente; ce sentiment est aussi, à peu de chose près, celui de Vanderneuvel.

Mais voici d'autres assertions concernant la pellagre, sur lesquelles tous les observateurs sont d'accord, et qu'ils émettent tous; 1°. c'est un caractère propre à cette maladie, d'être cachée dans son invasion, et de marcher sourdement longtemps avant qu'on soupçonne son existence; elle ne cause, dans les premiers temps, à celui qu'elle attaque, ni foiblesse ni mal-aise, et il en porte le germe en lui sans s'en apercevoir; cependant, en examinant

avec attention celui qui doit en être tôt ou tard attaqué, on peut lui reconnoître quelques signes extérieurs que ne présentent point les autres individus ; une espèce de dartres légères ou des taches blanches et rougeâtres, que, dans le principe de la maladie, on nommoit mal rouge (1) ou le mal du maître, paroissent et disparoissent alternativement sur diverses parties du corps, et par là n'attirent ordinairement l'attention ni du malade, ni du médecin. Tels sont les seuls avant-coureurs, mais les avant-coureurs certains d'une maladie qui réduit enfin ceux qu'elle attaque à l'état le plus déplorable, et finit par leur causer la mort.

Avant d'exposer avec méthode les causes, les symptômes, la marche et la terminaison de la pellagre, Titius n'a pas cru inutile de tracer le tableau du genre de vie de ceux qu'elle attaque. Il paroît certain d'abord, selon cet auteur, qu'une seule classe d'homme y est sujette ; c'est celle des cultivateurs vivans épars dans la campagne : les habitans des villes, des bourgs et des villages en semblent tout à fait exempts. Strambio, parmi un grand nombre de malades qu'il a traités, n'a jamais vu qu'une jeune fille attaquée de la pellagre, quoiqu'elle fût née à Milan, et qu'elle n'eût jamais habité les champs ; tous ceux qui l'ont rencontrée dans leur pratique, ne l'ont jamais vue que sur de pauvres et malheureux cultivateurs ; en effet, quelque misérables que soient certains habitans des villes, leur sort n'est pas comparable à celui des habitans des campagnes; il est plus doux

(1) Il ne faut pas confondre le mal rouge des Italiens, avec ce qu'on nomme en français le mal rouge de Cayenne qui, comme on sait, est une espèce de lèpre. On trouvera néanmoins, par la description de l'affection cutanée des pellagreux, une certaine analogie entre celle-ci et l'éléphantiasis, au point que plusieurs auteurs ont pensé que la pellagre n'étoit qu'un reste de l'ancienne lèpre, mais les deux maladies diffèrent sous plusieurs rapports.

ou du moins un peu plus sain que celui des paysans de la Lombardie, gens encore attachés, pour ainsi dire, à la glèbe, et dès l'enfance dans une espèce de servage (1).

Titius et Strambio ont savamment combattu les nombreuses hypothèses de certains auteurs qui trouvent la cause de la pellagre dans un peu d'ivraie, dans une certaine quantité de bled ergoté, ou quelqu'autre vice semblable de la nourriture; c'est dans l'ensemble de mille circonstances affoiblissantes réunies, qu'ils veulent avec raison qu'on la cherche, et l'on peut nommer en effet, avec Titius, la pellagre *la maladie de la misère*. L'on en jugera par les détails suivans; les habitans du Milanais et des campagnes environnantes sont presque nuds en tout temps, dorment souvent sur la terre, sous un ciel tantôt brûlant et tantôt très-froid, à cause des hautes montagnes qui entourent le pays Lombard; ils sont conséquemment exposés à toutes les intempéries des saisons; chez ces misérables cultivateurs, la santé d'un enfant est déjà en danger lorsqu'il est encore dans le sein de sa mère; la dureté des travaux auxquels les femmes même sont condamnées par le besoin, fait leur premier malheur (2)

---

(1) Il faut entendre ceci d'une époque antérieure à la révolution française; j'ai vu, en 1787, la pellagre dans la Lombardie, et je ne l'ai trouvée que sur des gens dont le sor étoit le même que celui des serfs les plus misérables; ce hommes travailloient en vain, quoique continuellement, pou gagner leur subsistance dans un pays où tout est abondant L'avarice des fermiers en chef, constamment pressurés auss par leurs maîtres, les accabloit de travail, sans jamai augmenter leur salaire, et il n'y avoit presque, pour le pay san, que deux partis à prendre, celui de mourir de misère ou celui d'exercer le brigandage; aussi beaucoup prenoient ils ce dernier parti.

(2) Dans la Lombardie, plus encore que dans le reste d l'Italie, ce sont les femmes qui bêchent la terre, et, malgr la légéreté du sol, ce travail est très-pénible, à cause d l'ardeur du soleil.

Si l'enfant échappe aux dangers qui environnent sa naissance, il ne jouit presque jamais du bénéfice qu'ont les autres animaux, de trouver une nourriture saine et abondante dans le lait de leur mère ; la maigreur, le peu de force de celles-ci, et le défaut d'une nourriture suffisante, sont cause qu'elles en manquent ou que la qualité en est altérée ; si par hasard une paysanne, jeune encore et un peu vigoureuse, a du lait en abondance, pressée par l'appas d'un foible gain, elle en prive son fils pour le donner à celui d'une citadine : ainsi le premier, l'unique fondement de la santé est ravi aux jeunes paysans ; cependant, pour appaiser leur faim, on y supplée par le plus détestable aliment ; de l'eau souvent croupie et un peu de farine de bled de Turquie remplacent le lait ; cette matière nutritive qui n'est point en rapport avec les forces digestives de l'enfant, est mal élaborée et devient la source d'une foule de maux ; l'âge qui suit la première enfance, n'est pas plus heureux : forcés de partager trop tôt les travaux de leurs parens, les adolescens sont chargés de fardeaux et de fonctions au dessus de leurs forces ; des sueurs abondantes excitées encore par le climat, les énervent et les dessèchent, et une nourriture insipide, donnée d'une main avare, suffit à peine à réparer leurs pertes. Ils sont cependant dans l'âge de la croissance, temps où les alimens abondans sont indispensables, et leur corps, brisé de travail avant le temps de sa force, et tout à la fois excédé de besoin et de fatigue, perd sensiblement de ses facultés végétatives. On voit ces êtres rester foibles et petits ; ils n'atteignent point l'état de vigueur des autres hommes, sont vieux prématurément, maigres, cacochymes toute leur vie, et décrépits à cinquante ans, comme les autres hommes le sont dans la plus extrême vieillesse ; nourris toute l'année d'un pain mal fermenté, lourd, presque cru et humide, des bouillies de farine de maïs, et de légumes secs assaisonnés avec un peu d'huile ou de lard rance, sont leurs seuls alimens solides ; un bouillon composé de riz, de pois

et de choux, que la cherté du sel les empêche d'assaisonner suffisamment, est le plus savoureux de leurs mets; jamais de viandes fraîches, d'œufs ou de bon laitage; ils ne boivent, dans beaucoup d'endroits, que de l'eau souvent stagnante et peu saine, ou une espèce de piquette nommée *posca* (1), plus malfaisante encore.

Leurs habitations offrent un spectacle non moins misérable, et la demeure la plus mal-saine. Des cabanes étroites, basses, sales, et obscures, leur servent de maisons; l'été, l'air y est corrompu par la chaleur, les fermentations, la façon des fromages et par les vers à soie qui courent partout; c'est là qu'ils viennent se délasser des travaux énervans des champs; lorsque la rigueur de la saison les force d'abandonner la campagne, ils se réfugient dans les étables, pêle-mêle avec leurs animaux domestiques; ils s'enferment avec soin; une porte étroite et fermée avec d'autant plus de précautions, qu'ils craignent beaucoup le froid auquel ils sont très-sensibles, est le seul endroit par où passe de quoi entretenir la respiration; jamais dans ce lieu l'air n'est renouvellé; la chaleur la plus pernicieuse y règne; une famille souvent nombreuse y est entassée; les immondices inséparables de l'habitation, la malpropreté des couchers communs, la vermine, tout concourt à répandre dans ces lieux une odeur infecte, et en fait des foyers de putridité; l'atmosphère y est si épaisse et si corrompue qu'on a peine à concevoir comment des animaux peuvent y vivre; c'est cependant là que ces hommes demeurent des semaines entières, ensevelis dans l'ordure. Doit-on s'étonner si ces infortunés sont foibles, tristes, cachectiques et maladifs: si les femmes, qui n'ont point de jeunesse, et à vingt ans en paroissent quarante, ont une menstruation difficile et irrégulière

(1) La *posca* est un mélange d'eau et de quelques débris de la vendange, remplacés souvent par de mauvais vinaigre

des avortemens fréquens, des couches laborieuses et souvent funestes ! aussi, cette classe d'hommes tout à fait dégénérée a-t-elle toujours les premières voies en mauvais état : les saignées leur sont tout à fait funestes, et, suivant les praticiens du pays (*STAMBIO dissertationi sulla pellagra*, etc.), les vomitifs sont les moyens qu'on emploie le plus heureusement dans le commencement de presque toutes leurs maladies; il est donc vrai que partout où les animaux sont soumis à un travail forcé et constant, partout où ils manquent des premiers soins et d'une nourriture suffisante, on les voit peu à peu dégénérer, devenir tristes, galeux, malades; l'espèce s'abâtardit, et la vieillesse et la mort arrivent avant le temps.

Maintenant, que l'on connoît quels hommes attaque la maladie décrite sous le nom de pellagre, essayons de tracer sa marche, toujours suivant les auteurs, et en attendant des observations assez multipliées, mais malheureusement incomplètes.

Les symptômes de la pellagre sont divisés par les médecins, notamment par Strambio (1), en symptômes externes, ou qui se manifestent à la surface du corps, et en symptômes internes, c'est-à-dire en signes qui semblent dus à l'affection de quelque organe intérieur; parmi les premiers, on compte la chute des cheveux, les rugosités de la peau, des taches de diverses couleurs, rouges, blanches, semblables aux échymoses du scorbut; l'accroissement des ongles, leur distorsion, et enfin une desquammation plus ou moins étendue, qui ordinairement se manifeste spontanément sur le col, le dos des mains, celui des pieds, mais qu'on peut déter-

(1) Nous rapportons de préférence les recherches et les opinions de ce praticien distingué, parce qu'il a été plus à portée que tout autre de bien voir, et que la bonne foi et la candeur paroissent avoir dicté son ouvrage, tandis que ceux des autres laissent toujours apercevoir un esprit de système.

miner à volonté, par l'insolation dans toutes les régions du corps, et même sur le visage : pour l'ordinaire cette partie n'en est point affectée; mais présente simplement quelques tubercules ou seulement un épaississement de la peau du front et des joues.

Les signes nommés internes sont en beaucoup plus grand nombre ; pour les rapporter sans en omettre aucun, il faut suivre les diverses altérations que peuvent éprouver toutes les fonctions; ainsi, en commençant par la tête, on trouve que les pellagreux présentent les signes multipliés que l'on doit rapporter à l'affection de l'organe encéphalique et des nerfs, comme le délire tantôt aigu, et tantôt chronique, des maux de tête dans certaines parties du crâne ou dans la totalité, des douleurs lancinantes, déchirantes, ou sourdes et obtuses, des tintemens d'oreilles, un bruissement continuel, l'obscurcissement de la vue, les convulsions des yeux, l'embliopie, etc.

Les mouvemens spasmodiques des muscles du visage, ensuite la rigidité du col, l'impossibilité des mouvemens partiels, une roideur dans tout le tronc, qui cause souvent des chutes, un frémissement tout le long de la colonne vertébrale, et quelques autres nuances dans l'affection nerveuse, complètent la série des symptômes sympathiques. Mais il en est d'autres qui dépendent de l'affection sympathique d'autres organes aussi nécessaires à la vie ; ainsi, dans de certains momens, les malades paroissent éprouver une grande difficulté de respirer, ou des douleurs à la poitrine, au foie et dans les entrailles ; ils sont entraînés involontairement dans une course rapide, au bout de laquelle, succombant à leur foiblesse, ils tombent sans connoissance et sans mouvement.

Mais un signe bien remarquable chez les pellagreux, c'est une sputation aussi fréquente qu'incommode, une abondance de sucs blancs et d'une saveur salée qui découlent constamment, dans cer-

tains temps, de leur bouche déformée et béante, sur laquelle est peinte l'imbécillité qui fait souvent la terminaison la plus favorable de eette maladie. Cette humeur glaireuse et salée est un symptôme si constant, que dans quelques contrées, on ne connoît la pellagre, que sous le nom que lui a mérité cette évacuation (1).

Les symptômes gastriques se composent de vomissemens bilieux, et d'une abondance de saletés dans l'estomac, qui rendent, comme on l'a déjà dit, les émétiques utiles à plusieurs reprises dans le traitement de la pellagre ; les viscères du bas ventre participent tous plus ou moins consécutivement à cet état, et c'est presque toujours par les maladies colliquatives, les engorgemens et les hydropisies, que se termine le sort des malades, lorsque les fièvres adynamiques et ataxiques ne les ont point fait périr d'abord (2). Enfin, des sueurs sales et fétides, une ardeur brûlante dans la paume des mains et sous la plante des pieds, très-douloureuse et presque sans rémission, une infiltration du tissu cellulaire et tous les symptômes des affections tant aiguës que chroniques de diverses membranes, et surtout des muqueuses, sont encore des signes qu'on remarque dans la pellagre. On conçoit facilement, d'après cela, quelles doivent être les maladies avec lesquelles la pellagre se complique, en général elle est presque toujours accompagnée de quelques-unes de celles que Brown appelle asthéniques, il est rare de voir ses complications avec des phlegmasies; cependant, dans

(1) Dans quelques lieux, les paysans appellent la pellagre *la salcedine*, en français *sallure*. Je mets ce signe au nombre des symptômes de la pellagre, quoique Strambio pense différemment, et veuille que ce soit le signe d'une autre maladie, comme on verra par la suite ; on jugera s'il a raison.

(2) *De pellagrâ observationes.*
Annus primus, 1786.
Annus secundus, 1787.
Annus tertius, 1785.

la jeunesse, et lorsque le sujet irritable éprouve une forte réaction, la pellagre se trouve réunie à des maladies inflammatoires, et veut un régime antiphlogistique (1).

Le pouls est petit, lent, peu fréquent, la fiévre n'est point ou est peu sensible, ou bien, dans les cas où elle se montre avec quelque force, elle constitue presque toujours une maladie à part; c'est ainsi que la pellagre suit ou accompagne souvent les fiévres intermittentes, celles nerveuses ou muqueuses, et est terminée par la fiévre de consomption.

Dans cette maladie, on remarque encore tantôt un appétit désordonné, tantôt l'anorexie la plus complette, une soif plus ou moins intense; la tristesse la plus profonde et la mélancolie poussée au point de porter les malades à se détruire. L'imbécillité qui succède au délire, laisse sur les pellagreux qui n'ont point succombé à quelqu'affection aiguë, de longues et tristes marques d'une dégénérescense du moral égale à celle du physique.

Mais l'on chercheroit en vain, si ce n'est dans le cerveau, par l'autopsie des cadavres, les traces de la pellagre; quelquefois même les malades meurent sans présenter d'amaigrissement sensible ni aucun des signes d'énervation qui accompagnent ordinairement la terminaison des maladies chroniques.

Pour achever de faire connoître les symptômes énumérés et l'ordre dans lequel ils se succèdent, il faut passer à une légère discussion des plus importants, toujours d'après les auteurs qui nous servent de guides (2). Lorsque pendant plusieurs

---

(1) Strambio remarque à ce sujet, qu'alors le médecin est très-embarrassé, parce qu'il se trouve entre des indications différentes et opposées: celle contre l'inflammation, qui est d'abattre les forces, et celle de combattre la pellagre qui demande qu'on les relève et qu'on les excite.

(2) Titius, ouvrage déjà cité.
Franck, *idem*.
Jansen, *idem*., etc.

années, les symptômes les plus foibles, tels que des éphelides, des taches de différentes couleurs sur la peau, ont paru et disparu tour à tour, il arrive enfin au printemps que ces éruptions sont plus intenses et qu'elles sont accompagnées de symptômes plus graves. Dans les premiers jours où les paysans se trouvent exposés à l'ardeur du soleil, ils sont pris d'un léger mal de tête, et l'épiderme de la peau des mains et des pieds, qu'ils portent toujours nuds dans ces contrées, se soulève en vésicules semblables à celles que cause la brûlure; d'autres fois la peau se gerce, se fendille et présente une surface comme écailleuse; si les malades ne se retirent pas promptement hors de l'atteinte du soleil, et s'ils ne cessent leurs travaux, ce qui arrive très-souvent qu'ils ne font pas, ils sont tout à coup saisis d'un tremblement général, de vertiges, et tombent, à l'instant où ils ne s'y attendent pas, sans connoissance et comme frappés de la foudre: ils restent dans cet état jusqu'à ce qu'on les ait transportés à l'ombre; bientôt l'éruption qui s'est manifestée sur la peau, s'affaisse, se dessèche et disparoît; les pellagreux reprennent leurs travaux qu'ils ont à peine discontinués, en attendant une nouvelle attaque. Telle est la première période de cette maladie qui revient tous les ans au printemps chez certains sujets; elle continue ainsi pendant de longues années sans augmenter d'intensité; mais chez la plupart, lorsqu'elle a parcouru les mêmes périodes pendant deux ou trois ans, les symptômes concomitans deviennent si violens, que les pellagreux sont forcés d'abandonner tout à fait leurs travaux, non seulement au printemps, mais même presque toute l'année, et ils conservent des infirmités qui ne disparoissent plus avec l'éruption cutanée: alors commence véritablement le second état de la maladie, et c'est à cette époque seulement que ces gens de peine, accoutumés à la vie la plus fatigante et la plus dure, se trouvent assez malades

pour implorer les secours de la médecine et des hôpitaux.

Le prémier et le plus important des symptômes de la pellagre, dans les premières années de l'invasion, est donc l'affection cutanée et la desquammation qui, peu à peu augmentée, finit par altérer et même par désorganiser la peau ; cette desquammation pellagreuse n'est autre chose qu'une éruption érysipélateuse ou un simple érithème ; quelques auteurs (1) ont dit qu'elle étoit accompagnée d'un prurit brûlant, que la peau devenoit rugueuse et se fendoit en sillons profonds (2). Strambio avoue qu'il a vu beaucoup de pellagreux qui se plaignoient d'une ardeur brûlante dans les parties attaquées de cet érysipèle, mais qu'il ne les a point vus ayant un prurit ; que le seul cas où ils éprouvent une démangeaison incommode, c'est quand il leur survient une éruption semblable à la gale, ce qui arrive parfois ; mais il est à remarquer à ce sujet, qu'on ne peut confondre les boutons qui couvrent quelquefois les articulations des pellagreux, avec la gale, quelque ressemblance qu'ils aient, puisqu'ils ne sont pas contagieux ; il ajoute qu'il n'a vu de ragades et les oncles déformés, que chez ceux qui unissoient à la pellagre, une affection *licheneuse* ou herpetique, à laquelle ces vices sont propres.

Il distingue trois sortes de desquammations pellagreuses ; la première, qu'il appelle érysipèle simple, fait ressentir au dos des mains, un sentiment de chaleur, auquel succédent promptement la rougeur et la séparation de l'épiderme sous la forme d'écailles ; dans la seconde espèce qu'il nomme érysipèle phlicténeux, l'épiderme se sépare du derme, et s'éleve en larges vessies pleines d'une sérosité jaunâtre, plus ou moins abondante, semblable à

---

(1) Gherardini, Albera.
(2) Dissertaz. sulla pellagra.

celle de la brûlure ; enfin la troisième manière dont l'érysipèle se manifeste, est appelée simplement desquammation, et dans cette sorte, la plus fréquente de toutes, la peau se noircit, se dessèche, et se détache sans qu'il survienne aucune cuisson ni aucune rougeur.

La desquammation est produite par une cause externe, l'insolation ; elle n'a jamais lieu que sur les parties exposées au soleil ; si le malade l'évite, il est exempt de ce symptôme de la pellagre, et si même la peau étant déjà attaquée, il se tient avec soin à l'ombre, sa peau redevient lisse et polie ; cependant on sent assez que, pour que l'exposition au soleil produise une desquammation, il faut le concours de quelque cause interne, autrement cette affection seroit commune à tous les cultivateurs qui y sont également exposés ; elle ne seroit point non plus exclusive à certaines contrées et à certains individus ; peut-être tient elle au tempérament : au moins celui qui n'a point la disposition nécessaire, ne voit point sa peau peler, ou éprouve, avant que ce symptôme se manifeste, un affoiblissement très-considérable, tandis que celui qui au contraire porte la cause interne en lui-même, gagne la desquammation pellagreuse par une très-légère exposition à l'action des rayons du soleil ; d'ailleurs, si elle dépendoit uniquement de l'ardeur de cet astre, ne la verroit-on pas plutôt dans l'été et plus prononcée lorsque le soleil a plus de force, tandis que le contraire a lieu. En effet, la desquammation se montre avec toute son intensité pendant le printemps, et diminue quand la force du soleil s'est accrue : il y a donc, ainsi que pense l'avoir prouvé Gherardini, une cause interne, que l'insolation détermine à agir au dehors ; mais cela ne suffit point encore ; il faut que, par une disposition particulière, impossible à connoître (1), cette matière quel-

(1) Il n'est pas besoin d'avertir de nouveau que le sentiment que j'émets ici est celui des médecins qui ont traité de

conque soit propre à produire cette éruption, puisqu'il se rencontre des pellagreux déjà avancés dans la maladie, c'est-à-dire, ayant, dans un degré éminent, les autres symptômes, chez qui l'insolation ne produit que très-peu de desquammation, ou même point, tandis que d'autres moins avancés en éprouvent une très-forte et très-violente.

Le malade pellagreux peut, en se garantissant de l'influence du soleil, éviter toute espèce de desquammation, sans pour cela être exempt de la maladie; l'érysipele, à la vérité, a lieu au printemps, disparoît en été, se renouvelle quelquefois en automme, et cesse entiérement pendant l'hiver; mais c'est aussi dans le printemps que se font sentir, avec plus d'intensité, tous les autres symptômes dont plusieurs persistent pendant toute l'année, et il y a des pellagreux qui éprouvent toute la série des phénomènes internes de la maladie, sans offrir aucun de ses caractères extérieurs.

De même que le mal rouge, où ces tâches de diverses couleurs, précurseurs de la pellagre, existent longtemps sur certains individus, sans leur causer ni la moindre incommodité, ni même d'inquiétude, de même l'érysipèle, qui n'est qu'un degré de plus dans la maladie, peut exister plusieurs années avec intermittence au printemps très-innocemment, quoi-

---

la pellagre; ils reconnoissent que l'action du soleil détermine l'afflux érysipélateux; ils auroient dû remarquer que cette cause ne pouvoit agir avec plus d'avantage qu'au moment où les paysans, dont on a dépeint la vie, sortent de leurs chaumières, encore tout remplis des mauvais sucs produits du régime affoiblissant qu'ils viennent de suivre, et pour ainsi dire, étiolés. Si la force que le calorique tend à produire dans tous les corps, peut faire travailler quelque organe (*Traité sur le Mode d'action du froid et du calorique, par M. Desrosières*), ne sont-ce pas les membranes muqueuses, et surtout la peau, exposée la première à une action vive et topique, dont l'action doit être augmentée?

qu'on n'y fasse rien. L'intensité de l'érysipèle ne répond point non plus à celui de la maladie ; un grand nombre de malades sont affectés pendant plusieurs années consécutives, ou avec peu de relâche, d'une desquammation régulière et forte, et la supportent facilement, sans éprouver autre chose que de légères incommodités au-dedans ; tandis que d'autres, qui éprouvent les céphalalgies, les convulsions, les vertiges, le délire, etc., parviennent à un degré avancé, et même désespéré de la maladie, et ne présentent cependant que de très-légères altérations de la peau.

Dans la pellagre, l'affection érysipélateuse n'est point comparable aux affections cutanées, qui surviennent dans d'autres maladies où elles se montrent critiques et salutaires ; ici elle ne procure point de soulagement des autres symptômes, et l'état d'un pellagreux n'est point amandé par l'éruption qu'on peut déterminer à l'extérieur. Il n'y a point non plus de différence dans les autres phénomènes de la pellagre, relativement à la nature de l'érysipèle, selon la division que nous venons d'établir. Il paroît donc naturel et censé de conclure qu'une desquammation produite à l'occasion d'une cause interne, desquammation qui peut être effectuée ou supprimée à volonté, indifféremment, qui ne correspond point à l'intensité des autres symptomes du mal, ni aux phases d'une maladie qu'elle n'accompagne même pas toujours, ne peut être avec cette maladie une seule et même chose, et ne la constitue pas essentiellement ; l'érysipèle n'est donc ici qu'un symptôme, et la pellagre n'est point uniquement une maladie cutanée.

Cette opinion a été combattue par d'autres observateurs ; Frapolli soutient que tant que l'affection externe conserve le caractère de simple érysipèle, les malades ne souffrent point d'autres maux, mais que lorsque la peau, devenue dure et calleuse à force d'érysipèles répétés, est gercée et ne peut plus se soulever et servir d'émonctoire ; alors les

malades commencent à ressentir la tristesse, la crainte, les vertiges, et les autres maux internes selon le même auteur encore, ces derniers symptômes sont toujours proportionnés dans leur intensité, au degré d'altération et de désorganisation de la peau ; c'est aussi le sentiment de Ghérardini : c'est aux faits à juger cette contestation et malheureusement les faits semblent égalemen partagés, ou plutôt les observations insuffisantes ne sont point assez détaillées à cet égard comme sous plusieurs autres rapports.

Le second des symptômes importans que l'on voit dans le premier état de la pellagre, c'est cette perte de connoissance qu'occasionne l'action continuée du soleil ; la force de cet astre dans ces contrées est telle qu'il n'est pas rare de voir, au printemps, les gens les plus sains frappés d'un mal de tête violent et opiniâtre, ou même d'apoplexie en traversant un espace de terrain peu étendu mais où rien ne met à l'abri du soleil : on ne doit donc pas s'étonner si la cause qui produit dans tous les pays du monde des phrénésies, des convulsions et la mort subite, cause, qui moins intense, est désignée sous le nom vulgaire de coup de soleil, réunie ici à l'éruption de la peau, son premier effet, en détermine encore de plus violens ; une action continuée, et qui exerce son empire sur des individus foibles dans leurs solides et pauvres dans leurs humeurs, ne peut être longtemps impuissante, et doit enfin amener des accidens, sinon mortels, du moins très-graves.

Il résulte de tout ce qui vient d'être dit, que le signe le plus apparent de la pellagre, celui qui a servi à lui donner son nom, quoiqu'il n'existe pas toujours, en seroit en effet le symptôme pathognomonique, si la pellagre n'existoit pas quelquefois sans éruption cutanée, car on ne voit point de croûtes prononcées, fruit de plusieurs érysipèles consécutifs causés par l'insolation, sur le dos des mains et des pieds, sans qu'il y ait disposition chez celui qui

les a, à offrir tous les autres symptômes de la pellagre (1).

Lorsque les vertiges ont forcé les pellagreux à cesser leurs travaux, ils se regardent comme vraiment malades, et c'est de ce moment qu'on a daté le second état de la maladie ; c'est alors que les symptômes nerveux jouent le principal rôle; c'est aussi le moment dans lequel la maladie est plus facile à distinguer et à reconnoître dans sa nature propre, puisqu'elle n'a point encore contracté de complications qui ne tardent pas ordinairement à survenir à cette époque. Il n'est pas douteux que l'affection cérébrale et nerveuse, occasionnée directement par une cause quelconque, n'influence bientôt toutes les fonctions, de manière à ce que les organes les plus essentiels à la vie, troublés dans leur action, deviennent le siége de maladies idiopathiques particulières, qui bientôt marchent indépendamment de la cause primitive et forment des affections encore plus graves qu'elles, et dont les effets sont la mort.

Ce second stade de la pellagre est marqué par une foule de symptômes variables, et qui ne sont pas les mêmes chez tous les individus ; c'est ainsi que chez les uns, l'affection du cerveau produit un délire aigu avec des signes de fureur, une loquacité étonnante, des convulsions où le malade déploie une grande force musculaire, le rire sardonique, le tétanos et des maux de têtes excessivement violens ; la durée de ce délire est courte, et il est sujet à récidive ; chez d'autres individus, le délire parcourt de plus longues périodes ; les

(1) Les croûtes qui tombent à la suite de l'érysipèle pellagreux ne sont autre chose que l'épiderme épaissi et desséché. Je regrette de n'en pouvoir présenter à présent une image fidelle ; mais on ne tardera point à en jouir, puisqu'on la trouvera dans l'une des belles planches dont le Dr. Alibert enrichit son ouvrage sur les Maladies de la peau.

malades, après une loquacité plus ou moins vive, des bruissemens et des tintemens d'oreilles, semblent uniquement occupés d'une seule idée, celle de se détruire; un *subdelirium*, un marmottement continuel, des plaintes mêlées de colère, sont les seules expressions qui sortent de leur bouche; n'étant point forcés de garder continuellement le lit il faut les suivre avec soin, si l'on veut éviter leur mort; l'envie de se détruire en pousse plusieurs à se frapper la tête contre les murs, mais c'est particulièrement vers l'eau qu'est leur propension, et l'on en a arrêté beaucoup qui étoient prêts à s'y jeter pour se noyer; au bout d'un temps plus ou moins long, ce symptôme, c'est-à-dire, le délire chronique, cesse, et les malades reprennent pour quelque temps l'usage de leurs facultés intellectuelles.

Les autres signes qui caractérisent encore le second état, sont ceux qui naissent d'une réaction plus ou moins vive; en général, c'est avec les symptômes nerveux que se manifestent les inflammations et les désordres des fonctions de différentes espèces; ainsi les pellagreux, à cette époque, éprouvent des maux de gorge, des pleurésies, etc., la sputation fréquente dont nous avons parlé, un appétit extrême, des vomissemens, les desirs vénériens, les tremblemens dans les membres, la carphologie, la nécessité de satisfaire quelques fantaisies, tous les symptômes qui accompagnent l'hypochondrie commençante, la tristesse, l'ennui, le dégoût de la vie et la facilité à se trouver exténués par le plus léger exercice, aussi bien que l'impossibilité de ramener leurs idées; tels sont les signes les plus constans du second état. Il faut y joindre, relativement à l'affection cutanée, que la peau désorganisée par les éruptions antérieures, commence à ne plus subir de nouvelles altérations et reste à peu pres toute l'année dans le même état.

On seroit loin de se faire une juste idée de la pellagre, si l'on croyoit que les périodes de cette

maladie sont si distinctes, que quelques symptômes qui appartiennent à un état ne continuent pas, et même n'empiètent point sur un autre ; ainsi, lorsque la pellagre est à ce point du second degré, elle touche de très-près à la troisième période, dans laquelle on va voir que les mêmes symptômes, augmentés et accrus, sont réunis à une foule de maladies consécutives, pour la plupart organiques et mortelles.

C'est dans le troisième état de la pellagre, qu'on trouve le plus de sujet de ces discussions médicales, dont les auteurs qui en ont traité ont été si prodigues ; en effet, c'est l'époque où la maladie, devenue plus sérieuse et plus grave, présente dans leur plus grande intensité les symptômes que nous avons fait connoître d'abord comme légers ; ainsi ce ne sont plus de simples taches qui couvrent la peau, ce n'est plus même une éruption périodique et annuelle, ce ne sont plus de légers vertiges, des maux de tête ou d'autres symptômes d'une réaction inutile ou dangereuse : les pellagreux offrent, à cette époque de leur maladie, deux tableaux également misérables ; le premier est celui de ceux qui doivent guérir, si on peut appeler de ce nom l'état dans lequel ils demeurent ; l'autre celui de ceux qui vont bientôt mourir.

Du nombre des premiers sont ceux chez qui les réactions sont foibles, le tempérament peu énergique, les femmes surtout, arrivées à un certain âge, ceux chez lesquels la pellagre n'a commencé à se manifester qu'après l'enfance(1), et qui n'ont point été la proie de quelque maladie aiguë ; tous ceux-ci deviennent des infirmes, à qui la pellagre semble ajourner de porter les derniers coups; ils demeurent

(1) Beaucoup d'enfans périssent avec les signes d'une pellagre future. Les fièvres intermittentes, le rachitis, la chlorose, les fièvres nerveuses, terminent presque toujours leur sort.

dans un état auquel la mort est bien préférable ; l'imbécillité la plus complète, pour eux le terme de cette maladie, est peinte sur leur visage; leur tête dépouillée de ses cheveux, l'abaissement des lèvres, l'écoulement involontaire de la salive, la niaiserie du regard, le défaut de contenance et de rectitude, le raccourcissement des membres, la pâleur et la maigreur laissent sur ces spectres ambulan des traces affreuses de la pellagre ; ils demeuren longtemps dans cet état, et vivent sans espoir de guérison pendant des années, incapables de travail réduits au dessous de l'état de brute et ordinairemen soutenus par la charité publique ; dans un âge plu ou moins avancé, ils perissent par l'hydropisie ou par une phthisie d'un genre quelconque ; le poul et les autres signes de l'énergie de la vie, sont cons tamment chez eux dans un état misérable. On voi par là que l'effet de la pellagre se fait sentir non seulement sur ce qui est soumis à la vie animale mais encore sur ce qui appartient à l'empire de l vie organique.

Ceux d'une constitution plus robuste et chez qu diverses circonstances ont modifié les retours de l pellagre, s'ils ont résisté d'abord aux maladies an técédentes, qui l'ont peut-être compliquée, passen à des crises violentes et présentent des phénomène et des symptômes qu'on peut regarder comme étran gers à la maladie primitive. Chez les uns, une fiévr nerveuse, une fiévre adynamique, ou enfin un fiévre ataxique se déclare et les conduit prompte ment au tombeau ; la fiévre nerveuse est souven méconnue à cause du délire chronique habituel qu s'observe habituellement dans la pellagre, et l'éta de foiblesse ordinaire des malades de ce genre, e impose aussi au médecin dans le commencement de complications avec l'adynamique. La fiévre ataxi que ou pernicieuse se reconnoît presque toujour difficilement ; mais, dans tous ces cas, les pella greux, alités pendant quelques jours, périssent apr un délire plus ou moins long, des évacuations a

vines, séreuses et abondantes, ou des convulsions et des lipothymies précédées de tremblemens convulsifs. Les maladies dont la complication consécutive se manifeste dans le plus haut degré de la pellagre, maladies qu'on eût pu reconnoître parce que leur marche chronique, dont on a souvent confondu les signes avec ceux de la pellagre, donne néanmoins le temps de les examiner; ce sont les fièvres intermittentes, le scorbut, la dyssenterie et les phthisies: cependant ces maladies ont été souvent méconnues; leurs signes caractéristiques et propres, peu nombreux, auroient été faciles à distinguer, si on eût suivi la méthode philosophique, car en analysant les symptômes que les auteurs attribuent à la pellagre, on trouve que depuis le commencement jusqu'à la terminaison de cette maladie, il existe peu de symptômes essentiels qui n'appartiennent encore à quelqu'autre affection. Aussi y a-t-il beaucoup de confusion à cet égard dans les traités; c'est ce qui a fait prendre la pellagre pour des maladies qui l'accompagnent ou la terminent. De là, l'idée de ceux qui ont prétendu que la pellagre n'est autre chose qu'un reste de lèpre; l'identité, selon d'autres, de la pellagre avec le scorbut combattue avec force, et de même avec diverses autres maladies connues tant en France qu'en Espagne et en Pologne.

Mais ces erreurs et cette confusion sont absolument impardonnables relativement à des maladies consécutives et organiques, telles que l'hydropisie, la phthisie et la dyssenterie.

Lorsque le délire et les symptômes nerveux qui caractérisent le second état de la pellagre, ont duré pendant quelque temps avec ou sans vomissemens, accompagnés ou non de fièvre, il n'est pas rare de voir les malades légérement bouffis, les jambes enflées, le tissu cellulaire enfiltré, mourir après avoir parcouru tous les degrés de la leucophlegmatie et de l'anasarque: à l'ouverture des cadavres on trouve dans ce cas, soit un engorgement au pylore, soit un

squirrhe du foie ou quelque autre lésion du corps d'un seul côté, ou des deux, dans les viscères abdc minaux, et avec une infiltration générale.

D'autres fois la fiévre qui a commencé avec le de lire, continue lors même qu'il n'existe plus; le pou petit, mais fréquent, est toujours serré; le soir de redoublemens accompagnés de chaleur dans la paum des mains et à la plante des pieds; pendant la nuit une sueur partielle ou totale, abondante, gluante fétide, annonces d'une fin prochaine; les malad meurent émaciés avec quelques parties infiltrées, c dans le marasme le plus complet et comme dess chés; la sputation a précédé, et quelquefois, à l'ou verture des corps, on trouve les poumons avec d adhérences, secs ou infiltrés, des foyers purulen des tubercules abscédés dans quelques viscères du ba ventre; d'autres fois les vaisseaux sanguins so vides, et la totalité du systême présente très-pe de fluide rouge ou noir.

Lorsque c'est la dyssenterie qui termine la vie d pellagreux, les symptomes propres à cette affecti se manifestent également à la suite du second ét de la pellagre. Des déjections alvines sanguinolente des coliques, des épreintes, une fiévre avec des r doublemens, une foiblesse toujours croissante, enf la mort après l'exténuation entière des forces, laisse un cadavre qui ne présente point, à l'ouverture, signe remarquable d'aucune altération, pas mêr souvent de trace d'inflammation dans aucune d membranes des intestins.

Ainsi, en général, comme nous l'avons déjà dit, comme on pourra s'en convaincre par les ouve tures, les symptômes distincts et précis de tou les affections qui compliquent la pellagre, ont c confondus avec elle par les auteurs; ce qui a don lieu à des disputes sans fin, à des discussions au fastidieuses que longues et inutiles.

La pellagre, par sa chronicité et l'irrégularité ses attaques, ne permet pas qu'on décrive sa marc

avec plus de précision ; ce n'est quelquefois qu'au bout de trois, quatre, cinq et même dix années qu'elle se termine : pendant ce temps, des atteintes légères reviennent à des années de distance, ou tous les ans, ou enfin tous les six mois ; l'affection érysipélateuse paroît, disparoît et varie à l'infini ; quelques-uns des symptômes nerveux se montrent de temps en temps ; les soins que l'on prend des malades et les remèdes qu'on fait pour les guérir, en interrompent, en retardent les attaques ; mais enfin les symptômes se réunissent, s'aggravent, se compliquent, et les pellagreux parviennent au quatrième et dernier degré de la maladie, qui est très-voisin de la mort ; les tentatives que l'on a faites pour guérir radicalement cette maladie, n'ont point réussi ; on est parvenu à soulager, à pallier le mal, à éloigner les accès, mais tous ceux qui avoient eu des signes bien caractérisés de pellagre ont fini, dans peu d'années, par y succomber, soit en étant réduit à l'état d'imbécillité dont nous avons parlé, soit en mourant de l'une des maladies dont il vient d'être question.

Avant de pousser plus loin les recherches sur la pellagre, sous le rapport de ses terminaisons et des moyens curatifs que l'on a expérimentés, nous croyons utile, pour qu'on puisse se faire une idée de la manière dont les médecins italiens ont raisonné sur cette maladie, de citer textuellement quelques-unes de leurs discussions sur les principaux symptômes, et relativement aux diverses maladies auxquelles ils ont prétendu l'assimiler. Aujourd'hui on n'a plus la fureur de tout expliquer et on reconnoît que, relativement aux causes premières, beaucoup de principes doivent échaper en pathologie ; mais ceux qui ont écrit sur la pellagre ont fait autrement que d'examiner les faits, ils ont fait des efforts d'imagination pour dire quelle étoit précisément sa cause ; pour y parvenir, ils ont discuté jusqu'au plus léger symptôme, et l'amour des explications qui leur a suggéré tant de subtilités, les a fait

entrer dans une foule de détails minutieux qui font connoître avec précision, non seulement la pellagre, mais divers signes d'autres maladies plus ou moins analogues; nous choisirons, pour donner une idée de cette discussion, les auteurs les plus célèbres, et qui par leur position ont été le plus à portée de la bien connoître, et de la décrire avec exactitude. Strambio, l'un deux, fut chargé particuliérement du soin d'un hôpital, que le grand Conseil du Duché de Milan avoit fait établir à Legnano, par les ordres de l'Empereur Joseph II, exprès pour l'observer : là on devoit recevoir les seuls pellagreux, et chercher par la voie de l'expérience les moyens d'arrêter un mal qui sembloit croître chaque jour dans les campagnes du Milanais. Le docteur Allioni (1), médecin Piémontais, avoit avancé que quelques affections qu'il avoit eu occasion de traiter, présentoient tous les symptômes de la pellagre milanaise; il résulta de cette assertion, que Strambio et Allioni eurent un demêlé sur quelques points peu essentiels; d'accord tous les deux sur beaucoup d'objets, ils différoient sur d'autres, et les objections qu'ils se firent mutuellement, et leurs réponses sont peut-être ce qu'il y a de moins obscur et de mieux raisonné dans tout ce qu'on a fait sur la pellagre : quelques fragmens des dissertations de Strambio mettront à portée de juger que de très-petites nuances différencient les maladies décrites par l'un et par l'autre, si même on ne juge pas qu'elles soient tout à fait identiques; nous dirons la même chose de quelques autres qui ont beaucoup d'analogie avec la pellagre, et qui ne diffèrent d'elle que par de très-foibles et pour ainsi dire d'insignifiantes circonstances.

La discussion de quelques symptômes principaux suffira pour donner une idée de la façon dont on a traité de la maladie entière. Les voici sans aucun commentaire; de plus minutieuses recherches n

---

(1) *Compectus præsentaneæ morborum conditionis, etc*

conviennent, je crois, qu'à un traité complet de la pellagre. D'abord les auteurs ont comparé la pellagre à la manie; mais Strambio remarque avec raison que le délire des pellagreux n'est presque jamais accompagné de la fureur, de l'audace, ni de l'augmentation des forces musculaires qui caractérisent celle-ci.

« Les pellagreux, dit-il, se suicident sans donner » de signes de fureur, et sans menacer personne; il » en est de même de quelques autres symptômes, » que les auteurs qui ont écrit avant moi, ont attribués à tort à la pellagre : telle est la maigreur; » puisqu'on voit des malades arriver au dernier » degré de la maladie, mourir même sans perdre » de leur corpulence naturelle (1) : tels sont encore » la chute des dents et le saignement des gencives; » ce sont des signes absolument accidentels et qui » ne paroissent que lorsque le scorbut est joint à la » pellagre; ceux qui ne sont que pellagreux arrivent au dernier degré de la maladie, avec les » dents et les gencives très-saines; le défaut de » mémoire, la stupidité, la tristesse, le déraisonnement, présentent aussi certaines particularités » qui les distinguent du délire propre à d'autres maladies. Dans le délire aigu qui est dangereux et » accompagné d'une fièvre irrégulière, tantôt le » malade paroît triste et étonné, tantôt il élève la » voix et crie, quelquefois il marmotte entre ses » dents, dans de certains momens il remue continuellement la tête, dans d'autres il semble épouvanté, comme s'il avoit des fantômes devant les » yeux; tandis que les caractères du délire chronique sont l'étourderie, le défaut d'animadver-

(1) On peut voir, dans la seconde section où sont rapportées les observations, que les malades dont Strambio attribue ici la mort à la pellagre, mouroient réellement d'une fièvre aiguë, maladie qui, comme on sait, ne donne pas toujours le temps au corps de perdre son embonpoint.

» sion, la mélancolie religieuse, un silence obstiné,
» la lycanthropie, le desir de la mort, et une pro-
» pension à se détruire en se jetant dans l'eau, que
» j'ai cru pouvoir appeler *hydromanie*. Les auteurs
» qui ont parlé de vertiges, d'embarras de tête, de
» douleurs lancinantes ou obtuses, fixes ou vagues
» dans la même partie, n'ont pas dit un mot de
» certaines incommodités, de douleurs bizarres que
» le pellagreux ressent; tantôt il lui semble avoir
» dans le cerveau comme une roue de moulin qui
» tourne, ou sentir les battemens d'un marteau;
» tantôt c'est une cloche qui sonne, ou une cigale
» qui chante, ou bien il entend comme le bruit d'un
» crible, dans lequel on nétoie du grain, etc. Ghé-
» rardini avoit observé l'opisthotonos dans un ma-
» lade qu'il avoit fait exposer exprès aux rayons du
» soleil, pour voir les effets qu'ils produiroient sur
» les mains; mais il n'a pas dit que ce symp-
» tôme est très-fréquent chez les pellagreux, et que
» les muscles situés derrière le col et derrière la
» tête, et ceux des côtés et de devant, éprouvent
» souvent des contractions involontaires : tous les
» médecins sont d'accord que les pulsations sont
» foibles et petites; mais ils n'avertissent pas qu'elles
» sont rares et tardives, quand les malades sont
» tristes; qu'au contraire elles sont fréquentes et
» dures quand le délire est aigu. On avoit dit que
» la vue s'obscurcissoit, et que quelquefois l'objet
» paroissoit double au malade, sans parler de l'em-
» bliopie crépusculaire, qui fait qu'à peine le soleil
» est il couché, le malade n'y voit plus du tout.
» On avoit remarqué la foiblesse des articulations
» inférieures, sans faire bien connoître l'espèce de
» marche tremblante qui est toute particulière aux
» pellagreux; que dans de certains instans les ex-
» trémités inférieures sont affectées de soubresauts
» involontaires; que souvent le délire, aussi bien que
» les autres symptômes, conserve un type de tierce;
» que souvent les pellagreux ont involontairement
» un mouvement de la bouche, qui imite l'action

» par laquelle on goûte une liqueur ou l'on mâche » quelqu'aliment, ou bien semblable à celui d'un » enfant qui tète; on n'a point dit enfin qu'ils éprou- » vent des crampes aux jambes ou des spasmes cy- » niques. Je trouve encore d'autres phénomènes » propres à la pellagre, dont ceux qui en ont traité » avant moi n'ont point parlé : tels sont la douleur » qui a coutume de se porter d'une manière toute » particulière sur l'épine vertébrale, à la poitrine, » au ventre, et aux extrémités, attaquant quelque- » fois tout un côté du corps et laissant l'autre libre, » (circonstance que je désigne sous le nom d'hémio- » palgie); un sentiment d'ardeur qui fait que le » malade éprouve tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, » et surtout sous la plante des pieds, comme un feu » qui le brûle, le tintement de l'une ou de l'autre » oreille, la puanteur que les pellagreux ne cessent » point de répandre quand ils tombent dans le dé- » lire, la dysurie qui a coutume de présager le dé- » lire, et le météorisme du ventre qui précède la » mort.

» J'ai cru pouvoir distinguer la pellagre en trois » espèces, savoir : l'intermittente, la rémittente, » et la continente. J'ai appelé pellagre intermittente » le premier état de la maladie, lorsque le malade » s'aperçoit à peine de quelque incommodité au prin- » temps, et qu'il jouit d'une bonne santé le reste » de l'année. J'ai donné le nom de remittente au » second degré de la maladie, lorsque les accidens » sont plus graves au printemps, qu'ils diminuent » dans les autres saisons, sans cesser tout à fait; enfin, » je nomme continente, celle qui continue toute » l'année d'avoir une égale férocité; néanmoins, cette » espèce de règle de classification ne me paroît point » fondée sur une marche assez constante, ni déter- » miner d'une manière assez précise l'étendue et » les degrés de cette maladie; en effet, quelquefois la » pellagre assaillit tout à coup et pour la première » fois un individu avec tant de force, qu'elle le con- » duit dans peu au terme de sa vie; d'autres fois

» elle est si douce et si foible, que, pendant plusieurs
» années, elle se cache sous l'apparence d'une ferme
» santé : il arrive aussi qu'après qu'elle a horrible-
» ment maltraité un malade, pendant beaucoup
» d'années, elle fait trève durant plusieurs autres,
» puis revient avec des symptômes mortels. »

Et sur une des observations d'Allioni.

« L'extravagant phénomène qu'Allioni appelle
» le signe pathognomonique de sa maladie, à savoir
» cette si grande différence que l'on trouve chez les
» malades entre le côté droit et le côté gauche, est
» tout à fait neuf et inconnu dans la pellagre; il ar-
» rive bien qu'en effet quelquefois chez les pella-
» greux un côté est plus affecté que l'autre, mais ce
» phénomène que j'ai nommé *hemiopalgie*, n'est
» pas assez général pour qu'on puisse le dire patho-
» gnomonique ; et de plus, quand il se rencontre,
» il se voit tantôt d'un côté et tantôt de l'autre in-
» différemment, et les malades ne présentent point
» dans la pellagre les phénomènes extraordinaires,
» dont voici quelques-uns qu'Allioni prétend qui sont
» très-fréquens chez ses malades (1). » *Auris sinistrâ minor est dexterâ et ejus lobulus notabiliter diminutus, pulsus brachii sinistri demissior, et minus frequens, capilli lateris sinistri molliores, in correspondenti mento barba rarior, gena sinistra tenuior, cutis brachii sinistri minùs sentit, deglutitio in sinistro latere difficultatem habet, brachium sinistrum macilentius est, mammâ interim lumbo, crure et in fœminis etiam vulvâ sinistri lateris majorem plenitudinem offerentibus, dolor capitis dexteram potiùs partem tenere solet, femur sinistrum debilius fit, cutis universa sinistri lateris minus sensibilis redditur, ungues in sinistro latere fragiliores, tenuiores minus crescunt, et latera incurvantur, supra sinistra parte ægri summum arripere non possunt, phlegmatia sæpiùs dexteram partem corporis tenet, erysipelas in*

(1) *Conspectus præsentaneæ, etc.*

genu dextera, tibia, angina sœpiùs dexteram palati partem afficit. « On n'a jamais vu, continue Strambio, ces phénomènes hétéroclites chez les pellagreux. Seulement ils se plaignent de douleurs, de crampes, d'un sentiment d'ardeur ou d'insensibilité et d'engourdissement dans l'un ou dans l'autre côté, et, comme je l'ai déjà dit, il n'y a rien qui soit plus particulier à un côté qu'à l'autre. » Voici ce qu'Allioni répond (1).

« J'ai dit dans mon livre, 1°. que si la maladie qui s'observe chez nous, et que je regarde comme la pellagre, se porte dès le commencement avec promptitude à la poitrine, tout le changement qui a coutume de survenir dans les oreilles se réduit à un très-léger et égal raccourcissement des deux côtés, qu'on ne voit point dans les bras cette différence dont j'ai fait mention dans l'endroit où j'expose les phénomènes que l'on remarque au côté gauche;

» 2°. Que le mal, lorsqu'il est déjà un peu ancien, se portant avec rapidité d'une partie à l'autre, l'oreille gauche devient plus flexible, et son lobe reprend son état naturel, de même que le pouls du même côté, et que cependant on aperçoit aussi des changemens dans l'oreille droite, aussi bien que dans le pouls, les ongles, les cheveux du côté droit, qui y semblent correspondre (2);

» 3°. Que la maladie, quand elle est encore plus avancée, se jetant sur le ventre, les oreilles ne présentent plus entr'elles de différences, mais sont toutes deux racornies et ont le lobule rétracté et diminué d'étendue. Il suit de tout cela que, bien que le côté gauche soit celui qui est le plus ordinairement attaqué, néanmoins quelquefois le

---

(1) *Ragionamento sopra la pellagra e risposte al sig.* STRAMBIO, etc.

(2) Il auroit fallu grossir beaucoup trop ce mémoire pour faire connoître tout l'ouvrage d'Allioni, qui, d'ailleurs, est un des plus intéressans.

» côté droit présente les mêmes phénomènes; et
» ce n'est point cependant sans raison qu'on donne
» à cette affection le nom de *signe pathognomoni-*
» *que*, puisqu'on compare également par là cette es-
» pèce d'altération qui accompagne la maladie, soit
» qu'elle existe de l'un ou de l'autre côté. Or, en
» examinant à présent les pellagreux milanais, je
» vois que la majeure partie périt ou de léthar-
» gie, ou dans les convulsions, ou bien par un coccix
» gangréneux, ou de phthisie, et que les simptômes
» qu'ils présentent, sont décrits partout de manière
» à faire conclure que l'humeur morbifique attaque
» chez eux la moitié du cerveau, d'où elle descend
» à la poitrine, et puis stimulant, excitant bientôt
» plus fortement la moëlle de l'épine, elle produit
» des convulsions qui pour la plupart constituent
» un vrai tétanos; et qui, enfin, s'amassant vers
» l'os sacrum, y produit des ulcères gangréneux.
» Il résulte encore des observations de Strambio,
» que les malades *penchent* plutôt à gauche qu'à
» droite, et que le tintement d'oreille du côté
» gauche est aussi plus fréquent, que les érysipè-
» les et les douleurs de tête se font plutôt sentir
» chez eux, comme chez nos malades, du côté droit:
» ne seroit-il donc point à desirer que l'on voulût
» examiner avec plus d'attention les pellagreux? et
» l'on devroit rechercher les phénomènes que j'ai
» décrits, sur ceux des malades de la pellagre dont le
» tintement d'oreille se fait entendre à gauche, chez
» lesquels c'est également dans le pied et dans la
» main gauches que se fait sentir l'ardeur dont on
» a parlé, et chez qui enfin les crampes et les roi-
» deurs ont aussi lieu du même côté du corps. Je
» desirerois encore que Stambio voulût bien tou-
» cher en même temps le pouls des deux côtés, afin
» de mieux sentir leur différence. Il pourroit, par
» un léger excitement sur les deux mains, se con-
» vaincre de la différence dans la sensibilité du
» tact des deux côtés; et, s'il veut bien faire ses ob-
» servations avec exactitude et soin, je suis per-

» suadé qu'il reconnoîtra chez les pellagreux des
» phénomènes identiques à ceux que j'ai observés
» chez mes malades, etc., etc.

Telle est la manière de discuter d'Allioni et de Strambio; celui-ci revient sans cesse sur les symptômes, parle de l'histoire et des causes de la pellagre, revient de nouveau sur les signes et repète en mille endroits la même chose. J'ai cru devoir en rapporter des morceaux qui sont les plus intéressans, pour prouver ce que j'ai avancé sur la prolixité avec laquelle on a traité de cette maladie : si l'on doute de l'importance que Strambio, Allioni et d'autres ont mise au moindre phénomène, on en jugera encore par d'autres extraits. On va voir avant comment Strambio prouve son sentiment, opposé à celui de quelques médecins qui prétendoient que la pellagre n'est autre chose qu'un reste de la lèpre.

« Ne trouvant point, dit-il, dans les auteurs an-
» ciens, la description de la pellagre telle qu'elle est
» aujourd'hui, je voulus la comparer avec d'autres
» maladies connues autrefois, ainsi que l'ont fait
» plusieurs de mes prédécesseurs, et plusieurs de
» ceux qui ont écrit depuis moi. Je voulois voir si
» elle auroit au moins des traits marqués de res-
» semblance avec quelques-unes d'elles; d'après
» l'idée que je m'étois formée de la pellagre, je n'au-
» rois pas dû chercher à la comparer aux affections
» cutanées; mais l'opinion commune qu'elle est un
» commencement de lèpre, et l'autorité de Sauvage,
» qui avoit déjà donné le nom de *lepra asturium* à
» la rose que nous croyons semblable à notre pel-
» lagre, me portèrent à établir un paralèle entre
» cette maladie et toutes les espèces de lèpres dé-
» crites par les anciens. Après avoir lu tous les au-
» teurs qui ont traité de la lèpre des Arabes, de celle
» des Hébreux, et de celle des Grecs, et ce qu'ils
» ont laissé sur diverses autres maladies de la peau,
» je vis qu'ils font tous consister le mal principal
» dans l'affection cutanée, ce qui ne convient point
» à la pellagre, et que ces mêmes auteurs, en en trai-

» tant, n'ont donné aucune idée des phénomènes in-
» ternes qui sont essentiels à cette dernière (1). Je trou-
» vai que l'éléphantiasis est une maladie de la peau
» qui, pour l'ordinaire, commence au visage, s'éten-
» dant de là ensuite sur le reste du corps, qu'elle
» rend hideux et horrible à voir; que la peau de-
» vient épaisse, dure et tuberculeuse; que les sour-
» cils sont tuméfiés et saillans; le nez, les lèvres,
» les oreilles grossissent énormément; les veines de-
» viennent variqueuses, la voix rauque, le ventre
» est constipé, et l'urine est épaisse et jumenteuse:
» tous phénomènes qui manquent dans notre ma-
» ladie. Ils disent encore que les lépreux sont fins
» et madrés, et l'on voit un caractère opposé dans
» la pellagre, où les malades sont mélancoliques,
» et comme hébêtés. La lèpre des Hébreux souilloit
» leurs corps de taches tantôt blanches, tantôt bru-
» nes, tantôt superficielles, tantôt profondes et ron-
» geantes; elle attaquoit les riches comme les pau-
» vres, les courtisans, les rois même. Elle les ren-
» doit sales et impurs, mais ne les empêchoit nul-
» lement de s'appliquer aux affaires de la vie et de
» la société. Ces effets sont opposés à ceux de la pel-
» lagre. Dans la lèpre des Grecs, l'épiderme de
» toutes les parties du corps se détachoit et tomboit
» par morceaux dans tous les temps, sans que les
» fonctions intellectuelles en souffrissent aucun dom-
» mage; tandis que dans la pellagre la desquam-
» mation se fait d'une manière toute particulière
» dans les parties seules exposées au soleil, avec un
» malaise général dans toute l'économie animale, et
» dans une saison fixe. Je trouve la même chose

---

(1) Strambio se trompe, et l'on trouve dans Arétée une description des symptômes nerveux qui accompagnent les maladies de peau dans un degré avancé; et ces symptômes ont beaucoup d'analogie, ainsi que cela doit être, avec ceux qu'il croit propres à la pellagre seule. Telles sont les douleurs, l'insomnie, la mélancolie la plus profonde, etc.

» dans la *gratelle* de Celse; elle infecte toute la sur-
» face du corps, sans présenter aucun phénomène
» de la pellagre. J'en dirai autant de la lèpre des La-
» tins, de *l'alphos leucemelas* des Grecs, de la *mor-*
» *phœa bothor alguada* des Arabes, toutes maladies
» qui diffèrent peu de la lèpre des Hébreux.
» J'ai comparé de plus la pellagre avec diverses
» autres maladies cutanées qui se sont offertes et
» qui sont propres au pays que j'habite. La lèpre
» et l'éléphantiasis qui infectent encore certaines
» régions, sont inconnues dans nos contrées; ce-
» pendant on voit de temps en temps des affections
» qui leur ressemblent. Telle est celle que je ren-
» contrai dans une femme de Cerro, que j'eus occa-
» sion de voir dans l'été de 1787; elle avoit quarante
» ans, son visage et son corps, de la tête aux pieds,
» étoient couverts de croûtes minces, sèches, placées
» les unes sur les autres en forme d'écailles, de telle
» manière qu'elle étoit affreuse. Elle se déchiroit,
» toutes les nuits, à cause d'une insupportable dé-
» mangeaison; elle détachoit ainsi l'épiderme qui
» tomboit comme une crasse sèche, et, le matin, la
» peau étoit comme érysipélateuse : avec une aussi
» affreuse incommodité, elle étoit cependant grasse,
» et hormis le prurit, l'ardeur de la peau, et l'in-
» somnie, elle n'offroit aucun des symptômes qui
» caractérisent la pellagre. Cette observation qui
» donne l'idée de la lèpre des Grecs, est une preuve
» de la différence qu'il y a entre les deux maladies.
» Celle-ci avoit commencé chez cette femme dans
» sa trente-huitième année; après la cessation pré-
» maturée des règles; la saignée, les bains émol-
» liens, la décoction de bardanne, les bois sudorifi-
» ques, les antimoniaux et la douce amère, ne purent
» la guérir; ni ses enfans ni son mari ne contractèrent
» aucun mal, bien qu'ils vécussent avec elle sans
» précaution. J'ai vu d'autres fois, sur des paysans,
» certaines marques blanches comme de la neige,
» ou rouges comme du vin, dont personne, que je
» sache, n'a rien écrit. Ces taches ne font sur la

» peau ni empreintes, ni ulcérations, et ne sont
» point insensibles comme on dit que l'étoient celles
» de la lèpre chez les Hébreux; cependant ces mar-
» ques n'étoient accompagnées d'aucune incommo-
» dité. »

Strambio a encore trouvé, parmi les paysans du Milanais, une espèce d'affection impétigineuse qu'il appelle du nom de *lichen*. Elle semble, au premier abord, avoir beaucoup d'analogie avec la pellagre; mais, en les comparant avec soin, on y trouve, selon lui, des différences, et d'abord, relativement aux signes extérieurs, il n'y a d'attaqué, dans l'une, que les parties exposées au soleil; l'affection licheneuse commence sur le dos des mains, gagne la paume, s'étend plus ou moins sur les bras, et n'épargne pas même le visage. La desquammation pellagreuse se montre d'abord avec le caractère érysipélateux, la *licheneuse* est d'une nature herpetique et fait détacher çà et là l'épiderme dans une forme circulaire. La première se montre au printemps et s'efface en automne, de façon qu'elle laisse à peine quelques traces; la seconde dure plus ou moins, pendant tout le cours de l'année. L'une est évidemment un effet direct du soleil, paroissant et disparoissant suivant que le malade y est exposé ou soustrait; l'autre reste la même, ou du moins n'est pas augmentée par l'action de cet astre; elle n'attaque ni ne déforme les ongles, ne cause point de rhagades profondes à la peau; caractère propre aux attaques repétées de la pellagre. Il y a encore de plus grandes différences. Les *licheneux* (si on peut se servir de ce nom), ou plutôt les dartreux, jouissent pour l'ordinaire d'une bonne santé, sans éprouver aucun des symptomes caractéristiques de la pellagre; ils demeurent robustes et sains, et c'est une opinion populaire que ceux qui en sont affectés doivent parvenir à une longue vieillesse; ils ont bien à la vérité quelques douleurs vagues, ou des toux opiniâtres, etc., mais, outre que ces symptomes sont éloignés de caractériser positivement, absolument, la pellagre, il est à observer que dans

ces affections des *licheneux*, la comparution de l'éruption extérieure est vraiment *critique* et *dépuratoire.* Elle enlève donc, dès qu'elle paroît, toutes les autres incommodités, et ces mêmes incommodités reviennent si elle se supprime; tandis que cela n'arrive pas ainsi dans la maladie pellagreuse dont l'éruption paroît sans soulagement des affections internes. Cependant, malgré ces différences, on ne peut nier un degré de similitude entre ces deux affections; quoique l'on voie parfois la pellagre et la maladie *licheneuse* marcher ensemble de façon à distinguer évidemment l'une et l'autre dans un même sujet: il est vrai que l'une et l'autre se propagent par hérédité, des pères aux enfans, et l'on voit naître des enfans qui deviennent pellagreux, de parens qui ont le *lichen*, *et vice versâ*. Allioni assure qu'il n'y a point de différence entre ces deux maladies.

Il y a donc lieu de croire, d'après les observations ci-dessus, que la pellagre diffère de toutes les maladies cutanées. Cherchons maintenant si elle n'a pas de ressemblance avec quelques-unes des maladies chroniques qui attaquent toute l'économie animale. Le scorbut est une de celles qui présentent le plus de ressemblance avec la pellagre, tant sous le rapport des causes que sous celui des effets. Par rapport aux causes, les paysans qui y sont sujets habitent des cabanes humides, de plein pied avec le sol, passent l'hiver dans les étables, après un été dont les chaleurs les ont exténués, vivent dans la plus grande malpropreté, et ont une nourriture misérable. On sait que ces circonstances sont comptées au nombre de celles qui produisent le scorbut. Sous le rapport des signes, la foiblesse dans tout le corps et celle des extrémités inférieures surtout, la petitesse du pouls, la tristesse, le dévoiement, les fièvres erratiques, et des hémorragies passives; les douleurs vagues, sont attribués par les auteurs au scorbut (1). Ces symp-

---

(1) Addington. *Tractatus de Scorbuto.*

tômes appartiennent aussi à la pellagre ; mais tous ces rapports sont loin d'être suffisans pour qu'on puisse admettre que la pellagre est véritablement le scorbut, parce qu'il y a aussi des différences majeures entre ces deux maladies, tant dans les causes que dans les effets, et surtout sous le rapport des moyens curatifs : en effet, l'air pur du matin, les vapeurs balsamiques des plantes, les exhalaisons des végétaux, les herbes fraîches, ne sont-ils pas des préservatifs du scorbut (1)? Or, la pellagre attaque ceux qui jouissent de ces biens; l'humidité de l'atmosphère, les eaux stagnantes, un terrain marécageux, influent tellement sur le développement du scorbut qu'on croit que sans eux les autres causes ne seroient pas suffisantes pour le produire. La pellagre au contraire domine principalement dans les lieux où l'air est le plus vif et le moins chargé d'humidité. Le scorbut prend de grands accroissemens dans les latitudes froides, et dans la saison la plus rude; la pellagre cause ses plus grands ravages pendant le temps de la chaleur et dans les plaines, lorsque le soleil est plus ardent. On observe que, généralement, les scorbutiques ont bien de la peine à se rétablir jusqu'à ce que le soleil ait tempéré la rigueur de l'atmosphère et que la terre produise des végétaux frais; le contraire a lieu dans la pellagre, qui ne se montre que lorsque le froid est adouci par la présence de cet astre. Les auteurs disent bien que les scorbutiques sont tristes et mélancoliques, mais ils ne parlent ni de l'embliopie ni de ce murmure que les pellagreux entendent sans cesse, ni enfin du délire tantôt aigu et tantôt chronique qui appartient à cette seule maladie. Ils sont d'accord au contraire que la tête et les organes des sens sont rarement attaqués dans le scorbut, et se conservent le plus souvent sans altération jusqu'à la mort. Témoin ce que raconte Salmon Hédendaegse, que le dernier de ses compagnons, dans un voyage

(1) Recherches sur le Scorbut, par Vigarous.

maritime où ils avoient tous été attaqués du scorbut en hivernant dans les parties les plus reculées du septentrion, avoit conservé ses facultés intellectuelles si saines et si entières, qu'il put écrire l'histoire de tous les autres et eut la force de continuer jusqu'au dernier jour de sa vie, qu'il perdit en disant : *je meurs* (1).

On a déjà vu que nos malades, bien loin de conserver ainsi leurs sens sains et intègres jusqu'à la mort, sont, dès le commencement de leur maladie, si hébêtés, qu'ils ne savent seulement pas raconter ce qu'ils sentent ; il est vrai aussi que les pellagreux présentent quelquefois des taches de sang, signes apparens d'hémorragie passive ; mais elles sont différentes de celles des scorbutiques, par le lieu qu'elles occupent, par leur figure, par leur durée, et par les circonstances qui les accompagnent ; elles sont ordinairement de couleur rosée, de forme régulière, et paroissent au dos des mains, sur les avant-bras, et parfois sur le visage ; à la vérité, souvent les gencives des pellagreux deviennent rougeâtres, fongueuses, sanguinolentes ; mais dans ce cas, le scorbut est joint à la pellagre, et ne la constitue pas. La possibilité de la complication établit la non-identité ; elle ne survient au reste que chez un petit nombre de malades avancés dans leur maladie, et souvent, habitant depuis longtemps dans les hôpitaux. La pellagre paroît même au contraire diminuer lorsque le malade est affecté du scorbut ; enfin, s'il falloit une preuve plus décisive encore

---

(1) Lettre du Dr. Matheo Guthri.

Tous les symptômes qui accompagnent le quatrième degré du scorbut, les hémorragies, le dernier état de foiblesse, et les autres parmi lesquels on compte les convulsions (Lind, Traité du Scorbut), ne nous permettent pas de croire à cette anecdote. *Voyez* la Nosographie philosophique du professeur Pinel, troisième période du Scorbut.

pour démontrer que la pellagre et le scorbut ne sont point une même maladie, on la trouveroit invinciblement dans les remèdes, puisque les anti-scorbutiques guérissent radicalement le scorbut, sans jamais détruire les symptômes préexistans de pellagre. Lès maladies analogues, telles que *la rose des Asturies, la pellerine*, n'ont pas été regardées comme des affections scorbutiques; et si elles ont, avec le scorbut, ainsi que la pellagre, quelque ressemblance, elles en diffèrent sous plusieurs rapports; aussi Sauvages a-t-il classé la première parmi les lèpres; et malgré les rapports que Videmare trouve entre la pellerine et le scorbut, il est obligé d'avouer, qu'en supposant qu'on puisse la classer dans le rang de cette espèce d'affection, il faut reconnoître qu'elle est un scorbut d'une nature toute particulière.

Ne pouvant nous étendre davantage, à cause des bornes que nous nous sommes prescrites dans ce mémoire, sur la ressemblance de la pellagre avec d'autres maladies, et sur les raisons qu'ont cru avoir quelques auteurs, de l'identifier avec le scorbut, nous n'entrerons point dans des détails qu'on peut facilement suppleer en recourant aux sources. Notre but, dans ce moment, est de traiter seulement de l'exanthème propre à la Lombardie, dont aucun médecin français ne s'est encore occupé. Voici quelque chose de relatif aux causes.

« Il n'y a point dans la nourriture des habitans
» continue Strambio, d'aliment unique, sur lequel
» on puisse raisonnablement fonder l'idée de la na-
» ture et du germe de cette maladie. On peut ce-
» pendant conclure, avec tous ceux qui en ont traité
» à regarder généralement comme la cause la plus
» efficace de la pellagre, le genre de vivre en en-
» tier sordide et misérable des paysans de ces con-
» trées; mais il faut bien que ce ne soit pas l'unique
» et infaillible cause, puisque tant de paysans qui
» mènent une vie aussi pauvre et aussi misérable
» n'en sont point attaqués; au lieu que certains in-

» dividus, mieux nourris que les autres et moins
» fatigués, deviennent cependant pellagreux (1).
» On seroit tenté de croire, si la pellagre est en effet
» la suite du régime, qu'elle étend son domaine en
» raison de la disette et de la misère; il faut donc
» qu'elle reconnoisse d'autres causes, puisqu'il n'en
» est pas ainsi; c'est ce qui a fait dire, quoiqu'il n'y
» ait rien de prouvé, à beaucoup près, à cet égard,
» que les circonstances déterminantes sont un air
» sec, des dérangemens dans la transpiration, le pas-
» sage instantané du chaud au froid, du sec à l'hu-
» mide; l'oisiveté de l'hiver, la fatigue excessive
» dans d'autres saisons, l'habitation malsaine des
» étables; ne seroit-ce point aussi de certains vents,
» des vapeurs nuisibles de la terre, des exhalaisons
» de plantes vénéneuses, des rosées impures et im-
» prégnées de substances delétères, etc. etc. »?

Strambio, après ces doutes assez sages, dit que chez tous les malades il a remarqué qu'au milieu des dérangemens qui précèdent la pellagre, ce sont la chlorose, le mal rouge, le rachitis, et principalement les fiévres intermittentes, toutes maladies asthéniques, qui sont les plus communes. La pellagre survient aussi quelquefois pendant la grossesse et l'allaitement. Certaines femmes qui avoient toujours joui d'une bonne santé, ont donné des signes de pellagre dans le temps qu'elles étoient grosses, ou pendant qu'elles allaitoient. D'autres fois, c'est dans ces temps seulement que la pellagre a pris de l'accroissement, diminuant après ces circonstances, et disparoissant tout à fait jusqu'à ce qu'une nouvelle grossesse ou une nouvelle nourriture fît développer de nouveau la maladie occulte et comme as-

(1) Ceux qui consulteront les auteurs italiens, doivent s'attendre à trouver dans leurs ouvrages des contradictions très-fréquentes : elles ne tiennent point à leur manière de raisonner; mais elles sont inhérentes à l'idée constante de rapporter à une seule cause, des hémorragies et d'autres affections qui dérivent de causes diverses.

soupie. C'est donc non seulement à une mauvaise nourriture, à un mauvais régime, mais à toute espèce d'action débilitante qu'on doit rapporter les causes prochaines de la pellagre. Que si l'on s'étonnoit que cette affection fût propre et spéciale à la Lombardie, il faudroit qu'il fût bien prouvé que différentes affections cutanées de différens pays, qui ont avec celle-ci plus ou moins d'analogie, en diffèrent cependant beaucoup et essentiellement, tandis, au contraire, qu'on ne remarque entr'elles que des effets communs et généraux d'une débilité générale, dont les symptômes se manifestent à la peau, avec des différences infiniment petites, et qui tiennent indubitablement aux localités et à la température du climat.

Relativement au systême de ceux qui ont pensé que la répercussion de la transpiration ou sa supression seulement, étoient cause de la pellagre, d'après les idées de *Sanctorius*, continue Strambio, qui a énuméré tant d'effets qui en dérivent, on est tombé dans une opinion difficile à soutenir, à cause du peu de faits exacts dont on peut l'appuyer; c'est cependant celle de Frapolli: il fait dériver tous les maux de la pellagre de l'arrêt de la transpiration. Cette humeur rentrée se jette sur la tête, sur le systême nerveux, et faisant effort pour sortir du corps, elle produit l'érysipèle dans les parties frappées du soleil; l'on sait bien, en effet, que la lassitude, la tristesse, les douleurs vagues, la pesanteur de la tête, les vertiges, les convulsions, la diarrhée, enfin tous les signes qui se trouvent dans la pellagre, peuveut être des effets d'une répercussion de transpiration; mais la preuve que ce l'est, si en détruisant la cause on ne fait pas cesser, du moins jusqu'à un certain point, les effets? Frapolli, appuyé sur l'opinion de Gorer, admet donc deux espèces d'acrimonie nées de l'humeur de l'insensible transpiration répercutée; la première, produite par un mouvement violent, par une chaleur extérieure, l'été, une diète rigoureuse ou un long allaitement: il la nomme acrimonie

chaude et active, parce qu'elle produit, selon lui, un sentiment de chaleur interne, des douleurs, des ardeurs d'entrailles, des fiévres et des érysipèles. Tous ces symptômes s'amandent au moyen d'une nourriture bonne et abondante, et deviennent au contraire plus intenses par l'abstinence ou par des évacuations immoderées. L'autre espèce d'acrimonie attaque les femmes, les enfans, les hommes foibles, et ceux qui ont éprouvé de longues maladies ou de grandes pertes. Gorter l'appelle froide, et, suivant lui, elle produit des symptômes semblables à ceux du scorbut, et tantôt, en se fixant sur les nerfs, elle cause la tristesse et la crainte, les hémorragies passives, de certaines douleurs qui se propagent le long de la moëlle épinière; et tantôt, se jetant sur le sysfême glanduleux, elle donne naissance au pthyalisme, à la diarrhée et aux phthisies, etc.

Ces symptômes, que Gorter décrit d'après Sanctorius, ne sont eux-mêmes que des effets d'une foiblesse particulière ou générale. Qui ne sait que les arrèts de la transpiration ne sont que la cessation de la fonction de certains organes, qui se rétablit plus ou moins vîte, avec plus ou moins de force, et qui est supplée plus ou moins promptement par l'augmentation d'action d'un autre systême, suivant la force de l'individu chez lequel des circonstances impérieuses ont déterminé cette variation d'action? C'est ainsi que, suivant les âges, suivant les tempéramens, les secrétions sont remplacées les unes par les autres, et qu'elles se suppléent pour la conservation de l'être; mais chez certains individus (et ce sont toujours les plus foibles) le moindre dérangement des fonctions d'un appareil, ou seulement d'un systême, fait courir des dangers à toute l'économie (1). Il est donc certain que, dans beaucoup de cas, le

(1) Dans la première enfance, le défaut d'entière conformation des différens systèmes, et la sensibilité exquise

défaut de secrétion d'un organe n'est causé directement ou indirectement que par une foiblesse géné-

---

qui rend l'action de quelques-uns très-facilement variable, font que les fonctions, et surtout celles de la peau, sont tantôt augmentées et tantôt interrompues, mais elles se rétablissent avec facilité, tandis que dans un âge plus avancé elles sont plus facilement supplées que rétablies. En effet, les secrétions des autres membranes, telle que la pituitaire, celle des poumons, celle même du tube intestinal, ne sont point encore si usitées, si faciles à mettre en jeu qu'elles le seront un jour; leur foiblesse et leur grande excitabilité, apanage de l'enfance, font que leur engorgement est très-commun. De là, les rhumes, les toux, les coqueluches, les dévoiemens séreux, etc.; mais lorsque la force et la prédominance des élémens qui donnent au sang un libre cours dans le systême vasculaire tout à fait formé, ont mis plus en rapport le systême de la circulation, et celui des secrétions dont les membranes séreuses et les muqueuses sont des organes, on voit les fonctions des unes et des autres se suppléer avec promptitude : ce que je dis des enfans, peut s'entendre également des hommes foibles et cacochimes en comparaison des hommes robustes et forts. C'est en conséquence de cette relation, et suivant les lois de la sensibilité dont le principe est inhérent à celui de l'organisation et de la vie, qu'on voit tous les jours des gens, dans des circonstances absolument les mêmes, être affectés différemment : sans entrer dans plus de détails, on peut concevoir, je pense, par là, pourquoi une femme foible, délicate, ou un être déjà malade, exposé à un courant d'air, à l'action du soleil, ou à telle autre influence des élémens qu'on voudra supposer, contractera une maladie; tandis qu'un être fort et vigoureux, bien portant, aptement disposé, ne sera pas même incommodé de leur action. Si ce que je dis ici n'étoit pas intelligible, j'appuierois ces idées, vraies en général, de faits particuliers; mais les exemples, quoique fréquens, ne sont pas toujours aussi tranchés que celui-ci que je vais rapporter.

Un homme de trente ans, d'une force athlétique, natif des pays chauds, mais blanc, et né de parens originaires du nord, exercé aux fatigues et accoutumé à une vie presque sauvage, que j'ai eu occasion de traiter, à Paris, d'une maladie vénérienne, ne connoissoit pas d'autres moyens de se

rale ou partielle qui change son mode de sensibilité. Mais ne pourroit-on pas, en raisonnant de la même manière, attribuer aussi bien la pellagre à la trop grande abondance de la transpiration et aux sueurs excessives, qu'à sa suppression? Il seroit aussi facile sans doute de donner des explications dans cette hypothèse que dans l'autre. Ne compte-t-on pas, en effet, la prostation des forces, le tremblement, l'impuissance de se mouvoir, les convulsions, les douleurs vagues et la foiblesse du pouls, au nombre des phénomènes produits par l'augmentation de la transpiration longtemps continuée, ce qui constitue une vraie maladie? Or, qui peut douter que de pauvres agriculteurs, occupés tout le jour à l'ardeur du soleil, ne fassent une perte excessive de l'humeur de la transpiration? On voit en France beaucoup de maladies funestes, affliger, après les moissons, ceux qui ont été exténués par les transpirations.

Zanetti et Gherardini ne regardent l'action du soleil que comme une cause déterminante, et prétendent que, d'après la nature des alimens et la vie des gens sujets à la pellagre, la cause éloignée est une matière d'une nature acide mise en mouvement :

›urger que de courir longtemps, de faire un exercice assez iolent pour se mettre en nage; et, lorsque la transpiration toit bien établie, il se deshabilloit nu, et s'exposoit à un couant d'air très-frais; aussitôt, c'est-à-dire, peu d'instans près, il lui survenoit une diarrhée qui le débarrassoit et ui rendoit l'appétit. Il employoit ce moyen en tous temps, epuis plusieurs années, sans avoir éprouvé jamais qu'une uxion de poitrine.

Le défaut d'habitude d'aller en voiture et son idiosinrasie particulière, lui occasionnoient des vomissemens au ioindre balancement; aussi se débarroissoit-il par ce moyen es surcharges de l'estomac; cette sensibilité particulière toit accompagnée de la plus grande force et de la plus grande nergie, au moral comme au physique. La corrélation de la eau à la membrane muqueuse du tube intestinal a-t-elle été mais mieux établie?

cela ne doit pas étonner, puisque cette opinion es entièrement arbitraire; on ne doit pas l'être davantage de voir d'autres auteurs qui attribuent au contraire la pellagre à une humeur mise en jeu par l'action du soleil, mais d'une nature alkaline; acidité e alkalescence, qui ne sont prouvées par aucuns faits La constitution chimique des humeurs dans la pellagre, est donc une supposition gratuite (1); j n'en parle ici que pour que l'on sache qu'il n'y point d'hypothèses, si contradictoires ni si absurde qu'elles soient, qui ne puisent servir tour à tour l'explication des maladies, lorsqu'on ne veut poin se borner à l'observation sûre des symptômes, e qu'elles ont été faites au sujet de la pellagre; or ici ce qu'il y a de certain, ce sont la fièvre exanthématique et l'exanthême, les sueurs, les gangrène des intestins à la suite des diarrhées, ainsi qu'on l' souvent reconnu à l'ouverture des cadavres, et le symptômes nerveux.

C'est ainsi que chacun de ceux qui ont traité de l pellagre, ont donné des qualités particulières à l cause de l'érythême, et en s'accordant tous sur c que *la pellagre est l'effet d'une dégénérescence* (ce qu n'apprend rien), ils différent sur la qualité de cett dégénérescence, (ce qu'il faudroit connoître). Les un l'attribuent à la chaleur et l'appellent acrimonie alkaline, les autres acrimonie acide; d'autres prétenden

(1) Pour comparer les fluides dans l'état pathologique et s'assurer chimiquement de leur différence ou de leu identité avec les mêmes fluides dans l'état sain, il faudroi que celui-ci fût connu et invariablement fixé, ce qui est impossible, à cause de la vie. A peine connoît-on la compositio grossière dans l'état cadavéreux. Cependant, tous les jour jettent de nouvelles lumières sur cette partie de l'anatomie On doutoit, il y a peu de temps, qu'il y eût de la bile dan le sang, elle vient d'y être reconnue, et l'on a découver dans celle-ci un acide particulier. Voilà donc les preuve chimiques qui viennent à l'appui des physiques dans la jaunisse.

qu'elle est d'une nature muriatique ou ammoniacale; quelques-uns assurent que c'est *un principe délétère dont l'impression se fait d'abord sur le cerveau et les nerfs*, d'où consécutivement *la corruption des humeurs*, ce qui certes n'est pas très-clair. Au milieu de toutes ces fluctuations et à travers les différentes opinions qui font de la pellagre une affection putride, scorbutique, acrimonieuse, etc., quelques médecins ont porté leurs vues sur les solides affectés, et ont voulu expliquer tous les phénomènes de cette maladie par l'irritabilité diminuée, l'irritabilité accrue, l'atonie, et quelques autres altérations du solide vivant, presque aussi peu connu que le liquide vivant (1).

Strambio, qui a combattu les erreurs de toutes parts, se donne une peine inexprimable pour expliquer jusqu'au moindre symptôme, et trouvant toujours par ses connoissances et ses observations, de bonnes raisons pour réfuter des argumens d'une théorie futile et erronée, ne sait cependant quelle explication mettre à la place des erreurs qu'il détruit; il sent le vide des idées qu'il combat, mais il ne voit point par quoi il peut les remplacer; il passe en revue tout ce qu'il croit capable de produire des effets extraordinaires dans l'économie animale; en un mot il dit bien ce que la pellagre n'est pas, mais il ne peut dire ce que c'est. Voici ce qu'il dit au sujet des agens qu'il croit qui peuvent affecter le système nerveux et donner naissance à ce qu'il appelle les signes internes.

« L'électricité, dit-il (après avoir passé en revue » le principe vital, le phlogistique, l'air fixe, etc.), » l'électricité fut l'agent qui me causa la plus longue » erreur, les deux faits suivans y donnèrent lieu. » Un pellagreux se plaignoit souvent qu'il éprou- » voit comme des traits de feu qui partoient de sa » tête et se portoient avec rapidité tantôt à ses oreil-

(1) Estratto di due Memorie del Dolt. Girtaner.

» les, tantôt à ses yeux, et tantôt à d'autres partie
» du corps; cela lui causoit des secousses et de
» soubresauts semblables en tout, à ce qu'il disoit
» aux effets de l'électricité artificielle (1). Un autr
» malade se plaignoit de temps à autre d'un feu dan
» tout le bras droit, auquel succédoit une secouss
» si vive, qu'il étoit contraint de jeter ce qu'il pou
» voit tenir alors, s'il craignoit d'en être bless
» D'ailleurs, continue Strambio, presque tous le
» pellagreux un peu avancés, qui restent exposé
» au soleil, se plaignent qu'ils sentent leur cervea
» comme traversé par des épines. »

Nous avons vu que les paysans attaqués de pella gre tombent parfois comme frappés de la foudre ils demeurent renversés par terre, et, lorqu'on le relève, ils paroissent comme impotens et demeurer quelques instans avec une vraie paralysie des extr mités inférieures. Mais pourquoi s'étonner de ce symptômes un peu plus ou un peu moins intenses et ne doit-on pas s'attendre à trouver dans la pella gre tous les signes qui peuvent dériver d'une affec tion cérébrale et de la moëlle épinière? C'est aussi c qu'on trouve longuement prouvé dans Strambio, qu a mis à contribution tous les auteurs qui ont trait des affections nerveuses. Nous éviterons les répéti tions que nécessiteroit une plus longue énumératio de tous les systèmes, sur chaque symptôme, relati vement aux causes.

Il n'est pas plus aisé sans doute d'assigner ave certitude le siége de la pellagre, que la cause d cette maladie. Les lésions trouvées dans les diffé rentes cavités, par l'autopsie des cadavres, n'on été ni assez évidentes ni assez constatées pour for mer une base sûre à une opinion raisonnable

(1) Strambio ne dit pas comment ce malade, qu'on doi croire un paysan grossier et ignorant, pouvoit donner cett comparaison. Avoit-il été électrisé, ou bien ce pellagreu n'étoit-il point de la classe de ceux que cette maladie attaqu ordinairement?

mais nous en avons dit assez peut-être pour faire pressentir les conclusions qu'on pourra tirer des observations qu'il nous reste à rapporter. Voyons cependant avant, quelle a été la méthode curative qu'ont employé ceux qui avouent qu'ils n'ont connu ni les causes ni le siége de la pellagre; car, quoiqu'on ne connoisse pas une maladie, on ne laisse pas de la traiter, et nous nous convaincrons, en voyant des hommes opposés d'opinions atteindre le même but, qu'il existe en médecine un véritable instinct et une conduite empirique, qui devancent les découvertes, se passent de la science exacte, et qui font que, quelque éloigné que l'on soit sur les explications par les opérations du raisonnement, on s'accorde presque constamment, d'après les observations, sur les moyens palliatifs et même curatifs d'une affection. Nouvelle preuve de l'utilité des choses de fait dans la thérapeutique comme en pathologie (1).

Le premier degré par lequel on doit passer pour tracer la méthode curative d'une maladie, c'est de voir, par l'observation que vous fournit le hasard ou un essai volontaire, ce que devient cette maladie

---

(1) Les progrès de l'analyse qui ont éclairé la classification nouvelle des maladies, se sont portés aussi sur la matière médicale qui tend vers la perfection dont elle est susceptible; cependant, je ne crois pas encore inutile d'avertir quelques jeunes médecins qui partagent avec le public sa confiance dans la poly-pharmacie, qu'excepté un très-petit nombre de médicamens, dont l'effet sensible et bien marqué est connu, il est toujours douteux, si celui que vous attribuez à un remède quelconque n'auroit pas eu lieu sans lui; une seconde considération, c'est qu'il n'est pas prouvé non plus, et ceci doit s'entendre des remèdes les plus certains, même des opérations chirurgicales, que, pour mille causes possibles, on puisse employer le moyen qui convient à la nature. Dans l'emploi d'une foule de remèdes, on s'expose donc souvent à violer le premier précepte de la médecine *non nocere*. Il est vrai que c'est en effet le plus difficile à remplir; mais c'est aussi celui dont le public se soucie le moins et ne cherche guère à se garantir.

abandonnée à elle-même. C'est le plus sûr moyen de ne point confondre dans ses essais les résultats des médicamens avec la série des symptômes naturels de la maladie, ni avec les efforts de la nature; sans cette marche, on altère l'histoire de ce qu'on a observé. Ceux qui ont appliqué à la pellagre cette manière analytique, ont abandonné les pellagreux, qui n'étoient pas dans un état trop avancé, à toutes les influences de la maladie; ils ont eu soin seulement de les bien nourrir, pour voir si un bon régime ne suffiroit pas seul pour les guérir entièrement. D'autres, chez qui la pellagre se montroit dangereuse, ont été soignés par la méthode qui consiste à combattre les principaux symptômes à mesure qu'ils se présentent. Ce n'est pas que cette méthode n'ait ses inconvéniens, que l'on connoît assez; mais, lorsque l'on n'est pas assuré de la manière de combatre la cause, il faut bien se contenter d'adoucir, si l'on peut, ses effets. C'est d'après cette idée que Strambio, lorsque les malades éprouvoient des mouvemens spasmodiques, employoit différens médicamens qu'il croyoit propres à combattre les causes dans leur action. Il essayoit tantôt le camphre, tantôt le musc, l'extrait de jusquiame ou la liqueur anodine minérale. Si la petitesse du pouls et l'abandon des forces montroient que le principe vital étoit attaqué, il employoit les martiaux ou le quinquina, la valériane, l'arnica, les bains froids (1);

(1) On a fait à Brown le reproche d'être en contradiction avec lui-même, pour avoir classé certaine maladie dans les asthénies, et avoir cependant conseillé, pour y remédier, les bains froids qu'il avoit également rangés parmi les médicamens asthéniques, c'est-à-dire débilitans; mais les choses affoiblissantes, à un certain degré, ne peuvent-elles pas produire des réactions locales et partielles, et devenir par là fortifiantes indirectement, *et vice versâ*, dans certains systêmes? Il me semble que cette idée est très-nettement exprimée dans Brown. Au reste, une nouvelle doctrine ne laissera probablement pas celle-là subsiter longtemps; et

les frictions générales, le vin à haute dose dans les douleurs qui ont coutume de se propager du dos vers les extrémités. D'autres praticiens ont essayé le camphre, l'extrait d'aconit, la décoction de douce-amère, la poudre sudorifique de Dow... contre le délire, on prescrivoit l'opium, les douches, les ventouses, les sangsues. Strambio s'est opposé au dévoiement par la rhubarbe, l'ipécacuanha, le simarouba, avec la salicaire et l'acide sulfurique; pour exciter, réveiller les malades engourdis, les imbécilles, il se servoit de l'urtication, des synapismes, de l'esprit de corne de cerf (1), avec le succin et d'autres moyens semblables; pour s'opposer aux sueurs collicatives, à la disposition gangréneuse et au dernier degré de la maladie, il employoit à haute dose le quinquina et les acides minéraux; pour calmer la toux, il donnoit le lait et les incrassans; pour appeler les règles, les médicamens reconnus pour emménagogues; enfin les diurétiques, pour exciter les urines, et ainsi de suite pour les autres symptomes, qu'il combattoit partiellement.

Mais il est des moyens dont le judicieux Strambio osoit à peine se servir, malgré l'autorité de quelques médecins qui avoient traité avant lui des pellagreux; par exemple telle est la saignée, qu'il employa toujours avec ménagement, et qu'il jugea, comme la plupart des autres praticiens, être un remède dangereux. L'ensemble des phénomènes de la pellagre, qui dénote évidemment un abattement des forces, est sans doute une contre-indication suffisante, même dans des cas où ce remède sembleroit indiqué au premier abord. Quant à l'usage des vésicatoires, les écrivains sont partagés sur leur

---

éjà, en Italie, on élève l'édifice du *controstimulantisme*, ystême nouveau de MM. Rasori et Borda. Mais son sort est-l plus assuré?

(1) Ammoniaque.

efficacité, et des obstacles à leur application on paru souvent naître de la maladie elle-même, don l'exanthême n'est point critique : aussi n'en a-t-o fait qu'un très-léger usage, et sans succès. La prostration des forces et le délire sont les symptôme qui doivent engager particuliérement a les employer; la sécheresse du tempérament, la maigreu les veilles, l'ustion de la langue, la dysurie, la fa cilité des plaies à tomber en gangrène, les sueu colliquatives, qui accompagnent presque toujours l délire, sont autant de raisons qui contre-balancent pa fois d'autres indications, et qu'il faut combattre selo les circonstances; du moins en tentant d'une façon p reille la cure des symptômes, on a la satisfaction c ne point nuire, quand on ne réussit point à guéri Cependant, comment parvenir ainsi à connoître nature du mal, et comment espérer une cure rad cale ? La sécurité que la médecine doit inspirer celui qui la sait est loin de toujours lui suffire, la connoissance acquise des maladies, d'après les pa ties lésées, peut seule faire employer d'autres moye que ceux qui demandent toujours beaucoup de pr cautions. Mais, lorsque la raison n'indique point méthode sûre, on doit se confier à l'expérience; c'est ce qui engagea Strambio à renouveler l'essai d méthodes employées avant lui. Les voici en peu mots :

Frapolli fait consister l'indication la plus urgen à ouvrir les pores exhalans de la peau, à rend la transpiration plus facile ; il prescrit les friction l'eau tiéde, les diaphorétiques, et surtout le ba chaud, qu'il regarde comme le premier et le me leur remède contre cette maladie.

Gherardini, après avoir démontré que le beurr le lait, l'antimoine, le mercure, le camphre, l'a l'eau de chaux, l'eau de goudron, le suc de limo sont ou nuisibles, ou au moins inutiles dans ce maladie, prétend que les meilleurs remèdes sor le sucre de lait avec les herbes alkalescentes, décoction de racine de patience, celle de sassafi

et de gayac, et le bain entier ou partiel des membres affectés de la pellagre.

Albera fait consister tout le traitement à détruire la cause occasionnelle, en évitant le soleil, et à enlever l'affection de la peau par des topiques émolliens avec l'eau de chaux, par la brûlure, et finalement en corrigeant l'acrimonie du sang par une nourriture abondante, composée de viandes fraîches, de beurre, d'œufs, de lait, d'herbes anti-scorbutiques, avec des décoctions de salsepareille, le petit-lait, et surtout par une boisson abondante d'eau pure de fontaine.

Tous ces moyens, dont plusieurs sont opposés, furent répétés par Strambio les uns après les autres. D'abord il éprouva toutes les applications topiques qu'on avoit employées, quoiqu'il n'y eût pas une excessive confiance, puisqu'il regardoit le vice cutané comme symptômatique; il donna des bains locaux aux uns sur les parties malades, d'après l'avis de Kuzago: à d'autres, il fit appliquer des épithêmes, et sur quelques-uns la renoncule pilée, selon le conseil d'Albera; et, pour connoître les divers effets d'applications non encore tentées, il appliqua à quelques malades des dissolutions de sel marin, à d'autres celle de muriate d'ammoniaque, enfin, le petit-lait et l'eau glacée; mais toutes ces choses furent infructueuses, excepté la renoncule, qui fit toujours naître des érysipèles graves qui menaçoient de tomber promptement en gangrène. Quelques applications cependant semblèrent calmer l'ardeur de l'affection cutanée; soulagement que produit seul l'éloignement de l'action du soleil, mais il n'en résultoit aucun bien par rapport aux symptômes internes. Il prescrivit encore aux pellagreux les bains tièdes d'eau simple, excepté à ceux qu'une extrême foiblesse ou la diarrhée empêchoit de les prendre; en effet, Hippocrate et Celse blâment ces moyens dans de pareilles circonstances. Mais loin que Strambio ait vu les pellagreux se trouver mieux de l'usage des bains, il a observé le contraire.

Selon Ghérardini, ses malades, en se baignant, voyoient leurs forces se rétablir, le dévoiement s'arrêtoit, tous les symptômes diminuoient. Strambio assure, et l'on peut aisément croire que, par ce moyen, il affoiblissoit ceux des malades qui avoient encore conservé quelque force, et que ceux qui n'avoient point le dévoiement ne tardoient pas à sentir leur ventre s'amollir et se relâcher. Il a remarqué même que certains pellagreux étoient plus incommodés au moment qu'ils étoient dans le bain, que d'autres y tomboient en défaillance, et que le délire augmentoit. Il est vrai que Gherardini se fonde sur ce que la vertu des bains est toujours très-puissante dans les maladies de la peau; il ne les avoit conseillés que d'après l'observation que les paysans des pays humides, forcés d'avoir constamment les pieds et les mains dans l'eau et dans la boue, ne sont que rarement attaqués de la pellagre, et enfin parce que les bains sont un objet de préjugé chez les malades eux-mêmes, qui pensent qu'ils ne peuvent être guéris dans les hôpitaux où on ne les leur fait point administrer. Mais Strambio remarque très-judicieusement, à cet égard, que la pellagre n'est point une maladie essentielle et particulière de la peau; il nie que les habitans des pays marécageux et humides soient moins sujets à la pellagre que les autres; et il cite à cette occasion deux meûniers qu'il a vus attaqués de cette maladie, quoiqu'ils habitassent au milieu d'une rivière; de plus, un homme qui leur appartenoit, et qui étant chargé d'arroser de vastes prairies, étoit contraint de se mettre tous les jours dans l'eau jusqu'à la ceinture. Y avoit-il besoin de ces exemples, et le raisonnement ne suffisoit-il pas ici? Mais ce qui peut avoir le plus contribué à accréditer l'opinion où sont les pellagreux, que les bains sont utiles dans leur maladie, c'est peut-être l'usage où l'on est de nourrir davantage les malades pendant qu'on les baigne, et celui de leur donner une plus grande quantité de vin. Cette manière de vivre peut avoir apporté chez quelques-uns un soulagement no

table en mieux, qu'on aura attribué aux bains. On ne peut donc pas dire que le bain soit un remède efficace pour guérir la pellagre ; néanmoins, il n'est pas non plus un moyen qu'il faille exclure de son traitement, puisqu'il peut convenir pendant quelque temps, ne fût-ce que pour nétoyer la peau, relâcher les tégumens secs, arides et brûlés des pellagreux, et les rendre plus perspirables.

Strambio n'a pas négligé non plus de répéter la méthode proposée par Frapolli, pour exciter la transpiration, afin de parvenir à la cure des symptômes internes; il a même ajouté plusieurs remèdes que ce médecin avoit négligés, tels que la poudre sudorifique de Dower, le camphre, les fleurs de soufre, l'antimoine crud, la teinture de benjoin, le kermès minéral (1), le vin d'Huxam, etc.; il a tenté les alkalis, les stimulans, les aromatiques, les anti-scorbutiques et les sudorifiques végétaux; et de tous ces remèdes, il n'a pu obtenir un mieux assez sensible pour se convaincre qu'il venoit d'eux. Il avoue avec ingénuité qu'il a eu les mêmes résultats par des médicamens de nature différente, et qu'on regarde même comme opposés. C'est ainsi que le petit-lait avec les plantes alkalines, la décoction de patience et la teinture de gayac, recommandés par Gherardini, le sel de tartre, celui d'absynthe, l'eau de chaux, etc., ont été employés indifféremment et en général avec peu de succès. Ce n'est pas que quelques-uns des malades ne devinssent évidemment dans un meilleur état durant l'emploi de ces moyens; mais doit-on l'attribuer à ces remèdes plutôt qu'à d'autres, puisque les malades éprouvoient le même mieux-être par l'usage indifféremment des uns et des autres de ces médicamens, ou bien même lorsqu'ils n'en prenoient aucun ? Ne doit-on pas attribuer le mieux à la cessation de leurs fatigues habituelles, à ce qu'ils n'étoient plus exposés à l'ardeur du soleil, enfin à l'usage d'une nourriture saine ? Et en effet,

(1) Oxide rouge d'antimoine.

on a lieu de croire à l'efficacité de ce dernier moyen, puisque ceux qui, hors de l'hôpital, continuoient à vivre dans leur état habituel de misère, n'éprouvoient point d'amendement dans leur santé, quoiqu'ils fussent garantis de l'action du soleil, et soulagés des fatigues journalières; ce seroit donc, en dernière analyse, une meilleure nourriture qui sembleroit le remède le plus constamment efficace contre la pellagre, dans les deux premiers états de cette maladie. Les auteurs ne sont point d'accord sur la qualité ni sur la quantité des alimens; les uns veulent une nourriture animale, Gherardini est de cet avis. Albera, ne voulant que plus d'abondance, conseille non seulement l'usage des viandes fraîches, mais celui des œufs, du beurre, des légumes et du lait, que le premier rejette. Strambio a voulu faire un essai comparatif, en ne donnant à certains malades qu'une nourriture purement végétale, et à d'autres une tirée toute entière du règne animal; mais le régime différent, relativement à ces alimens, avoit pourtant quelque chose de commun, c'est que les malades mangeoient tous du pain de froment et buvoient du vin; et, en général, tous éprouvèrent du mieux, plus ou moins, n'importe de quels alimens ils fussent nourris, le lait seul fit une exception: il parut produire des douleurs et le flux de ventre. Mais, malgré la bonne nourriture, aucune guérison ne fut complète, pas même chez les malades les moins avancés, il leur restoit toujours quelque signe du mal prêt à se reproduire: ils se portoient mieux pendant l'hiver, mais au printemps, s'ils s'exposoient au soleil, le dos des mains devenoit rouge peu à peu, même malgré la continuation de la bonne nourriture, la pellagre ne laissoit pas de faire des progrès bientôt sensibles, et les malades arrivoient au dernier degré, et la mort suivoit également; ce qui prouve suffisamment, dit Strambio, que la bonne nourriture n'est point un moyen assuré de guérison; elle cache le mal, en retarde le développement, et ne suffit point pour en détruire la

cause, ce qui est confirmé par plusieurs pellagreux renvoyés comme guéris à la suite de ce traitement purement palliatif, qui, retournés aux travaux de la campagne, n'ont pas tardé à rentrer dans l'hôpital dans un état pire qu'auparavant. Voici, à cet égard, un fait d'observation : un pellagreux fut gardé par Strambio comme infirmier, après avoir été traité deux fois de la pellagre, et mis dans un état apparent de bonne santé ; on le garda la troisième fois à l'hôpital, pour observer si, par la continuation d'une bonne nourriture, et en évitant le soleil, il pourroit se rétablir complétement. En effet, il n'éprouva plus rien depuis ce temps, pendant plusieurs années, et jusqu'à son placement dans une autre maison. Au bout d'un long temps, il y étoit encore sain, gai, et avoit une bonne carnation ; mais des vertiges qu'il éprouvoit de temps en temps, et une rougeur habituelle sur le dos des mains, doivent faire craindre, selon cet auteur, que, s'il est obligé de retourner à la vie des champs, il ne soit bientôt aussi malade qu'avant son traitement et son changement de condition. La même chose a été observée sur une femme, qui fut conservée aussi comme infirmière, et qui est ensuite entrée comme religieuse dans un couvent pauvre. Conclura-t-on, de ces deux observations, que la nourriture est un moyen curatif de la pellagre (1) ?

---

(1) Celui qui cite ces deux faits, et qui cherche toujours la vérité, n'a pas été à même de faire de très-longues observations relativement au retour de la pellagre. Nous avons vu que sa marche est lente et dure des années, ce qui sera rendu plus évident par les observations. Médecin d'un hôpital construit exprès dans le bourg de Legnano, à six milles de Milan, il espéroit ne pas manquer de temps ; mais cet hôpital fut supprimé au bout de quatre années, et les malades furent disperses dans plusieurs hôpitaux du Milanais. Strambio qui mettoit son honneur à approfondir les causes de cette maladie, et à ne laisser rien à dire après lui sur ce sujet, auroit sans doute continué ses observations malgré cette suppression, s'il n'en avoit été empêché par une mort prématurée.

D'ailleurs, on a observé la même chose chez beaucoup de malades; ils semblent d'abord guéris, et leurs incommodités ne sont que palliées; ils ne présentent plus de vice à la surface de leur corps, les symptômes internes également adoucis font croire à une guérison radicale, et chaque médecin, qui se fait facilement illusion sur la bonté de sa méthode, en a conclu que ses malades étoient guéris; mais si l'on considère qu'un des principaux caractères de la pellagre est d'être, tantôt plus intense, et tantôt plus douce et plus bénigne; que tantôt elle se cache d'elle-même, sans changement de régime, pour reparoître ensuite avec plus de force, on n'ajoutera que peu de foi à ces prétendues guérisons. Que l'on rende les malades qui ont été traités, à leurs occupations journalières, au régime de vie qu'ils menoient avant d'entrer dans les hôpitaux, car c'est dans ceux-ci qu'ont été faites les observations, et l'on voit bientôt que la maladie n'étoit que masquée, les effets avoient seuls éprouvé de la diminution, tandis que les causes, loin d'être détruites, sont toutes prêtes à les reproduire avec une nouvelle activité.

Strambio, qui a suivi plus qu'aucun autre ces malades avec soin, avoue qu'il a en vain essayé toutes les méthodes pratiquées par ses compatriotes; il n'a pas mieux réussi lors qu'il a tenté de guérir les pellagreux par la méthode que Thierry conseille contre le *mal de la rose*, et par celle que Desodoarts employoit contre la *pellerine*. L'antimoine et le beurre, qui réussissent quelquefois contre le mal des Asturies, ne sont pas, à beaucoup près, immanquables, puisque Sauvages prétend que la rose est une maladie incurable. Quant aux moyens que Desodoarts vante le plus contre la *pellerine*, on n'en a point obtenu de succès, quoique ce soient les remèdes que l'on emploie heureusement contre le scorbut, et quoique la pellerine soit aussi, dit-on, une variété de cette maladie. Si les effets qui se manifestent dans toutes ces affections, ont beaucoup d'analogie, il faut néanmoins qu'il y ait des différences

essentielles dans leurs causes, ou que les nuances qui proviennent dans les deux maladies, des différens climats et des différens tempéramens, soient très-importantes, puisqu'il n'y a point de remèdes généralement applicables à toutes celles qui semblent les plus analogues. C'est aussi, sans doute, ce qui doit rendre très-suspecte toute classification nosologique, et toute application de thérapeutique aux maladies basées sur des variétés de dégénérescence humorales dont les plus fortes même sont insensibles et inappréciables. On doit donc, en négligeant une foule de symptômes variables, s'attacher, ici comme ailleurs, aux symptômes qui tiennent immédiatement à la cause : mais est-il bien moins difficile de remonter à celles qui tiennent aux solides? Presque toutes les lésions des fonctions ou leurs aberrations peuvent, à la vérité, être rapportées, avec raison, à l'affection primitive de quelque système organique; ces affections peuvent même être subdivisées, suivant qu'elles tiennent à trop de force, à trop de foiblesse, ou à une mauvaise direction d'action, mais on ne peut nier une altération des humeurs au moins consecutive. Néanmoins, ce seroit bien inutilement que, pour remonter à la cause de la pellagre, on parleroit d'humeurs acides, alkalines; qu'on accuseroit un chyle aigre, un sang décomposé, etc. etc.; toutes suppositions sans preuves, hypothèses faciles à enfanter, et dont se sont tour à tour servis tous les auteurs. Il en est de même, sans doute, de la nature des alimens. Cependant, la plupart des médecins, à peu près d'un commun accord, ont employé pour la cure de cette affection, les remèdes toniques et les délayans; tels que le petit-lait, les plantes amères, anti-scorbutiques, l'oseille, le cresson, le bécabunga, les citrons. Mais, d'après l'expérience, ceux qui avoient annoncé que la pellagre étoit une dégénérescence acide, ou une espèce de scorbut, tels que Galli, Desodoarts, etc., ont été obligés d'abandonner l'emploi des médicamens anti-scorbutiques et des astringens. Les discussions qui sont nées entre ces praticiens et

d'autres non moins fameux, tels que Borsieri, Dellabona, Fanzago, qui ont combattu sous ce rapport et discuté le traitement de la pellagre, ne sont point assez intéressantes pour être rapportées, même par extrait. Le même degré d'incertitude qui régnoit sur la maladie, a lieu à l'égard de la nature intime des médicamens, et cela devoit être, surtout avant que la chimie, plus éclairée et plus précise, eût appris que l'effet des médicamens tenoit directement à leur base, et que de simples modifications dans les composans n'altéroient pas leur vertu, si elle ne changeoit point les principes. Il résulte de là que les différences que les praticiens ont trouvées dans telles ou telles substances qu'ils employoient contre la pellagre, sont aussi difficiles à admettre, faute de preuves, que les classifications diverses de cette maladie.

Les médicamens employés contre la pellagre ont été aussi nombreux que le sont ceux qu'on emploie contre les affections asthéniques; ainsi les toniques, les incisifs, les anti-scorbutiques, les purgatifs, les stimulans, etc., ont été tour à tour essayés : il faut y joindre les calmans, les nervins, et de plus la saignée, le moxa, les vésicatoires, le quinquina, la valériane, l'arnica, le raifort, le cresson, le cochlearia, la fumeterre, etc. Une foule d'autres substances, qu'on croit à peu près analogues dans leur nature et pareilles dans leurs effets, ont été tour à tour employées avec constance et à forte dose comme médicamens. Mais, ainsi qu'on l'a déjà vu, l'on n'a su à quoi s'en tenir sur leurs effets : car la différence du régime étoit trop grande et trop évidente, pour qu'il ne parût pas à tout observateur que le régime étoit lui-même un véritable médicament. Et en supposant qu'il y ait en effet autre chose dans la pellagre, qu'une affection consécutive à un régime affoiblissant longtemps prolongé, n'y a-t-il pas lieu de croire que le surplus se réduit à une simple affection cutanée dépendante du sol, du climat, de la température, de l'idiosyncrasie de chacun de ces hommes affoiblis, et attribuable à telle cause qu'on

voudra, mais dont l'effet seroit très-peu considérable, ou peut-être nul, sans les circonstances occasionnelles qui servent à le développer, et surtout sans cette débilité générale et complète, qui résulte indubitablement du genre de vie des paysans milanais et de leur malpropreté?

On pourroit objecter que si la pellagre n'est qu'une maladie de la peau, jointe à des effets d'une débilité générale, elle ne devroit pas être exclusive aux habitans des campagnes; mais, outre que le régime des citadins est différent de celui des paysans, sous le rapport de la nourriture, il l'est également sous celui de la peine et du travail, et d'une foule d'autres circonstances affoiblissantes. On a recommandé successivement, contre la pellagre, les bouillons de vipère, loués par les anciens dans l'éléphantiasis et la lèpre, la teinture de cantharides, que Mead (1) regarde comme le plus grand remède contre le même mal, et que les Anglais emploient, dit-on, avec le plus grand succès, contre les maladies les plus rebelles de la peau. L'acide anti-monial d'Uxam, la douce-amère si vantée contre les dartres (2); l'aconit, la cigüe, et l'ellébore noir si usité dans les maladies opiniâtres de la peau, ont été également essayés en vain. Le docteur Galli avoit aussi une méthode empirique de traiter la pellagre : il donnoit au malade, tous les matins, trois onces de suc de cresson, avec une once de miel et un scrupule d'yeux d'écrevisses. Il prescrivoit pour boisson, le long du jour, une infusion de fleurs d'arnica avec une certaine dose d'ammoniaque liquide. Le docteur Borsieri recommandoit deux choses assez différentes du traitement précédent; l'une étoit l'huile essentielle de térébenthine, qu'il prétendoit très-propre à exciter les forces nerveuses abattues, et la décoction de bourgeons de sapins. M. Paletta, chirurgien en chef du grand hôpital de Milan, et le professeur Caldani, prétendent qu'on a employé avec suc-

---

(1) *Med. sacra, cap. ij.*
(2) Poupart, Traité des Dartres.

cès les lézards contre la pellerine, et l'ont voulu transporter au traitement de la pellagre. Tous ces moyens, et une foule d'autres que je passe sous silence, ont été répetés par Strambio dans l'hôpital des pellagreux, mais sans aucun succès évident pour ce praticien, également instruit et de bonne foi. Il s'étoit fait de la pellagre l'idée d'une maladie dont le siége étoit dans les viscères du bas-ventre. Il croyoit, en conséquence, qu'il avoit deux indications à remplir, ainsi qu'il le dit lui-même; d'abord, de *mettre en mouvement les humeurs stagnantes*, et ensuite de les évacuer. Pour remplir la première, il employoit la vertu de diverses substances, telles que la chicorée, le pissenlit, la fumeterre, le chiendent, les sels neutres, les savons alkalis, les lavemens laxatifs, et tout ce qui passe pour être altérant, apéritif et atténuant. Pour la seconde indication, il donnoit le petit-lait, la crême de tartre, les tamarins et la rhubarbe, à doses fractionnées, et avec beaucoup de modération, de manière à ne pas produire de superpurgation. Cependant, dans certains sujets, il osa employer les drastiques, dans l'idée qu'il y avoit chez les pellagreux *un foyer atrabilaire*, et guidé par la méthode d'Hippocrate, qui prescrit de purger fortement les hypochondriaques: et, aussi, suivant le précepte de Galien, qui veut qu'on chasse des viscères abdominaux la masse d'ordures et d'humeurs qu'il suppose qui les obstrue. Quant au traitement préservatif, les médecins, dont on vient de voir les opinions différentes, sont moins en opposition. Ainsi tous sont d'accord d'éviter l'insolation, et surtout de changer le régime de la vie; ils fournissent aux paysans, que la pellagre attaque, des moyens de nétoyer les grains, de les tenir propres et sains, leur donnent l'art de soigner les farines et de faire le pain. Quelques-uns leur enseignent plusieurs espèces de substances que, dans les mauvaises années, on pourroit substituer aux grains ordinaires, et d'autres aussi qui pourroient suppléer le vin. Ils interdisent l'usage des bouillies et des pâtes fermentées, prescrivent l'usage de la

viande, celui du lait et du fromage frais. Mais si l'on considère à quels hommes ils sont donnés, ces conseils paroîtront sans doute superflus, quoique bons en eux-mêmes. Il faut ranger dans la même classe d'autres avis, qu'il ne dépend point de gens aussi pauvres de mettre à profit : tels sont le bon régime, les soins, l'air pur, etc. Les auteurs pourroient s'épargner ces prescriptions, ainsi que quelques autres, dont le ridicule ne les a pas empêchés de grossir leurs ouvrages. En effet, plusieurs recommandent sérieusement aux paysans milanais de ne point travailler à la terre au printemps, ou de le faire avec des gants, des chapeaux, et d'autres vêtemens dispendieux ou incommodes pour le travail. L'état de ceux que la pellagre attaque dépendant justement du défaut des choses de première nécessité, à quoi bon ces préceptes? Ils seroient probablement en effet bientôt guéris, s'ils pouvoient se procurer le simple nécessaire. Ce seroit une expérience à faire et digne de quelque grand propriétaire de ces contrées, observateur et généreux, de prendre soin, non pas d'un seul pellagreux, mais d'une famille entière, dont tous ou plusieurs membres seroient attaqués de cette maladie, et d'essayer si, par un changement de régime et de vie, par une honnête aisance, jointe à un travail modéré, on parviendroit, dans l'espace de quelques années, sans aucun médicament, à changer l'idiosyncrasie et le tempérament de ces malades, jusqu'au point d'éteindre chez eux, et de faire disparoître tous les symptômes de la pellagre.

Il n'est probablement pas nécessaire de s'étendre davantage sur le traitement de cette maladie, dont les observations donneront encore une idée plus précise. D'ailleurs, des recherches plus étendues feroient tomber dans les répétitions des auteurs italiens, que je crains de n'avoir pas déjà assez évitées. Au reste, si quelqu'un desiroit pousser plus loin ses recherches à cet égard, il pourroit consulter et les écrits assez nombreux, dont la liste est en tête de cet ouvrage, et, relativement à quelques mala-

dies analogues, telles que la *pellerine*, la *rose de Asturies*, et d'autres affections peu connues et particulières à certaines contrées, *Arthur*, *Dellabona Thierry* (1) et les autres.

Après avoir passé successivement en revue les causes, les symptômes, la marche, les traitemens curatifs de la pellagre, autant que nous avons cru devoir le faire; il nous reste à mettre le lecteur en état de juger par lui-même, en présentant des observations faites au lit du malade, et le traitement aussi clinique. On auroit beaucoup retranché même de tout ce qui précède, s'il n'étoit pas de quelque importance de connoître, au moins sommairement, l'opinion des médecins en grand nombre qui ont disserté sur la pellagre. La briéveté avec laquelle j'ai rapporté ce qu'il y a de saillant dans l'ouvrage de chacun, anéantit, j'espère, tout sujet de reproche. Sans le double but de faire connoître, avec la maladie, les auteurs qui en ont traité comme d'une affection très-extraordinaire, et d'établir par l'analyse sa place en pathologie, un ouvrage sur la pellagre, dans l'état actuel des connoissances médicales, en France, eût été un travail inutile et superflu. Mais si la simplicité dans les idées ne peut provenir que de l'élimination de toutes celles qui n'ont pas trait directement à un sujet, on n'auroit pu prendre de la pellagre de notion certaine, sans avoir essuyé le dégoût de la lecture d'une foule d'auteurs, qui se sont répétés, copiés et combattus. C'est ce qu'on a cherché à éviter aux savans par ces Recherches. Il y a, il est vrai, dans les auteurs, une foule de détails inutiles et fastidieux, pour le grand nombre, qui cependant ne sont point à dédaigner pour ceux qui exercent leur art dans la contrée où règne la pellagre; mais il suffira sans doute aux praticiens français d'avoir reçu l'éveil, et qu'on leur ait dessiné cette maladie de manière à les mettre à portée de reconnoître si elle existe dans quelques départemens de l'empire français.

(1) Journal de Médecine, tome 2, ann. 1755, sur la Rose des Asturies.

Il ne reste plus qu'à assigner la place que la pellagre doit occuper dans un cadre nosographique ; c'est à l'analyse des symptômes à la fixer. Les observations suivantes serviront à remplir ce but, et à répondre à quelques questions que la variation des auteurs dans leurs opinions a laissées indécises.

SECONDE SECTION.

Observations de Pellagreux reçus dans l'hôpital de Legnano, guéris ou morts. Ouvertures des cadavres. Observations de gens attaqués de l'affection impétigineuse nommée lichen. *Observations particulières du Dr. Rossi.*

PREMIÈRE OBSERVATION.

Dans l'été de 1788, un homme de trente ans se endit à l'hôpital de Legnano; il offroit les phénonènes suivans: maigreur, convulsions dans les mus-les de la face ; les mains étoient couvertes d'une ruption sèche, et présentoient une desquammation ssez avancée. Rien sur le reste du corps. Au bout e quelques heures, après son entrée, délire léger, ne soif ardente, le pouls petit, mais assez régulier, ingue chargée.

Le premier jour du traitement, un émélo-catharique, et le soir, un gros de thériaque, avec un demi-rain d'opium. Vomissement de saburre verte et igre, deux selles. Le lendemain, même état, mais oins de délire. Le malade demande à manger.

Troisième jour on le baigne, on lui donne des alimens et du vin.

Quatrième jour, mieux sensible. Cinq, six, sept, uit, on continue l'usage d'une tisane de racine e bardane, et les alimens en quantité assez considérable. Amélioration de tous les symptômes; ce-endant, les convulsions continuent, on purge le

malade avec la casse et la rhubarbe. Cessation des convulsions; les écailles pellagreuses se sèchent de plus en plus et tombent. Le malade se trouve assez bien; le quinzième jour, il sort malgré qu'on veuille le retenir, et retourne à ses travaux.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Un meûnier, gras et haut en couleurs (1), éprouvoit, tous les printemps, des vertiges. Entraîné malgré lui, il se mettoit parfois à courir, jusqu'à ce que ses jambes manquant sous lui, il tomboit tout étendu par terre. Le médecin qu'il consulta lui conseilla de se faire saigner, pensant que ce pouvoit être des avant-coureurs d'une attaque d'apoplexie. Au bout de deux ans qu'il eut éprouvé ces symptômes, ses mains devinrent écailleuses. Un jour, s'étant exposé à l'ardeur du soleil, il tombe sans connoissance; on le porte de suite à l'hôpital, bien assuré qu'il est pellagreux.

Premier jour du traitement, il offre les signes suivans: yeux larmoyans, bouche béante et ptialisme continuel, col rouge, éruption phlicténeuse sur le dos des mains, taciturnité et envie de s'échapper de l'hôpital, refus de prendre la nourriture, convulsion dans les mains, pouls plein et fréquent, chaleur halitueuse; on luit fait une saignée de pied et on le met au petit-lait. La nuit, peau sèche, constipation, léger mouvement de délire, les yeux se chargent de chassie; on emploie le petit-lait émétisé et la limonade de crême de tartre; le 5e. jour, mal de tête et agitation continuelle avec un peu de délire; on est

(1) Souvent Strambio n'indique point l'âge des malades, ni quelques autres choses importantes, telles que le tempérament, l'état, les constitutions de l'année, celles de l'athmosphère, les maladies antécédentes, etc. etc. Circonstances qui n'auroient point dû être oubliées; on pourra donc trouver sous ces rapports beaucoup de reproches à faire aux observations suivantes; du reste, elles sont telles que les auteurs les ont données.

obligé de le retenir dans son lit par le moyen des liens, saignée et continuation du petit-lait, on y joint des lavemens émolliens et une diète rigoureuse; les simptômes de l'éruption augmentent, et les avant-bras sont couverts de pustules: les 5, 6 et 7, disposition bilieuse bien caractérisée, d'iminution de l'éruption, et cessation des simptômes inflammatoires; la maladie se termine par des sueurs abondantes, le ventre s'ouvre, et le malade éprouve un mieux sensible; on continue l'usage des laxatifs, et le 11 on purge avec le séné et la crême de tartre; le lendemain mal de tête, bouche amère et quelques légers vertiges, urines troubles et épaisses pendant la nuit: les 12, 13, 14 et 15, rémission des symptômes, les mains sont sèches, offrant cependant des tâches violettes ou rouges, mais le malade entre en convalescence et sort huit jours après, aussi bien guéri que possible de l'affection bilieuse.

TROISIÈME OBSERVATION.

On trouve dans Strambio l'observation suivante, qui peut servir à appuyer le sentiment de ceux qui disent que la pellagre n'a pas besoin du signe extérieur de la desquammation pour exister. Un paysan, jeune encore, étoit fréquemment affecté d'une profonde tristesse, il éprouvoit parfois des vertiges, ressentoit une grande foiblesse dans les jambes, des douleurs au dos et dans les extrémités, semblables à celles des pellagreux, et cependant il n'en offroit point le signe extérieur; il assuroit à Strambio qu'il avoit consulté, qu'il n'avoit jamais éprouvé la moindre atteinte de la pellagre; deux années après, l'affection cutanée commença à se montrer sur le dos des mains avec quelques autres signes certains, il éprouva, pendant plusieurs années, les mêmes phénomènes de l'éruption cutanée, avant-coureurs de la maladie, sans que sa santé fût assez altérée pour le faire discontinuer ses travaux, et il se contenta de faire chez lui quelques remèdes que Strambio lui indiqua.

Les deux observations suivantes sont faites sur des maladies qui offrent quelques ressemblances avec la pellagre, mais que l'on a regardées comme différentes, sans aucune raison ; elles sont dépourvues de la partie historique du traitement, mais elles n'en pourront pas moins servir de point de comparaison sous le rapport des symptômes essentiels.

La première est celle d'un jardinier milanais, qui fut consulter le médecin chargé de traiter la pellagre. Ce malade étoit couvert, dans presque tout le corps, depuis trois années, d'écailles hideuses, qui formoient dans des endroits des ragades profondes, d'où s'échappoit parfois du sang ; elles lui causoient une démangeaison insupportable ; mais point de signes d'affection cérébrale ni nerveuse ; et, si l'on en excepte une veille presque continuelle à laquelle il étoit condamné, il jouissoit d'une bonne santé et d'une force extraordinaire pour son âge, puisqu'il avoit près de quatre vingts ans. Cette affection de la peau lui étoit survenue à la suite d'une fièvre quarte très-obstinée, qui avoit été guérie par le quinquina.

La seconde fut faite sur un paysan de trente-deux ans, du pays d'Invorigo. Vers le mois de novembre 1779, l'épiderme commença à se détacher çà et là de diverses parties de son corps avec un caractère dartreux. Au mois de mars suivant, la peau revint dans son état de santé, et demeura telle pendant six années consécutives. Au mois de septembre 1785, une affection semblable à la première reparut, et disparut encore au printemps suivant. En 1788, elle revint encore en automne, et le printemps la fit disparoître à l'ordinaire. Enfin, au mois d'octobre 1791, ce malheureux fut attaqué d'une si terrible manière, que n'ayant plus éprouvé de soulagement au printemps suivant, il fut obligé de se rendre dans l'hôpital. Ce fut au mois de mars 1792 qu'il y fut transporté, dans un état si affreux, qu'il faisoit tout à la fois horreur et compassion. Il n'avoit presque plus de cheveux sur la tête, les cils étoient tombés et les sourcils effacés ; les ongles

étoient secs et recourbés; il étoit couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une sorte d'écailles sèches, luisantes et blanches, de façon qu'il avoit l'air d'être couvert de neige. Toutes les nuits il éprouvoit des démangeaisons violentes : il se grattoit avec force ; en sorte que le matin son lit étoit plein des écailles qu'il avoit détachées, et qu'il avoit toute la surface du corps aride, rouge et comme érysipélateuse ; mais bientôt les écailles se reformoient, et il reprenoit son premier aspect. Au milieu d'un si grand désordre dans la peau, les fonctions ne souffroient que très-peu : il se plaignoit seulement d'un feu brûlant sur toute la superficie du corps, et d'un mouvement de pulsation sensible et incommode dans toutes les artères. Les bains tièdes n'apportèrent qu'un léger soulagement à ses douleurs; et, au bout de deux mois de leur usage, la peau se séchoit comme auparavant. Des onctions avec l'huile d'olive et le beurre frais, sur toute l'habitude du corps adoucirent pendant longtemps les douleurs; mais ce soulagement ne fut pas durable. Les antimoniaux, la teinture de cantharides, et les bains activés par le foie de soufre, parurent, au contraire, irriter beaucoup le mal. La décoction de douce-amère, ni celle d'écorce d'orme pyramidal ne firent aucun bien ; mais enfin la saignée, les sangsues à l'anus et les diaphorétiques anti-phlogistiques soulagèrent un peu.

Ces deux faits, dont le dernier surtout présente l'état dartreux à un très-haut degré, si même on ne doit y reconnoître la véritable lepre des Grecs (1),

(1) C'est ici bien évidemment une maladie propre de l'épiderme. J'ai eu occasion de voir, il y a peu de temps, à Paris, une disposition analogue chez un enfant de huit ans. L'épiderme étoit farineux et blanchâtre sur tout le corps, et particuliérement sur la face convexe des articulations des membres, tant abdominaux que thorachiques. Dans plusieurs places, il étoit tombé par écailles, et laissoit le derme nu, rouge, luisant et douloureux.

prouvent assez qu'il y a en effet une différence considérable entre les maladies de peau et la pellagre.

QUATRIÈME OBSERVATION (1).

Marie Pagani de *Veniano*, âgée de quarante-six ans, ne souffrit aucune attaque de la pellagre jusqu'en 1781, quoique depuis l'enfance elle eût le dos des mains dépouillé tous les ans au printemps. Une année, à cette époque, elle fut attaquée d'une diarrhée, et elle eut également la desquammation habituelle. Les étourdissemens la forcèrent bientôt à marcher avec roideur et violence devant elle.

Lorsque la desquammation eut paru pendant plusieurs printemps, la maladie interne augmenta, et fut accompagnée d'un tintement incommode dans les oreilles, de vertiges et d'une chaleur brûlante des pieds. En 1784, le 29 de mai, elle entra à l'hôpital dans un état d'embonpoint remarquable, et avec des couleurs vives, à l'exception d'un peu de pâleur des lèvres. Elle disoit ressentir une chaleur brûlante, tantôt sur la tête, tantôt au dos, plus souvent sur les pieds, ce qui lui causoit le même effet que feroit un corps brûlant ou le feu lui-même. Elle ressentit quelque soulagement de l'usage du petit-lait avec la racine de patience, dont elle usa pendant l'espace de vingt jours, aussi bien que des demi-bains, après lesquels elle sortit guérie de l'hôpital.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Marie Fugazzy, de la ville de *Saronno*, âgée de quarante-cinq ans, quoiqu'elle ne fût adonnée à aucun travail, soit domestique, soit de la campagne,

---

(1) Les observations précédentes sont tirées de divers auteurs italiens; les suivantes sont toutes consignées dans un journal dressé à l'hôpital des pellagreux, à Legnano. Je n'ai fait que les traduire du latin de Strambio.

fut cependant attaquée, en 1781, au printemps, d'une desquammation de l'épiderme du dos des mains.

En 1782, au printemps, à la desquammation se joignent le vertige, la *nutation* du corps, le murmure des oreilles, et même un fréquent *emprostotonos*.

En 1783 il ne parut rien à l'extérieur; cependant l'extrême débilité des articulations, une certaine confusion des sens internes dénotoient que la maladie étoit cachée.

En 1784, la peau du dos des mains furfuracée, une douleur de tête gravative, crampes des extrémités inférieures.

Le 6 août, reçue à l'hôpital dans un état d'embonpoint sensible; on ordonne contre les douleurs des genoux et les crampes fréquentes des jambes, une friction avec l'huile de vers et de succin; on donne à l'intérieur, pendant quinze jours, huit onces d'eau de chaux avec deux onces de lait; le 12 septembre elle sort avec une apparence de bonne santé.

SIXIÈME OBSERVATION.

Jeanne Perini *d'Origgio*, âgée de quarante ans, d'un tempérament phlegmatique, entra à l'hôpital le 27 juillet 1784; elle étoit attaquée de la pellagre depuis plusieurs années, sa sœur étoit morte de cette maladie; sa fille âgée de dix-sept ans donnoit déjà des signes de la même affection, et son fils, qui n'avoit que quatre ans, en étoit aussi frappé. Douleur dans l'extrémité inférieure, gauche presque continuelle; elle s'étend jusqu'au sacrum, crampe fréquente dans la même partie, précédée d'une sorte de titillation dans la plante du pied. La malade dit avoir ressenti, peu de temps auparavant, des soubresauts dans les extrémités inférieures; et quoiqu'elle eût infructueusement, les années précédentes, fait usage de bains tiédes dans le grand hôpital de Milan, elle desiroit beaucoup les reprendre, mettant une grande con-

fiance dans ce moyen, opinion générale chez les malades de la pellagre; on obtempère à son desir, mais très-peu soulagée, elle retourne le 4 septembre dans ses foyers et à ses travaux.

SEPTIÈME OBSERVATION.

Charles Monticelli *d'Ossone*, âgé de quarante-trois ans; pendant plusieurs années, au printemps desquammation des mains, presque aucune incommodité consécutive.

1782. Débilité dans les articulations des extrémités inférieures sur-ajoutée à la desquammation habituelle.

1783. Aux simptômes précédens se joignent la sensation comme de *flammes* dans le cerveau, une douleur vive des genoux, et la roideur des tendons dans les membres.

1784. Quoique le malade incapable des travaux de la campagne, évitât le soleil, les mains se couvrent d'un léger érysipèle et sont un peu écailleuses; le 26 juillet, transféré à l'hôpital de Legnano, maigre et ne pouvant se soutenir sur ses pieds. On fait usage contre la diarrhée, qui est arrêtée par ces remèdes, de la rhubarbe et des mirobolans: cette diarrhée duroit depuis deux mois; les genoux se trouvent plus libres par l'usage des bains, et on fait prendre les bouillons de vipère et de grenouille avec le cresson de fontaine; le bouillon continué pendant quinze jours, il survient sur les bras des boutons d'une grandeur variée; le malade sort le 27 septembre, et retourne dans ses foyers, où il a joui toujours depuis d'une bonne santé.

HUITIÈME OBSERVATION.

Antoine Olivari, âgé de quarante ans, menoit un genre de vie assez misérable, cependant un peu meilleur que celui des autres paysans: nonobstant cela, au printemps de 1785, eruption pellagreuse sur le dos des pieds et des mains, marche vacillante et comme celle d'un homme pris de vin; entré dans

l'hôpital de Milan dans l'été, les bains lui sont administrés pendant un mois; à l'automne, fiévre tantôt tierce et tantôt quarte; au mois de mars suivant légère desquammation, tremblement, sentiment de *salaison* dans la bouche, ardeur d'urines, dyssenterie; le 30 juin entré à l'hôpital de Legnano; la bouche étoit blanchâtre comme s'il avoit bu du vinaigre, les lèvres sèches et fendues, la plante des pieds brûlante et douloureuse pendant la nuit surtout, la tête également affectée d'un sentiment incommode de chaleur; après l'usage de légers eccoprotiques, les bains pendant un mois; ensuite prescription de six onces d'eau de chaux avec un peu de lait; au bout de huit jours, se disant bien, il sort de l'hôpital.

NEUVIÈME OBSERVATION.

Le nommé Ligini, de *Lomazzo*, âgé de quarante-cinq ans, d'une constitution athlétique, livré aux travaux de l'agriculture, fut pris, au mois de mai, d'une légère desquammation sur le dos des mains, et il lui survint à la langue une inflammation si considérable qu'il fallut lui ouvrir deux fois la veine.

Au mois de juin, sentiment comme de flammes dans la tête, diarrhée, diplopie, rigidité du corps et tension en devant.

Au mois de juillet, rougeur de la face, lèvres pâles, sentiment d'ustion très-incommode dans différentes parties du corps et surtout aux pieds.

On purge les premières voies par de légers eccoprotiques, après quoi on pratique une saignée du bras; le sang présente dans la partie rouge la consistance ordinaire, entourée cependant de beaucoup de parties séreuses.

On met le malade à l'usage des bains pendant quinze jours, mais une ardeur brûlante le tourmente tantôt à la tête, tantôt aux fesses, plus souvent à la plante des pieds; quelquefois des crampes douloureuses montent du pied gauche à la mamelle du même côté, et se répandent dans toutes ces parties, avec de si

grandes douleurs, que le malade jette les hauts cris, se roule sur lui-même avec des convulsions.

Après l'usage des bains, on emploie contre la crampe des jambes les huiles de vers et de succin, et pour boisson, on donne une limonade faite avec l'acide sulfurique ; on continue ces moyens pendant huit jours, au bout desquels ces simptômes diminuent, et le malade retourne dans ses foyers.

Il jouit d'une bonne santé jusqu'à l'été suivant, où une légère desquammation des mains reparoît et annoncee de nouveau la maladie.

Sur la fin d'août, il rentre à l'hôpital, et quoiqu'il présentât la même force de corps et le même embonpoint, il se plaignoit d'un sentiment d'ardeur incommode dans le côté gauche de la tête, qui se propageoit depuis le bas du dos jusqu'au pied gauche, et d'un sentiment de torpeur du même côté.

Une saignée du bras droit, et les ventouses appliquées derrière la tète diminuent la douleur.

Le 4 septembre, en sortant du bain il est pris d'une crampe qui commence à la plante du pied gauche, et se répand dans toutes les parties du corps, du même côté, jusqu'au creux de l'estomac, et produit des contractions spasmodiques, la cardialgie, le malaise, le vomissement bilieux, la lipothymie.

Le 5, les urines, sur la fin de ce paroxisme, deviennent troubles, chargées, d'aqueuses qu'elles étoient auparavant.

Le malade ensuite se porte mieux, ayant toujours cependant un sentiment obtus de douleur, qu'il conserve jusqu'à sa sortie de l'hôpital.

DIXIÈME OBSERVATION.

Catherine Gianni de *Fagnano*, âgée de trente-trois ans, pellagreuse depuis deux ans, avoit, à son entrée dans l'hôpital, le 26 juillet 1784, les pieds et les mains dépouillés de leur épiderme, le front tout entaché de tubérosités terreuses, avec un écoulement de matières fétides par l'oreille gauche ; se

plaignoit de diplopie, de vertiges, et d'une tension du corps en arrière.

Les pieds et les mains sont couverts de compresses imbibées d'eau de chaux; après leur application pendant quelques jours, à peine lui restoit-il des vestiges de pellagre.

Le 7 août, au sortir du bain, elle fut saisie d'un tétanos dorsal si violent, qu'elle resta, pendant l'espace d'un quart d'heure, la tête renversée en arrière, avec une très-grande difficulté de respirer.

Le 26, elle disoit ressentir de nouveau dans le dos, un sentiment de chaleur accompagné d'une tension en arrière; on applique les ventouses au dos, et on lui donne le quinquina comme altérant.

La malade ne ressentit plus les tiraillemens qui se manifestoient en arrière, ni aucun autre accident, si ce n'est un murmure dans les oreilles, et une douleur dans les cuisses.

Le 12 septembre, le corps entiérement couvert de pustules miliaires qui lui causèrent une très-grande démangeaison pendant dix jours; usage de la tisane de bardanne; les pustules s'en vont par la desquammation; le 22, apparition de taches sanguines semblables à des morsures de puces sur le visage et sur les bras; dans cet état elle sort de l'hôpital le 23.

ONZIÈME OBSERVATION.

Marie Moroni de *Ravello*, âgée de quarante-six ans; érysipèle phlicténeux autour des malléoles du pied droit; pas d'autres symptômes de pellagre, excepté les crampes dans les jambes; en 1783, diplopie, vertiges, opistotonos fréquent; 1784, affection pellagreuse du dos des mains; entrée dans l'hôpital de Legnano à la fin de mai: teint fleuri, embonpoint et bonne santé d'ailleurs: interrogée pourquoi les mains présentoient peu de signes de pellagre, elle répond qu'elle a coutume de fuir le soleil, et de se laver les mains avec le petit-lait; pendant son séjour à l'hô-

pital, tremblement convulsif des mains, un sentiment d'ustion tantôt dans l'épine du dos, tantôt dans la plante des pieds; le 25 de juin, crampes très-douloureuses, les jambes en étoient souvent affectées; celle-ci fut si violente, qu'après des douleurs atroces, elle fut attaquée d'épilepsie; usage du petit-lait le matin pendant plusieurs jours, bains durant 20 jours consécutifs; après une légère purgation les plantes des pieds sont toujours humides de sueur, et la malade n'y éprouve plus le sentiment douloureux de la chaleur; tous les autres symptômes diminuent sensiblement; le 28 juin elle retourne chez elle, avec un tremblement des mains persistant.

Strambio, dit que cette femme retomba au printemps de 1785, et fut beaucoup plus malade, après avoir joui d'une santé tres-médiocre le reste de l'année.

DOUZIÈME OBSERVATION.

Antoine Lampugnani de *Verghera*, âgé de cinquante-cinq ans, dont le frère étoit mort pellagreux, et dont le fils avoit depuis l'enfance les mains attaquées de l'affection herpetique, quoique tisserand; avoit, depuis dix ans, les mains entachées de la desquammation pellagreuse, régulièrement à chaque printemps; du reste il se portoit bien.

A la fin de juin 1785, après l'éruption habituelle aux mains, délire qui dure tout l'été de 1784; alité à cause d'une fiévre légère, il n'évite point l'augmentation de la maladie, diarrhée, délire, saveur salée, ptyalisme, bruissement dans la tête; au mois de juin, à la sollicitation d'une femme il oint ses pieds et ses mains avec un liniment composé d'huile, de cire, de lithargeet de céruse, et, dans cet état, il expose ces parties nues au soleil; dès qu'il y eut été exposé pendant environ une heure, chute sans sentiment; il réitère de nouveau cette épreuve sans en ressentir d'incommodité grave, mais enfin s'étant exposé une troisième fois avec audace à l'action du

soleil, il tomba de nouveau comme asphixié et sans connoissance.

25 juillet, entré dans l'hôpital, maigreur, insommie, se plaignoit surtout du dévoiement.

On prescrit d'abord les parégoriques, retour du sommeil, cessation de la diarrhée; ensuite bouillons de vipère, comme à la septième observation, continués pendant quinze jours.

Sueurs de temps en temps pendant la nuit; le 19 septembre, apparition de taches sanguines comme de piqûres sur le bras droit et la joue gauche, sans aucun soulagement; au mois d'octobre, aux autres signes se joignent la toux, le crachement avec des stries sanguines, un sentiment d'érosion à la gorge, et la fiévre, qui avoit d'abord eu le type d'intermittente quotidienne, devient tierce et ensuite quarte; usage de la décoction de quinquina dans le lait pendant 18 jours; cessation de la toux; la fiévre persiste; purgation légère avec la manne; infusion de fleurs d'arnica, suspension de ce moyen pendant quelques jours, à cause de l'augmentation de la fiévre, et de la diminution de l'écoulement des urines.

Le 12 novembre, nouvelle purgation avec la rhubarbe en poudre et la crême de tartre; le jour suivant prescription de l'apozème febrifuge de Dehaen (1). Au bout d'un usage de 10 jours diminution de la fiévre, urines plus abondantes; le 26, à

---

(1) J'ai cru, pour plus d'exactitude, devoir transcrire en entier quelques-unes des prescriptions dont on a fait usage dans le traitement.

R. Rad. gramin. } *an. libr.* 8.
——— taraxac. }
Minut. concis. et contus. indantur.
In aq. pur. q^s. s. decoq. per bihorium.
Colatur prœlo express. lib. iij. adde.
Oximel. simplic. libr. sem.
Sal. polichrest. drach. vj.
M. cap. unc. j. omn. bihorio.

cause de la ténacité de la fiévre deux onces de quinquina sont employées en quatre jours, à la dose de deux gros le matin, et deux gros le soir.

La fiévre coupée par ce moyen, on continue l'usage du quinquina à dose fractionnée, pour éviter son retour.

Au mois de janvier suivant, les gencives deviennent d'un rouge noirâtre, fongueuses, soif insolite, urines rares, hémorragies fréquentes du nez, œdémacie des pieds, intumescence légère du visage, on joint l'usage des anti-scorbutiques (1) au quinquina.

Les symptômes scorbutiques continuent jusqu'au mois de mai, malgré l'usage de cet électuaire qui n'est interrompu de temps en temps que par des purgations avec la rhubarbe et la crême de tartre; les taches livides, semblables d'abord à des morsures de puces, qui n'occupoient que les bras, s'étendent aux cuisses et aux jambes, et celles-ci deviennent roides, et les mouvemens des genoux très-difficiles; le miel rosat et l'esprit de cochlearia sont employés contre les funguosités et le saignement des gencives; la diète demi-lactée fait du bien, et enfin le suc frais de cresson de fontaine donné à la dose de deux onces avec trois onces de lait, tous les matins, pendant vingt jours, produit la guérison et dissipe tous les symptômes du scorbut.

Mais, peut-on dire que ce malade fut parfaitement guéri? Non sans doute, puisqu'il lui restoit dans la tête un murmure habituel qu'il comparoit au criblement du bled (2).

---

(1) *R. Pulv. subt. cortic. peruv. unc. j.*
Succ. concr. nast. aquat. unc. sem.
Sal. polychrest. drachm. ij.
Mell. q. s. f. eletuar.
Cap. cochl. manè, et vesperè.

(2) Cette question et la réponse, traduites mot à mot de Strambio, donnent la mesure de ses inquiétudes au moindre signe qu'il ne pouvoit expliquer, et dans lequel il voyoit toujours un effet de la pellagre.

TREIZIÈME OBSERVATION.

Grimaldi, âgée de 30 ans, faisant usage de bons
limens, d'un tempérament phlegmatique, se plai-
gnoit que depuis quatre années elle employoit en
ain les bains contre la pellagre, et que la maladie
lloit toujours en croissant; entrée dans l'hôpital;
uoique grasse elle éprouve une telle foiblesse qu'elle
eut à peine se soutenir sur ses pieds; douleurs in-
ernes et brûlantes dans les jambes, tous les mem-
res douloureux; potion avec l'huile essentielle de
érébenthine et l'extrait de sauge, on la continue
endant 20 jours; frictions sur tout le corps, vin
halibé; les douleurs des lombes et des membres
ontinuent; le 7 septembre, usage du bouillon de
ipère continué pendant 15 jours; éruption cà et là
e pustules miliaires avec prurit; le 21, taches
ourprées avec saillies sur les bras, les règles sup-
rimées depuis trois ans reparoissent après l'usage
e la poudre de sabine; enfin le 17 d'octobre, elle
ort assez contente, se plaignant cependant de dou-
eurs dans les lombes.

Elle revient au mois de mai suivant, avec une
rès-légère desquammation des mains, mais avec
'autres symtômes; ardeur dans la plante des pieds;
ne certaine pâleur sur les lèvres, douleurs dans le
as du dos, qui s'étendent souvent aux cuisses, en
uivant le trajet du nerf sciatique; on la remet à l'u-
age de la sauge et de l'ammoniaque (1); décoction de
ois sudorifiques pendant 24 jours; frictions le long
e l'épine, tous les soirs; les douleurs persistent pen-

---

(1) *R. Ol. essent. salv. gutt. iv.*
Sacchar. alb. drach. j. sem.
Simul contritis in mortario vitreo, adde.
Aq. salv. unc. iv.
Spir. sal. ammoniac. gutt. xij.
Cap. manè cum determinatione ad sudorem.

dant le mois d'août : langue sale et chargée, mauvaise digestion, purgation avec la manne et le sel cathartique amer (1); ensuite, tous les matins, dix-huit grains de limaille de fer avec la rhubarbe et du sucre; on continue l'usage de cette poudre pendant un mois, en purgeant de temps en temps avec la rhubarbe et le tartre soluble; la malade sort au mois de septembre, ressentant encore une légère douleur dans les lombes et un peu d'ardeur à la plante des pieds.

QUATORZIÈME OBSERVATION.

Brinta, âgé de cinquante-cinq ans, sa sœur morte pellagreuse; la tête affectée de teigne depuis l'enfance, portoit un ulcère sordide à la jambe droite, depuis plusieurs années. Au printemps de 1783, céphalalgie, vertiges, bruissement dans les oreilles. En 1784, le dos des mains pèle, et tombe par écailles noirâtres; vertiges plus violens, sensation de salière dans la bouche, toux, excoriation de la langue, boulimie.

Transféré à l'hôpital le 29 août, pâle et maigre; usage des sudorifiques, avec les grenouilles et le cresson de fontaine, pendant vingt jours; éruption de taches sanguines rouges au bras, et une sur la joue gauche. Au mois de novembre, toux, qui depuis plusieurs mois avoit cessé; crachats mêlés de sang. On rouvre l'ulcère qu'il portoit depuis plusieurs années à la jambe, et qui commençoit à se fermer : le malade se refusant à l'établissement d'un cautère à la cuisse, on le met à la décoction de douce-amère avec le lait, et à celle d'orge avec le lait aussi pour boisson ordinaire; cessation presque complète de la toux. Au mois de décembre, on excite l'ulcère avec un fer rouge, à cause des mauvaises nuits que le malade passoit, tourmenté d'une douleur insupportable dans la plante des pieds, sur-

(1) Sulfate de magnésie.

tout du côté droit, où la douleur étoit plus considérable vers les phalanges. Ce cautère actuel rend l'autre douleur tolérable pendant quelque temps; mais elle revient bientôt aussi forte qu'auparavant. D'après l'observation que les douleurs diminuoient par la sueur des pieds, on l'excite chez ce malade par la décoction de fleurs de sureau et l'esprit-de-vin : elles diminuent en effet; mais elles ne cessent pas tout à fait. Le malade sort au mois de mars.

QUINZIÈME OBSERVATION.

Thomas Antonin, âgé de cinquante ans, dont le père étoit mort de la pellagre, avoit depuis douze ans les mains affectées de desquammation pellagreuse. En 1784, diarrhée, bruissement dans la tête, excoriation de la bouche, toux; 12 septembre, apporté à l'hôpital; impossibilité de se soutenir sur ses pieds, à cause de la foiblesse des membres; petite fiévre, redoublement vers le soir, toux, crachemens mêlés de stries sanguines, sensation de sel dans la bouche; tous ces symptômes augmentent avec l'insomnie, le ptyalisme, un sentiment d'érosion dans la gorge. Le 24 septembre, à l'extrémité; une émulsion et une potion anodine. De temps en temps le malade remuoit les paupières, avoit un mouvement involontaire dans les lèvres, comme s'il goûtoit quelque chose de sapide; foiblesse extrême du pouls. Le 26, symptômes plus doux, douleur obtuse dans le front, une humeur aqueuse couloit des yeux et des narines. Décoction de racine de squine avec du lait, le matin, longtemps continuée; point de mieux. Cependant sorti à la fin de novembre avec une occlusion des narines. La santé est assez bonne jusqu'au printemps de l'année suivante : à cette époque, d'abord prostration des forces; puis nouveau sentiment de douleur dans le front. Le 28 mai, l'usage du petit-lait et de la racine de patience parurent produire de bons effets.

SEIZIÈME OBSERVATION.

Pigozzi, âgé de cinquante-huit ans, est saisi en 1783, au mois de novembre, de céphalalgie, et en même temps d'un certain bruissement inexplicable dans le cerveau. Saignée du bras, ventouses scarifiées au dos, vésicatoire à l'occiput; aucun soulagement par ces moyens.

En mars 1784, s'étant exposé à peine au soleil, desquammation pellagreuse sur les mains; puis bruissement dans le cerveau, plus incommode que le premier. Entré le 30 mai à l'hôpital. Ardeur incommode de la plante des pieds, sentiment de flamme dans la région frontale, et d'étincelles de feu, comme électriques, parcourant avec beaucoup de vivacité du cerveau aux yeux, aux oreilles et à l'occiput; il lui sembloit quelquefois qu'il lui tomboit sur la tête une pluie de feu. Fréquens accès d'emprostotonos, tristesse, insomnie. Application de sangsues aux tempes, soulagement pendant peu de jours: petit-lait avec la fumeterre, et bains pendant vingt jours; soulagement à peine sensible. Application nouvelle de sangsues aux tempes, et tous les jours une limonnade avec l'acide sulfurique (1) pendant douze jours; continuation cependant de l'ardeur du cerveau, et pouls un peu dur. Saignée du bras, le serum du sang de couleur bleuâtre (2), et la partie rouge couverte d'une croûte inflammatoire; vésicatoires derrière les oreilles; leger soulagement des douleurs de tête. Enfin, au mois de novembre, le malade sort, quoique jouissant d'une santé médiocre.

Le printemps suivant, le mal augmente; il em-

---

(1) *R. spir. vitriol. drach. ij.*
Syrup. viol. unc. j.
Decoct. hordei lib. ij.
M. cap. partitis. vicibus in die.

(2) *Subcærulei coloris.*

pire encore pendant l'été. En automne, le malade rentre au grand hôpital de Milan ; il y reste vingt-quatre jours, et en sort au bout de ce temps, avec l'apparence d'un rétablissement parfait.

Mais, peu après, vers la fin de décembre, il revient à l'hôpital de Legnago : yeux étincelans comme ceux d'un furieux, douleurs intenses, picottemens dans le bras et la cuisse droits, tristesse, insomnie, et exhalaisons abondantes de son corps, d'une odeur toute particulière, mais commune aux pellagreux.

DIX-SEPTIÈME OBSERVATION.

La femme Limidi, âgée de trente-sept ans, dont e père étoit mort pellagreux, accouchée depuis un nois, nourrice. En mai 1782, diarrhée legère, desquammation de l'épiderme des mains, excoriation le toute la bouche. L'hiver suivant, bonne santé; ependant sensation fréquente de fourmillemens ar tout le corps.

En 1783, au printemps, suppression des règles lepuis l'accouchement, saignée de pied, retour des ègles, séparation de l'épiderme des mains. Au nois de juillet, tristesse et dérangement dans les lées portés à un tel point, que souvent il s'en fallut eu qu'elle ne se jetât dans un puits.

En 1784, au commencement du printemps, reour accoutumé de l'affection des mains. Entrée à hôpital le 13 août : à cette époque, disparition pontanée des signes externes de la pellagre, aparence de bonne santé au premier coup d'œil, ans toute l'habitude du corps ; mais, dans la tête, entiment tantôt d'une meule de moulin en action, antôt de flamme, de sonnettes, et enfin douleurs emblables à l'épilation. Elle voyoit tout tourner en ond très-rapidement, voyoit des fantômes efrayans ; sommeil difficile, ardeur interne des pieds, ouleur dans l'épaule droite, qui lui ôtoit l'usage de e bras ; ce symptôme existoit depuis un an.

Les bains, et, à l'heure du sommeil, une potion avec le sirop diacode.

8 septembre, le pouls un peu plein, saignée légère, beaucoup de serum, le caillot mollasse; 12, séton au cou, le camphre pendant vingt jours, en augmentant jusqu'à la dose de deux gros par jour; quelque soulagement; la douleur du bras persiste; sortie le 30 octobre.

Au printemps suivant, apparition nouvelle de l'affection nerveuse, à la tête surtout: bains tiédes, pilules de succin, vésicatoire au cou; soulagement à peine sensible.

DIX-HUITIÈME OBSERVATION.

Antoine Ceriotti, âgé de cinquante-huit ans; sa fille morte pellagreuse: desquammation des pieds et des mains depuis plusieurs années, au commencement du printemps. Entré en 1781 à l'hôpital de Milan; bains. L'année suivante, mêmes moyens, et la maladie s'accroît sensiblement. Mars 1784, douleurs dans le bas du dos et les genoux, si fortes qu'il ne peut non seulement marcher, mais même se tenir sur ses pieds: diplopie, vertiges, ardeur de la plante des pieds, et enfin tous les symptômes de la pellagre. 26 juillet, pâleur des lèvres, épaississement des parois de l'abdomen; cependant nulle diminution dans l'embonpoint naturel; douleur occupant tout le côté gauche de la tête, toute l'épine jusqu'à l'os sacrum; rigidité dans l'articulation des genoux, et impossibilité de rester en place sur ses jambes pendant une seule minute. Bains, doux cathartiques le 16 septembre, avec un grain d'extrait d'aconit pris en trois fois dans le jour, augmenté peu à peu jusqu'à la dose de deux grains. Le 7, cardiàlgie, convulsions, tremblement dans tout le corps; suppression de l'extrait d'aconit. Le 15, pour ne laisser aucun doute sur l'emploi de l'aconit, on en réitère l'usage. Le 24, ce moyen, employé pendant un mois, n'ayant pro-

duit aucun effet salutaire, on tente les diaphorétiques : décoction de racines de salsepareille et de sassafras, frictions sèches et rudes le soir sur tout le corps ; ces moyens sont continués quinze jours, soulagement marqué. Le malade sort de l'hôpital sans avoir besoin d'appui, au lieu qu'avant il ne pouvoit pas même se tenir sur les pieds.

DIX-NEUVIÈME OBSERVATION.

André Olgiati, âgé de quarante ans, son frère, sa fille, son fils malades actuellement de la pellagre; d'un tempérament mélancolique; desquammation des mains depuis plusieurs années, au commencement du printemps. 1781, délire à chaque saison de l'année, il se renouvelle avec des paroxysmes. 1784, entré à l'hôpital; l'air étonné, silence profond qu'on ne peut lui faire rompre ; jours suivans, tantôt sommeil, tantôt une espèce de rumination à la manière des bœufs, rejetant une écume ; mouvement des lèvres involontaire, comme de dégustation, fiévre erratique, urines rares, constipation, le ventre tendu ; vésicatoire à la nuque, clystère, le ventre s'ouvre par l'usage de l'extrait d'ellébore ; 12 juin, cessation de la fiévre et du délire après une sueur fétide ; sangsues à l'anus, bains tiédes suivis de sueurs si abondantes que le lit en est trempé et pénétré d'une odeur très-puante ; 18 juillet, cessation des bains, tristesse, fréquence du pouls qui annonce un nouveau paroxysme ; 22, recommence à délirer ; 23, ballonnement du ventre, constipation, chante toute la nuit ; 24, délire furieux ; 26, regards de travers et avec un air d'étonnement ; 27, infusion de séné qui ouvre le ventre qui avoit résisté au jalap et à l'extrait d'ellébore ; 28, sueur très-fétide qui termine le paroxysme ; il ne reste plus au malade qu'un bruissement dans la tête.

Dans le courant d'août il refuse les médicamens et sort.

VINGTIÈME OBSERVATION.

Jean Ferrajolo, cinquante-cinq ans, étant chef de famille, ne travailloit pas dans les champs. 1783, en mars, se reveille en sursaut ayant reçu en dormant l'action des rayons du soleil pendant une demi-heure; pris subitement de vertige et de l'éruption pellagreuse sur le dos des mains. 1784, presque point de signes extérieurs, vertige, bruit incommode dans la tête, sentiment d'ardeur tantôt dans les pieds tantôt dans la tête; 29 de mai, entré à l'hôpital; après un léger purgatif, prend, pendant 12 jours, une pinte de petit-lait avec la fumeterre, bains pendant 20 jours continuation de la chaleur dans le cerveau et de l'ardeur des pieds; sort de l'hôpital quoiqu'on veuille l'y conserver, se porte médiocrement bien jusqu'en février 1785, où la maladie prend une nouvelle force en effet, gagnant la ville voisine un jour de foire courant malgré lui, tantôt à droite tantôt à gauche il tombe enfin contre un arbre, et, allant toujours de plus en plus mal, il rentre à l'hôpital au mois de juillet; la plante des pieds brûlante pendant la nuit, le fait beaucoup souffrir; douleurs dans le bas du dos; la tête qui paroissoit chaude, étoit affectée d'un chant incommode comme d'une cigale; après 24 bains, on lui prescrit l'eau commune, suivant la méthode d'Italie, connue sous le nom d'*aqua-a passare*, elle consiste à prendre, le matin, une livre d'eau récemment tirée d'un puits, en augmentant graduellement jusqu'à cent onces; cette dose lui fut continuée pendant 10 jours, et on revint à celle d'une livre, en décroissant de jour à autre, dans la même proportion; point de soulagement par ce moyen; on donne, pendant un mois, le petit-lait avec les sucs d'oseille et le régime des légumes; cessation de l'ardeur des pieds, diminution des autres symptômes; sorti au mois de septembre, il se plaignoit encore, cependant, de chaleur au front, et de légères douleurs dans le dos.

VINGT-UNIÈME OBSERVATION.

Reine Zampini, âgée de vingt-huit ans, dont la mère étoit morte pellagreuse, est prise au printemps, pendant qu'elle nourrissoit son enfant, de vesicules pleines d'une matière séreuse autour des malléoles, les mains sont couvertes d'un érysipèle, sans altération sensible de la santé. 1784, nouvelle éruption aux pieds et aux mains, la bouche et la gorge excoriées, diarrhée, diplopie, douleur du cerveau et des pieds; 31 juillet, entrée à l'hôpital; pustules miliaires, taches rougeâtres sur la poitrine et sur les bras, ces exanthêmes se montrent critiques, elle sort bien portante, n'ayant fait d'autres remèdes que de prendre l'huile de succin mêlée avec le miel et les yeux d'écrevisse.

VINGT-DEUXIÈME OBSERVATION.

Marie Columba, pellagreuse depuis six ans, présente ceci digne de remarque, la paume de la main droite étoit si brûlante qu'on auroit dit qu'elle tenoit dedans un charbon; il se joignoit à cette ardeur une douleur qui s'étendoit à tout le bras; le petit doigt et le médius se contractoient convulsivement; elle sort peu après son entrée, ayant des signes certains de grossesse.

VINGT-TROISIÈME OBSERVATION.

La nommée Chiappa, âgée de quarante ans, entrée à l'hôpital au mois de juin 1784, en mauvais état, les mains couvertes de phlictènes, les membres très-foibles; xerophtalmie, boulimie; usage du petit-lait avec les anti-scorbutiques; mieux; au bout d'un mois elle s'en retourne chez elle, mais, sur la fin de septembre, elle est rapportée se plaignant que depuis quelque temps elle ressentoit des ardeurs dans différentes parties du corps, et un sentiment

de froid, et comme d'une pluie qui lui tomberoit sur la tête; des tintemens d'oreilles, douleur dans l'os sacrum, soubresauts dans les extrémités inférieures; l'extrait de jusquiame pendant quinze jours; au bout de ce temps, la cardialgie qu'elle éprouvoit depuis l'usage de ce remede, engage à cesser l'épreuve; cependant les soubresauts et les douleurs étoient moindres, et, le vingt novembre, la malade voulut sortir.

VINGT-QUATRIÈME OBSERVATION.

Jeanne Bandiera, âgée de trente ans, dont la mère étoit morte pellagreuse, et le mari étoit attaqué de la même maladie, fut sujète, avant d'être nubile, à avoir au printemps le dos des mains affecté de la desquammation pellagreuse; à celle-ci étoit souvent joint un léger vertige pendant la nuit; diplopie, xerophtalmie, opisthotonos, et douleur depuis l'os sacrum jusqu'à la jambe droite. 1782, lorsque les croûtes survenues spontanément sur le cuir chevelu furent tombées, après l'application *d'écume de viande*, le mal empira, et il s'y joignit un tremblement convulsif des mains et un délire chaque été: c'est du moins ce qu'elle rapporta, lors de son entrée à l'hôpital en 1784, en ajoutant que la diarrhée, des fleurs blanches, des aphtes dans la bouche et les cardialgies l'avoient plusieurs fois attaquée: et souvent, disoit-elle, elle éprouvoit dans les pieds une sensation comme celle *d'un air léger qui l'enleveroit;* un collyre adoucissant fut utile pour l'ophthalmie, mais on ne parvint pas à diminuer les autres symptômes par les émulsions parégoriques, ni par l'extrait de jusquiame, ni par le petit-lait avec les anti-scorbutiques donnés pendant assez longtemps.

Afin qu'on ne soupçonne pas, d'après cette observation, que la pellagre est contagieuse, parce que le mari et la femme en étoient tous deux attaqués, il est bon de remarquer que le mari étoit également fils d'une mère pellagreuse.

VINGT-CINQUIÈME OBSERVATION.

Galli, âgé de cinquante-quatre ans, d'un tempérament pléthorique, commença dans sa jeunesse à souffrir dans la cuisse droite, d'où il s'ensuivit la claudication et la maigreur de la jambe du même côté. A l'âge de trente-neuf ans, étant convalescent d'une fiévre aiguë, dans le printemps, il fut attaqué de la desquammation pellagreuse sur les pieds et sur les mains; les années suivantes il jouit d'une bonne santé, et aucun vice extérieur ne se montra chez lui. En 1778, on le porta dans le grand hôpital de Milan, attaqué de vertiges qui le jetoient par terre, et on lui tira du sang pour quelques autres affections. En 1783, au mois de septembre, comme il levoit un fardeau, il fut pris d'un sentiment de douleur très-aiguë dans les lombes; cette douleur se propageant le long de la cuisse gauche, finit par s'évanouir. 1784, au mois d'août, le dos des mains qui n'avoit éprouvé depuis 15 ans nulle atteinte de la pellagre, en est couvert de nouveau, l'épiderme est enlevé, le malade éprouve une grande foiblesse. Au mois de novembre, faisant de nouveau un effort pour élever un poids considérable, une douleur se fit de nouveau ressentir dans l'os sacrum, passa ensuite dans la cuisse gauche, où fixant son siége elle tourmentoit cruellement ce malheureux. Le 12 de décembre, à son entrée dans l'hôpital, il boitoit à cause de son ancienne incommodité de la cuisse droite, et la douleur de la cuisse gauche, qui commençoit à l'os sacrum et s'étendoit jusqu'au dos du pied, le tourmentoit toujours, et figuroit une vraie sciatique nerveuse; le malade est purgé, et saigné du pied, la douleur s'évanouit peu à peu; il est pris de nouveau d'une douleur que l'on craint de voir se changer en une sciatique chronique, mais elle cède à une légère friction; il ne restoit plus qu'à guérir l'ancienne maladie : on établit un vésicatoire à la partie externe et supérieure de la jambe, le malade est

soulagé ; les mouvemens de la cuisse, la génuflexion, sont rendus plus faciles, la claudication moindre ; le malade sort très-satisfait.

VINGT-SIXIÈME OBSERVATION.

Magdeleine Dellavedova, âgée de cinquante cinq ans, l'une de ses sœurs est morte de la pellagre, et l'autre en est attaquée, éprouvoit, depuis plusieurs années, un changement notable dans sa santé, auquel étoit jointe la desquammation pellagreuse. En 1784, la malade gardoit presque toujours la maison, à cause de la langueur de ses forces ; aussi n'éprouva-t-elle plus aucune affection extérieure, mais la maladie se fit sentir autrement : vertiges, érosion du gosier, crachement de sang, voix rauque, ardeur de la bouche et douleur dans le dos ; transportée à l'hôpital le 5 juin, gargarismes d'orge et de lait de vache. Au mois de juillet, pendant qu'elle prenoit les bains, éruption miliaire sur tout le corps, qui se sèche et tombe en petites écailles furfuracées. La douleur du dos gagne la partie gauche du corps, et se fixe dans la jambe et le bras de ce côté : sur la fin de ce mois, on essaie le camphre (1) ; pendant douze jours on en augmente la dose : douce sueur sur tout le corps, sommeil paisible, sentiment de refroidissement, pouls tranquille ; cet adoucissement, durant les premiers jours, donnoit de l'espérance ; mais ensuite la tête ayant éprouvé de nouveaux vertiges, est affectée d'une douleur gravative plus forte qu'à l'ordinaire ; on cesse le camphre, on substitue le bouillon de

---

(1) *R. gum. arab. drach. j.*
Solve in aq. viol. unc. iij.
Dein terendo adde.
Camphor. ras. drach. sem.
Syrup. viol. unc. j.
Cap. divisis dosibus in die.

vipère, le petit-lait avec la bardane, et la racine de squine avec le lait; mais ces moyens ne réussirent point; et, malgré leur longue continuation, les douleurs de l'épine, du sacrum et du côté gauche du corps ne discontinuèrent pas. Au mois de décembre, la toux, qui jusque-là avoit été peu sensible, augmente, avec un sentiment d'érosion dans la gorge. Le 12 de janvier, la toux, qui étoit plus forte, tous les matins, amène un sang pur et rutilant, avec un chatouillement et un sentiment de salure montant de la trachée dans la bouche. La toux devint plus incommode encore le matin, produisant le sifflement et le glapissement: les crachats étoient parfois mêlés de sang, et le sentiment d'érosion suivoit le trajet de la trachée-artère. Usage des adoucissans, qui appaisent la toux sans la faire cesser. A sa sortie de l'hôpital, la malade avoit toujours une petite toux, et des douleurs dans tout le côté gauche du corps.

VINGT-SEPTIÈME OBSERVATION.

Paula, sœur de la précédente, âgée de soixante-cinq ans, ne faisant rien, très-bien nourrie, employée à cueillir des feuilles pour les vers à soie, fut attaquée, en 1778, de la desquammation pellagreuse sur les mains, qui se renouvela les années suivantes. En 1784, au vice externe de la peau se joignent des douleurs pungitives du sinciput; murmure dans l'oreille droite, douleurs dans le dos et le bras droit, vertiges, foiblesse des extrémités inférieures, sentiment d'érosion dans la fosse gutturale, un crachement mêlé de sang. Le 26, écailles furfuracées sur l'épiderme, à la suite d'une espèce d'érysipèle. Le délire dure pendant quatre jours: elle prend, pendant vingt jours, la décoction de douce-amère: la douleur qui occupoit le bras est enlevée par l'application d'un vésicatoire; mais elle passe dans l'autre bras: elle en est chassée par un autre vésicatoire, et se jette sur la jambe

droite. Ne pouvant donc, de toute manière, ni chasser, ni corriger la matière morbifique comme il le vouloit, le médecin fait appliquer un nouveau vésicatoire à la jambe droite, pour éprouver s'il surviendroit la même chose qu'au bras : et, en effet, la douleur ayant, au bout de quelques jours, abandonné la jambe droite, la gauche commença de souffrir. Je ne voulus pas, continue l'auteur, pousser plus loin mon expérience, de peur de transporter la matière morbifique des extrémités aux parties nobles et internes. Il existoit toujours un sentiment d'érosion dans la gorge, une douleur sourde dans les vertèbres des lombes, une grande constipation, et comme le sentiment d'une ceinture qui serre le ventre; des crampes fréquentes dans les extrémités inférieures, et un mouvement difficile dans les genoux, à cause de la rigidité dans les tendons. Elle passa tout l'hiver dans cet état; mais, au mois de férvier toutes les douleurs cessèrent. Prise de nouveau d'une petite fiévre, elle eut le délire pendant quatre jours : ensuite elle ne se plaignoit que d'une légère douleur dans le bas du dos et d'ardeur dans la plante des pieds, quand elle sortit.

VINGT-HUITIÈME OBSERVATION.

Mazetti, âgé de soixante ans, peu adonné aux travaux de la campagne. En 1777, éruption pellagreuse et les années suivantes. Mars 1784, bruissement dans la tête, contraction légère des genoux, stupidité, défaut de mémoire, sentiment d'une corde tendue dans le dos; racine de valériane sauvage. Novembre, moins de douleur à la tête; l'os secrum devient malade; crampe fréquente dans les jambes. Décembre, douleurs spasmodiques, qui se progagent des aines aux jambes, en passant à travers les cuisses; adoucies sensiblement par un liniment avec l'huile d'olive. Ce moyen, continué plusieurs jours, la douleur passe dans les bras. Les gencives deviennent fongueuses, tuméfiées et san-

guinolentes; anti-scorbutiques. Sur la fin de février, gencives revenues à leur premier état ; les douleurs retournent des bras aux jambes et aux vertèbres lombaires. Au commencement de mai, le malade éprouve un grand soulagement, par l'apparition d'une dartre *licheneuse* sur la partie chevelue de la tête. Juin, on prescrit l'*aqua-a-passare*, comme dans l'observation 20e. Il sort avec un peu de douleur dans le dos.

VINGT-NEUVIÈME OBSERVATION.

Josephe Gambara, âgée de quarante-deux ans, dont la fille, âgée de dix ans, porte déjà des signes de pellagre, avoit été attaquée de teigne dans sa jeunesse, guérie par un emplâtre de poix. 1774, comme elle venoit de sevrer, vertige, diplopie, tension du corps en avant, point d'affection externe. 1780, au printemps, allaitant, livrée aux travaux de l'agriculture, qu'elle avoit cessés depuis douze ans, elle se plaint de nouveau d'une ardeur sur les mains. L'été, en s'occupant de la soie, érythême aux pieds et aux mains. Cessation depuis de l'affection externe, due, suivant elle, à l'aire ombragé ; mais augmentation des symptômes internes. 1781, au mois de janvier, délire pendant trois jours. 1784, n'ayant pas éprouvé de soulagement des bains dont elle a fait usage les deux années précédentes, le délire la prend et dure quelques jours. 14 novembre entrée à l'hôpital. Elle disoit avoir eu la diarrhée plusieurs fois ; ses règles avoient cessé ; depuis quatre ans un écoulement séreux avoit souvent lieu par le vagin, avec un sentiment d'ardeur ; douleurs au sacrum, soubresauts dans les extrémités inférieures, rétraction des genoux, enfin, dans le cerveau, sentiment comme d'un petit animal qui *suce*. Le 19, vésicatoires aux jambes : augmentation des soubresauts le lendemain ; le surlendemain, éruptions de pustules miliaires sur les jambes, ensuite diminution des soubresauts, qui cessent insensiblement.

Continuation de la douleur des lombes ; le poids de la tête sembloit insupportable à la malade ; sommeil difficile, écoulement séreux par le vagin ; émulsion, pilules de succin, de mastic et de rhubarbe, qui arrêtent l'écoulement en blanc. Avril, les gencives, qui avoient été gouflées, sont saignantes ; douleur depuis les lombes et les aines jusqu'aux genoux : les anti-scorbutiques pendant trente-six jours ; peu de soulagement : tous les jours, pendant vingt-trois, trois onces de fumeterre dans le petit-lait. Elle sort le 12 juin avec pesanteur de la tête et de la douleur dans les vertèbres des lombes.

TRENTIÈME OBSERVATION.

Charles Pagani, âgé de trente-deux ans, en 1775, guéri de la gale par le soufre, éprouva, en 1778, la desquammation du dos des mains. Aucuns symptômes les années suivantes. 1783, nouvelle desquammation aux mains. 1784, desquammation nouvelle des mains et des pieds, diarrhée, vertige, trouble dans la vue ; il voit les objets dans une autre place que celle où ils sont ; tension du corps en arrière, chaleur incommode depuis le cerveau jusqu'au sacrum, flexion des genoux. Entré au mois de septembre : liniment volatil. Octobre, toux, sentiment d'érosion dans la gorge, crachats mêlés de sang, salivation abondante : cessation de ces symptômes par la décoction d'orge avec le lait. Novembre, écoulement d'une humeur claire des yeux et des narines, occlusion des narines, douleurs sourdes dans le front ; squine avec le lait pendant vingt jours : peu de soulagement. Janvier, le cou et la tête douloureux ; avril, les gencives se gonflent, taches livides çà et là sur les jambes : anti-scorbutiques ; nul soulagement ; petit-lait, avec la fumeterre et l'oseille, régime potager : mieux sensible ; les symptômes scorbutiques s'évanouissent. Sorti de l'hôpital ayant encore les narines bouchées, et une douleur obtuse au front.

TRENTE-UNIÈME OBSERVATION.

Jacob Borsani, âgé de soixante-cinq ans, d'un bon tempérament, avoit toujours joui d'une bonne santé. Mai 1783, l'épiderme du dos des mains s'enlève, sentiment incommode dans le cerveau, qu'il compare à l'action d'une roue de moulin, étincelles brillantes devant les yeux. 1784, la maladie augmente sans desquammation; prostration subite très-grande des forces, douleurs de l'épine, fréquent opisthotonos. Entré à l'hôpital au commencement d'octobre sans desquammation, mais avec de larges taches violettes sur le dos des mains; régime analeptique, quinquina, frictions avec la sauge et son extrait; nul soulagement; douleurs de la tête, du cou, de l'épine et des jambes. Le malade disoit qu'il lui descendoit des fourmis de la tête le long de l'épine: l'hiver se passa ainsi. Au mois de mars les taches des mains avoient paru et disparu alternativement, sans augmentation de bien ni de mal; elles disparoissent entiérement. Une douleur atroce s'empare de la jambe gauche, elle enfle et devient livide: point de bien de l'emploi de l'eau-de-vie camphrée sur la jambe; au contraire, la douleur s'empare des deux jambes, qui deviennent violettes. Boisson et liniment anti-scorbutiques. Au bout de peu de jours les jambes rougissent, deviennent plus molles, et reprennent leur couleur naturelle. Les gencives deviennent fongueuses et sanguinolentes, toux et petite fiévre, avec exacerbation le soir; toujours la sensation de la roue de moulin dans la tête, la douleur du cou et celle de l'épine. Petit lait avec trois onces de suc de cresson; la toux cesse et les autres symptômes aussi, excepté les douleurs de la tête et des pieds. Le 9 juillet il sort.

TRENTE-DEUXIÈME OBSERVATION.

Josephe Introina, âgée de trente ans, dont le fils, âgé de cinq ans, porte déjà des marques de la pel-

lagre ; le 3 juin 1784 entre à l'hôpital, ayant des signes de pellagre depuis trois ans. Fiévre erratique, douleurs dans les extrémités, le pouls un peu dur, gencives rouges, un peu de délire ; saignée du bras, peu de consistance dans la partie rouge, beaucoup de sérosité. Le 15, cessation de la fiévre qui étoit irrégulière, bains domestiques après l'usage du petit-lait avec les anti-scorbutiques ; pendant leur usage, rougeur fugace tantôt sur la poitrine, tantôt aux bras, tantôt au visage. Le sentiment d'ardeur des pieds parcouroit tout le corps, la sueur paroissoit de temps à autre, les pieds et les mains étoient humides tout le jour. Sortie le 8 août bien portante et avec ses règles, qui étoient supprimées depuis trois ans ; elle jouit d'une bonne santé chez elle jusqu'à la fin d'octobre : à cette époque, nouvelle diarrhée et douleurs dans les jointures. Le 1er. novembre, rentrée à l'hôpital : fiévre quotidienne rémittente, pouls un peu dur, douleurs très-vives dans les extrémités. Le 2, la douleur, qui s'étendoit des épaules au sternum, est si grave, que la malade peut à peine respirer ; ventouses scarifiées au dos, urines rares, ainsi que la transpiration, infusion de fleurs de sureau nitrée. Le 8, nouvelle douleur de la poitrine, saignée du bras, beaucoup de sérosité, croûte jaunâtre sur le caillot ; infusion de fleurs de bouillon-blanc avec l'oximel simple. Le 10, saignée du pied, sueurs abondantes, cessation de la fiévre, petit-lait avec la bardane ; mais, à cause des nausées, de l'haleine mauvaise, de la dilatation des pupilles, et parce que les déjections indiquoient la diathèse vermineuse, cessation de ce moyen, remplacé par les pilules suivantes :

R. Camphor. ras. scrup. sem.
Ass. fœtida, gr. vj.
Pulvis satonic. drach. ij.
Mel, q. suf.
F. pil. n. ix. cap. iij ; manè, merid. et vesperè.

Déjection alvine, avec quantité considérable de vers lombricaux, par l'usage de la poudre de jalap et du

sulfate de potasse. On reprend l'usage du petit-lait avec la bardane. Le 5 décembre, nouvelle douleur pongitive et considérable de la poitrine : on a recours aux narcotiques; mitigation de la douleur, bonne nuit. Sur la fin de décembre, nouvelle douleur par le transport de l'humeur des jambes et des bras autour des poignets : racine de squine avec le lait, tous les jours; diminution sensible des douleurs. Au mois de février, il n'y en a plus qu'un léger ressentiment, et un peu de gonflement autour des bras. Au mois d'avril, les gencives, qui avoient toujours été trop rouges, devenant saignantes, et les genoux œdémateux, on ordonne pendant quarante jours la décoction de sommités de pin; la malade s'en trouve mieux, et sort au commencement de juin.

OBSERVATIONS CADAVÉRIQUES.

Première ouverture.

Jean Proverbio, âgé de soixante ans, pellagreux depuis plusieurs années, entre à l'hôpital le 1er. juin 1784 avec le délire, les battemens de l'artère si foibles, qu'à peine on pouvoit les compter. Potion cordiale avec l'eau de mélisse, la confection alkermès, le succin et le sirop d'écorce de citron. Il meurt le 5, après quelque temps de léthargie.

Les vaisseaux de la pie-mère étoient gorgés de sang; on trouva de la sérosité en assez grande quantité entre les méninges et le cerveau, et dans les ventricules du cerveau lui-même. Tout étoit naturel dans le thorax, excepté une adhérence de la plèvre gauche avec le poumon. Le foie étoit volumineux, mais ne montroit aucune désorganisation; de même, la rate n'avoit aucun signe de gangrène ni d'aucune autre maladie, quoiqu'elle fût d'un tissu facile à déchirer.

Deuxième ouverture.

La femme Galleazi, âgée de cinquante ans, ayant sa fille pellagreuse, pellagreuse elle-même depuis longtemps; entrée le 5 juin 1784; foiblesse, vertiges, bruissement dans la tête, agrypnie; cependant grasse de corps. Bientôt après, fiévre anomale, délire, rire sardonique, carphologie, soubresauts des tendons, urines rares. Morte au bout de quinze jours. Les tégumens du crâne, dans le côté gauche, étoient épais et presque couëneux; sérosité dans les ventricules du cerveau, dans la cavité du cervelet, qui étoit rouge et un peu enflammé: le reste dans l'état sain.

Troisième ouverture.

Marie-Antoine Corbella, âgée de cinquante-deux ans, d'un bon tempérament, ne vivant point absolument mal. En 1766, affligée, étant nourrice, par la mort de son mari, son lait se tarit, et, à l'arrivée de l'été, ses mains se dépouillèrent un peu de leur épiderme. Les années suivantes, nul signe de pellagre. En 1779, cessation des règles; l'affection des mains reparoît; et, dans la suite, à chaque printemps, les mains et les pieds sont affectés de la desquammation pellagreuse, qu'accompagnent des symptômes morbifiques du systême nerveux. En effet, elle éprouvoit vertiges, murmure dans les oreilles, asthénie, tension sur les côtés, affection des extrémités inférieures, qui force de courir en avant. Ces symptômes la font s'aliter, et en 1784 ils augmentent, et il s'y joint une fiévre aiguë d'abord erratique, qui conserve ensuite le type de rémittente quotidienne. Dureté du pouls, rougeur de la face, chaleur brûlante. Entrée le 29 mai à l'hôpital. On combat les symptômes par la saignée, le petit-lait, etc. etc. Le 3 juillet, les pleurs et le rire se succédoient alternativement; le 4, délire,

la fiévre augmente, l'action de ramasser des flocons, carphologie, soubresauts des tendons, dysphagie, convulsions tumultueuses. Morte le 13 juillet.

Il est à noter que, presque pendant tout le cours de sa maladie, il y avoit eu ardeur incommode des pieds, saveur salée dans la bouche, et sentiment dans le côté droit, comme si elle étoit entraînée malgré elle à se courber de ce côté; consomption générale du corps, sérosité sous les méninges, plénitude inflammatoire des vaisseaux de la pie-mère; les ventricules étoient pleins de sérosité; il y en avoit aussi dans le cervelet; adhérence du poumon gauche à la plèvre et au médiastin; les intestins ballonnés d'air, les autres parties saines.

Quatrième ouverture.

La femme Fomara, âgée de cinquante ans environ; entrée le 26 juillet dans un tel état de foiblesse, qu'elle sembloit prête à mourir. Les mains portoient les signes de desquammation, pouls petit, diarrhée, tache noire au bas du dos qui annonçoit la gangrène. Morte le 19 août suivant, après l'usage des cardiaques. Flexibilité des extrémités, taches livides, gangréneuses au dos; sérosité jaunâtre en grande quantité entre les méninges et la substance du cerveau, surtout du côté droit; il y en avoit beaucoup aussi sous la tente du cervelet.

Cinquième ouverture.

Jean Vimercati, âgé de soixante-quinze ans, d'un tempérament pléthorique, grand de stature; entré le 29 mai 1784; sa mère, misérable, morte pellagreuse depuis plusieurs années; sa fille dans ce moment pellagreuse, et l'enfant de celle-ci affecté du *lichen;* lui, au contraire, faisoit souvent bonne chair, et se laissoit aller au vin plus que de raison.

1778. Sa joue droite étoit souvent tellement af-

fectée de spasme, qu'il ne pouvoit ni manger, ni tousser, ni cracher, ni se moucher librement; les douleurs étoient si atroces, que la bouche étoit contournée.

1783. Au printemps, vertige, érysipèle d'abord léger sur le dos des mains, ensuite desquammation.

1784. L'épiderme tombe en écailles non seulement sur le dos des mains, mais aussi sur le nez et le cou; bourgeons sur tout le corps, vertiges plus violens, stupidité, boulimie, saveur salée, flux de ventre, pâleur des lèvres.

Le traitement d'abord dirigé contre le spasme; puis les altérans, etc.

Une affection de la poitrine vient se joindre au spasme, aux douleurs, avec des taches sanguines, comme de contusion, répandues sur les bras; on y eut égard, etc.

Enfin, le 23 août, après un léger délire, mort.

Cadavre en consomption; le dos, le cou, le côté gauche de la tête, livides par l'épanchement du sang: les taches des bras contenoient aussi du sang épanché. Dans le crâne, sérosité jaunâtre entre la dure et la pie-mère; entre cette dernière et les circonvolutions du cerveau, surtout du côté gauche, les ventricules latéraux extrêmement dilatés par l'abondante quantité de sérosité qu'ils contenoient. Une petite lame osseuse adhéroit à l'éminence *nates* du côté droit; le sang emplissoit les vaisseaux de la dure-mère et du plexus choroïde gonflés. Le cervelet étoit baigné d'une grande quantité de sérosité qui descendoit dans le canal de l'épine; la cavité gauche de la poitrine remplie d'une sérosité sanguine, et, au lieu du poumon, un corps semblable à la rate, corrodé en dehors, et contenant dans son intérieur un stéatôme. La plèvre, le médiastin et la face pectorale du diaphragme, corrodés et parsemés de boutons rugeux rouges. Dans la cavité droite de la poitrine, une sérosité rouge et un petit stéatôme dans le poumon; rien de remarquable dans le bas-ventre.

Sixième ouverture.

Etienne Vago, âgé de quarante ans. En 1783, au mois de novembre, ardeur dans l'estomac, accompagnée d'un vomissement fréquent et du sentiment d'un obstacle dans la partie inférieure de l'œsophage. Au printemps suivant, desquammation de la peau des mains, du cou, et de celle de la poitrine qui, par l'ouverture de la chemise, est exposée à l'air; les symptômes ci-dessus augmentent, et il s'y joint une toux et une expectoration de pus salé.

Vers la fin de juillet, il entre à l'hôpital; il est mis à une diète lactée : mais l'expectoration, la fiévre, l'amaigrissement, les sueurs fétides colliquatives, la position sur le côté droit difficile, dénotent une phthisie pulmonaire (1). La diarrhée, l'excoriation de la langue, la dysphagie, la voix rauque, s'y joignent. Mort le 7 septembre. Dans le cerveau, beaucoup d'eau entre la dure et la pie-mère, et dans le cervelet; le côté gauche de la poitrine plein d'une matière purulente, le poumon réduit à un petit volume; il s'y formoit une vomique, corrosion de la plèvre et du médiastin. Le péricarde plein d'eau, le cœur couvert de gluten, l'épiploon très-mince, toute la face interne de l'estomac ulcérée, surtout vers son orifice supérieur.

Septième ouverture.

Catherine Poncirola, âgée de quarante ans, depuis plusieurs années avoit, chaque printemps, le symptôme externe de la pellagre, et ne s'occupoit cepen-

(1) Ce dernier symptôme étoit plus particulièrement le signe d'une vomique, d'un empyême, ou d'un épanchement quelconque du côté opposé, que celui de ce qu'on nomme proprement la *phthisie pulmonaire.*

dant plus des travaux des champs. 1783, Janvier, tristesse produite par la mort de son mari; délire. Alors dans son lit exposée à un peu d'air, la desquammation du dos des mains et des pieds revient comme de coutume. Le 8 novembre 1784, apportée à l'hôpital. Maigreur des plus considérables; à peine parloit-elle: elle refusoit le boire et le manger, et pouvoit à peine mouvoir les bras. Usage des analeptiques (1). La dyssenterie sanglante survient; elle meurt le 9 décembre. Ecchymose au cou, œdémacie des pieds, sérosité assez copieuse sous les meninges, le cerveau diminué de volume, le poumon droit baigné dans la sérosité, adhérences avec la plèvre, le péricarde plein d'eau. La masse du sang étoit très-peu rouge et tout à fait décomposée; les intestins très-grêles, érosion légère dans leur intérieur, parsemés çà et là de marques de phlogose.

Huitième ouverture.

Marie-Thérèse Marini, âgée de trente-six ans (dont la fille, de treize ans, étoit pellagreuse dès son enfance). Corps grêle, régime misérable; 1774, au printemps, allaitant son enfant au soleil, est saisie plusieurs fois de vertiges qui la font tomber: aphtes dans la bouche. Bonne santé ensuite jusqu'au printemps suivant, où il survient une desquammation de la peau des mains, vertige très-violent, tension en arrière. Cet état continue quatre ans, la force de rester au lit, et empire. 1784, Pendant l'hiver, toux, saveur salée, crachement de sang, cardialgie: en mars, les pieds, qui avant étoient tourmentés

(1) On est étonné, sans doute, de voir les analeptiques placés ici comme moyens curatifs de l'état déplorable dans lequel étoit cette femme. Il est probable qu'on ne la croyoit pas aussi malade, et qu'on attribuoit tous les symptômes aux affections nerveuses dont la pellagre offre tant de variétés.

d'une chaleur brûlante, se dépouillent de leur peau, laquelle tombe en poudre furfuracée : les douleurs, d'abord vagues, se fixent aux extrémités; il s'y joint une fiévre tierce. Elle entre le 5 juin à l'hôpital, dans un état de marasme, et contournée sur elle-même en globe; flexion permanente des jambes, telle que les pieds touchoient aux fesses. Fébrifuges sédatifs, etc.; surviennent l'ardeur de l'estomac, la pesanteur de la tête; douleurs déchirantes nuit et jour dans les vertèbres et les extrémités inférieures. Le 10, dévoiement, coxix : on combat tous ces symptômes inutilement. Morte le 14 janvier, dans le marasme le plus complet. Ulcère gangréneux au sacrum, dénudation absolue des vertèbres lombaires, taches livides au dos; rien dans le cerveau, si ce n'est un peu de sérosité entre les meninges; le poumon droit semblable à celui d'un petit enfant, et plein de tubercules non suppurés; le gauche adhérent de tous côtés au médiastin et au diaphragme, rempli de vomiques. Rigidité des tendons et des articulations.

Neuvième ouverture.

Charles-Antoine Alieri, âgé de quarante ans, en 1782, éprouve une légère desquammation des mains; 1783, pendant tout le printemps, diarrhée, point de vice externe; 1784, en mai, nouvelle diarrhée; en septembre, toux; le 23 novembre, entré à l'hôpital, atténué par la maladie, maigreur, crachats purulens.... Mort.

L'ouverture du corps montra la cavité gauche de la poitrine remplie de pus, et le poumon de ce côté en consomption.

Dixième ouverture.

Jeanne Dell'acqua, rousse de cheveux, peau très propre et fine, étant fille, avoit eu une fois un crachement de sang. En 1778, à dix-huit ans,

exfoliation de l'épiderme des mains, qui se renouvela chaque printemps, avec ardeur de la bouche, céphalalgie; 1783, douleur du côté droit du thorax, toux, fièvre; la fièvre cessée, il reste une petite toux; 1784, desquammation des mains plus considérable que de coutume, toux plus incommode, accompagnée de saveur salée, cessation des règles, fleurs blanches âcres; 15 octobre, entrée à l'hôpital. Symptôme pellagreux, toux, crachats purulens mêlés de stries sanguines, de saveur salee; petite fièvre le soir, douleur poignante tantôt du côté droit de la poitrine, tantôt au sternum : le coucher étoit cependant facile en tous sens.

La malade meurt au mois de janvier, après avoir suivi toutes les périodes de la phthisie, et avoir été traitée pour cette maladie. La desquammation des pieds et des mains, qu'elle avoit à son entrée, s'étoit dissipée spontanément : elle avoit toujours eu les lèvres arides, fendillées, et quelques pustules avoient paru sur la poitrine.

A l'ouverture, on ne trouve que des signes appartenans à la maladie des poumons; les autres parties saines.

Onzième ouverture.

Reine Verganti, âgée de vingt-huit ans, est apportée à l'hôpital le 25 mars 1785; délirante, ne peut répondre aux questions. Ses parens dirent que, depuis plusieurs années, elle étoit affectée de la desquammation; qu'elle avoit coutume de se plaindre de douleurs dans tout le corps, et que plusieurs fois elle avoit été contrainte de courir devant elle. Pouls foible et irrégulier, sueurs fréquentes qui ne soulagent pas; dans le délire, ne voulant point d'alimens, pas même de boisson, elle jetoit sa tête tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; soubresauts dans les bras et dans les pieds, si violens, qu'elle ne pouvoit rester un moment dans la même position. Vésicatoire sur la tête, potion anodine; mais le *trismus* et le rire sardonique surviennent. Morte le

25 avril. — Tous les viscères du ventre et de la poitrine sains. Dans le crâne, distention et engorgement du sang dans le cerveau et dans les meninges.

Douzième ouverture.

Marie Seriotti, âgée de trente ans, entrée le 5 juillet 1784, avoit eu, en 1779, la desquammation de l'épiderme des mains, après un léger érythême. En 1780, une leucophlegmatie, sans apparence de pellagre. En 1781, elle se livre aux travaux des champs: aussitôt rougeur légère sur le visage, et légère séparation de l épiderme. En 1782, même affection au visage, quoiqu'elle ne se fût point livrée aux travaux des champs: en 1783, sa foiblesse la force de rester au lit. Point d'affection cutanée, mais délire pendant tout le mois d'août. En 1784, taches noirâtres sur tout le front, érosion de la gorge, crachement de sang, voix rauque, céphalée, douleurs pleuritiques vagues, douleurs dans les membres. Lait et régime pectoral, ne procurent point de soulagement. L'aphonie devient complète; toujours le sentiment d'érosion dans la gorge, déglutition difficile, toux incommode, hémophthisie fréquente, céphalée plus violente, fiévre erratique, diarrhée, maigreur extrême; enfin, mort inopinée le 6 mai, à la suite d'un crachement de sang plus considérable, avec toux. — Dans le crâne, diminution sensible du cerveau, une grande quantité de sérosité jaunâtre répandue partout, qui crispe les mains comme une eau lixivielle, donne, en la goûtant, une saveur salée; au cou, la glande thyroïde est stéatomateuse; la trachée-artère auprès du larynx, corrodée, étoit remplie de sang épanché; la partie gauche de la poitrine étoit baignée d'une eau roussâtre; le poumon droit adhérent au diaphragme et à la plèvre, rempli de petits tubercules stéatomateux: dans le ventre un peu d'épanchement; le foie d'un jaune pâle, mais sain: la rate contenoit aussi de petits tubercules stéatomateux.

Treizième ouverture.

André Magistrelli, âgé de quarante-cinq ans, dont la pellagre avoit tué le père. En 1780, à peine une légère desquammation sur les mains, mais les autres symptômes de cette maladie apparens : en 1784, apporté de l'hôpital de Milan dans celui de Legnago, à la fin de septembre. Douleur de tête, trouble dans les sens, douleur au sacrum : le malade pouvoit à peine se soutenir sur ses pieds, à cause de sa foiblesse et de la difficulté de les étendre, et s'il restoit longtemps couché, il y étoit forcé par la foiblesse ; il sentoit ses membres se contracter malgré lui, et rendoit ses urines sans s'en apercevoir. Les sangsues aux tempes produisirent du soulagement à la tête, mais les autres symptômes continuoient, quoique l'on nourrît le malade avec beaucoup de soin et de bons alimens. A la fin d'octobre, toux sèche, avec une saveur salée, érosion dans le gosier. Lait de vache, décoction d'orge. Le 5 novembre, fièvre, respiration difficile, toux et crachats salés : la fièvre se montre rémittente : soulagement le matin par une légère sueur d'une odeur particulière ; le soir, retour de la fièvre avec des horripilations ; le 10, l'orthopnée survient à la suite de paroxismes plus graves. Saignée du bras : le sang se sépare en un sérum bleuâtre, et un caillot d'une couleur très-rouge, couvert d'une couenne phlogistique. Décoction de racine de guimauve et de capillaire, sirop de Fernel, huile d'amandes douces. Paroxysmes un peu moins intenses, urines plus abondantes ; 25, légères taches rougeâtres sur la joue gauche, avec cessation des symptômes, au point qu'il ne reste au malade qu'une foiblesse dans les extremités. Mais le 15 février, d'abord céphalée, puis la toux et la saveur salée. Diète lactée. 18 avril, douleur brûlante dans les pieds, couleur livide autour des malleoles, puis sur toutes les jambes jusqu'aux genoux, avec dureté et roideur des mus-

cles : la fiévre, d'erratique devient quotidienne intermittente. Sucs de cresson et quinquina; lotions anti-scorbutiques. Les pieds et les jambes reprennent presque leur couleur naturelle ; mais le malade périt promptement, avec une toux et une augmentation de la fiévre quotidienne.—Le cadavre paroissoit teint d'une légère couleur jaunâtre ; et, en faisant des sections dans quelques endroits des jambes où il y avoit eu des taches livides, on voyoit un sang noir épanché sous les tégumens ; épanchement séreux entre la dure et la pie-mère, entre celle-ci et la substance du cerveau ; épanchement considérable dans les ventricules, dans les cavités du cervelet et dans le canal de l'épine. Le poumon gauche sain, mais nageant dans de l'eau : le droit conservoit à peine la figure de poumon ; il étoit corrodé, ainsi que le diaphragme, auquel il adhéroit, ainsi qu'aux autres parois de la poitrine. Dans le ventre, la vésicule du fiel très-jaune, et la bile très-épaisse.

Quatorzième ouverture.

Paulus Castoldi, âgé de trente ans, pellagreux depuis deux ans, est apporté, à la fin de 1785, débile, maigre, avec le dévoiement. Peu de jours après, avec moins de dévoiement, délire tantôt joyeux, chantant et criant, tantôt triste, murmurant tout bas, et jetant sa tête çà et là. Une semaine après, taches livides sur le dos des mains ; le malade rentre dans son bon sens. Augmentation du dévoiement. Légers astringens, simarouba, vin d'absynthe. Continuation du dévoiement, intumescence du ventre, œdème des pieds, difficulté de respirer, urines rares; apéritifs. Mort suffoqué. — Epanchement séreux entre les meninges et les lobes du cerveau, l'abdomen distendu d'eau, un grand épanchement également dans les cavités des poumons et le péricarde.

Quinzième ouverture.

Rose Olgiati, âgée de quarante-cinq ans environ,

pellagreuse depuis plusieurs années, est apportée au mois de février 1787. Elle souffroit horriblement de douleurs au dos et aux articulations; paraplégie des extrémités inférieures, toux, odeur toute particulière qui émanoit de son corps. Fleurs d'arnica (pour essayer sa vertu anti-paralytique), sirop de Fernel. Au bout de huit jours, la toux cessa; la malade se plaignoit d'un sentiment de chaleur dans l'abdomen. Nitre et miel ajouté à la tisane. Au bout de douze jours, la diarrhée qui survint mit fin à l'expérience. Rhubarbe, simarouba. Morte le 31 mai, consumée par une diarrhée opiniâtre. — Le dos et le cou livides, l'épiploon très-mince; rien de remarquable dans le foie; la poitrine étoit mal conformée. Dans l'intérieur, la situation plus élevée du diaphragme rendoit la cavité étroite, et le cœur étoit très-voisin de la région du cou. Le sternum et les côtes étoient ramollis; ce que l'on voyoit bien par la facilité de les ployer et de les couper avec un instrument tranchant. Il en étoit de même des os du crâne mis à découvert; ils présentoient une légère vergeture de couleur violette; ils étoient sciés et coupés en morceaux par le moindre effort; ils étoient mous et spongieux, et il sortoit de la cavité de ces os un sang noir, qui y étoit contenu. On ne s'assura pas si les autres os étoient dans le même cas. Sous la pie-mère et dans les ventricules, épanchement; on en trouva également au dessous de la tente du cervelet.

Seizième ouverture.

Jean-Baptiste Schiani, âgé de quarante ans, d'un tempérament athlétique, entre à l'hôpital le 18 juillet 1785; il étoit travaillé de la pellagre depuis six ans. L'épiderme du dos des mains enlevé, lèvres arides et fendues. Délire le jour de son entrée, qui empêche qu'il instruise de ce qu'il sent, excepté la saveur du sel dont il se plaint. Le soir, pissement goutte à goutte, avec beaucoup d'ardeur et de douleur. Lavemens émolliens, fomentations sur le

ventre. Le 19, moins de délire : on l'interroge ; il dit qu'il tourne dans son lit, et qu'il a un tintement d'oreilles incommode. Le 20, tantôt il est furieux, tantôt il chante, tantôt il crie ; le pouls vif et dur, odeur particulière de la sueur qui se manifeste. Le 21, moins de délire, la langue et les lèvres paroissent brûlées, le ventre ne s'ouvre point par les lavemens; ventouses scarifiées à la nuque. Les jours suivans, fièvre douce le matin, exacerbation le soir : tantôt e pouls est dur et plein, tantôt petit et vif : la sueur, qui survient de moment à autre, avec une odeur méphitique extrême, n'apporte point de soulagement ; le ventre se boursoufle et feint une tympanite lorsque les urines ne coulent pas et que le malade ne va pas à la garderobe, et redevient mou lorsque ces évacuations ont lieu. Eau glacée pour boisson, lavement à l'eau glacée, application répétée de a glace sur la tête rasée et sur le ventre. Le malade, ıvec le regard de travers, murmure tout bas, jetant a tête de côté et d'autre. Le dos des mains se couvre le taches livides et irrégulières, la paume des mains t la plante des pieds sont remplies de phlictènes qui se crèvent; enfin, le 9 août, carphologie, trismus; nort ; le cadavre avoit conservé sa corpulence. —Taches de couleur de sang sous la peau, au cou et u dos (1); le ventre tendu et boursouflé résonnoit : ans le crâne, les meninges épaissies; dans l'enroit où elles forment la faulx, plus épaisses et enflammées ; les intestins épais, et surtout le colon, bal-

---

(1) Ces taches, qui ne sont point assez spécifiées, étoient robablement celles qu'on trouve sur le corps des cadavres qui nt restés quelque temps sans être remués ; elles ont lieu dans s parties les plus déclives, et sont là à cause de la posi-on ; c'est un effet mécanique de la pesanteur des liquides, du défaut de tonicité et de contractilité insensible dans s solides. Ces taches sont rougeâtres et communes dans les ıdavres de ceux qui sont morts de maladies inflamma-ires ou de fièvres aiguës.

lonnés d'air; le col de la vessie étoit phlogosé : les autres parties dans l'état naturel.

A ces observations, tirées presque toutes du même auteur, et faites dans l'hôpital consacré uniquement aux pellagreux, je crois devoir joindre d'abord quelques observations de l'affection qu'on désigne sous le nom de *lichen*, dont il a déjà été question, afin de mettre le lecteur à portée de juger par lui-même les différences qui peuvent exister entre la pellagre et cette dernière maladie ; ensuite, sans combattre, avec *Allioni*, les observations de Strambio, ce qui me paroît inutile, je rapporterai une lettre du docteur *Rosci*, dans laquelle on trouvera quelque chose d'intéressant relativement à l'ouverture de certains cadavres de gens morts hors du Milanais, à la suite d'une maladie qui a beaucoup d'analogie avec la pellagre, si elle n'est pas la même.

OBSERVATIONS

D'une affection licheneuse *de la peau, très-fréquente dans les campagnes de Milan.*

Les auteurs qui ont traité le plus soigneusement de la pellagre craignent qu'on ne la confonde avec une espèce de dartre très-fréquente dans le même pays, que le vulgaire appelle du nom de *salsedine*(1), à cause du ptyalisme salé fréquent qui en est le symptôme; Strambio en fait un parallèle, et détermine les différences et l'analogie, au moyen d'observations de cette dernière affection, dont voici, avant tout, une idée sommaire. Dans cette maladie, comme dans la pellagre, le dos des mains est dépouillé de son épiderme, mais dans *un espace circonscrit*, et pres-

(1) En français, *salure*.

ue toujours avec une *figure circulaire.* Les cercles e cette nature, qui ont un caractère *licheneux* et ierpetique, se répandent souvent sur les bras et ur la figure, et enfin se multiplient avec tant de rofusion, qu'ils finissent par couvrir presque oute la surface du corps. Les mains sont pleines e fentes et de crevasses, les ongles accrus se chan- ent en une corne blanche qui tombe par morceaux esséchés et arides. Il est aisé de voir combien cette ffection diffère de la desquammation pellagreuse, ui ne survient qu'aux parties découvertes, et que ı vie ombragée fait disparoître; tandis que l'autre ttaque les parties couvertes, et non de préférence, elles qu'on expose au soleil. L'une couvre pour ordinaire le dos des mains d'un érysipèle brûlant, autre paroissant çà et là indifféremment, ne cause ucune douleur. Les pellagreux ont rarement des issures dans les mains, les ongles déformés; les *cheneux* ont des ragades multipliées et une maladie onstante des ongles. La desquammation pella- reuse se manifeste au printemps, et disparoît sou- ent dans les autres saisons de l'année, au point u'on ne reconnoît la pellagre qu'aux symptômes iternes. L'affection cutanée *licheneuse*, au con- aire, quoiqu'elle paroisse plus volontiers au prin- emps, dure presque toute l'année; et il faut remar- uer, en outre, que ceux chez qui on trouve la esquammation pellagreuse, sont tôt ou tard en anger de leur vie; tandis que ceux qui ont la dartre *cheneuse*, rendent seulement une odeur puante et e la salive, mais poussent leur carrière jusqu'à une xtrême vieillesse.

Ce vice de la peau, que l'expérience prouve qui e propage des parens aux enfans, provient-il de ı même acrimonie d'humeur d'où la pellagre tire on origine, ou en diffère-t-il seulement très- eu?

PREMIÈRE OBSERVATION.

Jean-Antoine Mariazzi, âgé de cinquante-un

ans, d'un tempérament sanguin, entré à l'hôpital le premier juin 1784. Vertiges, asthénie, ptyalisme, saveur salée de la bouche (ou *salsedine*), et fréquent emprosthotonos; le dos des mains rouge et l'épiderme disjoint, les doigts fendus de ragades, les ongles rudes, secs et blancs; des pustules avec prurit étoient répandues çà et là, et particulièrement sur le front; les tégumens du ventre épais et presque comme du cuir. Usage du petit-lait et de la fumeterre, bains tiédes : léger soulagement. Sorti le 27 juillet. Bonne santé jusqu'au mois de février 1785. Alors salive limpide, qui couloit abondamment de la bouche, saveur salée : il marchoit en chancelant, à cause de la foiblesse des extrémités inférieures, et souvent, entraîné en avant, il tomboit par terre. Compresses trempées dans l'eau de chaux sur les mains, pour faire disparoître l'affection cutanée; eau de chaux à l'intérieur, pour éprouver si elle feroit dissiper la sensation de sel; et en effet, le succès répondit à l'attente, la saveur salée et le ptyalisme cessèrent; on la continua pendant vingt-quatre jours; bains. Il sort au mois de juillet, bien portant.

Ce que ce malade offroit, relativement aux symptômes internes, est commun à la pellagre; mais les symptômes externes en étoient très-différens. Est ce donc-là une espèce particulière de pellagre, ou plutôt une complication de celle-ci avec l'affection *licheneuse?* Le malade lui-même rapportoit qu'il avoit éprouvé deux espèces de desquammations; l'une qui paroissoit seulement au printemps, l'autre qui duroit toute l'année. La première augmentant, l'érysipèle occupoit tout le dos des mains; l'autre affection rugueuse et âpre de la peau, dépouille l'épiderme çà et là, est d'une forme circulaire, et forme de profondes ragades.

DEUXIÈME OBSERVATION.

Ambroise Girotti, âgé de soixante-deux ans

l'une bonne constitution, éprouvoit depuis quatre années les symptômes suivans : les mains et les bras affectés d'une dartre *licheneuse* circulaire; la peau des doigts fendue, les ongles rudes, desséchés. Au printemps, à ces signes, qui existent toute l'année, se joignent une desquammation érysipélateuse du dos des mains, des douleurs dans le dos, des bruissemens dans les oreilles, et un vertige qui renverse le malade.

Des deux observations précédentes, on devroit peut-être conclure que l'affection *licheneuse* et celle de la peau dans la pellagre, sont facilement compliquées l'une par l'autre; maintenant on va voir que ceux qui n'ont que l'affection de la desquammation herpetique, sans complication de pellagre, jouissent pour la plupart de la meilleure santé, si on en excepte la fétidité qui se manifeste au dehors de leur corps; il y en a cependant qui se plaignent de toux et de douleurs vagues qui reviennent souvent; d'autres sont affectés d'un coriza presque perpétuel; d'autres enfin éprouvent des affections plus graves.

TROISIÈME OBSERVATION.

Charles-Antoine Dellabella; quarante-deux ans, dont la mère étoit morte pellagreuse, et qui abusoit d'alimens trop assaisonnés et âcres, avoit vu ses mains se couvrir de l'affection *licheneuse* ou herpetique dès sa jeunesse; avec le temps elle gagna les bras, les aisselles, et le scrotum. Cette affection étoit particuliérement plusforte au printemps; cependant, tout le long de l'année, elle duroit plus ou moins, sans que le malade en éprouvât un dommage sensible dans sa santé. 1783, dans l'automne, il est attaqué d'une diarrhée très-opiniâtre. 1784, au mois de juillet, il est pris d'une toux violente, et il consulte à cet effet. A cette époque il avoit les ongles très-blancs et très-secs, les doigts étoient fendus de ragades profondes, et le dos des mains étoit couvert d'une

éruption à peu près circulaire, et d'une figure déterminée, et non semblable à celle des pellagreux; le scrotum, les bras et les aisselles de ce malade étoient couverts aussi d'une dartre circulaire dont le bord étoit rougeâtre; les autres parties de son corps, et particuliérement la face, couvertes çà et là de boutons qui démangeoient; en outre, saveur salée dans la bouche, une toux incommode, crachement aqueux coulant continuellement, souvent mêlé de stries sanguines. Quoique les affections de la peau fussent très-différentes de la desquammation pellagreuse, il fut néanmoins admis à l'hôpital comme un sujet d'observation. Après vingt bains domestiques, le malade prit pendant quinze jours huit onces d'eau de chaux avec un peu de lait; moins de saveur salée dans la bouche, et la toux s'adoucit; usage des bois sudorifiques; le malade, au bout de huit jours, n'éprouvant plus ni toux, ni saveur salée, ni démangeaison sur le corps, sortit avec quelques petits boutons encore dans la figure.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Caupo; quarante-cinq ans; abusant du vin, les mains entachées de dartres dès sa jeunesse, avec la sécheresse des ongles et quelques croûtes; au printemps ces signes augmentent au point que les bras, la face et enfin tout le corps, sont couverts de cercles *licheneux* herpetiques; malgré cela, cet homme est fort et jouit d'une bonne santé, et n'a jamais rien éprouvé, si ce n'est au printemps, où il est quelquefois pris de vertiges fréquens.

CINQUIÈME OBSERVATION.

Une nièce du malade précédent, d'un très-beau teint, adolescente, dont le père a les mains couvertes du *lichen*, avoit, dès son enfance, les bras frappés de la même maladie, ses ongles étoient arides et rugueux; elle ne souffrit aucune incommodité jusqu'en 1785,

où, à l'âge de quinze ans, elle commença à éprouver quelques vertiges et des douleurs dans le dos.

Outre ces exemples, j'ai vu un licheneux qui se plaignoit fréquemment d'une douleur au bas du dos; et un autre qui ressentoit la sciatique nerveuse de *Cotunnio*.

Il est donc certain, par ces exemples, continue le même auteur, qu'il y a au moins une certaine affinité entre la pellagre et l'affection licheneuse. En effet, la toux, la sensation de sel dans la bouche, les douleurs, sont des symptômes communs à l'une et l'autre affections; ajoutez qu'on a souvent vu les fils des pellagreux frappés de dartres *licheneuses*, et ceux nés de parens *licheneux*, quelquefois affectés de la pellagre; on doit donc en conclure qu'il y a des degrés de probabilité qui doivent porter à penser que *l'acrimonie* qui constitue l'affection herpetique, n'est pas très-différente de celle d'où la pellagre tire son origine.

Telles sont les expressions de Strambio, ses observations, et la conclusion qu'il en tire.

Le docteur *Rossi*, médecin de Turin, a fait aussi quelques observations en ouvrant des cadavres morts d'une maladie toute semblable à celle de la pellagre, mais que Strambio trouvoit très-différente, à cause de quelques légers symptômes dont la variété ne doit pas sans doute faire différer d'opinion, et ne peut changer l'idée que l'on doit avoir de la pellagre; les voici telles qu'elles ont été communiquées au docteur *Allioni* (1). C'est une lettre de M. Rossi.

« Depuis les dernières observations que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, ayant ouvert le cadavre d'un homme de quarante-cinq ans, mort de la maladie que vous avez décrite, et qui devient tous les jours plus fréquente, j'ai trouvé d'abord dans la cavité du crâne, principalement du côté

(1) Ragionamento supra la pellagra, etc., 1795, pag. 161 suiv.

» droit, un épanchement séreux; la substance mé» dullaire du cerveau, de ce côté, et les nerfs qui en » partent, étoient très-mols, tandis que dans l'hé» misphère gauche, j'ai trouvé peu d'épanchement, » et que la substance du cerveau et ses nerfs étoient » plus durs et plus résistans qu'ils ne le sont ordinai» rement; en second lieu, dans la région du col, j'ai » trouvé, du côté droit, les tégumens baignés de li» quide, et ceux du côté gauche secs et rigides; dé» cidé par cette singularité à examiner l'état des » vaisseaux lymphatiques de ces parties, j'ai re» connu que ceux du côté droit, par leur mollesse, » résistoient à peine à l'injection, et que ceux du » côté gauche étoient diminués dans leur calibre, » à tel point qu'un des plus petits tubes ne put y » faire pénétrer la substance de l'injection; les nerfs » du côté droit, savoir l'intercostal, la paire-vague, » le brachial, etc., étoient mols, et ceux du côté » gauche forts, résistans; 3°. dans la cavité de la » poitrine, j'ai trouvé un hydrothorax du côté droit » avec les vaisseaux lymphatiques dilatés; au con» traire, dans le côté gauche, le poumon étoit adhé» rent à la plèvre sans épanchement; 4°. enfin, dans » l'abdomen le foie présentoit son volume naturel, » mais sa substance étoit plus molle que de coutume, » la rate étoit réduite presque au volume d'un œuf, et » racornie; le rein droit étoit plus gros que le gau» che, c'est-à-dire, que celui-ci étoit au-dessous du » volume ordinaire : les uretères et les testicules » étoient cependant dans l'état naturel; les extré» mités droites étoient œdémateuses, les gauches » presque sèches.

» Dans huit autres cadavres, j'ai observé des dif» férences très-remarquables, dans le même genre, » mais qui n'étoient pas si universelles et si régulières » que dans le cas précédent, dont j'ai cru devoir » faire une mention particulière; quelquefois ce» pendant, les différences que j'ai trouvées dans les » cadavres, c'est-à-dire les variétés dans la manière » d'être des parties contre l'état naturel, se sont

» trouvées en opposition d'un côté à l'autre, et ce
» qu'il y a de certain, c'est que l'on trouve toujours
» quelques différences entre le côté gauche et le
» côté droit; que dans le côté où il y a de l'épanche-
» ment les nerfs sont plus mous, qu'ils sont plus
» durs du côté opposé. Tel est le résultat de mes
» dernières observations. etc. Turin, 5 avril 1795 ».

TROISIÈME SECTION.

Réflexions. Classification des symptômes de la Pellagre. Réponses à diverses questions. Conclusion.

On pourroit ajouter une foule d'autres observations à celles que l'on vient de lire, mais elles ne donneroient pas plus de connoissance de la pellagre, étant à très-peu près pareilles; celles que nous venons de rapporter seront sans doute suffisantes pour faire connoître aux observateurs en quoi consistent véritablement les accidens, dont l'ensemble compose la maladie connue sous ce nom. Il n'eût peut-être pas même été nécessaire de rapporter autant d'ouvertures, mais elles serviront à prouver qu'aucuns de ceux qu'on prétend qui sont morts de la pellagre n'ont succombé à cette maladie seule. Il seroit aussi à desirer que les observations eussent été rédigées d'une manière plus analytique et plus circonstanciée, mais on sent déjà que si les médecins qui s'en sont occupés avoient su faire des abstractions rigoureuses, ils auroient bientôt réduit à sa juste valeur la maladie des paysans Milanais; en effet, voyons quels sont les signes constans dans la pellagre, ou plutôt quels sont les symptômes les plus communs. Ne trouve-t-on pas dans les observations, que leur nombre est infiniment moindre qu'on ne le

croiroit d'abord, et d'après l'énumération qu'en font les auteurs, observations que nous avons rapportées dans la première partie de ce mémoire? La raison en est que dans le tableau, les auteurs ont fait mention de toutes les anomalies nerveuses, de tous les épiphénomènes, des symptômes qui appartiennent aux maladies consécutives, ou à celles qui accompagnent la pellagre ou la compliquent, tandis que *Strambio*, dans ses observations, s'est presque toujours borné à faire mention de ceux qui, chez le malade dont il fait l'histoire, lui sont apparus comme devant proprement constituer l'affection pellagreuse; c'est en envisageant les choses de cette manière que cet auteur arrive facilement, au bout de cinq observations, à reconnoître que l'affection qu'il nomme *licheneuse*, doit avoir une cause à peu près semblable à celle de la pellagre, parce qu'il ne trouve de différence que dans la figure, dans la saison de l'éruption, et dans quelques autres très-légers symptômes.

En analysant de la même façon tous ceux énumérés dans la pellagre, on trouvera aussi facilement le moyen de les classer, en rendant aux maladies, aux lésions de chaque organe, les symptômes qui leur sont propres; et ce qui appartient exclusivement à la pellagre sera réduit à sa juste valeur, c'est-à-dire à peu de chose: en effet, qu'on note ce qu'on trouve de constant chez les pellagreux, et au moyen d'une discussion appuyée sur les principes de l'anatomie pathologique, et d'après la classification simple et lumineuse qui sert aujourd'hui de guide au médecin observateur; qu'on éclaire le labyrinthe obscur dans lequel se sont perdus les meilleurs esprits en traitant de la pellagre, et l'on reconnoîtra des altérations des solides et des fluides qui s'offrent également dans d'autres maladies, mais qu'on doit classer indépendamment de leurs causes éloignées, toujours très-obscures.

La première division à faire, ou plutôt faite par la nature, c'est celle des symptômes extérieurs qui se manifestent sur la peau, d'avec ceux qui tiennent

évidemment aux affections cérébrales et nerveuses; d'abord voici ce qu'il y a à considérer par rapport à la desquammation proprement dite : dans la jeunesse, chez des gens exposés au soleil, travaillant à la terre, naturellement sales, au printemps, c'est-à-dire dans un temps où l'action des rayons du soleil est très-vive et ressentie avec plus d'intensité par des gens pauvres, qui s'y exposent volontiers, dans un moment où il existe moins de moyens de se mettre à l'abri, les arbres et les vignes qui couvrent les campagnes du Milanais n'ayant point encore de feuilles, les parties nues des membres en sont affectées et se couvrent, soit d'une rougeur plus ou moins intense, avec une légère efflorescence, soit d'un érythême prononcé avec ou sans prurit, soit enfin d'un érysipèle complet avec des phlictènes pleines de sérosités. Qui ne voit dans cette affection une phlegmasie de la peau, à l'occasion de l'action physique des rayons solaires, phlegmasie naturelle, simple, nécessaire?

Quant aux taches connues sous le nom de *mal rouge*, et qui sont communes aux habitans des villes et à ceux des campagnes, ne peut on pas les attribuer à une organisation particulière de la peau chez les habitans de ces contrées, car le système dermoïde peut varier à raison des latitudes, et par l'empire de mille causes différentes, comme on voit d'autres systêmes affectés de qualités différentes chez les habitans d'autres régions? et ce qui semble prouver la réalité de cette supposition, c'est que les peuples de la Lombardie ont été sujets de tous temps aux maladies de la peau, soit que la cause en soit inhérente à sa contexture, ou dépende des circonstances environnantes, soit que dépendante du régime, celui-ci ait toujours été le même, ce qui cependant est difficile à penser; mais les habitans des pays méridionaux ont tous la peau basanée, en raison de l'action du soleil; la nuance varie et se dégrade en allant du nord au midi, depuis l'extrême blancheur

jusqu'au noir le plus parfait. C'est ainsi qu'on voit déjà beaucoup de différence entre la couleur des habitans du Duché de Florence (1), et celle des habitans de Lyon et de la Savoie ; la peau ne peut-elle point avoir une organisation différente dans le lieu même où le soleil en montre une dans l'intensité de ses rayons ? Le Milanais est peut-être un point du passage où cette nuance est plus marquée.

D'après ces observations, il est certain que la desquammation pellagreuse commence le plus souvent bien longtemps avant que les symptômes internes se manifestent ; que les pellagreux ne sont véritablement incommodés que dans un âge avancé, après des maladies ou un affoiblissement par une cause quelconque, sauf quelques exceptions ; seroit-il déraisonnable de penser que le genre de vie, l'organisation particulière de la peau, et les affections érysipélateuses que cause le soleil du printemps, suffisent pour produire promptement une altération essentielle dans l'organe cutané? Cette altération se fera bientôt sentir par la lésion des fonctions que la peau remplit dans l'économie. Tout médecin connoît la correspondance que présente le systême dermoïde avec tous les autres, particuliérement avec les membranes muqueuses, auxqu'elles il sert souvent de suppléant, *et vice versâ ;* avec les systêmes secrétoire et absorbant, séreux et lymphatique, dont il forme une si grande partie, et enfin avec le systême nerveux, si peu connu encore, si ce n'est par ses relations ; ne semble-t-il donc pas naturel et comme une conséquence nécessaire, de conclure que l'altération du systême dermoïde qui se fait sentir chez tous les individus, et dans tous les pays du monde, est très-prononcée chez les paysans Milanais, à raison de leur vie et de leurs travaux, à raison d'une peau d'une texture particulière? En effet

(1) Aujourd'hui le royaume d'Étrurie.

on sait qu'à l'âge de trente ou quarante ans, la peau, à toutes les latitudes, devient bien différente de ce qu'elle est dans la jeunesse, que ses fonctions sont très-souvent altérées; de là le danger des maladies éruptives à un certain âge, de là aussi l'augmentation de l'action de quelques autres systêmes dont les effets sensibles, mais insuffisans pour remplacer la peau, veulent être aidés par des émonctoires dans quelques parties du corps; c'est à cet âge aussi souvent, que les maladies de peau se manifestent avec le plus de rebellion, et que naissent beaucoup de maladies, qui sont une suite du transport des fonctions de ce systême à quelqu'autre; de là les hydropisies, les diarrhées, etc. etc.

Il y a donc ici dans la pellagre, une affection cutanée, qui tantôt se montre avec un caractère inflammatoire, tantôt avec un caractère herpetique, mais dont la nature est telle, qu'elle ne peut pas souvent être classée parmi les maladies lymphatiques; elle est seulement une affection locale qui prouve la sensibilité particulière du systême dermoïde dans ces contrées; elle est l'effet de causes toujours renaissantes qui se font premièrement sentir au systême le plus favorable aux émonctions.

Je ne rendrai pas compte de quelques différences auxquelles on a mis trop d'importance, telle est la figure arrondie que présentent les taches *licheneuses* qui n'ont point lieu dans la pellagre; il est probable que, dans ce cas, l'affection cutanée est idiopathique, tandis que, dans l'autre, elle est consécutive et symptômatique; il n'est pas étonnant d'ailleurs que les pellagreux soient sujets aux dartres; cependant, si la desquammation pellagreuse qui forme ici une affection particulière, qui paroît, sous tous les rapports, devoir être classée dans les phlegmasies, se sépare très-facilement des symptômes internes de la cause desquels elle paroît également dépendante; il n'en est pas moins vrai de dire qu'elle est presque toujours l'indice certain que tôt ou tard ceux qui

l'ont éprouvée seront attaqués soit de scorbut, soit de dyssenterie, soit de fiévre nerveuse etc., et assurément de symptômes nerveux, anomaux, au milieu desquels ils arriveront au tombeau, suite fréquente des maladies de peau un peu intenses.

Rangera-t-on dans la classe des symptômes externes de la pellagre, les taches rougeâtres, comme des morsures de puces, qui quelquefois paroissent sans qu'il se montre aucun autre symptôme de scorbut? Nous pensons que c'est parce que cette dernière maladie est dans son premier degré, et encore très-peu avancée, que ces taches n'ont point d'intensité, et qu'il n'existe point d'autres signes; il en est de même du ptialisme et des secrétions de la membrane muqueuse de la bouche et des glandes salivaires: elles ne peuvent être considérées que comme des affections secondaires, ce sont les effets d'un transport ou d'un désordre quelconque, de l'action du systême des membranes; ainsi, la *salsedine*, ou la salure qui forme un symptôme presque pathognomonique de l'affection *licheneuse*, ne nous paroît qu'un effet différent d'une même cause; mais le plus grand nombre des symptômes décrits par les auteurs dans la pellagre, sont connus sous le nom d'internes, et tiennent directement ou indirectement à la lésion de l'action du cerveau ou des nerfs; les symptômes nerveux si difficiles à classer, si vagues et susceptibles de tant de modifications, constituent, suivant qu'ils sont réunis plusieurs ensemble et comme groupés, des maladies qui ont reçu des noms différens, mais dont l'empire n'est ni bien circonscrit, ni bien connu, et qui par leurs affinités semblent souvent confondues avec les autres; on ne peut presque pas, malgré une analyse exacte, assigner à chacune d'elles ce qui lui appartient exclusivement, ni ses limites invariables; telles sont l'hypochondrie, la mélancholie, la manie, l'épylepsie, les convulsions, le tétanos, etc.: il n'est donc pas étonnant que les médecins qui ont recherché la nature de la pella-

gre, d'après les symptômes nerveux qu'elle présente, aient prétendu, les uns, qu'elle étoit l'hypochondrie, et les autres, une autre affection nerveuse; de même, relativement aux complications, les maladies qui portent avec elles le type d'un affoiblissement général, et surtout celui du système nerveux, doivent avoir fait penser par leurs symptômes communs, que la pellagre n'étoit autre chose que l'une d'elles; mais c'est surtout au scorbut, à cause des signes multipliés d'asthénie, que l'ont rapporté le plus grand nombre des fauteurs de la doctrine des dégénérescences; et comme le scorbut est une de ces maladies qui, suivant les régions et les tempéramens, produisent des effets différens, on a trouvé assez de facilité à ranger la pellagre parmi les affections de ce genre : ainsi, nous avons vu que la pellagre a été divisée par ceux qui la regardent comme une espèce de scorbut, en pellagre sèche, et en pellagre humide, tirant sa cause d'une humeur acide, suivant les uns, d'une humeur alkaline suivant les autres; et cette opinion devoit être celle de médecins, qui en admettant des scorbuts de nature différente, les faisoient dépendre d'un état d'acidité ou d'alkalescence des humeurs : les remèdes étoient prescrits d'après ces idées; mais aujourd'hui on fait abstraction de la composition chimique des fluides dont les différences sont peu appréciables même dans les maladies du caractère le plus opposé; et, puisqu'on est convenu presque généralement d'étudier les faits, sans vouloir remonter aux causes éloignées, il faut examiner si dans la pellagre, tant sous le rapport des maladies auxquelles les symptômes internes et nerveux l'ont fait comparer, que sous celui des affections consécutives, avec lesquelles plusieurs l'ont confondue, on ne trouvera point de signes certains qui soient capables de faire reconnoître et les complications et les différences essentielles ou consécutives.

D'abord, on sait que les maladies hypochondriaques ou mélancholiques sont en général propres

aux climats chauds, et l'humidité de l'atmosphère, les variations brusques de la température de l'air, sont des causes fort énergiques à produire les maladies nerveuses; l'abstinence, la solitude, l'exposition aux rayons ardens d'un soleil aprique, sont aussi des causes fortement agissantes sur le cerveau, et une transpiration habituelle et abondante qui n'est point réparée par le repos et par les bons alimens, dégrade peu à peu les forces. Lorsque des générations se sont succédées dans les mêmes circonstances, l'effet devient sensible, c'est-à-dire que l'affoiblissement total des individus, très-accru, change en quelque sorte l'espèce; c'est sans doute le cas des paysans du Milanais, et de presque toute la Lombardie; les causes d'asthénie, dont on a énuméré quelques-unes dans la première partie, et d'autres encore, se réunissent sans cesse pour faire d'eux une classe d'hommes extrêmement foibles.

Pour parvenir à une séparation exacte de tous les symptômes qui tiennent à l'affection directe ou simpathique du cerveau et des nerfs, d'avec ce qui lui est étranger, il suffira de passer en revue deux ou trois des observations que nous avons citées, de faire sur chacun des phénomènes qu'elles ont présentés de légères réflexions, elles pourront éclairer. J'en choisirai à cet effet deux des plus saillantes, faites sur des sujets qui ont succombé. Prenons l'ouverture cinquième : on y voit que *Rescalda*, d'un tempérament pléthorique, étoit âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'il entra dans cet hôpital; cet âge et celui du plus grand nombre des autres malades, prouve d'abord qu'on parcourt une carrière assez longue avant d'être, ou après avoir été attaqué de la pellagre, et ceci est en opposition avec l'opinion des praticiens, et même des habitans du pays, qui prétendent que ceux qui sont attaqués dans la jeunesse de l'affection pellagreuse ou du mal rouge, ne vivent pas longtemps. Celui-ci offre plusieurs autres contradictions aux idées généralement adoptées sur la pellagre, c'est pour cette raison, qu'il peut

servir davantage à éclairer la discussion : d'abord il étoit né d'une mère qui étoit morte pellagreuse, depuis peu d'années, et par conséquent dans un âge avancé; il avoit lui-même soixante-quinze ans, en 1784, et ce n'étoit que depuis 1778, qu'il avoit éprouvé le signe extérieur de la pellagre, c'est-à-dire qu'à l'époque d'où l'on date son observation comme pellagreux, il avoit soixante-neuf ans; cet homme paroît encore une exception à la règle générale, sous plusieurs autres rapports, sa stature et sa force, la bonne nourriture dont il usoit habituellement, et l'usage du vin, poussé même au-delà des bornes. Ceci est, comme l'on sait, une des circonstances qui peuvent produire une asthénie indirecte, mais cette asthénie n'est point comptée au nombre des causes de la pellagre. En 1778, cet homme éprouve des spasmes dans la joue droite, plusieurs fois par jour, et à tel point qu'il ne peut ni manger, ni tousser, ni cracher, ni se moucher; les douleurs deviennent si atroces, que bientôt il y a retraction des muscles, et que la bouche reste de travers; voilà les symptômes dont il est attaqué dans le cours d'une année (cela ressemble a un commencement de paralysie ou à un tic douloureux); cinq ans après, au printemps, il a des étourdissemens, des vertiges, les mains se couvrent sur le dos d'un érithême léger, ensuite une légère desquammation lui succède, enfin en 1784, non seulement il éprouve la desquammation des mains, mais l'épiderme du nez, du col, tombe en écailles; tout le corps est couvert de pustules; des symptômes internes se manifestent en même temps d'une manière plus violente, une certaine stupidité, la boulimie, le crachottement salé, le flux de ventre et la paleur des lèvres etc.; ne voit-on pas ici des symptômes anomaux nerveux, et d'autres qui sont des effets nécessaires et ordinaires de la vieillesse, et enfin une fluxion colliquative, portée sur les membranes muqueuses de la bouche et des intestins? Tous les systêmes souffrent sympathiquement, la fiévre s'allume, la difficulté de respirer naît;

mais bientôt surviennent des affections plus graves de la poitrine : la toux, le crachement de sang, et enfin des symptômes d'une dégénérescence scorbutique, tels que les taches sur les bras et sur les jambes, etc.; attribuera-t-on tous ces accidens seulement à la pellagre, ou bien croira-t-on plutôt qu'on a décrit ici sous ce nom, l'histoire d'un vieillard usé de débauche, tombé enfin dans la consomption, et sur lequel on a porté le jugement qu'il étoit pellagreux, parce qu'il a présenté un léger érythême sur les mains, et des convulsions? ne doit on pas penser que ces symptômes précurseurs de la mort, à la suite d'une longue vie, ne se sont développés chez cet individu aussi tard, qu'à cause de sa force naturelle, et du régime qu'il avoit toujours suivi. Cet homme, en effet, étoit à un degré de vieillesse peu commun dans ces contrées; l'on a vu que la pellagre ne se manifeste le plus souvent qu'entre trente et cinquante ans, âge déjà très-mûr pour les habitans de cette latitude. Prenons une autre observation d'un sujet mort de la pellagre, dans un âge moins avancé.

La treizième ouverture peut servir d'exemple; on y voit que Magistrelli, âgé de quarante-cinq ans, dont le père étoit, dit on, pellagreux, fut pris, en 1780, de la desquammation pour la première fois de sa vie, desquammation qui fut accompagnée des autres signes de la pellagre. En 1784 on le transporte au grand hôpital de Milan, avec les symptômes suivans, que, pour plus de fidélité, je vais rapporter dans les termes de l'auteur : « *Dolor aderat capitis cum sensuum internorum perturbatione. Os sacrum dolebat; præ debilitate et difficili genuum extensione vix pedibus insistere æger poterat, ac si lecto decumbens residere conabatur, retrorsùm se trahi sentiebat, eo sæpè inscio prodeunte urina.* » Les sangsues aux tempes soulagent le mal de tête, les autres symptômes restent les mêmes, quoiqu'on nourrisse bien le malade. Il faut remarquer que le sujet de cette observation avoit été transporté d'un

hôpital dans un autre; voici les symptômes qui surviennent à la fin d'octobre : «*Sicca tussi cum sensu*
» *salis in ore, et erosionis in gutture cœpit molestari.*
» *Die 5*[d]. *novembris febris accessit, difficilis facta*
» *est respiratio, et tussis sputum fluidum salis exci-*
» *tans saporem ejiciebatur. Febris autem erat re-*
» *mittens; manè enim levi sudore peculiaris odoris*
» *erumpente levabatur, vesperè iterùm prævia horri-*
» *pilatione recrudescens.*

» *Die 10*[d]. *paroxismo graviori ingruente superve-*
» *nit hortopnea* (à cause de ce symptôme on saigne
» le malade, et son état empire). *Die 25*[d]. *maculæ*
» *lætè rubræ in sinistra gena apparuerunt, tussi,*
» *febri, oris salino sapore, cæterisque allatis symp-*
» *tomatibus ita sensim evanescentibus, ut nil ei*
» *morbosi superesset, præter aliquam extremitatum*
» *inferiorum debilitatem.*

» *Verùm die 17*[d]. *februarii 1785, cephalœa primùm*
» *revivixit, dein iterùm in scenam prodierunt sapor*
» *oris salinus et tussis.*

» *Die 18*[d]. *aprilis pedibus dolore urente primùm*
» *affectis, lividus dein color circa malleolos appa-*
» *ruit sensim pedes occupans, et ad genua usque se se*
» *propagans cum musculorum duritie et rigiditate:*
» *febris autem, quæ adhuc erraticè recurrere con-*
» *sueverat, facta est quotidiana intermittens. Tussi*
» *molestiore et febri quotidiè exacerbante, æger ad*
» *exitium properavit. Quod die 10*[d]. *maii evenit fine*
» *vitæ imposito* (1).» Trouve-t-on ici d'autres signes que ceux d'une maladie de consomption et de scorbut à laquelle s'est jointe une affection de la poitrine, et tous les accidens qui surviennent à la suite du défaut d'action de la part du systême absorbant ? Mais, parcequ'il y a eu des vertiges et une affection consécutive du cerveau, on dit que cet homme est mort de la pellagre; on va se convaincre par l'ouverture : « *Cadaver nonnihil flavescente colore tinctum*
» *apparebat, et sectis ubi nonnullæ adhuc aderant*
» *in tibiis lividæ maculæ, in tegumentis sanguinem*

(1) J'ai omis le traitement qui a été rapporté ailleurs.

» *atrum ibi vidi effusum. Serum inter duram et piam*
» *meningem, piam inter, et cerebri substantiam et in*
» *ipsius ventriculis magna aderat copia, plurimùm-*
» *que è cerebelli cavo in spinæ tubum descendebat.*
» *Sinister pulmo sanus erat et plurimæ innatabat*
» *aquæ, dexter autem nonnullam ferè pulmonis*
» *figuram servabat; totus enim undiquè erat erosus*
» *et pleuræ erosæ, erosoque diaphragmati ubicunquè*
» *adhærebat.* »

Supposons qu'une pareille observation se fût présentée (ce qui est très-possible) dans un pays où l'on n'eût pas connu la pellagre, en auroit-on fait une maladie particulière, parce qu'il se seroit montré un léger érysipèle sur les mains? Ajoutez que les symptômes nerveux sont très-communs dans les pays chauds, et se rencontrent dans le plus grand nombre des maladies. Il est évident, par les ouvertures des cadavres, que c'est dans des lésions organiques qu'on trouve toujours la cause de la mort.

Parmi ceux qui sont sortis de l'hôpital consacré aux pellagreux, et dont nous avons rapporté les histoires, quelques-uns n'ont offert que les signes extérieurs de la pellagre, joints à de légères convulsions, qui, nous le répétons, sont très-ordinaires dans toutes les affections des pays méridionaux, et surtout dans les maladies éruptives; d'autres malades ont réuni plutôt ou plus tard à l'érythême pellagreux des signes bien prononcés d'hypochondrie, de manie et même d'un tétanos, dû aussi en grande partie, comme on sait, à l'influence du climat; mais c'est une chose bien remarquable, que presque jamais ces syptômes internes ou nerveux ne sont assez intenses pour faire mourir les malades, si ceux-ci ne sont attaqués en même temps par quelque maladie organique facile à distinguer des premiers états de la pellagre. On voit donc pourquoi, lorsque ni les fièvres nerveuses, ni le scorbut, ni la dyssenterie ou les hydropisies ne surviennent pas dans la pellagre, les malades cessent, au bout de quelque temps, d'éprouver les symptômes nerveux qui se dissipent par les moindres remèdes, et sortent en se regardant comme

guéris, tandis, au contraire, que toutes les fois que quelque maladie des systêmes se joint au seul véritable stygmate de la pellagre, je veux dire à la desquammation, le sort des pellagreux se termine par la mort. Alors on trouve entre les meninges, dans les ventricules du cerveau, dans les cavités du cervelet, et dans celle de la colonne vertébrale et ailleurs, un épanchement plus ou moins abondant, et suffisant pour expliquer ces symptômes anomaux, le plus souvent sympathiques. On verra donc, je pense, dans les observations que j'ai rapportées, comme il est encore prouvé par une foule d'autres que je me dispense de citer, que dans la pellagre il y a toujours à remarquer les trois choses suivantes, 1°. une éruption cutanée érysipélateuse ou *licheneuse*, cest-à-dire, idiopathique ou pellagreuse; 2°. des symptômes nerveux excessivement variés, modifiés par une foule de circonstances; 3°. enfin des maladies aiguës ou chroniques, c'est-à-dire, des fiévres et des inflammations, des lésions lentes des viscères et des organes, qui terminent la vie des malades. Si la réunion de ces trois états peut former un être pathologique distinct, la pellagre est une maladie nouvelle et particulière. Si, au contraire, chacun des phénomènes de cette affection est indépendant des autres, et survient toujours dans des circonstances pareilles, c'est-à-dire, est un effet nécessaire des mêmes causes, que devient la pellagre comme maladie? Il faut la réduire à l'éruption cutanée qui n'est qu'un symptôme, et en dernière analyse, l'annonce d'un état d'asthénie, dont les effets doivent être aussi variés qu'incalculables à raison des tempéramens, de l'âge et de circonstances déterminantes très-multipliées.

Cependant, une manière d'être constante et presque générale dans une classe d'hommes, circonscrite à un pays unique; un état précurseur d'affection morbifique mortelle, mérite sans doute d'être connu et observé avec soin; et quoique cet état ne constitue pas plus une maladie qu'une couleur habi-

tuelle de la peau ou une évacuation solite, ou tout autre symptôme constant, il faut la ranger parmi les objets dignes des remarques du médecin, et comme un fait qui peut éclairer la pathologie. Passons maintenant à la solution de quelques questions que l'on peut faire, et qu'il n'est pas, je pense, inutile de prévoir, pour donner à ces recherches le complément qu'on peut desirer.

On a vu dans la première partie, que l'opinion des différens auteurs diffère relativement aux causes, au traitement, et surtout sur les qualités morbifiques que les uns accordent, et que les autres refusent à la pellagre; telles sont celles d'être héréditaire, contagieuse, ancienne, nouvelle, enfin, curable ou simplement capable d'être palliée.

On n'a point à craindre que nous répétions ici les raisons qu'apportent les différens auteurs pour appuyer les qualités d'alkalescence ou d'acidité, dont ils supposent que la pellagre dépend. Il faut croire qu'on ignorera peut-être toujours si les humeurs des pellagreux ont quelques-unes de ces qualités, quelles humeurs en ont plus que les autres, etc. Dans l'état actuel des connoissances, on ne peut se livrer à d'aussi vaines discussions que rien ne peut éclairer : ceux qui ont lu avec attention les observations, savent à quoi s'en tenir sur les objets dont il reste à parler ; aussi ce seront les dernières lignes d'un ouvrage dont l'utilité consiste surtout dans le travail qu'il doit éviter, plus encore que dans le jour qu'il peut jeter sur des symptômes variables dont on a fait une maladie extraordinaire.

Mais, d'après ce qui précède, que faut-il penser des auteurs qui ont cherché pour la pellagre une définition qui comprît tous les symptômes ici réunis: savoir, le vice de la peau, les éphélides, les ecchymoses, les dartres, la couleur et la gerçure des lèvres, les fièvres, les phlegmasies, les spasmes, les tremblemens, la toux, la douleur, les vertiges, les vésanies, enfin, la foiblesse et les différentes sortes d'évacuations? Ne sont-ce point autant de phénomènes qui

ıppartiennent à beaucoup, pour ne pas dire toutes es maladies, aussi bien qu'à la pellagre, et dont plusieurs, seules, constituent des maladies distinctes et prononcées ? Tirer de tous ces signes une définiion de la maladie, seroit aussi difficile qu'inutile; a médecine a fait un grand pas, sans doute, vers la perfection dans ce dernier temps, en se bornant à la néthode descriptive; on en est convaincu en voyant 'inutileté du travail de Strambio qui a enfin donné à a pellagre la définition suivante : *Pellagra definiri potest : morbus chronicus totius corporis cerebri nervorumque functiones potissimùm lædens ut plurimùm cum desquammatione dorsi manuum et pedum aliarumque aeri expositarum partium.*

Qu'apprend une telle définition, ainsi que bien d'autres, quoiqu'on ne puisse pas tout à fait dire, *Sunt verba et voces, prætereàque nihil ?* Passons cependant à la solution de quelques questions, en considérant la pellagre comme une maladie *sui generis.*

On demande *si la pellagre est héréditaire ?* qu'est-ce qui peut être héréditaire dans cette affection ? Les maladies de la peau se transmettent, à la vérité, facilement, des pères aux enfans, et même la disposition d'être affecté de telle ou telle manière, doit sans doute avoir été reçue avec la vie ; mais il n'y a point ici de maladie idiopathique de la peau. Quant aux symptômes nerveux, on sait qu'ils tiennent aussi particuliérement à des causes très-obscures, souvent héréditaires ; en effet, les gens sujets aux convulsions et aux spasmes, ont pour l'ordinaire des enfans dont la sensibilité nerveuse est au moins facile à mettre en mouvement; et ici, relativement à cette première question, les faits paroissent concluans, puisque beaucoup de ceux qui ont fait le sujet des observations relatées ci-dessus, étoient nés de parens pellagreux. Il paroît donc y avoir chez les habitans des campagnes du Milanais, une disposition héréditaire du système nerveux à être facilement irrité. Il est vrai, qu'environnés des mêmes

circonstances que leurs parens, menant le même genre de vie, et étant sous l'empire continuel des mêmes causes qui ont pu produire d'abord et l'affection cutanée, et les anomalies nerveuses, on doit être embarrassé de décider absolument la question; rien ne s'oppose donc à ce qu'on croie, d'après les faits, que la pellagre peut être le résultat d'une transmission héréditaire, ou contractée spontanément, et que les causes de l'une et de l'autre de ces manières d'être affectées à l'extérieur et à l'intérieur, sont très-souvent réunies.

La pellagre peut-elle être transmise *par contagion?* On voit souvent dans la même habitation et parmi les membres d'une même famille, plusieurs pellagreux; mais au milieu de ceux qu'un même toît rassemble, qui ont une seule couche, quelques-uns jouissent d'une très-bonne santé, tandis que les autres sont malades; le mari pellagreux habite pendant des années avec sa femme qui ne l'est pas, sans que celle-ci le devienne; n'en doit-on pas conclure que la pellagre ne peut se communiquer ni par le simple contact, ni par l'acte vénérien. Et, en effet, quelles sont ici les marques de l'existence d'un virus? On n'en voit aucune.

Relativement au *tempérament*, à l'*âge*, au *sexe*, *favorables à la pellagre*, ce devoit être un grand objet de dispute parmi ceux qui ont regardé la pellagre comme une maladie nouvelle, de savoir si tel ou tel tempérament, si un âge plus ou moins avancé, si enfin un sexe plutôt qu'un autre étoient plus exposés à la contracter. Pour le tempérament, les auteurs conviennent que tous y sont sujets; ainsi, le pléthorique, le phlegmatique, le bilieux, le mélancolique, les gens maigres ou gras, ou même d'une corpulence athlétique, la contractent également; aussi n'y a-t-il, d'après l'observation, mais contre la théorie, qu'un sentiment à cet egard, et d'après les idées que nous avons établies plus haut, nous devons être du même avis, c'est-à-dire, penser que les symptômes peuvent se manifester tantôt

lus tôt, tantôt plus tard, d'une manière plus ou moins ıtense, chez tous les habitans des campagnes, souıis au même régime, suivant une foule de circonsınces déterminantes; mais le plus foible y est orinairement le plus disposé.

Quoique nous n'ayons pas rapporté d'observaons d'enfans attaqués de la pellagre, beaucoup, ependant, en sont affectés; l'on en sera peu étonné, ıns doute, si l'on veut considérer que dans l'enfance t dans l'adolescence même, les spasmes, les conulsions et les autres affections nerveuses, sont généralement plus communes que dans les autres âges e la vie; et, relativement à l'affection cutanée, ux qui tiennent de leurs parens une disposition ganique favorable aux maladies de peau, les prouvent, pour l'ordinaire, aussi dès l'enfance, ıoiqu'à un degré moindre; mais elles augmentent entôt avec l'âge.

Pour le sexe, il paroît absolument indifférent; ı moins, le nombre des malades de l'un et de ıutre, entrés dans l'hôpital, a été parfaitement gal dans un lieu et dans un temps donnés; mais si raisonnement peut suppléer aux faits, pour décier cette question, ne doit-on pas penser que le sexe plus foible doit être, surtout à l'époque de la enstruation, ou pendant la grossesse et l'allaiteent, plus facilement attaqué que l'autre par une fection dont la cause première tient à une foiblesse nérale ?

On demande *si la pellagre attaque exclusivement s cultivateurs de la terre?* Quand bien même des servations ne prouveroient pas que des gens éloinés des travaux des champs, tels qu'un tisserand, un meûnier, un ecclésiastique, des femmes cupées de l'aiguille ou à dévider de la soie, ont é affectés de la pellagre, etc.; il seroit raisonıble de soupçonner que d'autres hommes que les ltivateurs peuvent éprouver les phénomènes qui nstituent cette maladie; le symptôme cutané, les

symptômes nerveux tiennent à une cause première qui doit exister dans l'ensemble de la constitution, ou, plutôt qui la font. Ils peuvent bien, à la vérité, être plus facilement déterminés chez les gens de peine que chez d'autres; mais, abstraction faite de l'action du soleil, ils doivent se montrer également, au bout d'un certain temps, chez tous ceux qu'une disposition naturelle dans la peau ou dans quelqu'autre organe, rend susceptibles d'éprouver des affections symptômatiques, éruptives et nerveuses.

Est-il besoin de discuter les qualités de l'air, celles des lieux, du sol, du site, etc., qui peuvent tant influer sur le développement de la pellagre? Les données, c'est-à-dire les observations à cet égard, sont insuffisantes. Les lieux secs et les lieux humides, les lieux élevés et les lieux bas, présentent également des pellagreux: les différentes expositions, et les différens états également. Il faut donc se borner à reconnoître que la Lombardie toute entière est habitée par un peuple chez qui cette affection est commune, sans vouloir expliquer pourquoi ici le climat et cette latitude offrent cette affection endémique. Si l'on considère que, suivant les variations de province à province, les hommes changent de susceptibilité à contracter telles affections morbifiques, ne sera-t-on pas tenté de diviser les régions de la terre sous le rapport pathologique, comme on le pourroit faire aussi sous le rapport des productions végétales? et ne sait-on pas, en effet, qu'on trouve exclusivement dans tel ou tel champ, sans qu'on puisse assigner les causes de cette production, des plantes qui ne viennent point aux environs, même tout à côté, et qu'on ne retrouve plus que dans d'autres lieux très-éloignés?

Il reste un mot à dire des causes de la pellagre.

Plus on avance dans les sciences, et plus on voit l'impossibilité d'arriver aux causes premières. En pathologie, comme le dit l'ingénieux Bichat, et en physiologie, le vrai consiste à ne le chercher que

lans les effets secondaires; là, les faits et l'expé-
'ience nous éclairent; au-delà, l'imagination seule
ıous guide (1). On a toujours distingué en méde-
:ine, pour toute espèce de maladie, une cause pro-
:haine et une cause éloignée; mais combien on a
busé de cette distinction, et combien de fois ces
auses ne se confondent-elles point! Elles sont pres-
ue toujours plus étendues et plus analogues dans
eurs effets, qu'on ne peut le démontrer. Sans doute
y a des dispositions particulières du corps qui ren-
ent aptes à contracter telle ou telle maladie; mais,
xcepté dans la structure physique, peut-on les
pprécier, peut-on même les apercevoir? qu'est-ce
onc quand ces prédispositions existent dans les hu-
ıeurs? Quant aux causes déterminantes, sont-elles
lus appréciables? Il faudroit connoître le secret
e l'organisation des corps; et, si tel individu est
ffecté de maladie par la même cause déterminante
ui procure la santé à un autre, ne doit-on pas être
ouvent en doute, si telle affection morbifique est
effet de l'action de tel ou tel corps sur l'économie?
xcepté donc les causes générales, sous l'influence
esquelles on vit, telles que la température, la
ourriture, les travaux, les exercices, l'habita-
on de certains lieux, et telles dispositions hu-
ıorales ou physiques bien connues, tel âge ou
lle constitution bien tranchés, que peut-on par-
culariser des autres causes, tant prochaines, qu'é-
ignées d'une foule de maladies (2)? Dans celle
ont il est ici question, on a beaucoup disserté sur
ifférens alimens, et sur quelques vices dans le ré-

(1) Anat. génér., tome I.

(2) On sent bien aujourd'hui que le véritable flambeau
e la pathologie c'est l'anatomie; mais la chimie est sans
oute la seconde lumière de la médecine, et si jamais on par-
ent à connoître quelque chose sur les causes, à connoître
it l'action d'un médicament sur un organe, soit la nature
un fluide dans l'homme vivant, ce sera sans doute à elle
u'on le devra.

gime. Ce qu'il y a de plus certain à cet égard, c'est que la vie des gens sujets à la pellagre, doit les conduire insensiblement, et promptement cependant, à un degré de foiblesse, qui, chez les autres hommes, n'arrive que plus tard et dans une grande vieillesse; car le régime peut amener les malades d'un âge avancé, avant le temps (1). Ainsi donc, dans un pays d'une température variable, plus souvent chaud que froid, chez des gens affoiblis de générations en générations, qui, par l'avarice des propriétaires, font des travaux équivalens à ceux des habitans d'une contrée plus froide à laquelle ils sont joints d'un côté, ce qui est pour eux un excès; tandis que, loin de pouvoir vivre dans la mollesse de ceux qu'ils ont pour voisins du côté du midi, comme ils en auroient besoin, ils ne jouissent pas même d'une nourriture suffisante, et des stimulans nécessaires pour exciter leurs forces, faut-il chercher d'autre cause d'une affection asthénique, que l'ensemble lui-même des actes de la vie?

---

(1) On peut remarquer ici que deux routes conduisent au même but, c'est-à-dire, à la dégradation de l'espèce. La première, par défaut; lorsque l'homme vit dans le besoin, la misère, la saleté, privé d'une nourriture suffisante, des récréations et des jouissances de la vie, dont il a quelquefois besoin pour en supporter le poids; enfin, lorsqu'il est sans cesse accablé de travaux, d'inquiétudes, de peines et de douleurs. L'autre route, ce sont les excès; et combien ces deux extrêmes sont des causes efficaces, surtout dans les grandes villes! L'oisiveté, la mollesse, l'abus des plaisirs de tous genres, la facilité de remonter les ressorts par les moyens les plus énergiques, par la nourriture la plus succulente, par les objets qui frappent agréablement l'imagination, etc.; tout concourt à user bientôt un être voluptueux, et les effets de ce genre d'affoiblissement diffèrent peu de ceux de l'autre; preuve que la plupart des maladies n'ont qu'une seule cause, la foiblesse, soit générale, soit partielle, et que les extrêmes se touchent.

On regardera sans doute, avec raison, comme causes éloignées la disposition héréditaire, la texture de la peau, et tout ce qui peut influer sur la conformation primitive ou consécutive des organes, et pour causes déterminantes, le travail, l'allaitement, les maladies, l'âge et l'insolation; mais la transpiration insensible et la sueur doivent encore jouer un grand rôle parmi celles-ci : cependant on peut aussi les considérer comme des moyens curatifs, par diverses déterminations que peuvent prendre ces évacuations. Je n'entrerai point à présent dans des détails plus étendus, relativement aux indications à remplir. Si je puis avoir éclairé par ces Recherches, le diagnostic de la pellagre, le traitement en sera plus facile; c'est cependant où l'on a échoué, car presque toutes les ressources de la polypharmacie ont été épuisées en vain, ainsi qu'on l'a vu; les saignées, les émétiques, les purgatifs, l'opium, le quinquina, les poisons même, ont été mis tour à tour en œuvre, et les substances les moins énergiques, mais dont la réputation est faite, n'ont point été négligées. Les observations prouvent que la marche de la maladie a été presque toujours la même, quelque remède qu'on employât; peut-être, comme dans d'autres maladies, le traitement symptômatique s'est trouvé quelquefois en opposition avec celui des causes, et nécessité cependant par l'urgence. Ce ne sera pas une chose rare ni nouvelle pour les praticiens, car dans combien de cas n'est-on pas, en effet, obligé de combattre simplement le symptôme, pour apporter du soulagement, tandis qu'on laisse marcher la maladie vers le terme que lui assigne la nature? Loin d'en arrêter le cours, à peine peut-on en modifier ou en retarder la marche.

Quant à déterminer si la pellagre est *ancienne* ou *moderne* dans le Milanais, cette question, d'une petite importance, ne peut pas être décidée facilement, et chacun croira à ce sujet, sans inconvé-

nient, ce que bon lui semblera; mais il ne faut pas oublier que les affections cutanées et nerveuses dépendent en général du climat et de la civilisation. C'est sans doute des changemens que vont apporter dans ces contrées la nouvelle autorité et les lois, qu'on pourra tirer des conséquences (1). Des améliorations de toute nature, qui feroient disparoître de ces contrées la pellagre, prouveroient que les habitans n'en étoient attaqués que parce que le Gouvernement sous lequel ils vivoient en favorisoit les causes.

Seroit-il nécessaire, après avoir réuni ce qu'il y a de plus marquant sur la pellagre, d'en traiter plus amplement encore ? Je ne le pense pas, et quoiqu'on puisse trouver dans les auteurs, plusieurs autres objections contre tous les systêmes, je crois cependant avoir oublié fort peu de chose d'intéressant de ce qu'on a dit sur cette maladie; je bornerai donc ici ces Recherches où l'on a vu un assez grand nombre d'observations des praticiens distingués tant du pays que des contrées voisines. J'espère que la correspondance que je conserve en Lombardie avec un chirurgien français distingué (2), et avec plusieurs Italiens, également recommandables par leur mérite, jointe au mémoire que se dispose

(1) Il n'est point absurde d'attendre de lois salutaires la cessation d'une maladie qu'on a regardée pendant longtemps, dans ces contrées, comme un fléau. Les institutions politiques ont des rapports bien directs avec la santé de la multitude; et, comme les Gouvernemens sont institués pour faire le bonheur des hommes, le premier devoir des Souverains est d'assurer à leurs sujets les moyens de vivre de leur travail. Ce qui a longtemps manqué aux habitans des campagnes milanaises.

(2) M. Levacher, de l'ancienne Académie de chirurgie, attaché aux ci-devant princes de Parme, chirurgien-accoucheur de la reine de Naples, etc., auquel je m'honore d'appartenir.

. publier sur cette affection un jeune médecin
:onnu par ses talens et sa bonne foi, M. le Dr. Mug-
;etti, adjoint de la clinique à Bologne, me mettra
ı portée d'entrer quelque jour dans de nouveaux
létails, et d'ajouter à ces Recherches ce que j'au-
·ois oublié d'essentiel, ou ce que l'étude et l'expé-
·ience apprendront de plus sur la pellagre.

OBSERVATION

D'une Lèpre *des Hébreux*, leucé *ou* alphos *des Grecs*, vitiligo *des Latins;*

SUIVIE

Du Parallèle de cette Maladie et des affections qui lui sont analogues.

PAR D. DELATOUR fils.

CHARLOTTE, âgée de quarante-cinq ans, est née d'une mère que la mort enleva phthisique, à l'âge de quarante-trois ans environ; son père, âgé de soixante-huit, vit encore : il a été attaqué plusieurs fois de maladies siphylitiques.

Inoculée de la petite vérole, à l'âge de trois ans, Charlotte a eu peu de boutons.

A quatre ans, éruption d'une petite vérole naturelle.

A huit ans, teigne à la tête ; guérison par les moyens généraux convenables : depuis, habitude d'engorgemens glanduleux au cou.

A dix ans, fistule lacrymale qui est opérée deux fois, dans l'espace d'un an et demi (1).

A douze ans, une voiture à six chevaux lui passe sur la poitrine; guérison lente.

A quinze ans, apparution des règles qui coulent assez réguliérement pendant un an (2).

(1) On sait que les engorgemens du canal nasal sont assez souvent scrophuleux, surtout à cet âge.

(2) Il est bon de remarquer qu'elle étoit sujète à des saignemens de nez dès son bas âge, même avant qu'elle ait été opérée de la fistule lacrymale. Ces saignemens de nez ont

A dix-sept ans, fantaisie de se mettre toute entière dans l'eau froide, dans le temps même de l'écoulement de ses règles; cessation des menstrues, reparution d'une manière irrégulière, toujours en moindre quantité, et souvent même avec des retards de deux ou trois mois: quelquefois, lors des règles, apparution d'abcès dans la bouche ou les oreilles.

Pendant la même année, chute d'un premier; vomissement de sang, qui la retient trois mois chez elle.

A dix-huit ans, morsure d'un chien enragé, cautérisation par le nitrate d'argent fondu, ou pierre infernale; foiblesse et douleurs consécutives du bras (1).

A vingt-deux ans, fiévre putride de longue durée.

A trente ans, développement d'engorgemens glanduleux dans l'aine droite (2).

A trente-cinq ans, entrée aux Capucins, pour y subir un traitement syphilitique; prescription des bains; contagion d'une affection galeuse, que Charlotte gagne dans une baignoire où elle est placée avec une autre malade; néanmoins, diminution de la tumeur par les bains; presque en même temps, frictions aux jambes, avec 32 gros de pommade mercurielle, pendant lesquelles, avénement d'une ophthalmie rebelle, avec ulcération de la bouche par une salivation opiniâtre : guérison des engorgemens au bout de quarante jours; sortie *des Capucins* (3) avec la gale, et la bouche et les yeux malades; entrée à l'Hôtel-Dieu où elle est mise au lait pendant longtemps; dévoie-

---

continué heureusement, et même aux époques de l'écoulement de ses règles. Maintenant, ses règles reparoissent assez souvent, quoiqu'elle soit déjà dans sa quarante-cinquième année.

Dès son bas âge, Charlotte étoit également sujète à des coliques fréquentes.

(1) Le morceau avoit été emporté.

(2) Charlotte a toujours été très-sage.

(3) Hôpital vénérien.

ment qui devient presque habituel, durée de la gale pendant sept ans.

A quarante deux ans, traitement composé de boissons internes, de frictions sulfureuses, et de bains; guérison de la gale avec récidive de temps à autres. Le dévoiement devenu continuel.

A quarante-quatre ans, en hiver, complication d'une dartre légérement crustacée au menton, et s'étendant sur les côtés en remontant; sept à huit fumigations avec un gros de calomélas, et l'eau de ris sont ordonnées; suppression du dévoiement; guérison de la dartre, au bout de vingt-huit à trente jours, sans autre traitement qu'une boisson émulsionnée; mais, apparution, depuis les fumigations, de tumeurs hémorrhoïdales, avec tumeur et douleur.

Vers pâques de la même année, coup au sein gauche, application de cataplasmes variés, entre autres, de racines de guimauve, de têtes de pavots, et de mie de pain; à la suite de ces cataplasmes, développement de la maladie qui fait le sujet de cette observation, par un grand nombre de boutons blanchâtres et suppurans, placés sur le sein et même sur la partie inférieure de la poitrine; traitement avec le syrop de Cuisinier, etc.

Vers la fin de thermidor dernier (1), taches d'un pouce environ sur le sein, dans sa moitié supérieure, blanchâtres, comme perlées, insensibles, sans dépression ni gonflement; aréole légérement rosée sur la portion de peau saine environnante.

Le premier vendémiaire, apparution de quatre ou cinq taches nouvelles, avec les caractères des taches précédentes; successivement couleur plus foncée des inférieures qui avoient paru les premières; dépression de manière que la peau environnante est plus élevée que le centre de la tache, sans pour cela d'augmentation d'intensité de l'aréole; au contraire, peut-être diminution; bientôt disparition consécutive ou racornissement de la portion de peau entachée, et

(1) An XI.

sa dessication, sans que toute son épaisseur soit affectée, comme on auroit pu le présumer (1).

Le 23 vendémiaire, époque où la maladie étoit déjà avancée, et où les taches présentoient un aspect relatif à l'époque de leur apparution, existence des taches sous quatre états différens.

1°. Une, la plus nouvelle, confluente avec deux autres plus anciennes; couleur d'un blanc perlé, légérement jaunâtre, douce, souple, rémittente, insensible, au niveau du reste de la peau, sur laquelle une aréole rosée.

2°. Une tache plus ancienne, alongée en travers, sur le sein; couleur d'un brun peu foncé, avec racornissement et dépression; insensibilité de la portion de peau affectée, présentant une aréole semblable à la précédente; démarcation très-sensible de la partie saine et de la malade (2).

3°. Une autre tache d'un brun beaucoup plus foncé, plus dure, plus coriace, touchant la seconde par sa partie interne; l'aréole disparoît déjà dans celle-ci.

4°. Au dessous des trois taches précédentes, en se rapprochant du mamelon, vestiges des trois plus anciennes taches; dans l'une, desséchement d'une portion de peau, dont une croûte s'est détachée sans cicatrice; dans l'autre, croûte sèche, qui tient encore, mais sans disposition à la cicatrice; dans la troisième enfin, croûte plus considérable, légérement humide au dessous : on ne peut encore apprécier, si la chute de la croûte laissera une cicatrice, celle-ci étant la suite d'une tache plus considérable que les deux autres (3). Dans tous les cas, pour boissons, décoction de bardanne et de patience, antimoniée.

---

(1) Il existe encore deux ou trois engorgemens glanduleux mobiles dans le sein gauche.

(2) Cette tache, située à la partie inférieure de la première, la touche par sa partie supérieure.

(3) J'ai vu la malade depuis, et on peut l'observer sur le

Aujourd'hui 6 brumaire, teinte brunâtre sur tout l'ensemble des taches; disparition des aréoles qu'on remarquoit sur chacune d'elles; espèce de racornissement de chaque portion de peau affectée, desséchement qui paroît prendre une marche avantageuse. Développement, néanmoins, d'une petite tache nouvelle sur la partie droite du sein; même marche que les précédentes, mais beaucoup plus prompte; cette tache est d'ailleurs très-superficielle, rembrunit de suite, et présenta peu de dépression.

Telle est l'observation que nous avons cru assez intéressante pour être soumise aux yeux des praticiens instruits qui, sans doute, ne jugeront pas les détails dans lesquels nous sommes entrés, aussi minutieux qu'on pourroit le présumer d'abord. C'est à force de voir que l'on saisit plus facilement les différences et les analogies des maladies entr'elles; et, d'ailleurs, peu de médecins ont été à même d'observer cette affection cutanée, dont le professeur Pinel ne fait pas même mention dans son Cadre nosographique. Ce célèbre restaurateur de la Médecine française réduit toutes les différentes espèces de lèpres relatées par les auteurs, à l'*éléphantiasis* décrit par *Arétée;* cependant, l'observation que nous venons de rapporter a des caractères assez distincts pour tracer une ligne de démarcation sensible entre ces deux maladies; et ces différences, ici, ne sont pas puisées dans les ouvrages des auteurs seulement, mais bien dans la nature elle-même. Pour s'en convaincre, on pourra jeter les yeux sur le parallèle que je vais offrir de la *lèpre des Hébreux*, qui possède toutes les qualités physiques que nous avons indiquées dans l'observation précédente, et la *lèpre*

---

tableau de la maladie inséré dans ce volume; après la chute de la croûte il s'est formé une petite cicatrice, du moins que j'ai jugé telle, ainsi que les personnes qui ont suivi la malade avec moi (*Voyez* le n°. 3 du tableau).

des Arabes ou l'*éléphantiasis des Grecs*, la *lèpre des Grecs*, les *dartres croûteuses* ou *écailleuses*, et quelques autres affections analogues, telles que l'*éléphantiasis des Arabes*, le *frambrosia*, le *pian*, etc. etc.

Dans tous les cas, si on analyse l'observation dont nous venons de donner l'histoire, et si on consulte même celles qui nous ont été tr mises par les auteurs, on verra que les causes de l'affection lépreuse sont presque toujours obscures. Ce qui rend son étiologie incertaine, et ôte les moyens de décider, dans ces sortes de cas, s'il existe un vice lépreux, ou si la maladie s'engendre d'elle même, par telle ou telle disposition des facultés vitales; ce que l'on ne peut nier, c'est qu'on a vu souvent des personnes très-saines, nées de parens bien portans, devenir tout à coup lépreuses au moindre changement de régime, ou même à la suite d'une maladie qui sembloit n'avoir aucune coïncidence avec ces espèces d'affections cutanées. Aussi, la conduite la plus sage, relativement au traitement, est-elle, dans ces sortes de maladies, de faire la médecine symptômatique, si aucun caractère ne vient éclairer sur la cause de l'affection observée : les moyens généraux prudemment adaptés aux diverses modifications, pourront être employés avec avantage, et, à ce sujet, nous renvoyons aux vues philosophiques d'*Arétée*, à condition, pourtant, qu'on se réunira contre l'opinion qu'il manifeste sur l'emploi de la saignée (1).

Si nous voulons maintenant déterminer le rang que l'observation qui nous intéresse, doit occuper dans un cadre nosographique, il est évident que c'est une affection du systême cutané, que cette affection domine constamment sur tous les symptômes qui

---

(1) On peut aussi consulter le docteur *Seilling* qui traite ces maladies par les sudorifiques.

Une foule d'autres auteurs ont parlé sur le traitement de cette affection; le plus grand nombre fait l'éloge de la chair de vipère mangée en viandes, ou prise en sucs et en bouillons.

préludent ou qui co-existent avec la maladie ; que d'autres symptômes peuvent, sans doute, être également attaqués ; mais que les effets qui s'y font remarquer résultent ou de la contiguité des parties qui l'affectent secondairement, ou de quelque affinité particulière de la cause morbifique, avec d'autres systêmes ou organes que le cutané.

Cette affection consiste donc, je le répète, dans une altération particulière de l'organisation de la peau, dépendante d'un vice interne ; aussi, le docteur Recamier, dont le zèle infatigable et les recherches lumineuses assurent d'avance à la médecine des résultats précieux pour son avancement, a-t-il placé cette maladie dans la classe des cachexies du systême cutané de son grand Cadre pathologique, où il a coordonné aussi les différentes espèces de dartre et de lèpre, dont est surchargé le répertoire effrayant des maladies auxquelles notre malheureuse économie n'est que trop sujète.

Du reste, toutes ces considérations sur les causes et le siége de la maladie qui nous occupe, ne sont pas ce qui doit nous importer le plus pour le moment ; c'est surtout à l'étude du diagnostic que nous devons nous attacher, d'après lui seul, le praticien prudent peut appuyer son pronostic ; il est peu fâcheux dans la maladie qui nous occupe, aussi ne croyons - nous pouvoir terminer cet article d'une manière plus avantageuse qu'en presentant en colonnes séparées le parallèle du *leucé* dont nous avons donné l'histoire, avec toutes les autres affections qui peuvent avoir avec lui quelque analogie.

Le docteur Alibert a recueilli, comme moi, cette observation précieuse que notre ami commun, M. Recamier, nous a communiquée à tous les deux ; le travail qu'a entrepris sur les maladies cutanées, ce digne collègue, présentera sans doute le parallèle d'un beaucoup plus grand nombre de maladies ; mais pour moi je me bornerai seulement à celui des affections principales qui ont, avec la maladie qui nous occupe, le plus d'analogie et de ressemblance.

Leucé *des Grecs*, Vitiligo *des Latins*, Lepre *des Hebreux, à volonté*.

1. Premiere tache effacée, sans ulcération

2. Seconde tache : idem.

3. Troisième tache, effacée mais laissant une petite cicatrice. C'etait la plus grande tache

4. Quat.e tache, au 4.e dégré, racornissement.

5. Cinq.e tache, à peu près au même dégré que la 4.e

6. Six.e tache, plus ancienne que les 5.e et 7.e ayant conservé cependant plus long-tems la teinte jaunâtre : commencement de racornissement des bords. (3.e degré).

7. Sept.e tache, à peu près au même dégré que la quat.e

8. Huitième tache, encor dans son second dégré, teinte jaunâtre commençant à brunir et à se déprimer.

9. Neuvième tache, très superficielle dans son 1.er dégré, sans depression ni gonflement.

Les taches dessinées sur ce tableau sont à peu près le quart de leur grandeur naturelle.



Parallèle de la Lèpre des Hébreux, avec celle des Grecs, celle des Arabes, les dartres croûteuses ou écailleuses, etc.

LÈPRE DES HÉBREUX.

Leucé ou *alphos* des Grecs, *vitiligo* des Latins.

Taches au niveau de la peau, sans dépression ni gonflement ; souples, douces, avec aréole rosée, autour de la portion de peau affectée ; devenant plus brunes, plus coriaces, à mesure qu'un plus grand laps de temps s'est écoulé ; bientôt, espèce de racornissement local, et dépression du centre de la tache ; encroûtement à la longue, quelquefois légérement humide, qui se détache de la partie affectée ; quelquefois, laissant une petite cicatrice ; même grandeur de la tache dans tout le cours de la maladie, et insensibilité de la portion de peau affectée.

Du reste, mêmes qualités physiques que la lèpre tachetée de *Lorry* ; mêmes caractères aussi que dans le leucé décrit par *Mercurialis* (*de morbis cutaneis*, liv. 2, chap. 2, 65.

LEPRE DES ARABES,

ou *éléphantiasis* des Grecs.

Altération de la couleur de la peau, endurcissement avec gonflement de son tissu et du tissu cellulaire sous-cutané qui devient tuberculeux... Végétation tuberculeuse, rugueuse de l'épiderme......... Chute et décoloration des poils. Changement de la forme des parties par l'épaississement de la peau et du tissu cellulaire cutané.

Ulcération survenant à une époque plus ou moins avancée.

Dilatation des veines cutanées, et cependant, défaut de sang dans le tissu cutané ; diminution considérable de la sensibilité cutanée, au point qu'on a avancé que la peau étoit tout à fait insensible ; ce qui est faux.

De plus, altération, diminution, et même extinction des fonctions des sens et de la voix ; foiblesse, constipation, morosité, consomption.

Suite du Parallèle de la Lèpre des Hébreux, avec les Maladies qui lui sont analogues.

LÈPRE DES GRECS

De Cayenne et du nord.

Végétations croûteuses, âpres, dures, fermées, dit *Lorry*, à la surface de la peau par l'épaississement du fluide que l'œil ne peut saisir dans son état de fluidité. Ces croûtes, rugueuses, sans autre affection de la peau, se multiplient et acquièrent souvent un volume considérable; si on les arrache, la peau paroît saine, sans épaississement à leur base; elle y est rouge et saignante, après l'arrachement, qui est bientôt suivi de leur renouvellement. Ces croûtes diffèrent de la végétation épidermoïde de la lèpre des Arabes, en ce qu'elles sont formées par l'épaississement d'une humeur. Ces individus répandent l'humeur puante, propre à la malpropreté; c'est une sorte de dartre croûteuse ou prurit très-incommode, et souvent au point de chasser les malades de leur lit, surtout, dit *Galien*, si les malades ne sont pas stricts dans leur régime. Amaigrissant, mort.

DARTRES

Croûteuses ou écailleuses.

Les éruptions dartreuses proéminentes à la surface de la peau qui reste pleine de sang, ainsi que le tissu cellulaire et les glandes lymphatiques; son tissu ne s'affecte que secondairement.

Il y a un degré d'inflammation quelconque à la surface de la peau, d'où résulte une secrétion purulente ou ichoreuse.

On ne confondra pas la dartre avec le *leucé* qui forme une tache déprimée avec racornissement, tandis que la peau s'élève dans les dartres et s'épaissit dans la lèpre des Arabes.

Prurit plus ou moins incommode.

Nous pourrions comparer encore l'observation que nous avons sous les yeux, avec quelques autres maladies analogues qui ont aussi avec elle une analogie remarquable, comme l'affection connue sous le nom de *frambosia* ou *yanwi* des Africains, le *pian* des Américains, le *siwin* ou *sibbens* des Ecossais, l'*éléphantiasis* des Arabes, *cruscities pedum* des Latins; mais ces maladies sont très-rares, et d'ailleurs, offrent des différences si marquées avec le *leucé* ou *lèpre* des Hébreux, que nous avons cru pouvoir nous dispenser absolument d'en établir un parallèle circonstancié; en effet, dans le *frambosia*, les taches finissent par s'élever en pustules squammeuses, et par conséquent sont faciles à différencier par ce seul caractère.

Dans le *pian*, c'est un ulcère sordide, muqueux, dans lequel il ne survient pas de végétation; seulement après qu'il a fait des progrès, il se développe sur différentes parties du corps, sans ulcération, des fonguosités graduées, semblables à des mûres; mais continuellement humectées d'une sérosité sanguinolente, ce qui aide toujours le diagnostic; d'ailleurs, il y a développement aux pieds et aux mains, d'ulcérations appelées *crabes*, etc. etc.

Dans le *siwin*, on observe des pustules ulcéreuses de la bouche ou des parties de la génération, suivies de taches cuivrées qui se changent plus ou moins promptement en croûtes dartreuses.

Dans l'*éléphantiasis* des Arabes, c'est un épaississement homogène du tissu cellulaire et du tissu cutané du dos, des jambes et des pieds, avec formation de tubercules par la végétation de l'épiderme; enfin, une affection très-analogue à celle de la *lèpre* des Arabes ou *éléphantiasis* des Grecs, facile, par conséquent, à ne point confondre avec le *leucé* ou *lèpre* des Hébreux.

MÉMOIRE
SUR CETTE QUESTION:

Les Fiévres catarrhales graves diffèrent-elles essentiellement des Fiévres rémittentes pernicieuses; quel est le traitement qui leur convient, et l'utilité du Quinquina dans les unes et dans les autres?

PAR M. LAFONT-GOUZI, Docteur en Médecine, Membre de la Société Médicale de Paris, etc.

SECTION Ire.

Un sujet intéressant de médecine, fut proposé par une Société savante; en ayant été instruit assez tard, et d'ailleurs occupé à d'autres objets qui absorboient tout mon temps, je ne pus me livrer au travail qu'exigeoit la solution de cette question, conçue en ces termes: « déterminer d'après l'observation, si » les fiévres catarrhales graves différent essentiel- » lement des fiévres rémittentes pernicieuses, et » indiquer spécialement, avec le traitement qui leur » convient, quelle est l'utilité du quinquina dans » les unes et dans les autres. » Encore plus jaloux d'être utile à l'humanité, et de concourir aux progrès de l'art, que je n'eusse été ambitieux d'obtenir le prix académique; j'ai cru qu'il pourroit être de quelque utilité de faire connoître ma manière d'envisager cette intéressante question.

Le défaut d'idées exactes sur la nature du typhus, et la variété qu'on observe dans les symptômes dont il est accompagné, ont fait décrire cette maladie sous différens noms, comme de fiévre des prisons, de fiévre d'hôpital, de fiévre maligne, de fiévre putride ma-

ligne, de fiévre pétéchiale, de fiévre pituiteuse maligne, de fiévre catarrhale maligne, etc. La dénomination du typhus étoit donc différente selon les lieux où il se manifestoit, et selon les symptômes dont il étoit accompagné. Les systêmes embrassés par les observateurs, contribuoient aussi pour beaucoup à le faire considérer sous des rapports plus ou moins spécieux, d'après lesquels on le caractérisoit.

Les descriptions des différentes épidémies du typhus, prouvent que cette maladie ne s'est presque jamais manifestée avec les mêmes symptômes, chez les différens sujets qui en étoient attaqués en même temps. On peut dire la même chose du typhus sporadique; cette variété dans la forme du typhus, a fait croire à l'existence de plusieurs maladies différentes, accompagnées de malignité, et c'est ainsi qu'une maladie qui au fond est toujours la même, a reçu différentes dénominations. Cependant il est aisé de voir combien cette méthode nosologique est vicieuse; si l'on vouloit classer à part chaque épidémie, ou chaque typhus qui a une figure particulière, ce seroit méconnoître les véritables rapports des choses, et s'engager dans un dédale d'où il seroit très-difficile de sortir.

Le typhus est causé tantôt par des puissances nuisibles ordinaires, qui affoiblissent l'organisme directement ou indirectement, et tantôt par un *contagium* particulier. Je ne sais point si la matière contagieuse est différente dans chaque épidémie, mais il est certain que l'état de l'atmosphère, la saison où la maladie se manifeste, la manière de vivre, les passions de l'ame, l'âge, les maladies précédentes, etc., de ceux qui en sont attaqués, les lieux qu'ils habitent, etc., contribuent principalement à faire varier les symptômes du typhus; ces différentes influences affectent plus particuliérement tel ou tel appareil organique, et le rendent ainsi susceptible d'éprouver le principal choc morbifique, d'où résultent la variété et la multiplication des symptômes, ainsi que les prétendues complications. Je ne dis

point que le miasme ne puisse subir des modifications dans les qualités qui donnent à l'épidémie plus d'affinité pour certains organes, ou certains appareils organiques que pour d'autres : mais comme, dans chaque épidémie, le typhus se manifeste sous différentes formes, selon l'état des sujets qu'il attaque, on est fondé à croire que c'est la foiblesse, plus ou moins considérable du corps, et la disposition où se trouvent certains appareils organiques, etc., par l'effet des causes précitées, qui font en grande partie varier la forme ou l'extérieur de la maladie; on voit assez fréquemment qu'une épidémie de typhus a, dans son commencement, une physionomie qui change plus ou moins en traversant les saisons, et à mesure qu'elle perd de sa férocité; comme aussi elle est accompagnée de certains états particuliers, par exemple, de coma chez les enfans et les vieillards, plutôt que chez d'autres individus.

C'est ainsi que, sans changer de nature, le typhus se manifeste sous la forme d'une fiévre catarrhale grave : il suffit pour cela, que la maladie prédomine dans le système lymphatique et les membranes muqueuses, de même que si cela arrive dans le cerveau, ou dans le tube alimentaire, etc., la forme en sera plus ou moins différente : d'après ce que nous venons de dire, la fiévre catarrhale grave n'est donc qu'une des faces sous lesquelles le typhus peut se manifester. Ce fait est prouvé, parce que 1°. les causes qui engendrent et font développer les différentes variétés du typhus, donnent pareillement naissance à la fiévre catarrhale grave 2°. Les remèdes qui conviennent dans ce dernier cas, conviennent pareillement dans les autres. Ces deux preuves me dispensent de rapporter les autres analogies qui existent entre ces maladies qui ne diffèrent que par leur forme. Pour mettre hors de doute les vérités que je viens d'exposer à ce sujet, je n'ai qu'à consulter l'observation et l'expérience.

On sait que la fiévre maligne qui règne épidémiquement dans les camps, ne présente point constam-

ment le même appareil de symptômes, de là vient qu'on l'a décrite sous différens noms, comme *amphymerina hungarica*, *hemitritæus pestilens*, *catarrhalis maligna*, etc., cette maladie n'est qu'un typhus.

Le typhus qui régna épidémiquement à Coutance en 1772 et 1773, prenoit différentes formes; chez certains sujets, il se manifestoit sous celle d'une fiévre catarrhale grave (1). Robin de Kériavalle (2), et Jeauroy (3), ont fait la même observation dans d'autres épidémies de typhus. Le professeur Huffland vient de donner la description d'un typhus qui a régné épidémiquement en Allemagne, en 1796, 1797, et 1798, et qui, chez le plus grand nombre de malades, se présentoit sous la forme d'une fiévre catarrhale grave (4); le typhus épidémique dont Franck a fait la description, prenoit aussi quelquefois la même forme (5); Maloin (6), Laugier (7), Thomann (8), rapportent également des exemples de typhus qui, chez certains malades, affectoit la forme de fiévre catarrhale grave.

Quant au typhus sporadique, il s'associe assez fréquemment avec les symptômes de catarrhe, ce qu'on regarde mal à propos comme une complication. Huffland, Laugier et autres, sont tombés à cet égard dans la même erreur; la fiévre maligne catarrhale n'est pas plus une complication de maux, que toute autre forme de typhus. Plus la maladie est grave, plus il y a d'organes très-affectés, et plus les

(1) *Voyez* le Mémoire de Bonté.
(2) Mémoire de la Société de Médecine de Paris, ann. 1778.
(3) Op. cit., ann. 1779.
(4) Osservazioni sulle febbri nervose, etc., trad. dal. dott. Giobbe.
(5) Relazione della febbre nervosa che regno a Vienna, etc.
(6) Mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1744 – 1748, etc.
(7) Constitution épidémique de Grenoble.
(8) Bibliot. méd. Germ., etc., tom. I.

symptômes se multiplient, et comme chaque appareil organique manifeste à sa manière son état morbifique, on se figure que l'organisme est employé à une complication de maux. C'est là une pure imagination. La maladie est une comme la cause est une aussi. Ce n'est pas ici le lieu de m'arrêter à l'hypothèse absurde des complications ; je l'ai fait dans un autre ouvrage (1) avec assez d'étendue, pour convaincre tout esprit exempt de préjugés, que des maladies dont la nature est différente, ne sauroient coexister dans le même sujet.

Les fiévres catarrhales graves se montrent encore chez les vieillards et les sujets foibles, pendant les épidémies catarrhales, tandis que les individus jeunes et robustes sont attaqués de la phlegmasie des membranes muqueuses (2). Cette différence dans les effets de l'agent épidémique, est naturellement expliquée par les vues de Brown, relativement à la prédisposition.

Il n'est donc pas douteux que les fiévres catarrhales graves ne soient un mode de typhus; nous aurons bientôt occasion de voir que cela est encore confirmé par l'identité du traitement qui convient dans les différentes formes du typhus.

Les méthodes curatives employées contre cette maladie, peuvent être réduites à deux, savoir : celle

---

(1) *Voyez* le discours préliminaire placé à la tête d'un ouvrage de Brown que je viens de traduire, et qui a pour titre : Abrégé de la nouvelle Doctrine médicale, etc.

(2) C'est-là une vérité importante, à l'appui de laquelle se rapportent beaucoup d'exemples dans un discours que je me propose de livrer bientôt à l'impression. Elle prouve que la nature des maladies développées par les agens épidémiques est analogue à l'état de prédisposition des sujets, et que quoiqu'ils donnent lieu souvent à une forme déterminée de maladie, ils ne sauroient guère influer sur leur nature propre, à moins qu'un miasme excessivement stimulant ne cause la foiblesse indirecte.

qui fait usage en même temps de remedes débilitans et de quelques toniques; et celle qui consiste uniquement à fortifier et exciter convenablement l'organisme. Le premier traitement a été presque généralement adopté par tous les médecins : le second a été imaginé et mis en pratique par Brown et ses nombreux disciples. Il est aisé de voir que le premier traitement étànt composé de remèdes dont les uns produisent un effet diamétralement opposé à celui des autres, ne sauroit convenir dans aucun cas; car si ces débilitans sont indiqués, pourquoi employer en même temps les toniques? et *vice versâ*, si les toniques sont nécessaires, quelle raison y a-t-il de leur associer les débilitans ?

Les remèdes anti-phlogistiques dont on faisoit usage le plus communément, sont, les saignées, les acides, les évacuans des premières voies, les bouillons végétaux, les tisanes dites rafraîchissantes etc., chacun de ces remèdes étoit affecté à telle ou telle forme de typhus : c'est ainsi que les saignées et les délayans étoient employés, lorsque les apparences de la maladie faisoient croire à un état d'irritation, d'érétisme, de phlogose; que les acides et les bouillons végétaux avoient la préférence dans le cas de putridité; que les évacuans des premières voies, aidés de quelque tonique, étoient opposés à la forme de catarrhe; distinction évidemment arbitraire et sans aucun fondement.

Les typhus qui se montrèrent sous la forme de péripneumonies malignes, décrits par Schenkins et Baillou, firent les plus grands ravages. Les saignées y ont toujours été meurtrières : aussi Huxham et Sarconne se sont-ils élevés contre leur usage, en attestant ses funestes effets. L'utilité des excitans a été observée par Baglivi, Huxham, Sarconne, Franck, etc. qui les ont célébrés comme des moyens héroïques dans ces circonstances.

Dans le typhus épidémique décrit par Robin de Keriavalle, la saignée étoit meurtrière, tandis que les cordiaux et le vin rouge produisoient les bons

effets les plus marqués. Jean Roy, mécontent du traitement débilitant employé dans les fiévres malignes, finit par ne faire usage que des cordiaux et des bonnes nourritures. Il fut heureux, et il l'auroit eté beaucoup plus s'il eût insisté davantage sur l'usage des excitans énergiques (1). Lassone qui traita beaucoup de malades attaqués d'un véritable typhus, auroit été moins malheureux s'il ne les avoit point affoiblis comme il le fit de toutes les manières. Vers la fin il se ravisa et prescrivit une cure tonique qu'il appelle nouvelle, et dont il obtint des succès qui le jetèrent dans l'étonnement (2); quel aveuglement!

L'épidémie de Dinan, qui étoit un typhus, sous l'apparence d'une fiévre catarrhale grave, fut très-meurtrière, puisque Jean Roi avoue qu'il perdit le cinquième de ses malades. Or, les débilitans n'y furent pas épargnés (3); lorsque Lallouette et Paulet y furent envoyés, l'épidémie étoit moins dangereuse, cependant, sur 159 malades, prisonniers, infirmiers, ou habitans de Dinan, il en mourut 21 (4).

Le docteur Laugier qui a tenté de réfuter la doctrine Brownienne qu'il n'entend pas, nous fournira un autre exemple non moins affligeant de la funeste influence du système humoral. Un typhus épidémique ravageoit Grenoble, en l'an 7 et 8. Le docteur Laugier, glorieux de n'être point Brownien, mit en usage un traitement composé de débilitans et de toniques. Sur 27 malades traités en forme, il en perdit 9 (5). Nous aurons bientôt occasion de voir

(1) *Voyez* Jean Roy, Mémoire sur le Traitement des Fiévres malignes.

(2) *Voyez* le Mémoire de Lassone, inséré parmi ceux de la Société de Médecine de Paris, ann. 1776.

(3) *Voyez* le Mémoire de Jean Roy, dans la Collection précitée, ann. 1779.

(4) *Voyez* le Mémoire de Lallouette, dans la Collection précitée.

(5) Dans ce nombre de malades je ne comprends point ceux qui ne prirent point les remèdes ordonnés, ou à qui M. Laugier ne donna que quelques légers secours.

si les Browniens qu'il décrie, ne sont pas plus heureux que lui.

Comme le typhus avec ses différentes formes, règne presque chaque année à l'hôpital de Vienne, j'ai pensé que les ouvrages de Stoll et de Franck pourroient fournir matière à une comparaison très-intéressante, et propre à mettre en évidence les bons et les mauvais effets des deux sortes de traitement.

Sur 545 malades attaqués de typhus, qui furent traités dans l'hôpital civil de Vienne, il en mourut 34, dont cinq furent portés moribonds à l'hôpital, et 10 avoient été purgés énormément auparavant (1). Il faut remarquer que les convalescences furent courtes et faciles.

La proportion des malades attaqués de typhus à ceux qui moururent, est bien différente dans le tableau de Stoll, puisqu'il la porte lui-même 7—1 à peu près. Depuis 1763, jusqu'en 1769, 951 malades de typhus entrèrent à l'hôpital de Vienne, il en mourut 153 (2). Cette comparaison ne prouve-t-elle pas que le traitement excitant employé par Franck, est préférable à celui de Haën, Lassone, Jean Roy, Paulet, Lallouette, Laugier, dont on fait généralement usage? Plus de 2000 observations rapportées par Franck, Marcus, Thomann, Kramer et autres (3), ne laissent aucun doute à cet égard. Partout le rapport des malades rétablis à ceux qui sont décédés est comme 19—1 et même 22—1.

Les avantages de la méthode excitante dans la cure du typhus, sont si marqués, et si nombreux que Robertson dont la pratique est si étendue, avoue qu'il n'a jamais été aussi heureux dans le traitement

(1) *Voyez* Bibliot. Méd. Germ., vol. 2, p. 122 et 124.
(2) Stoll. Rat. méd., tom. 1.
(3) Elles sont consignées dans la Bibliot. Brownienne, les Institutions de Physique de Pavie, le Journal de l'Incitation, etc.

de cette maladie, que depuis qu'il a connu et mis en pratique la doctrine de Brown (1).

D'après ce que nous venons de voir, la supériorité du traitement excitant sur celui qu'on a coutume d'employer contre le typhus, ne sauroit être contestée, et j'ose dire que les fastes de la médecine n'offrent point des succès aussi généraux et aussi soutenus que ceux dont nous venons de présenter le tableau.

Si donc le typhus et conséquemment la fiévre catarrhale grave consistent dans un état asthénique considérable, il n'est pas surprenant que le quinquina y soit utile, puisqu'il est certain que ce remède jouit de la propriété excitante. Il seroit dangereux ou pour le moins gratuit d'attribuer au quinquina des vertus occultes, lorsqu'on a comme sous la main la connoissance positive de ses effets propres et naturels. Gastaldi disoit avec vérité, relativement à l'utilité du quinquina dans les fiévres, que c'est moins un nouveau genre de remède, qu'une espèce nouvelle d'un remède déjà connu, et qu'il n'agit pas différemment que d'autres auparavant en usage (2).

Cependant le quinquina n'est pas le remède unique dans les fiévres catarrhales graves. On peut employer avec autant d'avantage la serpentaire de Virginie, le bon vin, la valériane, l'esprit de Mindererus, le camphre, le musc, l'opium, et autres excitans énergiques. Bien plus, ce n'est guère qu'en décoction ou en infusion, ou sous la forme d'extrait, qu'on peut l'employer : car, administré en poudre, il dérange les premières voies et surtout l'estomac qui ne peut le supporter. Plus ce viscère est foible, moins il peut supporter les remèdes sous forme solide. C'est pour la même raison que, dans ces mêmes cas,

---

(1) *Voyez* Malfatti, Bibliot. méd. Brown. Germ., tom. 2, pag. 127 et 128.

(2) Gastaldi, quest. med. Eaq. Therap. etc., an feb. intermitt. quinquina, etc.

les alimens solides ne sauroient lui convenir. Il n'y faut introduire que des alimens et des remèdes sous forme liquide, afin qu'ils puissent être élaborés sans peine. Faute de prendre ces précautions, la maladie s'aggrave, et l'oppression, le vomissement, la diarrhée, les symptômes gastriques, etc., se soignent ou augmentent ceux qui existoient déjà. De là vient que quoique le quinquina administré en poudre soit en général utile dans les fiévres intermittentes, il est rare qu'il ne produise point de mauvais effets dans les fiévres continues, putrides etc., où la débilité de l'estomac et de tout l'organisme est plus considérable. Enfin les célèbres Franck, Marcus Hufflaud, etc., qui sont si heureux dans leur pratique, n'emploient point le quinquina en poudre.

Le traitement convenable dans les fiévres catarrhales graves, est donc celui qui relève les forces de l'organisme. On ne peut se proposer autre chose dans une maladie nécessairement liée avec la débilité et l'inertie vitales. C'est aux remèdes stimulans que Franck, Thomann, etc., ont eu recours pour les combattre. Les bons bouillons de viande aromatisés, administrés de deux en deux heures; le vin généreux à plus ou moins haute dose, selon l'habitude que le malade peut avoir de cette boisson; une douce chaleur, et la pureté de l'air, doivent former la base du plan de cure. La boisson ordinaire du malade doit être corroborante; le vin trempé, ou l'infusion d'angélique, à laquelle on ajoute une suffisante quantité de sirop de gingembre, convient également dans les mêmes circonstances. Les potions simplement corroborantes doivent être préférées dans le commencement, surtout si le malade est dans un état de débilité directe (c'est ce qui arrive ordinairement, puisque les fiévres catarrhales sont pour ainsi dire les fidelles compagnes des saisons froides et humides); mais on doit augmenter graduellement leur énergie par l'addition des excitans diffusibles. Une infusion d'arnica et de serpentaire de Virginie, à laquelle on ajoute de l'esprit de

Mindererus et un sirop agréable, est un exemple de potion, convenable. S'il est nécessaire qu'elle soit plus énergique, on fait infuser l'arnica et la serpentaire dans une décoction de quinquina plus ou moins saturée, puis on ajoute les teintures de quinquina, de valériane, de castoreum, et un sirop agréable. Enfin, s'il est nécessaire d'employer des stimulus plus décidés, on a recours à l'eau de canelle spiritueuse, au camphre, à la liqueur d'Hoffmann, à l'éther, à l'alcali volatil, au laudanum liquide, et au musc à plus ou moins haute dose. Je crois devoir remarquer en passant qu'en France on est en général beaucoup trop timide sur la dose des stimulus diffusibles.

Il est encore d'autres remèdes qui ne doivent point être dédaignés, je vais parler des vésicatoires à titre de rubéfians, qu'on doit pour cela faire voyager sur les différentes parties du corps; les frictions spiritueuses faites principalement au scrobicule du cœur et le long de la colonne épinière, dont chaque vertèbre peut être considérée comme un petit cerveau; et enfin les bains chauds, où l'on a fait infuser des plantes aromatiques. Plus le danger est grand, plus on doit varier et multiplier les moyens curatifs. C'est alors qu'il est nécessaire d'épuiser pour ainsi dire les ressources de la matière médicale, et d'attaquer l'asthénie dans différentes parties successivement ou en même temps. Les potions, les lavemens et les frictions avec les excitans énergiques, seront donc ordonnés généreusement. Les frictions avec une dissolution de camphre dans de l'éther sont surtout d'un grand secours, lorsque les remèdes internes ne produisent aucun effet, et que le malade est dans un grand danger. Car, quoique la peau soit moins excitable que les intestins, elle l'est cependant assez pour qu'on ne doive point la considérer comme un organe ignoble ou indifférent. Pierre Franck, Joseph Franck, Malfatti, etc. ont célébré les avantages de ces frictions; au reste il faut bien se garder de faire suppurer les vésicatoires qui n'enlèvent à l'orga-

nisme que des humeurs saines dont il a le plus grand besoin, puisqu'elles présentent les qualités d'une parfaite gélatine.

Les bains aromatiques fortifient particuliérement la peau et le systême absorbant. Le malade ne doit y rester qu'un demi-quart d'heure : il est indispensablement nécessaire qu'il évite l'air froid en sortant du bain.

Quant au météorisme qui se manifeste quelquefois dans les fiévres catarrhales graves, on le combattra avec les cataplasmes et les fomentations aromatiques chaudes. Mais l'on aura rarement occasion d'observer cet accident, et il n'aura rien de formidable, si l'on bannit les purgatifs du traitement. Pareillement la constipation, qui peut encore avoir lieu dans les mêmes circonstances, ne doit point alarmer, lors même qu'elle se prolonge pendant dix ou douze jours; pendant tout ce temps, l'organisme perd beaucoup moins d'humeurs et de matières propres à être assimilées; et quant aux matières fécales, le retour des forces, de l'ordre et de la régularité des fonctions de l'organisme, suffit pour les expulser au dehors. Ce n'est point la constipation, mais bien la diarrhée qui est nuisible au malade. Toutefois on peut la faire cesser par le moyen des clystères excitans.

Enfin le malade entre en convalescence et il réclame d'autres soins. Jusque là on ne lui avoit donné que des nourritures et des remèdes sous forme liquide. La période de la convalescence doit faire abandonner insensiblement l'usage des stimulans énergiques, et des alimens liquides, en même temps qu'on prescrit au malade les stimulans permanens, une petite soupe, et successivement d'autres nourritures solides. Les facultés digestives qui ont été ménagées d'une manière particulière, reprennent bientôt une partie de leur activité. C'est le cas d'ordonner de petites doses de quinquina en substance, avec le colombo, la rhubarbe, la canelle, la limaille de fer. L'exercice, la musique, les sociétés agréables,

et ensuite la promenade, contribueront efficacement au retour de la santé. A mesure que le malade s'éloignera de l'époque de la convalescence et qu'il reprendra des forces, on augmentera la quantité d'alimens solides, et le conduisant ainsi par degrés à sa manière de vivre accoutumée, on pourra bientot mettre de côté les remèdes pharmaceutiques, et compléter la guérison par le moyen d'un régime nourrissant et stimulant.

SECTION IIe.

Les fiévres rémittentes pernicieuses ne diffèrent point essentiellement des fiévres catarrhales graves. Dans l'un et l'autre cas, l'asthénie est incontestable, et l'indication curative est évidemment de relever les forces. Les fiévres rémittentes pernicieuses ne diffèrent des rémittentes simples que par l'intensité de leurs causes, et de leurs symptômes; tout comme aussi les fiévres rémittentes ne diffèrent des intermittentes, et celles-ci ne diffèrent entr'elles que par le degré de violence de l'asthénie, et par leur forme. Cela est si vrai, que les influences nuisibles qui donnent naissance à ces diverses maladies, sont les mêmes, et que, par un traitement débilitant, on peut aggraver l'asthénie au point de transformer les fiévres intermittentes en continues et en rémittentes, et celles-ci en rémittentes pernicieuses; et qu'enfin un traitement excitant, proportionné au degré de violence de la diathèse, combat efficacement toutes ces maladies.

Les fiévres rémittentes pernicieuses sont accompagnées d'un danger plus grand et plus prochain que les rémittentes simples. On peut dire la même chose de ces dernières, par rapport aux fiévres intermittentes. Ces différens états fébriles sont causés par un état identique qui ne varie que par le degré de violence : la forme particulière que chacun affecte, ne prouve rien contre notre opinion. Toutes les maladies sthéniques et asthéniques ont chacune une forme

qui leur appartient; mais leurs symptômes, qui ne servent qu'à les faire distinguer, ne sauroient indiquer un changement dans la nature de la cause, ni rien ôter à sa puissance, puisqu'ils sont uniquement l'effet du trouble et du désordre suscités dans l'organisme par l'état morbifique. L'état hipersthénique peut se manifester sous la forme de catarrhe, de rhumatisme, de phrénésie, de péripneumonie, etc., par où l'on voit que la cause de tous ces états morbifiques étant la même, et l'effet des remèdes qu'on emploie pour les combattre, étant le même aussi, on ne peut se refuser à conclure que toutes ces maladies ne sont que les différentes faces d'un état radicalement identique. On peut appliquer le même raisonnement aux affections asthéniques.

Que les fiévres rémittentes pernicieuses soient essentiellement asthéniques, c'est assurément ce dont personne ne peut douter. Je remarquerai même en passant, qu'un grand nombre d'exemples de ces maladies, sont pris de la classe des vieillards. Cependant, comme la débilité peut avoir plus ou moins d'intensité, et qu'elle peut prédominer sur des organes plus ou moins importans, il s'ensuit que parmi les différentes fiévres pernicieuses, les unes sont plus graves que les autres. Ainsi donc les symptômes peuvent varier, mais la cause est toujours la même. Loin de considérer, à l'exemple de Torti, les différentes fiévres rémittentes comme autant d'espèces particulières; je me range de l'opinion de M. Alibert, qui les considère comme des variétés de la même affection.

Les fiévres rémittentes pernicieuses ne sauroient différer essentiellement des fiévres catarrhales graves. Toutes ces maladies sont également un mode de synoque putride, et de typhus; et ce sont les excitans qui en sont les remèdes. L'identité de leur cause est également appuyée par le danger qui les accompagne et par les signes malins qui leur sont communs. De même aussi, les puissances nuisibles qui, comme les émanations marécageuses, le froid violent

et l'humidité, les fortes passions de l'ame, d'où proviennent les fiévres rémittentes pernicieuses, engendrent pareillement les fiévres catarrhales graves. Cependant il faut avouer que certains miasmes développent plus particuliérement les fiévres rémittentes pernicieuses; mais elles peuvent se manifester, quoique plus rarement, sans l'influence d'aucun miasme, ainsi que j'en ai vu plusieurs exemples. Au reste ces miasmes ne donnent pas uniquement naissance aux rémittentes pernicieuses; car les intermittentes simples ainsi que les fiévres catarrhales graves, sont assez souvent produites par les mêmes influences nuisibles, comme on l'observe particuliérement en Italie et en Hollande.

Les remèdes qui excitent vigoureusement l'organisme, sont les plus propres à vaincre les fiévres rémittentes pernicieuses. Le quinquina que Torti a tant célébré, n'est point l'unique moyen de guérir ces maladies: Rivierre, Hoffmann, Sarcone, Pinel, etc., ont employé d'autres excitans, seuls ou combinés avec le quinquina. Les lumières d'une analogie d'action très-marquée entre un grand nombre de substances, ne nous permettent pas de croire que l'écorce du Pérou soit le seul remède héroïque de ces fiévres, ni de douter que son effet ne soit puissamment secondé par les stimulans diffusibles : à mon avis, l'opium, l'éther, le sel volatil de corne de cerf, le musc, seroient, dans tous les cas, de puissans auxiliaires. Cette réunion de plusieurs remèdes énergiques produiroit plusieurs avantages; 1°. On arrêteroit plus sûrement la fiévre, et l'estomac ne seroit point fatigué par la présence d'une grande quantité de quinquina. 2°. Lorsque le quinquina est administré seul, et que, comme il arrive malheureusement trop souvent, il est sophistiqué, le malade livré à son sort, périt presque inévitablement Or, la combinaison proposée préviendroit cet inconvénient : car il n'est pas douteux que l'opium, le musc, etc., ne puissent remplacer, au moins jusqu'a un certain point, le quinquina. 3°. On sait que, pour arrêter la fiévre,

le quinquina doit être administré de très-bonne heure, sans quoi, dit Torti, il ne produit point l'effet qu'on en attend. Cela ne doit point étonner, puisque le quinquina n'est qu'un stimulant permanent, s'il excite d'une manière durable; aussi, n'agit-il point avec la promptitude et la force des stimulans diffusibles. La combinaison que je propose réuniroit l'avantage d'exciter l'organisme d'une manière prompte et durable; elle seroit infiniment utile dans les rémissions les plus courtes, ainsi que peu avant l'accès, circonstances où le quinquina, administré seul, offre si peu de ressources.

J'ai fait voir ailleurs que les avantages de l'opium dans les fiévres intermittentes, sont appuyés sur des témoignages incontestables (1). Un nombre prodigieux d'observations faites par divers médecins allemands, italiens, anglais, etc., prouvent également que l'opium n'est pas moins utile contre les fiévres rémittentes, et continentes. Je pourrois ajouter que je n'emploie presque jamais le quinquina en substance dans les fiévres rémittentes, et que, lorsqu'il m'arrive de l'ordonner, je le mêle toujours avec la canelle, la valériane, l'opium, etc., ordinairement je confie la guérison aux excitans diffusibles, et je puis assurer que la maladie cède promptement à ces remèdes. Je me sers aussi familièrement de l'éther dans des potions appropriées (2), qu'on pourroit prescrire alternativement avec le quinquina mêlé avec la canelle, le lau-

(1) *Voyez* Considérations critiq. sur la Classification des médicamens, suivies d'un nouveau plan de matière médicale. *Voyez* aussi le discours annoncé aux pages 8 et 9 de ce mémoire.

(1) Desbois de Rochefort présenta, en 1776, à la Société de Médecine de Paris, un Mémoire pour prouver les avantages de la liqueur d'Hoffmann, dans les fiévres intermittentes. Les nouvelles découvertes en Médecine ont appris que la liqueur d'Hoffmann, et conséquemment l'éther, étoient également utiles dans les autres fiévres.

danum, etc., dans les rémittentes pernicieuses. Or, les fiévres intermittentes et rémittentes ne diffèrent point par leur cause des rémittentes pernicieuses; on est fondé à croire que les excitans diffusibles y seroient employés avec succès (1).

Je ne doute point que des excitans diffusibles, administrés au moment même où l'on craint le retour d'un accès funeste, ne puissent quelquefois étouffer, la torpeur ou du moins la diminuer beaucoup. Personne n'ignore que le laudanum, ainsi que d'autres excitans diffusibles, administrés pendant la période de froid des fiévres intermittentes, a souvent produit d'excellens effets. Cette période en est plus courte, et celle de chaleur qui lui succède est beaucoup plus vive, ce qui est l'effet de l'augmentation de la force vitale. Les mêmes remèdes pris peu avant que la période de froid se manifeste, arrêtent ou diminuent toujours l'accès fébrile; or, un quart d'heure avant que le froid se manifeste, la torpeur existe déjà, quoiqu'elle ne soit point sensible. On est fondé à croire que dans les fiévres rémittentes simples et pernicieuses, la torpeur s'empare de l'organisme chaque fois que la réaction cesse, et que la mort n'arrive jamais que par l'effet de la torpeur

(1) C'est bien à tort que M. Alibert et autres ont prétendu que les fiévres ataxiques continues sont un triste témoignage de l'insuffisance de notre art. Leur opinion se fonde sur ce que le quinquina en substance, n'y convient point dans le traitement. Les mauvais effets du quinquina, dans ces maladies, viennent uniquement de ce qu'on l'ordonne en substance, et que l'estomac trop débile ne peut le supporter, ainsi que cela arrive toujours dans ces sortes de circonstance. J'ai déjà dit ailleurs que c'étoit le cas de faire usage des infusions et des décoctions de quinquina, où l'on fait infuser de la serpentaire, de la valériane, etc. On augmente l'activité des potions, par le moyen du camphre, de l'eau de canelle spiritueuse, de l'éther, du laudanum, etc. Ces remèdes produisent les meilleurs effets dans les ataxiques continues.

qui est d'autant plus violente et plus profonde que la force de l'organisme est plus diminuée. Le danger qui accompagne les fiévres est en raison de la violence de la torpeur. Tant que l'organisme conserve assez d'énergie pour résister, la réaction succède toujours à la torpeur. Moins la torpeur est considérable, relativement à l'énergie de l'organisme, moins le danger est grand. Mais si la torpeur, qui est toujours en raison de l'inertie et de la foiblesse de l'excitement, est considérable, au point que la réaction ne puisse avoir lieu, ou qu'elle soit insuffisante pour la vaincre, le malade doit nécessairement succomber, parce que la torpeur non suivie de la réaction, tend directement à éteindre la vie. Les médicamens que nous ordonnons aux malades ne tendent qu'à augmenter les forces vitales : or, la torpeur diminue en raison directe de leur accroissement, et c'est ainsi que la torpeur s'affoiblissant de plus en plus, elle finit par n'être plus sensible, et par disparoître entiérement, lorsqu'on arrête l'accès fébrile.

Conséquemment, si, par le moyen des stimulans diffusibles on prévient, ou l'on diminue l'intensité de la période de torpeur des fièvres intermittentes et rémittentes, ne pourroit-on pas, en augmentant la dose des stimulans énergiques, espérer d'obtenir les mêmes avantages dans les rémittentes pernicieuses, qui ne diffèrent des précédentes que par une plus grande violence de l'asthénie ?

Outre les médicamens dont nous venons de parler, il faut ordonner les bons bouillons de viande aromatisés, le vin généreux, et même les frictions spiritueuses sur la colonne épinière et le scrobicule du cœur. Les lavemens avec des décoctions de quinquina camphrées, conviennent aussi dans les mêmes circonstances.

Je crois devoir faire une observation extrêmement importante, relativement aux fiévres rémittentes qui ne s'accompagnent point de symptômes *pernicieux*, quoiqu'elles emportent promptement le malade.

Il arrive quelquefois que des sujets qui ont éprouve

l'action d'influences tres-débilitantes, sont attaqués d'une fiévre rémittente légère, dont les premiers redoublemens, peu sensibles, semblent ne devoir point exciter l'attention du médecin. Rien n'annonce le danger dont le malade est réellement menacé. Cependant, le troisième ou le quatrième accès le fait périr. Voici, je crois, les moyens d'éviter ce malheur que j'ai vu arriver.

Lorsqu'une personne a été exposée à de fortes influences débilitantes, comme, par exemple, des hémorragies considérables, et que, par la nature de son tempérament, elle est d'autant moins capable de résister à des agens nuisibles aussi puissans, il faut toujours craindre le danger, quand bien même l'état du malade présenteroit de la sécurité. S'il se manifeste une fiévre rémittente qui paroisse bénigne, et sans aucun symptôme alarmant, il n'est pas possible que cet état ne soit insidieux; parce que la gravité de la maladie doit être proportionnée au nombre et à la violence des agens nuisibles qui l'ont engendrée; ainsi, après avoir pesé la valeur des différentes influences nuisibles, il faut traiter la maladie comme si elle étoit évidemment rémittente pernicieuse. Pour cet effet, on proportionnera l'activité et le nombre des remèdes, au danger qu'on a à craindre. C'est assez dire, qu'il faut en quelque sorte, moins faire attention aux caractères pernicieux qui peuvent se manifester (1), qu'à la violence de l'asthénie qui est indubitable.

Le plan de cure que je viens d'indiquer convient dans toutes les fiévres rémittentes pernicieuses quelles que puissent être leurs prétendues complications. L'hypothèse erronée des complications n'est bonne, comme je l'ai remarqué ailleurs (2), qu'

(1) Je les ai observés dans un dernier accès qui emport le malade.

(2) Dissertat. sur la fiévre puerp. insérée dans les act de la Société de Médecine de Bruxelles. *Voyez* aussi m discours préliminaire, dans l'Abrégé de la Doctrine Brown.

brouiller toutes les idées du médecin et à l'empêcher de faire le bien avec assurance et connoissance de cause. On ne doit point s'embarrasser de l'apparence captieuse que les symptômes présentent, ainsi que l'observe sagement le docteur Alibert d'après Home, Werlhof, et Ludwig. Si donc, comme il n'est pas douteux, les fiévres rémittentes pernicieuses sont nécessairement liées avec l'asthénie de l'organisme, les évacuans des premières voies ne peuvent qu'être préjudiciables, et on doit les bannir du traitement; avant que plusieurs célèbres médecins du siècle passé eussent prouvé les mauvais effets des purgatifs dans les maladies fébriles (asthénies), d'autres s'étoient élevés contre leur usage. Cahausen *Archeus febrium faber et medicus*, a dit à ce sujet, des choses on ne peut plus solides et judicieuses. Il pensoit, contre l'opinion de Sydenham et d'autres, que la fiévre tend par elle-même à la destruction du corps; qu'il faut sur le champ l'arrêter en enlevant sa cause; que les purgatifs rendent la fiévre plus rebelle et plus opiniâtre, et qu'ils ne conviennent ni avant ni après la guérison. Or, les saburres, loin d'être jamais la cause des maladies universelles, ne sont qu'un simple effet de l'état morbifique, comme l'ont prouvé Franck, Weikard, Marcus, Roëschlaub, et autres.

Lorsque le malade est en convalescence, il doit être traité d'après les principes exposés à l'article des fiévres catarrhales graves.

CONSIDÉRATIONS

Sur une Tympanite observée à l'Hôpital Saint-Louis.

Par M. MARC, Docteur en Médecine, Membre de la Société médicale de Paris, etc.

Des circonstances nous ayant empêchés de nous procurer l'histoire détaillée de la maladie qui a donné sujet à ce mémoire, nous sommes forcés d'en faire part sommairement à nos lecteurs. Une jeune personne, âgée de seize à dix-sept ans, sujète à des affections hystériques, fut empoisonnée par de l'acide nitrique. Un traitement convenable la rappela à la vie, cependant, elle fut transportée à l'hôpital Saint-Louis, pour y remédier à une tension tympanitique du bas-ventre, qui dura à peu près trois semaines, et qui fut accompagnée de symptômes de suffocation assez violens pour faire craindre pour l'existence de la malade. La nuit que le paroxysme suffocatif reparut d'une manière effrayante, un élève de garde, voyant la malade dans le danger le plus imminent, et la croyant hydropique, prit sur lui de lui faire la ponction : il ne sortit aucun liquide, on ne remarqua même aucun échappement gazeux ; cependant la malade se trouva soulagée, son ventre reprit peu à peu son volume naturel, et, au bout de quelques jours, elle fut en état de quitter l'hôpital.

Ce fait, qui a été transmis à la Société, dans sa séance précédente, m'a paru digne de fixer son attention, et j'ai cru qu'elle recevroit avec plaisir tout ce qui pourroit contribuer à jeter quelque jour sur un cas de maladie peu commun par lui-même, et tout à fait

nouveau, sous le rapport du traitement et de ses suites.

Mon travail ne doit être considéré que comme un assemblage de divers corollaires, comme une espèce d'analyse, devant servir à diriger les recherches de la Société vers les points que je lui présente en résumé.

Tout semble prouver :

1°. Que la maladie qui nous occupe, appartenoit aux tympanites ;

2°. Que la tympanite étoit d'abord symptomatique ;

3°. Qu'elle étoit ici un symptôme de l'affection hystérique et de l'empoisonnement ;

4°. Qu'elle devint par la suite l'affection principale.

Il en est de la tympanite comme de tant d'autres affections dont les causes semblent se soustraire à nos recherches; nous nous livrons, à leur égard, à des hypothèses aitiologiques qui, en s'éloignant ou se rapprochant plus ou moins de la réalité, font éclorre une foule de théories qui, en séduisant, en embarrassant surtout le nouveau praticien, le font ressembler au navigateur privé de sa boussole au millieu des mers.

Ce qui contribue encore puissamment à cette fluctuation d'idées, c'est que l'état de maladie tenant en quelque façon à un enchaînement d'anomalies dans notre organisation, il en résulte que très-souvent les mêmes causes produisent des effets différens, et que, au contraire, des effets divers dépendent d'une même cause. Deux théories divergentes peuvent donc être également vraies, et cependant l'une d'elles devenir fausse par des circonstances qui tiennent à l'individualité.

Que doit faire le médecin rationnel en pareille occurrence?... Il me semble qu'il doit être vélectique, qu'il doit peser les suppositions avec la masse des faits, pour en conclure si tel ou tel autre phénomène est susceptible de n'être soumis qu'à un seul, ou à divers modes d'analyse.

Ces considérations serviront de base à ce mémoire.

La tympanite, ou, comme les anciens l'appeloient improprement l'*hydropisie sèche*, soit qu'elle dépende du développement morbifique d'une substance gazeuse quelconque, soit qu'elle tienne à une autre cause dont je parlerai plus bas, n'a point toujours son siége dans le canal intestinal même, elle affecte parfois, et selon beaucoup d'auteurs dont je ne citerai seulement que *Boërhaave*, *Astruc*, *Gorter et Baglivi*, la cavité abdominale, la matrice, le tissu cellulaire entre le peritoine et les muscles abdominaux : c'est même d'après ces divers foyers, que *Cadelbach*, qui a fourni deux bonnes dissertations sur cette maladie (1), l'a divisée en tympanite *intestinale*, *ventrale*, *mixte et emphysématique*. La plupart des observateurs s'accordent a regarder un état de spasme et d'atonie, comme la cause occasionnelle de la maladie, et supposent comme cause prochaine l'existence d'un développement gazeux dans la partie affectée. Cette dernière opinion prévalut exclusivement pendant longtemps, jusqu'à ce que *Willis* et *Baglivi* la combattirent. Ce dernier (2), nie formellement l'existence d'une accumulation gazeuse dans la tympanite, il regarde cette affection comme le résultat d'une distention spasmodique des fibres, des intestins, et autres organes du bas-ventre. Sa théorie, vouée longtemps à l'oubli, ou, pour mieux dire, négligée des praticiens, fut adoptée par le professeur *Rhichter* de Goettingue, et acquit par les soins de cet observateur pénétrant, des développemens dignes de fixer toute l'attention des praticiens.

---

(1) *Tympanitidis Pathologia. Tympanitidis Therapia. Lipsiæ*, 1772, 1773.

(2) *Opp. omnia. Lugd.* 1745, *p.* 81. « *Hydrops siccus non gignitur à vapore, ut vulgus putat ignarum : fibræ viscerum et partium abdominis intentæ nimiùm crispatæ et exsiccatæ, portentosum acquirunt elaterem, undè ingens distentio solidi sine ullo vapore subjecto* ».

Ce médecin (1) désigne l'état spasmodique qui a lieu dans la tympanite, par l'expression de *spasmus inflativus*, *spasme extensif*, qui, comme on le conçoit aisément, peut fort bien, dans certains cas, n'occuper que les fibres des muscles abdominaux, sans s'étendre sur celles du canal intestinal.

Ce que je viens de rapporter, prouve que la tympanite ne borne point son siége seulement à la cavité du canal alimentaire, mais qu'elle peut encore affecter la cavité abdominale proprement dite.

La question qui se présente ici, est de savoir si, dans l'un ou l'autre cas, il existe un développement gazeux, comme cause matérielle de la maladie?

Je ne crois point que l'on puisse se refuser absolument à reconnoître la réalité de ce développement, là où la tympanite semble siéger plus particulièrement dans le canal intestinal, ou du moins y avoir pris naissance. Toutes les causes propres à l'exciter, peuvent s'y rencontrer; ce développement y a lieu même dans l'état de santé; pourquoi celui de maladie ne le produiroit-il pas à un degré assez éminent pour constituer l'affection dont nous parlons? Il existe des faits qui prouvent avec évidence, que, dans certains cas de tympanite, l'extension des intestins tient absolument à la présence de substances gazeuses dans la cavité intestinale. Cette présence de substances gazeuses peut naître, non seulement de leur developpement à la suite d'une atonie habituelle, ou produite par une cause occasionnelle quelconque, mais encore de leur accumulation, ou pour ainsi dire, de leur engorgement par suite d'un vice organique, d'un spasme partiel, ou d'un corps étranger qui, renfermé dans le canal intestinal, s'oppose à leur issue.

M. *Archier* a consigné dans le Journal de médecine, chirurgie et pharmacie (2), un exemple de

(1) *Voyez* la Dissertation inaugurale de *Sachse*, élève de *Richter*, de tympanitide. Gœtting. 1793.

(2) 1791, mois de décembre.

tympanite devenue mortelle, et survenue comme suite d'une indigestion de petits pois. J'ai moi-même observé une tympanite occasionnée par une indigestion de cerises. La malade avoit l'habitude d'avaler ce fruit avec les noyaux, qui formèrent dans le rectum une espèce de tampon hermétique. Je fus obligé de les extraire un à un, et la malade, après avoir rendu une quantité prodigieuse de vents, se rétablit au bout de quelque temps. M. *Reich*, parmi les Allemands, et M. *Pamard*, parmi les Français, ont proposé l'extraction de ces derniers, par le moyen d'une seringue, et le succès que cette méthode a obtenu en diverses circonstances, prouve en faveur de l'opinion qui admet la présence d'un gaz quelconque dans la tympanite intestinale. Le Magasin de M. *Baldinger* (1) renferme un cas de tympanite qui se joignit à une colique provenant d'un retrécissement calleux des intestins, à celle que *Cullen* a désignée sous le nom de *colica callosa*. Après avoir employé tous les soi-disant résolutifs, et même le mercure, on procéda à la ponction. Cette opération soulagea le malade, parce que le colon prodigieusement distendu, fut troué.

Je n'examinerai pas ici de quelle manière une substance gazeuse peut parvenir de la cavité intestinale, dans le tissu cellulaire, et de celui-ci dans la cavité abdominale, pour y produire ce qu'on appelle les tympanites ventrale et emphysématique; soit que, selon M. *Assalini*, il existe un système aérifère particulier; soit que, suivant M. *Girtanner*, le système lymphatique renferme des substances gazeuses, qui, par un état de maladie, peuvent s'échapper et affecter les divers organes; soit enfin, que, sous certaines circonstances, la membrane muqueuse des intestins permette au gaz contenu dans ces viscères, de se répandre dans le tissu cellulaire, et de là dans la cavité abdominale; il n'en est pas

---

(1) 1789, 4.

moins vrai que le fait existe. Deux enfans jouoient ensemble au boucher, la sœur se chargea de représenter le veau, le frère remplissoit le rôle de boucher : le prétendu boucher introduisit la tuyère d'un petit soufflet dans le rectum de sa sœur, et se mit à soufler de toute force; celle-ci fut atteinte, non seulement d'une tympanite intestinale et emphysématique, mais encore d'une bouffissure générale. Ces accidens cédèrent cependant bientôt à l'usage des médicamens convenables.

Les vétérinaires connoissent parfaitement cette espèce de tympanite, qui affecte fréquemment les bestiaux, lorsqu'ils ont mangé avec trop d'avidité du trèfle nouveau. Rien ne réussit mieux dans ce cas, que le trocar, qui, en donnant issue au gaz renfermé, soulage l'animal presque momentanément, et finit par amener la guérison.

Revenons actuellement à cette espèce de tympanite que je crois rencontrer dans le cas de maladie observé à l'hôpital Saint-Louis, et auquel je crois devoir appliquer la théorie de *Baglivi* et de *Richter*.

Le caractère principal et externe de la tympanite, celui auquel elle doit son nom, est une bouffissure, une tension élastique, et plus ou moins sonore du bas-ventre, laquelle, lorsqu'elle arrive comme symptôme d'une autre affection, telle que la fiévre adynamique, vermineuse, certains empoisonnemens, etc., on a désignée par le terme de météorisme. Or, ce caractère principal, ce gonflement, peut, dans certaines circonstances, ne tenir en aucune manière à la présence de produits gazeux, mais, au contraire, résulter d'un état de spasme extensif.

Ce spasme extensif doit nécessairement produire sur les intestins et autres parties du bas-ventre, des effets semblables à ceux qui résulteroient d'un gros volume d'air contenu dans ces organes ; car l'effet commun et de l'air et de cette espèce de spasme, consiste en une forte distention. Les symptômes doivent donc être, à peu de chose près, les mêmes, et

les causes de la maladie n'en devenir que plus difficiles à saisir.

Il semble cependant que cette espèce de tympanite qui tient à un spasme extensif, n'est pas, à beaucoup près celle que l'on rencontre le plus souvent sur des sujets d'une incitabilité exquise (1). Il n'est point rare de remarquer dans l'hypocondrie, et encore plus dans l'hystérie, une extension partielle de l'un ou de l'autre viscère du bas-ventre, et surtout de l'estomac. L'état tympanitique du bas-ventre entier, est même assez commun dans ces sortes d'affections; et souvent il simule la grossesse.

Je prévois ici qu'on pourra m'observer que la tympanite est en quelque sorte une maladie chronique, et que cette extension dont je viens de parler, ne peut être considérée que comme passagère et symptomatique, puisqu'elle ne dépend que de la durée du paroxysme de la maladie principale.

Cette objection fondée dans la règle, n'en est pas moins sujète à des restrictions, et l'on voudra bien me permettre d'entrer dans quelques détails à ce sujet.

Tout spasme dépend d'une irritation qui s'effectue sur les organes doués d'incitabilité, et y produit des dérangemens de situation et de densité extrêmement variés (2).

L'organe sur lequel le spasme s'opère, ne doit point être considéré isolément, c'est-à-dire, il ne faut point s'arrêter exclusivement, soit à sa partie fébrile, soit à celle cellulaire ou membraneuse qui le constitue, il est, au contraire, important de le

---

(1) Je comprends par incitabilité l'action nerveuse, l'irritabilité et la tonicité.

(2) *Spontè etiam patet dari spasmorum differentias; prout vel universales sunt, vel particulares, idiopathici aut sympathici, repentini, vel lenti, coarctantes aut inflantes, qui flatulenti dicuntur, etc.* H. D. Gaubii. *Institut. pathol.* §. 747.

saisir dans son ensemble, sauf à apprécier après, par les détails de sa composition, les particularités que pourroit offrir son mode de vitalité.

Je pourrois entamer ici une discussion aussi abstraite que savante; je pourrois examiner si l'irritabilité, comme l'ont prétendu quelques physiologistes, est une faculté vitale, indépendante de l'action nerveuse, ou bien si elle ne peut subsister sans elle; mais ces recherches m'éloigneroient trop de mon but, qui n'est que d'insister sur les faits qui peuvent répandre quelque jour sur la maladie qui fait l'objet principal de ce mémoire.

L'incitabilité, dépend, abstraction faite de l'action nerveuse, de deux facultés distinctes, de l'irritabilité, et de la tonicité. L'une surtout paroît être l'apanage de la fibre musculaire, l'autre du tissu cellulaire et de quelques membranes; l'une paroît être l'attribut de la vitalité, l'autre, quoique plus prononcée dans l'être vivant, semble ne tenir plus particuliérement qu'au mécanisme, qu'à la texture des organes.

Toute force irritante, lorsqu'elle agit sur l'organe irritable, attaque à la fois et l'irritabilité et la tonicité. La contraction ou l'extension que subit la fibre musculaire, s'étend en même temps sur la tonicité du tissu cellulaire et des membranes qui se trouvent en rapport avec elle, mais, comme l'irritabilité tient plus particuliérement à la vitalité, et que par conséquent, elle est plus inhérente, elle se détruit moins facilement que la tonicité; aussi l'expérience nous prouve-t-elle fréquemment, qu'il existe en quelque sorte un rapport inverse entre ces deux facultés, c'est-à-dire, que l'irritabilité s'exalte en raison de la diminution du ton, et qu'au contraire, l'accroissement de ce dernier se fait toujours aux dépens de l'irritabilité.

Nous voyons que les femmes, que les enfans, jouissent d'une irritabilité plus marquée, et d'une tonicité moindre, en un mot, nous n'avons qu'à

jeter un coup-d'œil sur la nature animée, depuis l'homme jusqu'aux zoophytes, et nous verrons qu'en général, leur irritabilité décroît en raison de la solidité de leur texture.

Ces considérations me serviront à expliquer : *comment un spasme passager et symptomatique peut devenir habituel.*

Lorsque, soit par la fréquence, soit par la force d'une cause irritante, l'irritabilité se trouve émue au point de détruire l'équilibre nécessaire entr'elle et la tonicité, il en résulte que celle-ci n'exerçant plus de réaction sur la fibre irritable, entraîne un état d'atonie qui subsiste même après la cessation de la cause irritante, jusqu'à ce qu'il ait été détruit, soit en diminuant l'irritabilité par des irritans négatifs, soit en en changeant le mode par des irritans nouveaux et étrangers à l'habitude organique : il arrive alors souvent que l'organe conserve, si j'ose m'exprimer ainsi, l'empreinte de la secousse qu'il venoit d'eprouver en dernier lieu. Les Annales cliniques ne manquent point de faits qui viennent à l'appui de cette assertion, et les paralysies surtout en offrent des exemples frappans.

C'est donc ce défaut de réaction de la tonicité sur l'irritabilité, qui peut changer un spasme symptomatique et passager, en un spasme chronique. Les organes, surtout, qui sont indépendans de la volonté, sont plus facilement atteints de cette manière. Dans ceux-ci, l'irritation morbide n'a besoin d'être ni aussi forte, ni aussi réitérée, ni aussi permanente que dans les autres, pour conduire à cet état, parce que la réaction de la volonté seule sur la fibre musculaire, suffit quelquefois pour prévenir le défaut d'équilibre entre la tonicité et l'irritabilité, même pour le rétablir, lorsqu'il se trouve altéré. Je suppose qu'un muscle du bras ou de la jambe soit affecté d'un spasme chronique, à la suite d'une irritation rhumatismale, il est certain que les mouvemens qu'on pourra lui faire exercer, le délivre-

ont plutôt de cet état, que si cette même irritation eût pesée sur un organe sur lequel la volonté, le moi, ne peut exercer aucun empire.

J'observerai cependant que cette irritation que la volonté exerce sur les muscles qui lui sont soumis, peut quelquefois devenir insuffisante, lorsque l'irritation morbide la surpasse, soit en force, soit en permanence; et c'est précisément ce qui est arrivé dans la malade, dont l'affection nous occupe, à l'égard des muscles abdominaux larges.

Deux causes majeures paroissent avoir coïncidé à la formation de la maladie qui, dans ce moment, fixe notre attention.

La première, sans parler ni de l'âge, ni du sexe de la malade, est une disposition hystérique qui, comme on le sait, semble déjà, par sa nature, affecter surtout les organes du bas-ventre. La réaction que le système nerveux exerce dans cette maladie sur l'irritabilité, est trop connue pour en parler plus amplement. Mais combien celle-ci n'a-t-elle pas dû s'accroître, l'orsqu'à cette réaction s'est encore joint l'effet violent de l'empoisonnement par l'acide nitrique?

Il nous reste encore deux phénomènes non moins importans à saisir; je veux dire le siége de la maladie et le mode d'action du moyen qui l'a terminée.

Tout porte à croire que le spasme extensif n'occupoit que le péritoine et les muscles abdominaux, et que les intestins se trouvèrent à peu près dans leur état naturel. Cet état qui n'a point échappé à M. Alibert, me semble se confirmer par les raisons suivantes:

1°. Le peu de succès des moyens employés intérieurement, et exerçant une action immédiate sur le canal alimentaire;

2°. Le rétablissement presque subit après la ponction. Il n'auroit point été si rapide si les intestins eussent été ou eux mêmes distendus au point de caractériser la maladie, ou s'ils eussent été forte-

ment comprimés par un gaz renfermé dans la cavité abdominale ;

5°. La réussite de la ponction qui a pu être faite sans blesser aucun viscère.

Je crois devoir ajouter encore à ces considérations, que si l'extension du bas-ventre eût été la suite d'une accumulation gazeuse, il eût été impossible que l'opérateur ne se fût aperçu, au moment de la ponction, de l'échappement du gaz comprimé.

Arrêtons-nous d'abord au premier de ces deux phénomènes, au siége de l'affection.

Quantité de faits prouvent que dans les maladies, les effets les plus marqués de l'irritation morbide, ne se manifestent point toujours dans l'organe immédiatement atteint, et même que ces effets ne sont point toujours en rapport direct avec le degré d'incitabilité propre à chaque organe. C'est une vérité que nous remarquons surtout dans les affections vermineuses, où quelquefois le foyer de la maladie, le canal intestinal, ne paroît point sensiblement atteint, tandis que l'effet de l'irritation vermineuse se manifeste sur les organes les plus reculés. Ce fait enfin, tient à certaines anomalies dans le mode de vitalité individuelle, sur lesquelles le temps et des recherches suivies seuls pourront peut-être répandre quelques traits de lumière.

Il me reste encore à examiner comment la guérison a pu être déterminée par l'opération de la ponction. Je n'attribue cet effet, pour ainsi dire merveilleux, qu'à un changement du mode d'incitabilité qui en a été la suite. Les angoisses que les préparatifs et l'approche de l'opération ont dû exciter, la douleur même, l'inflammation de la plaie, suffiroient déjà à elles seules pour produire un pareil résultat (1). Mais ce qui, je crois, l'a déterminé en-

---

(1) J'apprends à l'instant que M. Alibert traite, dans ce moment, un tympanitique dans son hôpital. Il lui a fait ap-

core plus énergiquement, c'est la pénétration d'une portion d'air extérieur dans la cavité abdominale, et surtout son action sur le péritoine. On connoît, grace aux recherches de l'immortel *Bichat*, combien cette membrane séreuse est sensible à l'impression d'un excitant étranger, et l'on peut induire de là quelle a dû être la révolution produite par la ponction.

On voit, au reste, combien il doit être intéressant pour le praticien, de bien distinguer cette espèce de tympanite purement spasmodique, de celle qui tient à une accumulation réelle de substances gazeuses. Je conviens en même temps qu'il doit être très-difficile de les distinguer par les caractères externes, et qu'il n'y a tout au plus que l'ensemble de l'aitiologie de la maladie qui puisse nous guider. L'extraction de l'air, par une seringue à soupape, est, sans contredit, le meilleur et le plus simple moyen dans la tympanite intestinale, lorsqu'il y a développement gazeux, et je crois qu'il peut être permis, en quelque sorte, de conclure du non succès de cette méthode, à la nature et au siége de la maladie.

Si, au reste, des circonstances impérieuses, un danger imminent, l'insuffisance de tous les moyens employés, etc., engageoient à recourir à la paracenthèse, je conseillerois de la faire plutôt par incision, avec les précautions qu'enseigne l'art chirurgical, afin de ne point s'exposer à léser un viscère du bas-ventre, et surtout un intestin, en cas qu'il se trouvât dans un état de distention, soit par l'effet d'un spasme extensif, soit par l'accumulation d'une substance gazeuse.

---

pliquer un vésicatoire sur le bas-ventre. Le malade va beaucoup mieux, et cette méthode semble promettre un succès complet.

OBSERVATION

Sur un Hydro-Thorax singulier.

Par M. LARREY.

Toutes les sciences sont éclairées par l'esprit d'observation, et l'on n'établit des raisonnemens solides sur chacune d'elles, qu'à l'aide d'un grand nombre de faits recueillis avec soin, et observés avec la plus scrupuleuse attention. La Chirurgie surtout, qui forme une science positive, ne peut faire des progrès qu'autant qu'elle est appuyée par des faits, ou des observations prises au lit du malade. Il est principalement de ces maladies organiques dont les symptômes sont difficiles à saisir, et susceptibles même d'être aisément confondus, si on ne les a vus plusieurs fois. Ainsi, par exemple, à l'égard des épanchemens séreux ou purulens de la poitrine, tous les auteurs conviennent qu'il est très-peu de signes constans qui en caractérisent la nature d'une manière positive; et ce défaut de connoissance a sans doute laissé périr un grand nombre d'individus affectés d'hydro-thorax, d'empyème ou d'épanchement de sang, qu'on eût cependant pu reconnoître avec les recherches convenables, si l'on s'étoit moins défié de son expérience et du génie médical qui fait constamment distinguer le vrai caractère de ces maladies. Enfin, on s'assureroit d'autant mieux de leur nature, si, comme l'ont affirmé quelques habiles chirurgiens, on pratiquoit l'opération de l'empyème plus fréquemment qu'on n'est en usage de le faire, opération qui n'offre d'ailleurs rien de dangereux pour le malade, lorsqu'on ne s'écarte point des vrais principes de l'art.

Il est vrai que le peu de succès qu'on en a obtenu, surtout pour l'hydro-thorax ou les épanchemens purulens, n'encourage pas le médecin à mettre en pratique l'axiome de l'immortel Celse : *melius anceps quàm nullum experiri remedium.* Mais la chirurgie ne peut avoir toujours pour but la guérison du malade ; c'est encore rendre un grand service à l'humanité, que d'adoucir ses maux, et de prolonger sa vie : d'ailleurs la consolation et le bien-être qu'apporte chez les individus l'évacuation obtenue par un moyen quelconque, du liquide distendant outre mesure les parois de la poitrine, et comprimant les organes environnans, sont d'un avantage inappréciable. L'observation que je vais rapporter me paroît ne laisser aucun doute sur ces vérités ; elle pourra intéresser par les phénomènes curieux et remarquables que la maladie a présentés pendant sa durée, et par ceux qui ont suivi l'opération.

Avoine Chatelain, âgé de vingt-six ans, tambour des chasseurs de la garde impériale, membre de la légion d'honneur, après avoir fait heureusement les campagnes d'Egypte, et être repassé en France en bonne santé, fut affecté, au mois de germinal an X, d'une pleurésie qui parcourut tous ses périodes d'une manière lente et laborieuse. Cependant le médecin Sue le conduisit à un état de guérison tel qu'il put se rendre à Chambéry, son pays natal, pour y passer trois mois de convalescence. Ce militaire rentra ensuite dans son corps, et y reprit ses fonctions ; mais se plaignant toujours d'un point de côté qui se faisoit particuliérement sentir dans les fortes inflexions du tronc et les violens exercices. Il éprouvoit alors de la gène dans la respiration, et de légères palpitations. Ces indispositions, suivies de pâleur au visage, de maigreur, d'anxiété, et de foiblesse dans le jeu des organes, paroissent avoir augmenté graduellement et insensiblement depuis sa maladie, jusqu'à ce qu'enfin menacé de suffocation et d'accidens qu'il regarda comme dangereux,

il prit le parti d'entrer à l'hôpital, le 24 floréal an XII.

Il fut placé dans les salles de médecine. Le docteur Sue, à sa première visite, remarqua, pendant l'examen qu'il fit de la poitrine du malade qui assignoit le siége de sa maladie dans cette partie, que les pulsations du cœur se faisoient sentir sur les parties latérales droites de cette cavité; et il en inféra que le cœur avoit été déplacé de son domicile ordinaire par un accident quelconque, et s'étoit porté dans la cavité droite de la poitrine (1), ce qui lui fit sans doute penser que cet organe, par cette transposition, devoit se trouver dans un état de gène et d'altération telles que la circulation en étoit considérablement dérangée. En effet, les pulsations des artères radiales étoient extrêmement foibles, et celles du cœur paroissoient d'autant plus fortes, qu'elles étoient directement transmises aux parois de la poitrine par le rapprochement de cet organe vers ces mêmes parois.

Ce déplacement du cœur excita la curiosité des élèves de l'hôpital; ils en prirent connoissance, et m'engagèrent, sur l'invitation du médecin, à l'aller observer moi-même au lit du malade. C'étoit à la visite du soir, la veille de l'opération, qui eut lieu le 27 floréal.

Au seul aspect de l'individu, je reconnus une affection hydropique qui devoit avoir son siége dans la poitrine; et je m'élevai d'avance contre l'opinion énoncée sur le mécanisme et la cause de la transposition du cœur, qui n'auroit pu agir, comme on l'avoit pensé, sans causer une mort très-prompte à ce malade, ou des accidens si graves, qu'il n'auroit pu y survivre.

Avant de l'interroger, j'explorai sa poitrine et visitai attentivement toute l'habitude du corps. Ces

---

(1) Le malade disoit avoir reçu, au siége d'Acre, une pierre qui l'avoit frappé sur cette région.

recherches, et une série de questions fort courtes que je lui fis, me confirmèrent dans l'opinion où j'étois déjà de l'existence d'un fluide accumulé dans une des cavités de la poitrine; mais en étudiant successivement, et avec la plus scrupuleuse attention, tous les symptômes particuliers qui l'accompagnoient, je reconnus que l'hydro-thorax en occupoit uniquement la cavité gauche. En effet, les côtes étoient sensiblement moins inclinées et plus horizontales de ce côté, que celles du côté opposé; leurs intervalles étoient plus grands et plus spacieux; celui de la troisième à la quatrième, en comptant de bas en haut, présentoit, sinon un point de fluctuation, au moins une élasticité très-grande, qui, par la plus légère pression, faisoit ressentir intérieurement au malade une douleur très-vive. On remarquoit à la partie postérieure du même côté de la poitrine, un gonflement œdémateux, qu'on peut regarder comme le signe caractéristique de cette maladie, et qui est remplacé par l'ecchymose dont parle Valentin dans le cas d'épanchement sanguin (1). Le malade étoit habituellement couché du même côté, et ne pouvoit se tenir sur celui opposé sans éprouver bientôt une très-grande gêne dans la respiration, et sans être menacé de suffocation. Il lui étoit également contraire de rester dans une position horizontale, ou debout. Le bas-ventre étoit tuméfié, et l'on sentoit la rate faire saillie près la région iliaque. Les pulsations du cœur se faisoient réellement sentir du côté droit de la poitrine, au dessous et en arrière du mamelon, vis-à-vis le centre de la courbure de la cinquième et de la sixième côte. Les pulsations des artères radiales étoient entièrement anéanties à l'avant-bras droit, et à peine sensibles au gauche. On n'en trouvoit qu'aux artères axillaires, aux crurales et aux carotides. Les mouve-

---

(1) *Voyez* mon Mémoire sur les Plaies de poitrine, dans ma Relation historique et chirurgicale de l'armée d'Orient.

mens de la respiration étoient foibles, brefs et très-laborieux. Le visage étoit décoloré et légérement bouffi; les lèvres pâles, la langue blanche et peu saburrale. Les excrétions alvines, quoique fort rares, se faisoient assez réguliérement; les urines couloient assez rarement et aussi en petite quantité. Toute l'habitude du corps étoit maigre; la peau rugueuse et presque imperspirable. Il y avoit un peu d'exacerbation le soir. Le malade étoit dans une insomnie continuelle, accompagnée d'anxiété et d'inquiétude pénible, à cause des grandes difficultés qu'il éprouvoit pour changer de position. Enfin, il étoit extrêmement foible, et n'avoit plus sans doute que quelques jours à vivre. Les questions que je continuai de lui faire, m'apprirent ce qui s'étoit passé depuis ses campagnes d'Egypte, jusqu'à son entrée à l'hôpital de la garde, et les principales circonstances qui suivirent sa première maladie, jusqu'à sa rentrée dans cet hôpital. L'indication me parut évidente : il étoit urgent, autant pour soulager ce militaire que pour prolonger son existence, de donner issue au fluide contenu dans la poitrine. Je prononçai en conséquence sur la nécessité de l'opération de l'empyème, et proposai de la faire le plutôt possible. Une consultation que je convoquai pour le lendemain matin, composée du médecin de l'hôpital et des principaux chirurgiens de la Garde, décida qu'elle seroit faite immédiatement après.

Le malade fut transporté à cet effet dans la salle des opérations. Son extrême foiblesse, et la difficulté de le faire tenir sur son séant, me firent hâter le manuel opératoire: et bien persuadé que la poitrine contenoit une grande quantité de fluide, je fis apporter un très-grand vase pour le recevoir : en effet, j'eus à peine coupé les muscles inter-costaux, que ce fluide s'échappa par un jet proportionné à l'ouverture, à plus de quatre pieds de distance. L'ouverture s'agrandit d'elle-même, et le vase fut plein en quelques minutes. Il fallut en faire apporter un second, qui se

remplit également en fort peu de temps. L'embarras où l'on étoit, le trouble que cet événement avoit répandu parmi les infirmiers dont quelques-uns avoient été arrosés par ce liquide, le leur firent jeter aux commodités, malgré la recommandation expresse qui avoit été faite à mes élèves de le garder. Mais d'après l'estimation de tous les assistans et de M. Sureau, pharmacien en chef de l'hôpital, qui a une grande habitude de juger à l'œil de la capacité des objets, on en évalua la quantité à 16 ou 18 pintes. Le malade, malgré la prostration extrême de ses forces vitales, supporta très-bien l'opération; il éprouva même du soulagement dès le moment où la poitrine fut percée. La matière qui formoit cet épanchement, étoit de consistance laiteuse, de couleur grisâtre, et presque inodore. Les phénomènes qui accompagnèrent et suivirent l'opération, m'assurèrent qu'elle étoit enfermée dans un kiste particulier, qui probablement s'étoit développé, lors de la première maladie, dans quelque point de la plèvre, et s'étoit accru depuis insensiblement et par degrés. L'opération faite, la matière purulente sortoit par un jet continu, d'après l'effet d'une pression éloignée exercée sur les parois de ce kiste, par la dilatation du poumon droit seulement, et surtout par l'élasticité et le retour des viscères du bas-ventre : le malade n'eut point de syncopes pendant l'opération, et la sonde introduite dans la cavité thorachique, la parcouroit sans trouver aucun obstacle et à une distance considérable. La même remarque a été faite dans les pansemens qui ont suivi l'opération.

C'est à la formation et au développement de ce kiste, qu'on doit rapporter le déplacement et la rétroversion qui se sont faits des organes contenus dans la poitrine et le bas-ventre. Ainsi, le poumon du même côté a été déprimé, repoussé par degrés vers ses racines bronchiques, de manière à disparoître en grande partie ou en entier : le médiastin, poussé vers la cavité droite de la poitrine, a entraîné

le péricarde et le cœur à tel point, que les pulsations de cet organe se faisoient, avant l'opération, sentir à droite : la pointe, qui étoit inclinée et tournée à gauche, avant la première maladie (car au récit du malade, les pulsations étoient senties dans le lieu où elles s'observent généralement chez tous les individus), étoit alors portée à droite, et paroissoit un peu élevée, de sorte que ses battemens se distinguoient très-facilement dans l'intervalle de la cinquième et sixième côte, à environ un pouce au-delà et au dessus du teton droit. L'on trouvoit ensuite en devant et un peu en dedans, d'une manière moins sensible, les pulsations des oreillettes et des ventricules, dans le rayon d'environ trois pouces. La base du cœur a dû, d'après cela, être renversée sur elle-même de gauche à droite; la crosse de l'aorte a dû éprouver une inflexion très-forte, et telle que le tronc commun des carotides et sous-clavière droites, aura nécessairement perdu ses rapports de direction avec ce pricipal vaisseau, et se sera écarté de celle de la colonne du sang qui le parcouroit, à un degré d'autant plus considérable, que la collection du fluide occupoit un plus grand espace : aussi, les branches qui partent de ce tronc commun étoient totalement privées de pulsations dans leurs principaux rameaux, comme je l'ai déjà fait observer, à raison de l'obstacle que le cœur rencontroit dans ses contractions.

L'opération fut suivie d'un calme général, la respiration étoit moins laborieuse, et les contractions du cœur paroissoient se faire avec plus de facilité. L'état de liberté dans lequel les intestins rentrèrent presque tout-à-coup, leur fit perdre momentanément leur ressort, et les météorisa. Il en résulta des coliques venteuses qui cédèrent aux moyens indiqués.

La nuit fut assez tranquille, le malade dormit d'un assez bon sommeil pendant l'espace de deux heures; ses forces vitales reprirent un peu de vi-

gueur, et le lendemain, à ma visite, je trouvai le jeu des organes beaucoup plus actif, et le visage coloré.

Les pansemens qui suivirent l'opération, furent accompagnés, pendant plusieurs jours, d'un écoulement séreux, purulent, de couleur grisâtre et assez abondant. En explorant la poitrine par la plaie, je n'avois pu atteindre tous les points du kiste, dont la capacité me parut occuper toute la partie gauche de la poitrine, ce qui me fit juger d'avance de l'impossibilité où se trouveroit sans doute la nature de faire exfolier et de détruire toute cette poche, sans que le malade y succombât. Cependant ses forces se soutinrent et s'accrurent, quoique d'une manière insensible. Les digestions de quelques potages fort légers que je lui permis, furent pénibles les premiers jours, à raison de la foiblesse et de l'expansion subite où se trouvoient les viscères du bas-ventre : il fallut employer les embrocations aromatiques et camphrées, les lavemens toniques et légérement excitans, les cordiaux, les stomachiques administrés avec modération et graduellement.

Les principales artères de l'habitude du corps donnèrent des pulsations plus fortes dès le troisième jour; les radiales ne se développèrent que du quinzième au dix-septième, encore étoient-elles restées très-foibles, et presque vermiculaires; tandis que les artères brachiales s'étoient considérablement dilatées, et prenoient un caractère anévrismatique. Ce phénomène nous prouve, comme je l'ai avancé plus haut, que le cœur étant très-gêné dans ses contractions, ne pouvoit surmonter par cette foible puissance les résistances et les obstacles opposés par les très-nombreuses divisions et subdivisions des dernières branches des principaux rameaux du systême artériel; il paroît même que les derniers rameaux étoient prêts à s'oblitérer entiérement, en sorte que la circulation du systême capillaire étoit presque nulle, ce qui faisoit éprouver sans cesse à l'individu

un sentiment de froid aux extrémités, ainsi qu'à la surface de la peau des parties les plus éloignées du cœur, lesquelles étoient entiérement décolorées.

Le quinzième jour, les pulsations se manifestoient toujours à peu près dans la même région, à la partie latérale droite de la poitrine; cependant la respiration étoit moins laborieuse et plus complète; les évacuations alvines se faisoient assez réguliérement; le sommeil n'étoit point pénible, et n'étoit plus interrompu par les inquiétudes morales de l'individu, ni par sa position plus ou moins douloureuse; le visage s'étoit coloré, et la bouffissure qu'il offroit avant l'opération, avoit disparu; la matière qui sortoit journellement de la poitrine, présentoit à peu près les mêmes caractères, quant à sa couleur et à sa consistance, elle diminuoit de plus en plus, mais elle acquéroit de la fétidité; les pansemens étoient fréquens, et l'on faisoit faire usage au malade de remèdes propres à soutenir ses forces, à faciliter le travail de la suppuration, à hâter l'exfoliation des membranes du kiste, et à seconder la nature pour le but qu'elle se proposoit, mais qu'elle ne pouvoit atteindre, comme je l'avois pronostiqué le premier jour.

Les forces allèrent en effet en augmentant; les fonctions se perfectionnèrent; le cœur retournoit graduellement vers son domicile; en peu de jours ses pulsations se firent sentir près du sternum, sous lequel il passa ensuite, et où il est resté jusqu'à l'époque de la mort.

On avoit lieu d'être étonné du bon état où se trouvoit le malade, car il commençoit à se lever et à faire quelques pas dans la salle, à l'aide d'un infirmier; il mangeoit bien, il dormoit de même, et dans toutes les positions : la plaie s'etoit réduite au trou fistuleux de l'intervalle intercostal, et la matière qui en sortoit journellement, étoit peu abondante et d'assez bonne qualité.

M. Desgennettes, professeur de l'Ecole de Mé-

decine, et plusieurs autres médecins dignes de foi, ont vu le malade à différentes époques, et peuvent attester la vérité de tous ces faits.

Il s'est soutenu plusieurs jours dans cette situation assez satisfaisante, et qui auroit fait concevoir quelques espérances de guérison, si l'on n'eût point réfléchi à l'impossibilité où se trouvoit la nature, quelque bien secondée qu'elle pût être, de faire exfolier les membranes ulcerées de la poitrine, et de remplir ensuite le vide immense qui seroit resté. Ce brave militaire se flattoit déjà de voir terminer heureusement sa maladie, et se réjouissoit d'avance du plaisir de porter sa décoration qu'il avoit si bien méritée; car je lui avois vu battre la charge sur la brèche de Saint-Jean d'Acre, et au milieu des combats les plus sanglans, où il avoit reçu plusieurs blessures. C'est au milieu de ces vaines espérances et de ces douces illusions, qu'il est frappé tout à coup d'une anxiété vive, de frissons, d'engourdissement, d'oppression, de gêne dans la respiration, et de coliques. Ces accidens étoient l'effet de la répercussion du pus et de la transpiration cutanée, produite par l'impression qu'il avoit reçue de l'air froid et humide, s'étant trouvé sans couverture pendant une nuit qui avoit été fort orageuse. Malgré l'emploi des cordiaux stomachiques, des frictions sèches, de l'application des corps chauds sur toute l'habitude du corps, etc. etc., cet infortuné est tombé dans une fiévre étique et colliquative, qui l'a épuisé en fort peu de temps, et réduit au dernier degré de marasme. Il s'est éteint sans douleur, le 12 thermidor an XII.

Ouverture du cadavre de Chatelain Avoine.

J'ai procédé à l'ouverture de ce cadavre en présence de mes élèves et du médecin de l'hôpital. Nous avons trouvé d'abord l'estomac, les intestins grêles et gros, beaucoup plus petits que dans l'état ordinaire. La rate, assez volumineuse, d'une con-

sistance dure, dépassoit le rebord des fausses côtes, et descendoit dans la région iliaque. Le foie étoit réduit presqu'à la moitié de son volume, et paroissoit comprime dans le fond de l'hypochondre. Une partie des intestins grêles s'étoit cantonnée dans la cavité du bassin. Tout ce changement étoit le résultat de la dépression considérable que le diaphragme avoit éprouvée par l'amas du liquide renfermé dans la poitrine que nous avons ouverte avec beaucoup de précaution, pour ne rien déranger dans la disposition intérieure des parties. Les cartilages sterno-costaux du côté malade étant enlevés, toute la cavité gauche de la poitrine, qui contenoit ce liquide, s'est mise en évidence. Elle étoit vide dans toute son étendue, et ce n'est qu'avec quelque attention qu'on remarquoit à sa partie supérieure et latérale interne, une saillie oblongue, assez dure au toucher, et recouverte par la membrane ulcérée qui tapissoit toute cette cavité, et formoit le kiste de ce liquide. Cette tumeur appartenoit à la racine du poumon, dont nous allons parler plus bas. A la partie la plus déclive de cette cavité, on voyoit l'ouverture qui étoit le résultat de l'empyème, et si favorablement située, que le fluide s'en étoit écoulé sans cesse. Plus en devant, deux points profondément cariés avoient détruit la jonction des cartilages sterno-costaux de la septième et huitième côte. Il paroit que la maladie avoit pris naissance dans ce lieu, en se développant de bas en haut, et dans tous les points de sa circonférence. Toute cette cavité qui étoit immense, étoit tapissée par une pellicule enduite d'une matière purulente-muqueuse, plus épaisse dans les parties déclives, et plus mince supérieurement où elle s'étoit même exfoliée dans quelques points.

Le diaphragme étoit déprimé en en-bas; le médiastin l'étoit à droite, de manière qu'il avoit abandonné le sternum et avoit contracté des adhérences sur son bord droit et sur les cartilages des côtes. Le péricarde, qui contenoit une assez grande quantité de sérosité, étoit encore très-incliné à droite, de

même que le cœur, mais beaucoup moins qu'avant l'opération; et la disposition de ce dernier étoit telle, qu'au lieu d'avoir sa pointe tournée à gauche en bas et en devant, elle s'est portée à droite et en bas; et sa base en haut et à gauche; de manière que ses pulsations se manifestoient et s'observoient dans la région que nous avons indiquée. C'est par cette disposition que la circulation se faisoit difficilement dans les parties qui reçoivent le sang des premières branches de l'aorte.

La masse du cœur étoit plus petite que dans l'état ordinaire, l'oreillette droite, considérablement dilatée, ainsi que l'embouchure de la veine-cave inférieure; la cavité du ventricule du même côté ne paroissoit point proportionnée à la capacité de cette oreillette; l'artère qui en partoit étoit peu volumineuse et sembloit se porter dans une direction peu inclinée, et par un seul tronc, vers le poumon droit. Celle du poumon gauche étoit presque nulle et ses parois oblitérées; l'oreillette gauche, à raison de la rétroversion qu'avoit éprouvé le cœur, étoit presque effacée; on apercevoit une partie de son appendice compacte et sans cavité; les veines pulmonaires du côté droit s'inséroient vers sa base, et entroient presque directement dans le ventricule gauche; la cloison des oreillettes conservoit encore une ouverture d'environ deux lignes de diamètre, qui devoit permettre à une partie du sang de la veine-cave inférieure de passer dans l'oreillette gauche, et immédiatement dans le ventricule du même côté. L'artère aorte avoit éprouvé dans son origine une rétroversion analogue à celle du cœur, qui devoit beaucoup gêner la circulation du sang dans ce vaisseau et dans les branches qui en partent. Celles qui naissent de sa courbure étoient très-petites, surtout le tronc commun des sous-clavière et carotides droites, dont les parois étoient presque en contact: c'est ce qui faisoit que le malade, de son vivant, n'avoit point de pulsation dans les branches des humérales, avant et même après l'opé-

ration. Les pulsations se faisoient également à peine sentir du côté gauche. Le canal artériel avoit conservé une partie de son calibre, et paroissoit laisser passer une partie du sang, de l'artère pulmonaire dans l'aorte pectorale.

Le tissu du cœur étoit blanchâtre, d'une consistance très-molle, et comme macéré.

Le poumon droit étoit très-aminci en devant, et manquoit dans la portion qui se trouvoit en rapport avec la pointe du cœur, tandis qu'il s'étoit développé en arrière vers les bronches, et s'étoit insinué profondément sous le péricarde, du côté du pilier droit du diaphragme ; supérieurement il avoit contracté quelques adhérences avec le médiastin. Son tissu étoit pâle, tuberculeux dans quelques points, et abreuvé de matières muqueuses, remplissant les bronches.

Le poumon gauche n'existoit pas, on ne trouvoit qu'un pédicule extrêmement petit, ratatiné sur lui-même, alongé sur la colonne vertébrale, semblable à une figue banane. Les artères et les veines sanguines étoient affaissées, et les vaisseaux bronchiques extrêmement petits et retractés sur eux-mêmes ; en sorte que ce poumon paroît n'avoir pas respiré du tout depuis les progrès de la maladie.

Cet état des parties rendoit l'opération infructueuse, et s'opposoit à la guérison du malade.

Cette autopsie nous aide à expliquer les phénomènes qui ont été observés pendant la maladie, et nous fait connoître jusqu'à quel point s'étendent les ressources de la nature pour prolonger la vie des individus frappés des maladies les plus graves.

Si l'on considère en effet la nature de celle de ce militaire, les causes qui l'ont produite, et la quantité de liquide qui s'étoit accumulée dans sa poitrine, on aura peine à concevoir qu'il ait pu résister aussi longtemps aux effets de cet épanchement, sans succomber, surtout lorsqu'on saura que le kiste distendu et dilaté de tous côtés par cette masse de liquide, comprimoit et altéroit les organes les plus

essentiels à la vie, tels que le cœur, les gros vaisseaux qui en partent ou s'y rendent, les poumons et les viscères du bas ventre.

On ne pourroit arriver à une explication satisfaisante de ces épi-phénomènes, que par l'idée de la formation lente et graduée d'un foyer purulent qui s'étoit probablement établi dans les points où nous avons trouvé la carie, à l'époque où ce même militaire fut attaqué de pleurésie. Ce premier foyer donna naissance au kiste, qui s'est développé dans la suite, et a rempli toute la cavité gauche de la poitrine, de sorte que ses parois se sont confondues avec la plèvre pulmonaire et costale. Les viscères se sont pour ainsi dire accoutumés à cette compression graduée. Le poumon gauche a été d'abord expulsé de cette cavité, et cantonné dans sa partie supérieure, vers les bronches, de manière à disparoître presque entiérement, ainsi que nous l'avons observé.

Le médiastin, le péricarde et le cœur, ont été graduellement déprimés vers la cavité droite de la poitrine, et, dans ce déplacement, le cœur avoit éprouvé la rétroversion dont il a été fait mention.

Tels sont les faits que m'ont fourni la maladie et l'ouverture du cadavre de Chatelain Avoine : je les ai recueillis avec soin, et présentés dans la plus exacte vérité.

SUR LA SUPERFÉTATION.

Extrait d'un Ouvrage de M. le Professeur Rook, *à Brunswick, ayant pour titre :* De Superfœtatione nonnulla. *Bremac*, 1801.

Par M. MARC, Docteur en Médecine, Membre de la Société médicale de Paris, etc.

Il importe aux physiologistes et surtout aux médecins-légistes, de ne point ignorer les recherches auxquelles la superfétation a donné lieu. Tous les travaux qui tendent à éclaircir cette matière, méritent d'autant plus de fixer leur attention, que ce phénomène est en rapport direct avec la doctrine de la génération, et qu'il peut d'ailleurs se présenter des cas de médecine judiciaire, où il s'agit de prononcer sur la question : *si une veuve, qui, quelque temps après le décès de son mari, accouche d'un enfant mort, peut se trouver enceinte d'un enfant conçu postérieurement au premier, et si, en suivant cette supposition, son second enfant doit être regardé comme légitime?*

La possibilité d'une superfétation chez l'espèce humaine a été soutenue et combattue par plusieurs physiologistes dont ici il seroit superflu de rapporter les diverses opinions, qui d'ailleurs ont été rassemblées par *Haller* (1) et *Gravel* (2), que l'on peut consulter à cet égard; il ne s'agira donc pour le moment,

---

(1) Élém. physiol. VIII, I. S. V. §. 17.

(2) *De superfœtatione Conjecturæ. Il Haller. Alisput. anat. vol. V, p. 335.*

que d'un examen de Celler, des opinions opposées qui peuvent être regardées comme les principales.

Les partisans de la superfétation se fondent particuliérement sur ce que la surface interne de la matrice est également propre dans tous ses points au succès de la conception : ils prétendent que rien n'empêche qu'une conception ne puisse s'opérer sur un point quelconque de l'intérieur de cet organe, malgré qu'elle ait déjà eu lieu sur un autre point. Ils s'appuient, entr'autres, sur ces exemples assez communs, où de deux fruits mis au monde à des intervalles très-rapprochés, l'un dénote un développement des organes, tellement supérieur à l'autre, qu'il devient impossible de ne point le regarder comme conçu bien antérieurement. M. Roose connoît lui-même plusieurs faits semblables, et qu'il n'hésiteroit point de rapporter, s'il les regardoit comme concluans.

Il est encore plusieurs autres phénomènes, dont les partisans de la superfétation cherchent à tirer parti en faveur de leur opinion : telle est surtout la superfétation qui incontestablement a lieu chez diverses espèces de mammifères. Tels sont plusieurs exemples suffisamment avérés, non seulement de femelles d'animaux, mais même de femmes, qui, malgré qu'elles portoient dans leur sein, un fétus conçu antérieurement, privé de vie et même converti en une substance terreuse, conçurent non seulement de nouveau, mais portèrent même leur nouveau fruit à terme (1). C'est de ce dernier cas que Haller conclut qu'il est hors de doute qu'une conception secondaire ne puisse s'effectuer (2), car

---

(1) *Voyez Haller*, l. c. p. 466. Le nouveau Magasin de *Baldinger,* 4 cah. 4. *Blumenbach,* dans la Gazette littéraire de Gottingue, 1786, n°. 15. *Baillie*, édition de Sœmmering, p. 220, note 465.

(2) Elémens de Physiologie, etc., de Sœmmering et Meckel, §. 929.

dit-il, si cette conception peut s'opérer sur une femme dont la matrice se trouve chargée d'un fruit ossifié, pourquoi, à plus forte raison, n'auroit-elle pas lieu sur une personne dont la matrice se trouve dans l'état de santé (1)? Un dernier raisonnement des partisans de la superfétation, se fonde sur certains faits que l'on trouve réunis dans *Haller* (2), et d'après lesquels on a vu naître des enfans du même sein, jusqu'à des six mois d'intervalle.

En attaquant tous ces raisonnemens par leur côté foible, on parvient, sinon à les réfuter entiérement, du moins à en restreindre considérablement la majeure partie.

Arrêtons-nous d'abord à cette faculté de concevoir dont jouit la surface interne de la matrice sur tous ses points, l'on verra que la conséquence que l'on en a tirée en faveur de la superfétation, n'est pas moins erronée que tout ce qu'on a tâché de produire jusqu'alors contre cette même opinion.

Ceux qui ne veulent point admettre de superfétation chez l'espèce humaine, se fondent sur la clôture de l'orifice de la matrice, clôture qui, selon eux, a lieu immédiatement après la conception. On a souvent répété cette opinion depuis Hippocrate (3) jusqu'à nos jours (4). Mais a-t-on jamais pu le prouver? D'un autre côté, personne n'ignore que beaucoup de femmes n'éprouvent aucune interruption de menstruation pendant les premiers mois de leur grossesse, phénomène qui prouve qu'à cette époque l'orifice de la matrice n'est point assez fermé pour qu'il ne puisse laisser pénétrer du sang; d'où il suit naturellement qu'il ne peut s'opposer à l'intromission du sperme. Au surplus, les meilleurs observateurs n'ont jamais

(1) Elém. physiolog. l. c. p. 467.
(2) L. c. p. 464.
(3) Aphor. V. S.
(4) *Blumenbach*, Instit. physiol. écl. 2, §. 563. — Le Médecin accoucheur, par M. Saccombe. Paris, 1791.

pu remarquer cette clôture présumée. *Hildebrardt*, en parlant des changemens que subit la matrice par a grossesse, n'en fait aucune mention (1). *Haller* dit expressément que la matrice ne se ferme jamais (2), et *Slein* (3) regarde cette clôture dont parle *Hippocrate*, comme un phénomène sujet à une foule d'exceptions sur bien des individus.

Mais pourquoi, cette explication mécanique n'étant point admissible, la superfetation appartient-lle au nombre des phénomènes les moins communs hez l'homme?

La raison s'en présente d'elle-même : les organes u corps animé ne sont propres à remplir leurs fonctions, qu'autant que leur structure et leur mixtion e trouvent dans un état d'intégrité. Toute lésion 'un organe quelconque entraîne une modification u une altération de ses fonctions. La matrice vierge t en général la matrice dans son état de non conception et de santé, est douée, à partir de l'époque e la puberté jusqu'à celui du commencement de la ieillesse, d'une irritabilité spécifique qui tient à sa ructure et à sa composition, et qui est mise en louvement par l'action du sperme viril. Lorsque ette irritation que produit le sperme viril, a lieu, en résulte ces mouvemens connus de la matrice, es trompes de Fallope et des ovaires, mouvemens ui annoncent la conception et la grossesse, mouvemens qui, à compter de l'instant de la conception jusqu'à celui de la délivrance, se perpétuent d'apres des is jusqu'alors inconnues; de sorte que, même dans cas d'une conception extrautérine, la matrice n'en rme pas moins la membrane de *Hunter* (4), et xcite par ses efforts contractifs, vers le terme con-

(1) Anatomie, tome III, §. 2307.
(2) L. c. p. 466.
(3) Instruction théorique sur l'art des Accouchemens, § 167.
(4) Mémoires de la Société de Londres, pour la propag. es conn. médicales et chirurgicales.

venable, des douleurs qui alors deviennent naturellement infructueuses (1).

Ainsi donc, les mouvemens que la matrice et les autres organes sexuels éprouvent dans le procès de la conception, entraînent des modifications tellement marquées, que l'irritabilité spécifique dont ces organes jouissoient jusqu'alors, se trouve supprimée (2). On peut dire que la conception change la matrice en un organe tout à fait différent, non seulement quant à ses forces, mais encore quant à ses fonctions. La matrice ne pouvant plus remplir le même office que dans son état naturel, le sperme viril, lorsqu'il y parvient, n'excite plus aucune action sur l'organe dénué de son irritabilité spécifique.

Nous arrivons maintenant à cet argument des partisans de la superfétation, et qu'ils fondent sur l'inégalité observée quelquefois quant au développement de deux fruits qui naissent simultanément, ou du moins à un intervalle de peu de jours. Haller même (3), malgré son penchant pour l'opinion en faveur de la superfétation, n'hésita point à le rejeter; il est hors de doute, dit-il, que de deux jumeaux, l'un puisse perdre la vie, malgré que l'autre la conserve, de sorte qu'un enfant mort peut (ainsi que cela a été observé) être suivi d'un autre vivant, à quatre jours de distance, et, au contraire, un enfant mort être précédé d'un autre vivant, à un jour d'intervalle. On a même trouvé de trois enfans, dont deux étoient venus vivans, le troisième mort dans la trompe de Fallope. On a trouvé une autre fois, que

---

(1) *Voyez* Roose, Elémens de la Doctrine de la Force vitale, p. 114.

(2) Peut-être à peu près de la même manière que l'irritabilité propre à la membrane muqueuse du nez, et qui est excitée par les émanations de tout principe odorant, peut se supprimer dans l'état inflammatoire du corysa, et rendre par cela même l'organe impropre à la secrétion du mucus nasal.

l'un des trois étoit mort depuis peu et après les autres, du moins à en juger par le degré de putridité. Il résulte de tous ces faits, que de deux fruits conçus simultanément, l'un peut fort bien mourir dans le sein de la mère, ou du moins s'arrêter dans ses progrès de développement, soit parce qu'il souffre trop de l'accroissement plus rapide de l'autre, soit parce que, par un vice organique, il n'aura pu s'alimenter convenablement. C'est donc de cette manière que l'on peut s'expliquer cette inégalité de développement. »

Si, d'un autre côté, on se fonde sur la réalité d'une superfétation chez divers mammifères, laquelle dans le fait, est hors de doute, cela ne prouve tout au plus qu'une ignorance entière de la différence qui existe entre la matrice de ces mêmes animaux et celle de la femme. L'anatomie comparée nous apprend que la plupart des mammifères ont tous, à peu d'exceptions près, une matrice double, c'est-à-dire, une matrice bicrurale ou bicorne, au lieu que celle de la femme est simple. On ne peut donc point induire de ce qui a lieu chez ces animaux, à ce qui peut se passer chez l'homme, puisque chez les premiers, une portion de la matrice est entiérement indépendante de l'autre, et qu'en supposant qu'une portion de l'organe se trouve dans l'état de conception, il ne s'en suit point que l'autre ne puisse également concevoir.

L'argument basé sur le fait auquel M. de Haller a attaché tant d'importance, savoir : *la faculté de concevoir, d'une matrice qui déjà renferme un fétus mort et même ossifié*, ne résistera pas plus à un examen impartial que les précédens. Il est à la vérité difficile de concevoir comment le combattront ceux qui ne croient point à une superfétation, parce qu'ils croient à une clôture de l'orifice de la matrice pendant la grossesse : en effet, ils n'ont jamais pu le détruire : car, comment se feroit-il que la matrice fermée vînt à se rouvrir lorsque le fruit qu'elle contient vient à mourir ? On ne pourra point dire que

c'est par la cessation de l'irritation que produit le fétus vivant; ce seroit émettre une opinion aussi hasardée qu'invraisemblable, que de prétendre qu'un fétus infiniment petit, et pour ainsi dire invisible, puisse, dans les premiers temps de la grossesse, exciter une contraction de l'orifice de la matrice, plutôt que ne le feroit un fétus mort et presque parvenu à sa maturité. La manière mentionnée plus haut, de se représenter les mutations que subit la matrice par la grossesse, non seulement n'est point atteinte par cet argument de Haller, mais elle gagne même en force. La mort de l'enfant détruit en même temps que la communication qui existoit entre ce dernier et la mère, le véritable état de grossesse. La matrice retourne à son état précédent, si ce n'est que le fétus privé de vie, y reste renfermé comme un corps étranger. L'état de grossesse de la matrice, et qui ne se détermine point par l'expansion de l'organe, mais bien par certains mouvemens vitaux, immuables, cesse, et la matrice devient de nouveau apte à la conception. Il n'est donc point permis de conclure de pareils cas pathologiques, à ce qui arrive dans l'état régulier, naturel, en un mot, dans celui de santé.

Enfin, quant aux observations, où un des deux fruits a été mis au monde à un intervalle notable de l'autre, il est à propos de ne point s'y abandonner avec trop de crédulité. Une foule d'historiettes de ce genre portent tellement l'empreinte de la fausseté, que Haller même, malgré sa prévention pour la superfétation, hésite de s'en rapporter à elles (1).

Il n'est malheureusement que trop fréquent de voir non seulement la bonne foi des observateurs échouer contre l'astuce des femmes, mais encore de les voir se laisser entraîner et induire en erreur par cette manie de vouloir observer quelque chose d'extraordinaire. Il est d'ailleurs une autre considéra-

(1) L. c. p. 465.

tion, savoir : celle que la cause de la soi-disant superfétation, le coït, dans l'état de grossesse, étant si fréquente, la superfétation, si elle pouvoit en devenir la suite, deviendroit nécessairement un fait journalier, tandis qu'elle n'appartient tout au plus qu'au nombre des phénomènes excessivement rares.

Il existe cependant des observations qui attestent que l'on a trouvé sur quelques femmes des matrices doubles (1). Dans ce cas, ainsi que l'a très-bien observé *Gravel*, la superfétation peut avoir lieu tout aussi bien chez la femme que chez toute espèce de mammifère, qui est naturellement doué d'une matrice double.

D'après tout ce qui vient d'être dit, la superfétation devient inadmissible dans l'état naturel; non que la matrice se trouve fermée par la grossesse, mais bien parce que cette dernière y occasionne des mutations de sa manière d'être, et surtout de son irritabilité, qui rendent une nouvelle conception impossible; et il n'y a que dans le cas d'une matrice double, que le phénomène de la superfétation peut se produire.

---

(1) *Voyez Gravel*, L. c. §. 17. *Hildebrardt*, L. c. §. 2295. Mémoires de la Societé de Londres, pour la propag., etc. L. c. 224. *Conradi*, Manuel d'Anatomie pathologique, p. 322. Des faits semblables et récens ont ete décrits par *Pole*, dans les Mémoires de la Société médicale établie à Londres en 1773, tome IV, p. 166. *Thamm*, *Diss. de genitalium sexûs sequioris varietatibus. Hal.* 1799.

Plaies faites par les Animaux enragés;

Par M. LARREY.

Les plaies d'animaux enragés sont des solutions de continuité inégales, contuses, accompagnées de douleur vive, et, en général, de tous les accidens qui surviennent dans les piqûres où l'on feroit distiller, par exemple, une substance vénéneuse.

Elles sont produites par la morsure d'animaux enragés; mais, avant de prononcer sur l'état de l'animal qui a fait la plaie, il importe de connoître quels sont les signes et les symptômes qui prouvent qu'il est enragé.

L'animal qui est affecté de l'hydrophobie, s'agite, se tourmente, erre çà et là, quitte son maître et son domicile pour courir dans les champs, gémit quelquefois, perd l'appetit, et finit par ne plus manger; son poil se hérisse, devient roide, les oreilles s'affaissent, les yeux deviennent hagards, il porte la tête et la queue baissées; les excrétions deviennent rares, et se suppriment, surtout celle de la transpiration; la chaleur augmente, et la fiévre se déclare; l'animal refuse toute sorte de manger, il fuit les substances liquides, et particuliérement l'eau, qui lui fait horreur; il cherche à mordre tous les êtres animés qu'il rencontre, et, après ses premières morsures, il abandonne sa victime pour passer à une autre, et successivement; si c'est un chien, tous ses semblables le reconnoissent de loin, et cherchent à l'éviter en prenant la fuite; ils semblent s'avertir mutuellement, par leurs aboiemens, du danger de son approche; enfin, la salive devient écumeuse, âcre, et donne une odeur alcaline;

l'animal maigrit à vue d'œil, éprouve des mouvemens convulsifs et des contorsions violentes, bientôt suivies de la mort, qui ne passe guère le neuvième ou onzième jour de l'invasion de la maladie. Ces animaux sont plus ou moins dangereux, selon leur caractère particulier, plus ou moins féroce.

Ainsi, si l'homme est mordu par un animal qui présente ces symptômes, on peut être assuré que c'est une plaie d'animal enragé, et qui en auroit toutes les suites, si on n'y portoit secours.

Cette maladie présente les mêmes phénomènes dans l'homme. Les accidens ne se développent pas toujours, ou presque jamais, immédiatement après la morsure; quelquefois il s'écoule une distance de trente à quarante jours, avant qu'ils surviennent; quelquefois aussi ils se développent après les premières vingt quatre heures; la plaie elle-même ne présente que l'aspect d'une simple plaie contuse, dans laquelle s'introduit presque toujours une plus ou moins grande quantité de la salive de l'animal, dont l'altération est si forte, que c'est à son passage, sans doute, dans toutes les parties de l'individu, que l'on doit attribuer les accidens qui surviennent.

Cette plaie est accompagnée de douleur, d'un léger engourdissement dans la partie, et d'inflammation; peu à peu, les parties se tuméfient, l'homme entre dans un état d'anxiété, ses yeux deviennent hagards, les larmes coulent involontairement, son teint se décolore, ses forces s'affoiblissent, son sommeil est interrompu par des rêves sinistres, il perd l'appétit, il s'isole de la société, cherche la solitude, évite la lumière vive, appréhende toute espèce de liqueurs ou boissons, il s'attriste par momens, tombe dans une espèce d'assoupissement, se réveille en sursaut, et entre dans une espèce de fureur; il éprouve des serremens de cœur, de légères difficultés de respirer, des tiraillemens dans tous les membres, une espèce de strangulation qui augmente par la chaleur du corps; il survient des douleurs de tête, quelques

vertiges, et par instant des mouvemens de fièvre.

Tous ces accidens augmentent, se développent rapidement, et sont succédés par ceux qui caractérisent la frénésie, en y ajoutant la propension qu'a le malade de tomber sur ses semblables pour les mordre, en cherchant à les étrangler; mais on en est averti par des cris lugubres, ou par des menaces que font ordinairement ces malheureux. L'aspect de l'eau leur fait une impression désagréable et terrible, ils en ont horreur; il se déclare des mouvemens convulsifs; ils éprouvent de très-grandes difficultés à avaler, la salive sort de la bouche, devient blanche et écumeuse comme celle des animaux; ils portent machinalement la main sur la région du cou, comme pour indiquer le foyer de leur maladie; en effet, ils rapportent dans ce point presque toutes les douleurs qu'ils éprouvent pendant sa durée; il paroît que ses effets se portent principalement sur les nerfs du *pharynx* et du *larynx*, (l'ouverture des cadavres nous a fait apercevoir plusieurs fois que ces parties sont les plus affectées). Toute la machine s'irrite, s'enflamme, les organes tombent dans un désordre total, les muscles entrent dans des convulsions affreuses, la chaleur et la fièvre s'allument, et l'individu périt dans des tourmens horribles, le septième, neuvième ou onzième jour de l'invasion de ces accidens, et rarement passe-t-il le treizième.

De tous les animaux, les loups, les chiens et les chats y sont les plus exposés; l'homme tombe rarement dans ces accidens, sans communication de *virus*.

Cette maladie paroît avoir pour causes prédisposantes, chez les animaux précités, la chaleur du climat, l'usage d'alimens salés, le grand exercice, la soif, et principalement la chaleur amoureuse dans laquelle ces animaux restent pendant longtemps, et presque toujours sans boire ni manger.

Les causes déterminantes sont, les douleurs de dents, l'engorgement des glandes maxillaires, déterminé ordinairement par le passage subit du chaud au

froid, et le dérangement survenu dans les organes de la déglutition, tel que les stagnations d'arêtes, ou de quelque portion d'os plus ou moins aiguë, qui s'arrête dans ces parties et les irrite.

Les chiens enragés sont plus fréquens dans les climats chauds, que dans les tempérés, et si la rage n'a pas été observée en Egypte, comme le rapporte M. Larrey, cela dépend, selon lui, du caractère particulier de ces animaux domestiques, et de leur manière de vivre.

En effet, il remarque que les chiens de ce pays sont dans une inaction presque continuelle; ils restent couchés pendant le jour, à l'ombre, dans l'eau, ou très-près des vases qui en sont remplis et préparés par les Turcs à leur usage, qu'on a soin de renouveller tous les jours; ils ne marchent que pendant la nuit, et ne manifestent qu'à des époques très-éloignées, et pendant quelques instans seulement, les symptômes et les effets de l'amour; on les voit rarement accouplés, et s'il se trouve un si grand nombre de ces animaux dans les divers endroits de l'Egypte, c'est parce qu'on n'en détruit aucun, et qu'ils habitent constamment les côtés des rues, sans jamais entrer dans les maisons.

Vainement on a cherché à détruire la cause et les effets de cette maladie, lorsque les accidens se sont déclarés; il n'est pas d'exemples constatés, à moins que des circonstances imprévues, d'une guérison parfaite obtenue à cette époque: ces non-succès tiennent aux difficultés, ou à l'impossibilité que l'on éprouve à faire prendre aux malades les remèdes indiqués, et les principaux obstacles sont l'horreur de l'eau, et la strangulation qu'ils éprouvent.

Le préjugé et l'usage ont fait employer divers moyens pour terminer promptement les souffrances et la vie de ces malheureux. Les uns leur faisoient ouvrir les quatre veines, et les autres cherchoient à les étouffer. Tous ces procédés contraires aux principes de l'art et de l'humanité, tiennent de la barbarie, et ne peuvent être employés dans aucune

circonstance. S'il n'est pas possible d'administrer les remèdes convenables, il faut les abandonner aux seules ressources de la nature, en les mettant hors d'état de nuire à leurs semblables.

Il est difficile d'expliquer comment le virus de la rage peut rester plus ou moins longtemps dans nos parties, s'y développer ensuite, et finir par produire d'aussi terribles effets.

C'est encore une question bien difficile à résoudre, de savoir : si le *virus* peut se communiquer d'un individu à l'autre par l'intermède d'une liqueur excrémentitielle, ou de la mère à l'enfant par la circulation. Le raisonnement des auteurs ne nous a encore rien donné de satisfaisant à ce sujet, et l'expérience n'est pas assez étendue pour pouvoir prononcer. Il faudroit un nombre de faits bien constatés, pour établir un véritable système.

Le pronostic de cette maladie est en général très-fâcheux. Lorsque les accidens sont déclarés, l'art n'offre presque aucunes ressources, et l'homme enragé est, en quelque sorte, condamné à périr, à moins que la nature, par des circonstances imprévues, n'établisse chez lui une crise favorable secondée par les accidens, comme on en a vu quelques exemples.

Immédiatement après la morsure, lorsqu'on est assuré que l'animal qui l'a faite est réellement enragé, il ne faut pas perdre un instant pour mettre en usage les remèdes indiqués par les bons auteurs, et dont l'emploi a été suivi de succès plus ou moins parfaits; ils ont varié selon les diverses personnes qui s'en sont occupées.

L'indication qui nous paroît la plus simple est de s'opposer à l'intromission de la substance vénéneuse vers l'intérieur du corps, et de détruire les effets des plaies contuses et déchirées. Ainsi l'application d'un caustique sur la plaie, l'usage des substances incisives, atténuantes et cordiales, rempliront cette indication. Le moyen le plus efficace et le plus prompt est l'application du cautère actuel à plu-

sieurs reprises, et jusqu'a ce qu'il ait produit *une escarre* qui comprenne toute l'etendue de la plaie, et même les parties subjacentes. Il a le double avantage d'absorber la portion de salive, et les autres substances humides dont la plaie est abreuvée, de les brûler promptement, et de borner son action au point que l'on juge à propos. Le cautère potentiel peut être également employé avec avantage, surtout la *potasse caustique*, le *muriate d'antimoine*, l'*ammoniaque*, l'*acide sulfurique*, l'*acide nitrique et muriatique concentrés*, et si l'on n'est pas appelé assez tôt pour l'appliquer dans le temps où la plaie est encore fraîche, il faudra y faire des incisions profondes, quelquefois même des excisions dans lesquelles on passe ces mêmes caustiques à plusieurs reprises, si cela est nécessaire. Il seroit plus sûr, à l'instant de l'accident, si la blessure n'est pas profonde, d'emporter toutes les parties lésées, et de les brûler ensuite avec le cautère actuel ou avec la poudre à canon. L'expérience multipliée nous a convaincu que ce moyen seul suffisoit (secondé du régime et du repos) pour prévenir les accidens de la rage, la guérir.

Nous devons cette simplicité et cette perfection au célèbre *Pouteau*. Les anciens médecins s'en sont toujours servis avec avantage chez les *Chinois*, et surtout chez les *Grecs*. On a cru pendant longtemps que ce moyen ne suffisoit pas, c'est pourquoi on a proposé l'usage du *mercure*, pris intérieurement et administré en *frictions* à très-forte dose, l'usage du *camphre*, de l'*huile* de *succin*, de l'*ammoniaque*, et de toutes les espèces d'*alexitères*, tels que la *thériaque*, le *mithridate*, les *elixirs*, le *vin*, le *quinquina*.

Il est prudent, néanmoins, de seconder l'effet de ces topiques par l'usage de ces remèdes qui ont obtenu le plus de succès, par exemple, l'*ammoniaque* combiné avec une décoction de plantes amères, telles que la *serpentaire* de *Virginie*, l'*absynthe*, etc.,

dont on augmente la dose graduellement, convient aux tempéramens foibles et débiles.

L'usage des *narcotiques* combinés avec les *anti-spasmodiques*, tels que le *camphre*, l'*opium gommeux*, convient aux tempéramens irritables et nerveux. On le fera précéder de la saignée, ou de l'application des sangsues, s'il y a quelques symptômes de pléthore, de *bains tièdes*, et observer le régime, un *exercice modéré*, et tout ce qui est propre à prévenir ou à dissiper l'affection morale; car il est à remarquer, comme l'ont observé encore *Pouteau* et plusieurs autres praticiens, qu'elle a été souvent la seule cause de l'hydrophobie.

On a vu des personnes, qui, se croyant mordues par des animaux enragés, quoiqu'elles ne le fussent point, tomber dans les accidens de cette funeste maladie, et en périr. On le concevra facilement, si l'on fait attention à l'analogie qui se trouve entre les effets d'une affection nerveuse causée par les fortes passions de l'ame, et ceux qui dépendent de la rage. C'est ce qui arrive fréquemment aux femmes très-sensibles et irritables, à la suite de couches, ou de vapeurs hystériques.

Pourvu qu'on emploie ce traitement avec les modifications, les changemens convenables, et long-temps soutenu avant le développement des accidens, ou même dans les premiers momens, on guérit cette maladie; M. Larrey a eu occasion d'en traiter un assez grand nombre avec ces différens remèdes; il en a vu traiter par plusieurs maîtres de l'art, et toujours avec le même succès.

Il pense, en supposant que tels accidens fussent déclarés, et qu'on pût se rendre maître du malade sans inconvéniens, en couvrant ses yeux à l'aide d'un bandeau, après avoir fixé ses membres solidement, et après avoir écarté ses mâchoires avec un instrument solide, il pense, dit-il, qu'il seroit possible de lui faire avaler des substances liquides, ayant la propriété sédative et anti-spasmodique,

données à forte dose. On détruiroit le spasme et l'irritation qui existent dans le système nerveux de la gorge, et dans toutes les parties musculaires des conduits aériens ou alimentaires, une des principales causes de la mort. On seconderoit les effets de ces remèdes par l'application du cautère actuel sur les parties lésées, quoique cicatrisées, et sur d'autres parties éloignées du centre de la vitalité; les ventouses scarifiées sur le devant de la gorge, et les vésicatoires sur plusieurs régions du corps. On pourroit tenter auparavant l'immersion subite et instantanée de tout l'individu dans l'eau froide, l'application de la glace sur les parties irritées, précédée de la saignée faite en même temps à plusieurs veines opposées, cependant sans laisser sortir une trop grande quantité de sang; on pourroit aussi essayer de faire mordre l'hydrophobe par la vipère. Tous ces moyens paroissent très-propres à faire cesser ces terribles accidens; il reste à l'expérience d'en faire connoître l'efficacité. Ceux qui seront dans le cas de tenter ces essais, doivent prendre toutes les précautions nécessaires pour ne recevoir aucune molécule de salive lancée fréquemment par le malade, sur les parties sensibles du corps, et particuliérement sur des plaies, des cicatrices récentes; car on prétend que cette émission est suffisante pour communiquer la rage.

La contagion cesse dès que l'animal est mort. Il paroît alors que cette substance délétère perd ses propriétés vénéneuses en se combinant promptement avec ses substances animales, qui ne peuvent plus réagir contr'elle.

MEMOIRE

SUR

LA SENSIBILITÉ DE LA RÉTINE;

PAR M. GRAPERON, Docteur-Médecin, Membre de plusieurs Sociétés savantes.

Les animaux sont doués, dans l'état de vie, d'une propriété qui les distingue des êtres non organisés. Cette propriété, que l'on a nommée *sensibilité*, peut être considérée, sous le rapport de ses résultats, comme formée de deux propriétés distinctes; l'une, réservée à la vie végétative ou assimilatrice, dirige les mouvemens vitaux des molécules élémentaires de l'organisation; l'autre, destinée aux relations de l'animal, l'avertit de l'action des autres êtres de la nature sur lui, et lui donne l'idée de son existence; elle est mise en action par les impressions de divers agens. La rétine jouit de ces deux sortes de sensibilité, elle est surtout douée de cette relation, et la lumière est l'agent qui la met en jeu (1).

La sensibilité de relation n'est pas développée à un égal degré dans toute l'étendue de la rétine; elle est plus développée dans un de ses points que dans les autres. Pour démontrer cette proposition, nous allons d'abord exposer la marche de la lumière à travers les parties diaphanes de l'œil.

Le principe lumineux suit les mêmes lois dans

(1) Je regarde la rétine comme l'organe de la sensation de la vue, si, comme quelques physiologistes le pensent, la choroïde a cette fonction, ce que je dis de la rétine s'appliqueroit à cette dernière; je ne considère ici que le plan sensible quel qu'il soit.

l'œil que dans tous les corps transparens; nous ne poserons que les deux suivantes:

Un rayon lumineux s'approche de la perpendiculaire de la surface qu'il traverse en passant d'un milieu plus rare dans un milieu plus dense; il s'en éloigne, au contraire, quand le milieu qu'il quitte est plus dense que celui dans lequel il entre.

Chaque point radieux des corps projette un faisceau de rayons divergens qui tombent en partie sur le globe de l'œil, après avoir traversé le milieu plus ou moins dense qui environne l'organe. En passant à travers la cornée transparente, l'humeur aqueuse, l'humeur cristalloïde, la membrane qui l'enveloppe et le cristallin, les rayons lumineux, convergent ou s'approchent de l'axe de l'œil, parce que toutes ces parties sont plus denses que l'air, et que les surfaces réfractantes sont convexes; ils s'approchent encore de cet axe quand ils sortent du cristallin en s'écartant de la perpendiculaire qui est divergente, le cristallin étant plus dense que l'humeur vitrée: la disposition des parties de l'œil est telle que les rayons viennent, en raison des lois que nous avons citées, se rendre sur un point de la rétine : il en est de même pour tous les rayons que projettent les divers points visibles des corps; il part de chacun d'eux un cône lumineux qui a son sommet au point lumineux, et sa base sur la cornée transparente. La réfraction forme un autre cône qui a aussi sa base sur la cornée transparente (1), et son sommet sur un point de la rétine. Le premier peut s'appeler le cône objectif, l'autre le cône oculaire.

L'œil étant dirigé vers une surface également

---

(1) La cornée transparente, quoique d'une densité plus grande que les humeurs de l'œil, n'augmente que très-peu la convergence des rayons, elle doit seulement les approcher de l'axe, parallèlement à leur direction, et par conséquent les réunir plutôt; la courbure intérieure détruit la convergence qu'a produit la courbure extérieure, avec une légère différence par l'inégalité des rayons de courbure.

éclairée, la rétine recevra autant de sommets de cônes oculaires, que la surface éclairée aura fourni à l'œil de sommets de cônes objectifs. Le centre de la rétine doit être plus affecté par la lumière, les cônes lumineux qui viennent s'y peindre, pouvant passer plus entiers à travers l'ouverture de la pupille qui leur est perpendiculaire.

On peut comparer l'œil à un instrument connu en dioptrique sous le nom de chambre noire; la construction de l'organe de la vue offre cependant une perfection qui manque à l'instrument de physique, et qu'il seroit possible de lui donner. Dans l'organe oculaire, le plan sur lequel les objets viennent se peindre, étant sphérique-concave, tous ses points sont également au foyer de l'appareil réfracteur, et l'image est à peu près également vive dans toute son étendue, au lieu que dans les chambres noires le plan est droit, et l'image n'est bien peinte que dans le centre, qui seul est à la distance convenable du verre et à son foyer.

Les faits physiques que nous venons d'énoncer ne sont pas les seuls élémens du problème que nous voulons résoudre, il faut y joindre ceux que fournit l'observation physiologique de l'œil.

1°. L'attention peut se porter facilement sur les impressions qui arrivent par tous les points de la rétine; nous avons la conscience de la présence de tous les objets qui peuvent projeter des rayons lumineux dans l'œil; et quand l'œil n'est pas dirigé vers eux, nous ne les voyons que d'une manière confuse : cependant, quand nous nous sommes fait une étude de cette manière de voir, nous parvenons à distinguer assez bien un objet sans le regarder, mais toujours d'une manière imparfaite pour les détails.

2°. Nous ne pouvons fixer notre vue sur plusieurs objets à la fois dans le même temps, et quand nous regardons une surface également éclairée dans toute son étendue, il y a toujours un de ses points qui est mieux vu que les autres, et ce point ne répond pas

toujours au centre de l'œil, comme le démontrent les faits nombreux du strabisme; ce n'est pas non plus nécessairement celui sur lequel tombe le rayon direct, ce que prouvent le strabisme et les pupilles artificielles des bords de l'iris. Quelle que soit la petitesse de l'objet que nous considérions, nous pouvons encore concentrer davantage notre vue, et nous en voyons mieux le centre que les bords qui ne sont qu'aperçus; nous voyons donc mieux un des points d'une surface, que tous les autres points qui sont cependant également éclairés.

Si la rétine reçoit sur chacun de ses points un sommet de cône oculaire; si l'attention peut saisir également les impressions reçues par tous ses points, la direction de l'œil n'étant pas toujours la même par rapport à l'objet, et que nous ne puissions voir d'une manière distincte qu'un seul point d'une surface, on peut croire que la rétine est affectée plus énergiquement dans un de ses points que dans le reste de son étendue, ou que la sensibilité de relation y est plus développée.

La situation de ce point est importante à connoître et facile à déterminer.

Quand nous voulons fixer un point sur un objet, nous dirigeons l'axe de l'œil vers ce point; et dans cette position de l'organe, supposé sain, les rayons lumineux qui en viennent se rassemblent à l'endroit où l'axe de la pupille traverse la rétine: c'est donc là où doit être fixé le siége de la plus grande sensibilité de relation de la rétine, je l'appellerai le point optique, optique par excellence (1).

---

(1) Je ne sais quel rapport il peut exister entre le point optique que je viens d'etablir, et la tache jaune découverte par Sœmering, au même endroit de la retine. Il faudroit examiner si cette tache est changée de place dans ceux affectés du strabisme, que nous désignerons comme de la premiere espèce. On ne voit trop à quoi serviroit le repli qu'on y remarque. Le petit trou qui s'y trouve et la connoissance

La sensibilité de la rétine va en diminuant de ce point optique, ou point le plus sensible de la rétine, qui correspond à celui regardé sur l'objet, comme centre, vers la circonférence ou le cercle ciliaire, et la visibilité des divers points d'une surface, est en raison directe de la sensibilité de la rétine, aux endroits où leurs images viennent se peindre.

On peut concevoir facilement la manière dont le point optique se forme chez l'enfant.

Les enfans nouveau-nés n'ont pas le regard assuré, ils suivent même difficilement, et seulement au bout d'un certain temps, un corps lumineux dont l'aspect leur est agréable. Leur regard le plus fixe ressemble à celui d'un homme dont l'attention n'est pas portée sur le sens de la vue, et il est cependant chez les enfans la cause des plaisirs les plus vifs ; les nourrices savent bien les distraire de leurs desirs, et suspendre même leurs cris en leur montrant une lumière ou des étoffes teintes de couleurs brillantes. L'enfant ne voit que l'ensemble des surfaces, il promène sa rétine, si je puis m'exprimer ainsi, sur tous les points de l'image, sans en distinguer aucun, sans que l'attention soit appelée sur un seul d'une manière particulière; souvent même on voit les enfans promener leurs yeux individuellement d'un côté et d'autre, sans accord dans leurs mouvemens, comme les caméléons.

La rétine paroît donc jouir, à la naissance, d'une

---

du point optique favoriseroient-ils l'opinion de ceux qui pensent que la sensation se fait sur la choroïde? La lumière passant à travers le petit trou affecteroit plus vivement cette membrane. Dans l'opinion où la rétine est regardée comme l'organe sensible, pourroit-on dire que ce trou nous empêche de voir des objets sous un angle moindre de 60''? Y auroit-il du mouvement dans les bords de ce petit trou, comme dans ceux de la pupille? Les animaux qui n'ont point cet appareil, jouissent-ils d'un point optique plus ou moins développé? peuvent-ils, comme nous, analyser les surfaces?

sensibilité égale dans toute son étendue, et chacun de ses points être également susceptible de devenir le point optique.

Ayant appris à mouvoir ses yeux, l'enfant les dirige de manière à recevoir la plus grande quantité possible de lumière; il place, pour cela, le plan de sa pupille perpendiculairement à la direction des rayons lumineux venant du point le plus éclairé; si, alors, on suit la marche de ces rayons dans l'organe de la vue, on les verra se réunir, par l'effet de la réfraction, à l'endroit où l'axe de la pupille rencontre la rétine; le point où plus de lumière vient frapper cette membrane est le plus vivement impressionné, l'attention s'y porte, la sensibilité mise en action s'y développe, et le point optique se forme, là où nous avons fixé sa situation; on sait, en effet, que les sensations les plus vives fixent notre attention, et que l'exercice de la sensibilité rend cette faculté plus parfaite. La théorie de sa formation s'accorde avec les faits observés.

Le plus ordinairement le point optique se développe à cet endroit; mais si quelques circonstances favorisent un autre point de la rétine, la sensibilité de relation s'y développe, et le siége du point optique est changé.

Dans l'état particulier qu'on appelle strabisme, l'objet aperçu n'est pas celui vers lequel l'axe de la pupille est dirigé; le strabon semble regarder un point et il en voit un autre. Dans cette position de l'œil, l'image de la surface est peinte sur la rétine de la même manière que si la vue étoit droite; aucun phénomène physique ne distingue cet état de l'état naturel: il ne peut y avoir de différence que dans le siége de la plus grande sensibilité, ou du point optique, qui ne peut être alors au même endroit, puisque la portion de l'image qui est vue distinctement, ne répond pas sur la rétine au point où l'axe de la pupille rencontre cette membrane. Ainsi, le point optique n'est donc pas dans cet état pathologique au même endroit où nous l'avons vu

dans un œil qui se dirigeoit bien vers l'objet; il peut donc occuper une autre place que celle qu'il occupe ordinairement. Il est alors placé à un endroit plus ou moins écarté de son siége ordinaire, il est fixé du côté opposé à celui où est placé l'objet vu le plus distinctement, c'est-à-dire, que si l'homme affecté de strabisme semble regarder à droite pour voir distinctement à gauche, le point optique sera à droite *et vice versâ*, en haut, s'il semble regarder en haut, etc.

Cette disposition vicieuse de l'œil est le plus ordinairement incurable; lorsque le point optique est déterminé depuis longtemps, il ne peut changer, il n'y a que dans les sujets très-jeunes où l'on peut espérer pouvoir le déplacer; il faudroit des recherches et des expériences pour fixer les bornes de cette possibilité.

L'ouverture d'une pupille artificielle, faite aux dépens de l'iris et du corps ciliaire, dans le cas de taie à la cornée transparente, peut donner matière à observation. M. *Demour*, oculiste, ayant aperçu un petit espace exempt de tache à la partie supérieure de la cornée de l'œil gauche de M. *Sauvage*, fit cette opération. Sans la connoissance du point optique et de sa situation, on pourroit croire que M. *Sauvage* seroit obligé d'incliner l'œil pour diriger sa petite pupille vers l'objet; ceux qui l'ont examiné ont été la plupart surpris de ce que l'œil reste dans sa position naturelle.

Cependant, en suivant les rayons lumineux venant du point vu distinctement par M. *Sauvage*, on peut voir que, pour qu'ils se rendent comme à l'ordinaire sur le point optique, il faut que l'organe reste dans cette position. Rien, en effet, n'est changé pour la portion des rayons qui passent par la petite pupille; seulement les autres ne passent pas au-delà de la cornée qui est obscurcie par la taie, ce qui ne peut influer sur ceux qui tombent sur l'endroit lucide et qui pénètrent. Le seul changement de position que l'œil doit éprouver, et que l'on ne peut démontrer que

géométriquement, est une légère inclinaison de son axe vers l'objet, pour remédier à une moindre réfraction, la lumière ne passant pas à travers le cristallin. Par la même raison, les rayons convergent moins, ils arrivent à la rétine avant de se croiser. Aussi, M. *Sauvage* est-il obligé de se servir d'un verre à cataracte très-fort quand il veut voir de près; il ne voit distinctement, sans ce secours, que quand l'objet est fort éloigné. La raréfraction ou diffraction que la lumière éprouve à cause de la petitesse de la pupille, le rend plus presbite. Il doit aussi voir les objets moins éclairés, les rayons ne pénétrant qu'en petite quantité à travers la pupille; mais n'ayant pas de moyens de comparaison, puisqu'il ne voit pas de l'autre œil, il ne peut s'en apercevoir. Enfin, on peut aussi remarquer que le petit cône lumineux est brisé nécessairement à son entrée dans l'organe, et qu'il ne peut y avoir de rayon direct, car, ceux qui composent le cône objectif, forment tous un angle plus ou moins grand avec ceux du cône oculaire.

Ce fait, précieux pour la physiologie de l'œil, montre que la sensibilité relative du point optique ne diminue pas dans ce cas, au moins relativement à celle des autres points, et qu'il n'a point changé de lieu. En effet, il n'a manqué que d'être excité comme les autres, s'il a perdu de sa sensibilité par défaut d'exercice, ce n'est que relativement; il est naturel qu'il soit encore le plus sensible.

Si la situation du point optique n'a pas changé dans cette circonstance, ce n'est pas à dire qu'elle ne le puisse dans une autre. Les faits prouvent bien qu'un phénomène se passe comme ils l'indiquent, mais ils ne prouvent pas qu'il ne puisse se passer autrement dans une occasion différente.

M. Mollet, docteur-médecin, chirurgien de première classe de la marine, a vu un enfant de trois mois, qu'on avoit couché obliquement par rapport au jour d'une fenêtre, contracter le strabisme. On fit d'abord usage d'une situation contraire à la pre-

mière, on lui ferma un œil, on l'exposa directement au jour, le tout en vain. Le médecin imagina de faire porter à l'enfant des cartons verts assez grands, des deux côtés des joues, comme on en met aux chevaux pour les empêcher de voir de côté; au bout de quinze jours l'enfant commença à regarder droit, et bientôt il n'eut plus de signe de strabisme. Ce fait intéressant prouve que le point optique peut être déplacé dans un âge très-tendre.

Il paroît qu'à un certain âge la direction constante de la lumière agit plutôt sur les muscles de l'œil que sur le point optique. Le docteur Keraudren, médecin consultant près le ministre de la marine, m'a communiqué une observation qui peut servir à le prouver.

Un homme fut enfermé, pendant quelques temps, dans un cachot où il ne recevoit le jour que par une fenêtre assez élevée; quand il en sortit, il avoit tellement contracté l'habitude de regarder en haut, pour jouir, autant que possible, de la lumière, que, pour fixer le sol, il étoit obligé d'incliner la tête; ses yeux ne pouvant s'abaisser pour que leurs axes soient dirigés vers l'objet, il ne le distinguoit pas sans cette position très-fatigante.

La connoissance du point optique fournit des considérations importantes : elle peut servir à l'explication de quelques phénomènes de la vision, et à la thérapeutique de quelques-unes de ses maladies.

La nature, en bornant notre faculté de voir à celle de ne distinguer qu'un point d'une manière parfaite, nous force d'employer l'analyse pour acquérir les connoissances dont la vue enrichit notre entendement : nous ne pouvons connoître une surface sans l'avoir analysée, et nous n'en avons l'idée complète qu'après avoir fait cette opération sur elle ou sur d'autres analogues; alors l'attention se porte sur tous les points de la surface, et nous n'en voyons plus aucun d'une manière distincte, nous ne voyons que l'ensemble. Cependant nous n'avons pas besoin d'analyser les surfaces toutes les fois que nous les

regardons, pour les connoître, il suffit que nous ayons fait déjà des analyses de surfaces semblables, pour que la synthèse des diverses parties de celle qui est sous les yeux soit possible à notre esprit; et même, le plus ordinairement, nous n'analysons de ces surfaces que ce qui étant nouveau pour nous, ne peut entrer dans l'entendement, n'ayant pas subi cette opération nécessaire. L'idée ingénieuse donnée par Condillac, d'une campagne vue d'un château, est bien propre à prouver la nécessité d'analyser (1) ce que l'on veut connoître; mais il ne nous dit pas ce qui doit arriver chez l'homme qui, le lendemain, revoit la même campagne : un seul moment lui suffit pour tout reconnoître, il n'analyse plus, il a tout analysé la veille; et même, la première fois, il n'eût pas conçu aussi vîte l'idée complète de cette campagne, si, avant de la voir, il n'avoit fait déjà des analyses d'arbres, de statues, de pavillons, de plaines, de villages qui la composent, qu'il ne fait là que reconnoître, et qu'il n'étudie pas en particulier. C'est par la même raison que l'on ne peut juger de suite les ouvrages de peinture, de sculpture, etc., sans en avoir fait une étude particulière. Il faut avoir devers soi une somme considérable d'analyses toutes faites, pour pouvoir les appliquer à l'objet nouveau.

L'œil, cet organe étonnant, est donc à la fois un moyen d'analyse et de synthèse, d'une analyse parfaite des surfaces, avec tous leurs accidens de terminaison, de couleur et d'intensité de lumière, et en même temps d'une synthèse d'autant plus complète et plus étendue, que la première opération a été plus rigoureuse et plus exacte.

Tous les objets, dont les rayons lumineux peu-

---

(1) Je prends le mot analyse, comme exprimant l'action de séparer les parties d'un tout pour les examiner successivement; l'ordre de leur examen n'entre pas dans l'idée d'analyse qui ne signifie que séparation, division.

vent pénétrer dans les deux yeux, sont toujours vus doubles, excepté seulement le point que nous fixons, ou celui qui est peint au point optique, et sans doute nous le voyons simple, parce que les deux répétitions de son image occupent respectivement le même lieu sur les deux rétines. Si l'on veut se convaincre de l'apparence double de tous les objets, on peut faire cette expérience :

Placez entre vos yeux une bougie et un stil blanc, tel qu'une plume ébarbée; quand vous fixerez la plume, si votre attention, sans que vous dérangiez les yeux, se porte en même temps sur la bougie, vous la verrez double; en fixant la bougie, la plume paroîtra double. Plus le stil sera près des yeux et la bougie éloignée, plus le phénomène sera sensible, Non seulement vous verrez la plume double quand elle sera précisément devant le nez, mais encore, si elle est de côté, en fixant la bougie la plume paroîtra toujours double, jusqu'à ce que l'éminence nasale l'empêche d'être vue de l'œil du côté opposé; il en sera de même pour la bougie.

Cette répétition des images des objets dans les deux yeux, ne doit pas peu contribuer à les empêcher d'être vus d'une manière distincte; l'on pourroit même en conclure, 1°. que nous voyons moins net les objets avec deux yeux, que si nous ne regardions qu'avec un seul de ces organes (1); 2°. que nous voyons mieux le point fixé avec les deux yeux qu'avec un seul œil.

On pourroit voir ici une objection contre l'admission d'un point optique; on pourroit croire qu'on ne voit distinctement qu'un point, parce qu'il ne peut y avoir qu'un seul point dans l'image d'un objet qui puisse occuper en même temps le même endroit sur les deux rétines; mais cette explication est bientôt détruite par cette remarque : qu'il n'est

(1) Beaucoup de dessinateurs regardent leur modèle d'un seul œil.

pas besoin de regarder des deux yeux pour ne distinguer qu'un point, et que le phénomène est le même avec un seul organe qu'avec les deux.

On voit les objets remuer lorsque les fonctions du cerveau sont dérangées par l'effet du vin ; cette apparence de mobilité dans les corps environnans est causée par les mouvemens involontaires des muscles des yeux qui dérangent la position de la rétine par rapport à l'image : on attribue ce mouvement de l'organe aux objets mêmes dont la variation réelle de place produiroit en effet le même changement dans la position respective de l'image et de la rétine; c'est le même phénomène qui se présente, quand immobile et sans action, dans un bateau qui est entraîné par le courant, on croit voir fuir le rivage et les objets qui s'y trouvent en repos. Dans le premier cas, la rétine seule est remuée; dans le second, elle est entraînée avec le reste du corps, et dans les deux, elle est mue sans la volonté. En général, nous rapportons aux objets tous les mouvemens que nous éprouvons à notre insu. La vue est trouble dans l'état d'ivresse, parce que les muscles des yeux ne sont pas bien dirigés par la volonté. Dans l'état sain, ils alongent ou raccourcissent le diamètre entéro-postérieur de l'œil, pour proportionner la longueur du foyer à l'éloignement de l'objet. L'état de dilatation de la pupille doit aussi y contribuer.

Le strabisme est la lésion de la vue qui a le plus de rapport avec le sujet de ce Mémoire. J'en reconnoîtrai de deux espèces; l'une, où le point optique n'occupe pas le centre de l'œil; l'autre, où il n'y a de changé que l'action des muscles de l'œil ou la conformation de l'organe (1).

---

(1) Sauvage appelle la première loucheté, qui vient de Luscus, borgne, et l'autre strabisme, de Spœbisco, je vois de travers ; et il confond quelquefois les deux dans ses descriptions. Boerhavius, Luscositas, Potufield, Luscitas. *Essai d'Edimbourg, tom. III, pag. 295.*

Dans la première espèce, quelquefois l'homme qui en est affecté, semble regarder d'un côté quand il voit de l'autre; les deux yeux sont tournés vers le même point, mais ce n'est pas vers celui vu parfaitement; quelquefois on voit de même des deux yeux en même temps, il y en a un de dirigé comme à l'ordinaire vers l'objet, tandis que l'autre a son axe tourné vers un point plus ou moins écarté de cette direction; dans le premier cas, la situation du point optique est changé dans les deux yeux; dans le second, elle n'est différente de l'état naturel que dans un seul œil.

On peut concevoir comment la maladie a lieu dans cette première espèce. L'enfant sensible à la lumière, dirige sa vue du côté d'où elle vient, autant que ses forces et sa situation le lui permettent; s'il est situé directement au jour, il la dirige bien, c'est-à-dire, le mieux possible pour recevoir une plus grande quantité de lumière; mais s'il n'a pas la force de mouvoir ses organes, s'il y a inégalité dans l'action de leurs muscles, comme il arrive dans les convulsions, si l'ouverture de la pupille est dérangée, comme lors d'une disparition imparfaite de la membrane pupillaire, surtout si, par sa situation, il ne peut les tourner d'une manière favorable sans déranger sa tête, n'ayant pas un intérêt assez grand pour faire des mouvemens qui le fatigueroient, il se contentera du peu de lumière qu'il recevra; mais peu à peu il portera son attention sur l'endroit le plus brillant qu'il lui sera possible d'apercevoir, et le point optique se formera à l'endroit de la rétine où correspond l'image de ce point; comme l'axe de l'œil n'est pas dirigé vers ce lieu, le point optique ne se formera pas au centre de la pupille, d'où le strabisme, cette maladie désagréable, arrive souvent, comme on l'a remarqué, quand on couche les enfans de manière que le jour leur vient de côté.

Dans la seconde espèce on ne voit les objets que d'un œil à la fois, ou de l'un ou de l'autre, et celui qui voit bien, est bien dirigé; le point optique

n'est pas changé de situation, la facilité des mouvemens seule est détruite. Cette espèce vient ordinairement par accident, soit qu'une tumeur empêche l'œil d'obéir aux muscles qui le meuvent dans son orbite, ou que leur action ne soit pas libre ou soit viciée, comme dans un état convulsif, une très-grande foiblesse etc. Il faut encore ranger dans les causes du strabisme sans dérangement du point optique, les défauts dans la courbure de la cornée, la situation oblique du cristallin, etc.

On peut regarder comme des variétés de cette seconde espèce, le strabisme volontaire, celui passager, comme chez les gens ivres, qui voient les objets troubles et doubles.

La cause du strabisme, suivant (1) M. Buffon, est l'inégalité de la force des deux yeux, ou mieux, la différence de longueur de leurs foyers; quand ce défaut de force est considérable, ou quand un œil est très-miope et l'autre presbite, on peut en effet négliger de diriger l'œil inutile vers l'objet; il y a donc strabisme de la deuxième espèce.

D'après l'idée du célèbre naturaliste, on a recommandé de fermer l'œil trop fort, pour que l'exercice renforce l'autre, mais cela ne peut agir sur la situation du point optique, ni sur le mouvement des muscles, ni sur la longueur du foyer optique, parce que le strabisme est quelquefois causé par la position de l'enfant dans laquelle la lumière lui vient de côté; on a cru pouvoir guérir par la position contraire; mais que peut-il arriver de cette nouvelle situation, qu'un changement de côté pour la maladie? L'exercice du miroir, le jeu du volant, recommandés par quelques praticiens, ne doivent pas agir davantage, ces amusemens ne peuvent être utiles que dans le strabisme occasionné par défaut ou vice de la mobilité de l'œil, comme dans la deuxième espèce, en donnant de la liberté et de la régularité à l'action de

(1) Mémoires de l'Académie des Sciences, an 1743.

ses muscles. Tous ces moyens ne sont pas relatifs à la cause du strabisme de la première espèce, et ne peuvent y être utiles.

Si le déplacement du point optique est possible dans un sujet quelconque, les moyens les plus propres à l'opérer, sont de faire tomber une lumière vive à l'endroit où ce point optique devoit être développé, d'attirer l'attention sur ce même point; enfin de priver celui où la sensibilité est déjà trop grande de ces deux moyens de la développer davantage.

Si l'enfant est très-jeune on peut se servir du moyen qui a réussi à M. Mollet, c'est à-dire, poser sur les tempes de l'enfant un carton assez long pour qu'il ne puisse voir au delà; vu l'obliquité de sa ligne visuelle, il faut même que le carton dépasse la ligne visuelle de l'œil opposé; il est inutile d'en mettre deux, il n'en faut que du côté où l'enfant voit, ou opposé à celui vers lequel il semble regarder.

Je proposerois deux moyens à essayer pour l'enfant qui a de la raison, ainsi que pour l'adulte.

Pour le premier, on fixera l'attention de l'enfant sur un objet quelconque peu éclairé, et de l'endroit où il semble regarder, c'est-à-dire, vers lequel sont dirigés les axes de ses pupilles, ce que l'on juge facilement; on fera parvenir une lumière plus forte que celle venant de l'objet qu'il considère. Une bougie allumée pour la nuit, ou un petit miroir mobile et réfléchissant l'image d'un corps éclairé, dans le jour, pourroient être des moyens faciles d'exécution.

On lui recommandera de faire attention à cette nouvelle lumière, mais sans détourner le yeux, sans les déranger de leur position première; il seroit bon de mettre le malade dans l'obscurité, après cet exercice, et le faire recommencer souvent. Si l'enfant parvenoit à distinguer le nouvel objet, on pourroit peut-être décider la formation du point optique au centre de la pupille.

Le second moyen consisteroit à faire porter à la personne affectée de strabisme, des lunettes construites de la manière suivante :

Les chasses porteront des deux côtés, au lieu de verre, une plaque de métal percée dans son milieu d'un trou d'une ligne de diamètre, et vers un de ses bords, percée d'un autre trou plus grand et disposé de manière à recevoir de petits verres colorés : la distance et la position de ce dernier trou de la plaque doit être relative à l'angle que forment les lignes visuelles et les axes des pupilles; le trou du milieu doit laisser passer une forte lumière, tandis que celui de la circonférence portant des verres de plus en plus obscurs, ne pourra servir qu'à attirer l'attention, mais sans la satisfaire, et surtout à maintenir l'œil dans une position favorable, pour que la lumière vive venant par le trou sans verre, frappe la rétine dans l'endroit convenable à la situation du point optique. Il seroit bon que les différens vides qui se trouvent entre les lunettes et les bords des orbites, fussent remplis par du taffetas ou quelques autres étoffes.

MÉMOIRE

Sur la Formation de l'Adipocire dans l'Homme vivant.

Par F. V. MÉRAT, Docteur en Médecine, Aide de Clinique interne à l'École de Médecine de Paris, Secrétaire de la Société d'Instruction médicale, Membre de la Société académique des Sciences, et de la Société galvanique.

Ce n'est pas sans de puissans motifs qu'on exige dans l'enseignement actuel de la médecine, l'étude de la chimie. Le médecin qui la possède, en voit tous les jours l'avantage, et explique avec facilité beaucoup de phénomènes qui sont autant de secrets pour ceux qui ne sont pas initiés dans ses mystères. Entr'autres usages, elle sert à reconnoître la nature et la composition des substances excrétées, ce qui nous donne quelquefois des idées sur le traitement à suivre en pareil cas. On sera, je pense, convaincu de la vérité de ces réflexions, par la lecture des recherches que la chimie m'a donné lieu de faire sur une susbtance qui est formée fréquemment dans le corps humain, et à laquelle on n'avoit presque fait aucune attention jusqu'ici.

L'adipocire est une substance découverte depuis peu d'années par les chimistes : c'est toujours sur les matières animales mortes qu'on en a reconnu la présence. Les recherches n'avoient point été suffisantes pour la reconnoître chez l'homme vivant. Des circonstances particulières m'ayant mis à même d'observer plusieurs cas où cette substance s'étoit formée,

j'ai cru devoir les rassembler et en former les matériaux de ce mémoire.

La bile est, dans l'économie vivante, le seul liquide qui donne naissance à l'adipocire (1). Dans le cadavre, presque toutes les parties peuvent en former : la peau, les muscles, le cerveau, les nerfs, etc., peuvent se changer en adipocire par leur macération dans l'eau, en assez peu de temps, ou au bout de plusieurs années, par leur enfouissement dans la terre. On peut prendre une idée du premier mode de formation, en se promenant au dessous de Paris, sur les bords de la Seine : on ne tardera pas à apercevoir des cadavres d'animaux domestiques ayant déjà subi en tout ou en partie cette transformation. M. Fourcroi a même proposé d'utiliser cette découverte, en faisant des fabriques d'adipocire artificielle, ce qu'on a exécuté en Angleterre. Quant à la seconde manière de changer les substances animales en adipocire, les fossoyeurs en ont tous les jours des exemples; aussi, depuis longtemps cet état particulier des corps leur étoit connu : ils disoient, dans leur langage, *que les corps tournoient au gras*. MM. Thouret et Fourcroi, chargés de l'inspection des travaux relatifs à la translation du charnier ou cimetière des Innocens, observèrent un grand nombre de fois ce changement des matières animales en une substance grasse, que ce dernier nomme adipocire, à cause de son analogie avec le blanc de baleine.

La chimie fournit un moyen assez simple de se procurer l'adipocire; c'est celui de l'alcool mis en digestion sur le cerveau, sur la bile, etc. Ce liquide s'en charge plus ou moins : il suffit alors de jeter de l'eau dessus, pour en procurer la séparation; elle se présente alors sous formes d'écailles transparentes,

(1) Si quelques plaies degénérées ont présenté des matières d'apparence d'adipocire, elles n'en avoient pas les caractères chimiques : elles étoient de la nature des lypomes, des athéromes, etc.

minces, blanches, assez semblables à l'acide boracique ou aux fleurs de benjoin. Les acides font quelque chose d'analogue, mais d'une manière bien moins parfaite.

L'économie animale forme par des moyens qui nous sont inconnus, cette même substance. On en rencontre dans trois endroits différens ; 1°. dans le foie; 2°. dans la vésicule du fiel ; 3°. dans le canal intestinal.

De l'Adipocire dans le foie.

Cette substance se rencontre sous deux états dans cet organe ; ou elle y est disséminée, ou elle y est ramassée. Dans le premier cas, elle forme ce qu'on appelle *foies gras*, dans le second, *calculs hépatiques.*

Les médecins connoissent depuis longtemps un état particulier du foie, dans lequel cet organe est plus volumineux que de coutume, blanc ou légérement jaunâtre, et, ce qui est remarquable, s'attachant au scalpel, en ternissant sa surface et graissant le papier sur lequel on en met, brûlant à la manière des graisses sur le feu. On a donné, depuis quelques années, le nom de *foie gras* à cet organe ainsi dégénéré. On l'observe ainsi dans la phthisie : mais il convient de relever deux erreurs, la première, avancée par les chimistes, savoir : que tous les phthisiques ont le foie gras, ce qui n'est pas véritable. Sur, au moins, cent phthisiques dont j'ai fait l'ouverture, il y en avoit à peine la moitié dont le foie étoit dans cet état. La seconde est, qu'on ne rencontre des foies gras que chez les phthisiques. Il est de vérité qu'on rencontre le foie gras dans d'autres maladies que la phthisie. J'ai déjà deux exemples de foies dans cet état chez deux hydropiques. On l'a observé tel dans d'autres maladies. La présence de l'eau favoriseroit-elle la formation de l'adipocire dans l'homme vivant comme elle l'opère dans le cadavre? C'est ce qui paroîtroit assez probable, mais qui n'est point encore

assez prouvé. Une autre observation est, qu'on peut à volonté former cette altération dans le foie. Ce qu'on appelle *pâté de Strasbourg*, est composé de foies d'oies gras; comme on s'en assure assez facilement à la simple inspection et mieux encore à l'analyse. Celui de raie, d'après l'analyse de M. Vauquelin, paroît l'être naturellement.

Lorsque l'adipocire, au lieu de se répandre uniformément dans toute l'étendue du foie, se ramasse dans un ou plusieurs foyers,, elle forme alors des calculs hépatiques qui sont ou totalement adipocireux, ou formés pour la plus grande partie de cette substance. Ceux qui ouvrent fréquemment des cadavres ont observé de ces calculs. Ils sont en général assez gros, d'un blanc sale, irréguliers, rugueux et gras au toucher; ils s'écrasent facilement. Lorsqu'on trouve ces calculs, le foie est plus ou moins affecté de lésions organiques et déformé; au lieu que lorsque l'adipocire est répandue dans tout le foie, il conserve sa forme ordinaire, il n'y a que son tissu d'altéré. *Gresselius* (Miscell. nat. obs. 86) parle d'un calcul de la grosseur d'un œuf de poule, trouvé dans la partie inférieure du lobe du foie. *Hildanus*, d'un autre calcul trouvé dans le foie (obs. 45). *Vauderwiel* rapporte qu'un homme rendit par un abcès au foie, un calcul qui le soulagea beaucoup (obs. 45). *Thilesius* dit qu'il sortit d'un abcès au foie, environ six cents calculs de différentes formes et de différentes grosseurs. Il est probable que cet abcès étoit, non pas au foie, mais à la vésicule du fiel. Haller, Fallope, Vésale, Diemerbrok, ont tous vu des calculs dans le foie.

Il se forme aussi des calculs entre le foie et la membrane péritonéale qui le recouvre, comme *Benivenius* (cap. 5, pag. 140) et *Paul de Sorbait* (obs. 106, pag. 179) en citent des exemples.

De l'Adipocire dans la vésicule du fiel.

On rencontre bien plus fréquemment l'adipocire

dans la vésicule du fiel que dans le foie. On la trouve aussi sous deux états, ou bien en petits globules plus ou moins irréguliers, ou affectant des formes régulières et géométriques.

Lorsque l'adipocire est disséminée en petits globules dans la bile, les globules sont quelquefois fort nombreux, et donnent à cette humeur un aspect grenu. J'ai déjà vu plusieurs fois la bile dans cet état. Si on se donne la peine de prendre quelques-uns des plus gros et de les laver, on les aperçoit blancs, sales, et présentant tous les caractères de l'adipocire.

Les calculs cystiques sont fréquens; ils varient pour le volume, la composition et la situation. Pour le *volume*, les uns sont gros, et alors ils sont peu nombreux. *Saye* (Journal des Savans, septembre 1697) trouva, dans la vésicule du fiel d'une femme de dix-neuf ans, un calcul de la grosseur d'un œuf de poule. Elle avoit eu pendant deux ans la jaunisse : d'autres sont plus petits, et alors on en compte quelquefois un grand nombre. *Lémeri* montra, en 1703, à l'Académie des Sciences, vingt-un calculs trouvés dans la vésicule du fiel d'une femme. J'en trouvai, en l'an XI, soixante-quatre dans la vésicule du fiel d'une femme que je disséquai à l'Ecole pratique; et le 10 ventose de cette année, j'en trouvai quatre-vingt-trois dans la vésicule d'une femme qui mourut à la Charité, à la suite de l'opération du cancer : ils étoient biliaires, et tous régulièrement irréguliers. *La figure* : les uns sont ovoïdes ou ronds, et alors ils sont peu nombreux; d'autres affectent les formes cubiques, parallélipipèdes, etc., et, dans ce cas, ils sont en plus grande quantité. Quant à la situation, les auteurs indiquent ordinairement ces productions comme libres dans la vésicule du fiel; il est vrai de dire que cela a presque toujours lieu. Cependant le 18 pluviose de l'an XII, faisant à la Charité la dissection du cadavre d'une femme morte d'une péripneumonie, je trouvai dix-sept calculs à peu près cubiques, tous nichés

au fond de la vésicule du fiel, dans des cellules de même figure, formées par des replis de la membrane interne de cette poche. Mais, je le répète, le plus souvent ils sont vacillans dans la vésicule, et causent, lorsqu'ils changent de place, des douleurs quelquefois fort vives dans la région où elle est située. Le Mercure de France (septembre 1729) rapporte qu'une fille de cinquante-six ans éprouvoit, depuis seize, des douleurs fort vives au voisinage de la vésicule : elles cédèrent à la sortie d'un calcul fort gros, qui eut lieu à cette époque. La *composition* des calculs biliaires ne varie que pour la quantité d'adipocire qui entre dans leur confection. Tous en contiennent. Les uns sont uniquement formés, quelques autres tiennent en outre de la bile concrète ; et même cette dernière substance peut prédominer au point de masquer le vice de l'adipocire, et de s'y méprendre. Mais, lors même qu'on croiroit ces calculs purement biliaires, l'analyse chimique y reconnoît une certaine quantité d'adipocire. On sait, au surplus, que la composition diverse des calculs biliaires, et leur situation, ont donné lieu à M. Fourcroy de les diviser en six genres, dont deux habitent le foie et quatre la vésicule du fiel. Vicq-d'Asir et Walther, auparavant, les avoient aussi classés, mais en considérant purement leur forme (1).

De l'Adipocire dans le tube intestinal.

L'adipocire, qu'on rencontre dans le canal intestinal, vient du foie ou de la vésicule du fiel. Cette

---

(1) Saunders (Traité des Maladies du foie, page 82) dit que les calculs biliaires diffèrent de la bile par une certaine quantité de matière terreuse soluble dans les acides, et non inflammable. Un calcul biliaire qu'il analysa se trouva composé d'une matière résineuse, d'une petite quantité de terre, probablement calcaire, de soude et d'ammoniaque. On voit combien tout cela laisse à desirer, et est loin de la perfection de la chimie moderne.

substance, qui n'existe ordinairement que dans les intestins, peut se rencontrer aussi dans l'estomac, comme l'observation suivante me l'a appris.

Le 15 nivose an XI, une femme d'environ cinquante ans, mourut à l'hôpital de la Charité, d'une hernie étranglée, le jour même de son arrivée. J'en fis l'ouverture. Je ne fus pas peu surpris de trouver l'estomac et une partie des intestins remplis d'un liquide dans lequel nageoient des morceaux nombreux, et d'un volume différent, d'une matière grasse, d'un blanc jaunâtre. En ayant ramassé une quantité suffisante, j'en fis l'analyse au laboratoire de l'Ecole de Médecine, en présence des aides de chimie, et nous reconnûmes tous cette substance pour être de l'adipocire. Il pouvoit bien y en avoir en tout quatre à cinq onces, d'après notre estimation. Le foie de cette femme étoit squirreux et contenoit un calcul hépathique (ce qui, pour le dire en passant, prouve que l'adipocire peut se déposer dans plusieurs endroits à la fois). La vésicule du fiel étoit détruite, ainsi l'adipocire avoit été fournie par le foie même (1).

J'ai rencontré dans les auteurs un cas où l'adipocire existoit également dans l'estomac, puisque la malade en vomit; il est consigné dans le Journal de Médecine de *Laroque* (février 1683). Une fille de Berne, d'environ vingt-cinq ans, vomissoit et rendoit par bas une *matière blanche concrète* qui se *fondoit à l'air*. Cet état dura environ un an, et l'auteur de l'observation estime qu'elle en rendit bien cinq livres en tout.

---

(1) Le docteur Chaston vit, il y a quelques années, chez un homme qui mourut après avoir rendu un gros calcul du foie, que ce calcul s'étoit frayé un passage à travers l'intestin qui adhéroit à la vésicule, et qu'il avoit forcé. On voit a Londres, dans la Collection des pièces anatomiques de l'hôpital Saint-Thomas, préparées par M. Cline, des pièces qui démontrent un cas semblable.

L'adipocire est assez souvent chariée par le canal intestinal. Sans parler ici des calculs rendus par cette voie, dans la colique hépatique, laquelle est plus fréquente qu'on ne croit, mais qu'on méconnoît souvent, nous en signalerons d'autres non moins remarquables. On a observé de tout temps que les ictériques rendoient des excrémens gris ou blancs, mais on n'avoit pas été plus loin.

Ces selles blanches sont en grande partie de l'adipocire. La décoloration des selles s'explique assez facilement. La bile décomposée donne naissance à deux produits nouveaux : 1°. à une matière colorante qui passe dans le sang et les urines ; 2°. à de l'adipocire qui constitue les selles. Or cette dernière substance est blanche de sa nature. Dans l'état de santé, les selles contiennent peu ou point d'adipocire, comme nous nous en sommes assurés par l'analyse chimique des excrémens, insérée dans notre Dissertation sur la *Colique métallique* (1).

J'ai observé des selles copieusement adipocireuses dans une autre maladie ; c'étoit chez un homme attaqué de lésion organique du cœur, qui mourut à la Charité, le 5 germinal an XI. Cet homme, que je traitois avant chez lui, rendoit des selles abondantes, composées en grande partie de grumeaux blancs et d'aspect graisseux. En ayant fait laver et mettre à part, je les reconnus pour être de l'adipocire. Le professeur Corvisart, à qui je les montrai, en eut la même idée. Nous verrons plus bas qu'il y a dans cette maladie une cause de cette production. On peut voir le détail de cette observation imprimée Journal de Médecine (fructidor an XI).

D'après l'analyse des eaux de l'amnios, faite par MM. *Vauquelin* et *Buniva*, il paroît que la substance grasse qu'elles déposent sur la peau du fœtus, a quelque analogie avec l'adipocire. Le fœtus luimême se change en quelque chose de semblable,

---

(1) Dissertation sur la Colique métallique. Paris, an XI.

lorsqu'il vient à mourir dans le sein de la mère, et qu'il n'en sort qu'un certain temps après. La substance appelée en pharmacie *castoreum* est, selon M. Fourcroy, dans le même cas.

Des circonstances qui favorisent la formation de l'Adipocire.

Les véritables causes de la formation de l'adipocire nous sont à peu près inconnues. Quelques circonstances paroissent la favoriser.

Nous avons vu que dans le cadavre la macération dans l'eau et l'enfouissement dans la terre formoient de l'adipocire. Dans l'économie animale vivante, une des circonstances qui paroissent concourir le plus à sa formation, c'est la lésion de la respiration. Nous voyons effectivement que quand on veut faire artificiellement des foies gras chez les oiseaux, on les enferme dans des cages étroites, dans un lieu chaud, et on les gorge d'alimens. Ces animaux sont alors haletans, et respirent à peine. Dans la phthisie, où nous voyons souvent l'adipocire se développer dans le foie, on sait que la respiration est petite, fréquente et gènée. Dans les maladies du cœur, la gêne de la respiration est un des caractères essentiels, et nous avons rapporté un exemple où cette matière étoit très abondante. Peut-être tous ceux qui ont cette maladie en rendent-ils, mais en plus petite quantité, ce qui fait qu'elle échappe à la vue.

Lorsque la respiration est gênée, le sang ne subit plus, dans le poumon, les modifications ordinaires et nécessaires pour ses fonctions. Les chimistes disent qu'alors il est plus charbonné, plus huileux, ce qui est une vérité démontrée pour tous ceux qui ont ouvert des cadavres dans ce cas. Le sang de la veine-porte l'est alors plus que de coutume, puisque, quand le sang jouit de toutes ses qualités, il présente, lui, des gouttelettes graisseuses qui concourent puissamment à la formation de la bile, de l'aveu de tous les physiologistes; lors donc que le sang est

plus huileux, la bile doit l'être aussi davantage. Or, on sait que la partie huileuse de la bile est très-voisine d'être de l'adipocire; donc, quand la respiration est gênée, il doit se former de l'adipocire plus facilement que dans d'autres circonstances.

La tristesse et la mélancolie sont fréquemment cause de la formation des calculs cystiques (1). Par les observations que nous avons rapportées, on voit que c'est principalement chez les femmes, que les calculs se développent. Il est fait mention Journal des savans (novembre 1724), d'une mélancolique fréquemment attaquée de coliques hépatiques et d'une jaunisse passagère qui cessoit par l'excrétion d'un ou de plusieurs calculs biliaires. Ils se développent aussi dans des circonstances totalement différentes de celles-ci. Dans les ictères incurables, il n'est pas rare de trouver des calculs biliaires. *Morton* et *Baglivi* attribuent les jaunisses opiniâtres à des calculs de la vésicule du fiel. Wansvieten et Haller ont remarqué qu'il se forme chez les bœufs, pendant l'hiver, des calculs biliaires, et que le seul usage des plantes fraîches les faisoit disparoître. Enfin, nous devons avouer qu'on en rencontre quelquefois dans des occasions où on n'avoit nulle raison d'en soupçonner.

De quelques remèdes à mettre en usage contre l'adipocire.

Il est facile de voir que les fondans généraux sont les remèdes indiqués par dessus tout. Suivant la belle observation de Wansvieten et de Haller, il est évident qu'il faut faire usage des sucs de plantes lorsqu'on soupçonne des calculs adipocireux. Une nourriture toute végétale ne pourroit être ici que d'une

(1) J'ai entendu plusieurs fois dire au professeur Fourcroy, qu'on trouvoit presque toujours des calculs biliaires chez les personnes qui se suicidoient.

grande utilité; les savonneux, les légers acides conviennent aussi.

Il est un autre moyen indiqué par la chimie. Cette science nous montre l'alcool comme le meilleur dissolvant de l'adipocire. Je proposerai donc, non pas l'usage de l'alcool pur, mais de potions où il entreroit des liqueurs spiritueuses aromatiques affoiblies dans des eaux convenables. Ce moyen très-rationnel ne peut produire de mauvais effets; administré de la manière dont nous parlons, il doit au contraire en favoriser la fonte. C'est à l'expérience à nous en dire davantage (1).

Des faits énoncés dans ce Mémoire, je conclus 1°. que la bile forme assez fréquemment de l'adipocire; 2°. que cette matière est déposée dans des lieux différens; 3°. qu'elle est rejetée par plusieurs voies dans quelques maladies; 4°. que les fondans sont les remèdes à mettre en usage, et peut-être aussi l'alcool étendu dans des eaux appropriées.

Je suis loin de prétendre cependant que toutes ces concrétions rejetées par les selles, ou toutes les variétés qu'elles présentent, soient dues à l'adipocire. Je sais que des matières calcaires ont été plusienrs fois rendues par les vomissemens ou par des évacuations alvines. Je crois même qu'on doit attribuer à la salive ces sortes de pierres. Nous la voyons former quelquefois autour des dents une croûte phosphoro-calcaire. Ne peut-elle pas produire dans ces

---

(1) *Voyez*, au sujet de l'usage de l'alcool, de l'éther et de l'huile de térébenthine, dans les calculs biliaires, des preuves de l'efficacité de ces moyens, deux Mémoires de Durande et Marit, sur ce sujet; les nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, tomes I et II; l'Histoire de la Société royale de Médecine, tome III; et un dernier volume d'Observations, publié par M. Durande. Strasbourg, 1790. Saunders (Traité du Foie) conseille les alcalis pour les fondre, et de légers émétiques pour en déterminer la sortie; l'exercice modéré du cheval peut produire aussi cet effet.

premières voies le même effet, puisqu'elle y est portée sans cesse par la déglutition ?

Je m'estimerai heureux si j'ai pu porter quelque lumière sur une des nombreuses lésions pathologiques du foie, organe encore si peu connu malgré tous les livres écrits dans cette intention (1).

---

(1) C'est cette importance du foie qui avoit engagé plusieurs fois l'Institut à proposer pour prix un travail sur le foie. Il a toujours été obligé de le retirer, faute de mémoire sur ce sujet.

OBSERVATION

SUR

UN FAIT D'ANATOMIE

PATHOLOGIQUE;

Par le Docteur AMARD, Chirurgien en chef de l'Hospice de la Charité de Lyon, etc.

La marche générale des sciences est lente ; il est cependant des temps heureux où elles prennent un grand et subit essor : la médecine touche à une de ces époques. *Sydnam* et *Stoll*, en ralliant les esprits vers l'observation, afin de multiplier les faits, ont fait sentir la nécessité de les classer en ordre, genre, et espèce, à la méthode des botanistes pour les plantes; l'auteur de la Nosographie philosophique est l'habile architecte qui a construit l'édifice avec les matériaux que ces grands hommes, et autres observateurs ont laissés. L'heureuse influence donnée à la médecine, s'est communiquée, comme par suite de la même impulsion, à l'anatomie : la division des phlegmasies, basée sur l'analogie de structure des organes, a fait naître le mémoire sur les membranes, qui lui-même a fourni l'idée de l'anatomie générale. Ce bel ouvrage, né des progrès de la médecine, les accélère à son tour, et forme un nouveau centre où cette science s'appuie et se développe. L'anatomie pathologique surtout, doit s'en ressentir. Les divisions anciennes, fondées sur les régions diverses du corps, ne sauroient subsister davantage; la seule différence entre la nature

des tissus, servira désormais à les établir; ainsi, on ne divisera plus les altérations organiques en celles de la tête, de la poitrine, du ventre, cavités formées de tissus différens; mais on les classera d'après la nature de ces mêmes tissus : par exemple, on traitera des altérations organiques des systèmes cellulaire, dermoïde, osseux, et autres, abstraction faite des localités. Cette division lumineuse, que *Bichat* avoit adoptée, outre plusieurs autres avantages, à celui de rapprocher les faits d'un même genre, indépendamment des régions du corps où ils se trouvent. La mort de ce médecin laisse un grand vide; il ne sera convenablement rempli que par un homme qui réunisse des connoissances médicales et chirurgicales étendues, et qui sache allier au tableau fidèle des altérations organiques, une description exacte des maladies qui les ont produites. Un simple prosecteur n'y sauroit réussir; il faudroit un nouveau Morgagni. En l'attendant, je vais offrir une observation d'anatomie pathologique dont on trouve très-peu d'exemples dans les auteurs.

Une femme ayant eu diverses maladies vénériennes, et par suite, un ozème avec carie des os folliculés du nez, attaquée d'une maladie violente, mourut à l'hôpital de Lyon, vers l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Elle fut déposée à l'amphithéâtre pour des élèves qui suivoient à cette époque mes cours d'anatonomie et de chirurgie, et qui desiroient préparer sa tête pour en conserver les os. La structure particulière du coronal, dont l'épaisseur étoit considérablement diminuée en divers points, les ayant frappés, ils m'engagèrent à y jeter un coup-d'œil. Voici l'état d'aberration particulière que présentoit ce coronal : on trouve quatre à cinq endroits de son étendue, qui offrent le plus d'épaisseur dans l'état naturel, amincis à un tel point, qu'ils ne sont formés que d'une lame très-mince de substance compacte, dont l'épaisseur n'excède pas celle d'une feuille de papier; ils ont tous une figure à peu près circu-

laire ; le plus grand offre, à sa partie moyenne, une perte de substance de l'étendue d'une lentille ; les autres, qui n'ont pas de perte de substance, sont plus minces à leur centre, leur épaisseur augmentant graduellement jusqu'à la circonférence. Cependant les tégumens du front, correspondant à ces espaces amincis du coronal, n'avoient point souffert, et, soit qu'on les examinât près des portions de l'os malade ou ailleurs, il étoit impossible d'y découvrir la moindre altération. D'où provient un tel changement dans l'organisation du coronal ? seroit-il l'effet d'un défaut d'ossification des fontanelles? L'âge avancé de la malade exclut suffisamment cette idée, qui devient encore moins admissible quand on considère que les espaces amincis ne répondent point au lieu des fontanelles. Pourroit-on envisager les espaces dont il s'agit comme des os wormiens ? Les os wormiens ne se remarquent guère qu'à l'occipital ; ils ont l'épaisseur des autres os, et une suture en marque l'étendue, tandis que ces portions du coronal malade sont très-minces, et se confondent avec le reste de cet os, sans aucune ligne de démarcation. La maladie dont a péri cette femme, auroit-elle causé une pareille altération ? Non ; les os ont une vie longue, leurs maladies le sont conséquemment aussi ; tout changement dans leur structure indique un long travail ; donc, on ne peut l'attribuer à une maladie qui a été mortelle en peu de jours. Ce fait d'anatomie pathologique seroit-il la suite d'une affection vénérienne dont la malade étoit depuis longtemps infectée? Tout porte à le croire ; 1°. les maladies vénériennes anciennes attaquent les os, et principalement ceux de la face et du crâne ; 2°. à l'époque de sa mort, cette femme avoit les os du nez cariés ; 3°. les os du crâne, à la suite des caries avec dépôts extérieurs, se bouchent par une production analogue à celle dont les parties malades de cet os étoient formées ; 4°. il n'est aucune maladie, excepté la carie, qu'on puisse supposer avoir produit

un pareil changement dans l'organisation d'un os. Je crois, en conséquence, que cette observation d'anatomie pathologique prouve que la carie peut se former, parcourir ses périodes, guérir et s'exfolier complétement, sans qu'il soit possible d'en soupçonner ni reconnoître l'existence par aucune espèce de lésion à la peau.

DESCRIPTION

D'un Brouillard extraordinaire qui a eu lieu le 19 nivose an XI, dans la commune de Tonneins, département de Lot et Garonne;

Par Jean-Charles GASC, Médecin-Chirurgien de l'Ecole de Médecine de Paris.

S'il est des phénomènes atmosphériques dont la singularité frappe le vulgaire des spectateurs toujours attentifs à y attacher quelqu'idée de merveilleux ou de surprenant, ces phénomènes ne peuvent pas être indifférens pour le médecin observateur qui cultive l'étude de l'homme et de ses rapports avec tout ce qui l'environne. Ils annoncent d'ailleurs, de plus en plus, l'avantage extrême et la nécessité indispensable des observations météorologiques.

Le 19 nivose dernier, dans la matinée, un brouillard épais et pénétrant par sa froidure et son humidité, sembloit s'élever de dessus la Garonne, et s'étendoit dans la ville et aux environs. Son épaisseur étoit telle, qu'on distinguoit à peine un homme à la distance de dix à quinze pas. Il ne faisoit point de vent. Ce brouillard dura toute la matinée, mais vers midi le vent souffla, le soleil parut, et le temps fut serein et beau presque tout le reste du jour. Le baromètre qui marquoit vingt-sept pouces quatre lignes le matin, monta à midi de trois lignes de plus. Vers les quatre heures et demie du soir, le soleil fut tout à coup intercepté pour nous, par un nouveau brouillard plus dense que celui du matin, et alors, il se manifesta une obscurité qui parut d'autant plus pro-

fonde, qu'on s'y attendoit moins. Dans la campagne il eût été difficile d'apercevoir un homme à la distance de quatre ou cinq pas. Dans la ville, ce phénomène ne fut pas si sensible; cependant, on fut forcé d'éclairer les lieux fréquentés, comme boutiques etc., et de se servir de falots pour marcher dans les rues, quoiqu'il ne fût pas encore bien tard. Peu à peu, ce brouillard qui étoit humide et froid, commença à se réunir en gouttelettes, et préparer la dissolution qui devoit s'en faire; et, à huit heures, un vent d'ouest s'étant élevé, il tomba une pluie abondante, comme par un temps d'orage. Quelques coups de tonnerre se firent entendre, après quoi le ciel redevint serein.

Si ce phénomène atmosphérique m'a paru digne d'être noté, ce n'est pas tant par sa singularité que par rapport à la liaison qu'il paroît avoir eue avec quelques cas pathologiques remarquables qui eurent lieu en même temps. En effet, immédiatement après ce brouillard, le lendemain et le surlendemain, nous eûmes occasion d'observer plusieurs morts subites dépendantes d'apoplexie; je puis au moins en citer cinq exemples de ma connoissance, ce qui est beaucoup pour un petit endroit comme Touneins, qui peut compter à peu près six mille ames. Le peuple n'a pas manqué d'en rapporter la cause au brouillard déjà mentionné. Le médecin peut-il établir la même conjecture? J'avoue que je suis trop réservé à cet égard, pour oser asseoir mon jugement, et que je garde un entier septicisme jusqu'à ce que des observations analogues viennent me fournir des données plus certaines pour me décider à prononcer. Nous ne pouvons douter, toutefois, que les influences véritablement nuisibles à l'homme, ne résultent de ces vicissitudes atmosphériques qui se font avec rapidité et d'une manière plus ou moins sensible. C'est ce qu'Hippocrate affirme en parlant de l'atmospère, lorsqu'il dit que les changemens des

saisons sont principalement ce qui engendre les maladies. Il importe donc que le médecin ait en vue l'étude de ces influences sur les maladies; et peut-être un jour, à force d'étudier la médecine avec cet esprit, parviendra-t-on à rendre raison d'une foule de phénomènes dont on n'a encore aucune explication satisfaisante, et à l'observation desquels nous sommes forcés de nous borner.

CONJECTURES

Sur l'explication des Phénomènes attribués au Calorique.

PAR M. J. FOURÉ, Docteur en Médecine, Correspondant de la Société médicale.

IL n'y a de réel matériellement dans l'univers, que les élémens primitifs qui servent originairement à en constituer l'ensemble.

Tous les êtres que nous nommons *corps*, ne sont que des combinaisons diverses de ces mêmes élémens.

Ces combinaisons changent sans cesse, et il ne sauroit exister pendant un seul instant, un état de permanence parfaite dans aucun composé, ni un état de repos absolu dans aucun de ses principes composans.

En effet, tous les corps tendent continuellement à se former, à se développer, ou à se dissoudre; il faut donc aussi que tous leurs élémens tendent à s'unir, à modifier leur union, ou à se diviser.

Si ces élémens combinés restoient dans un repos continuel et parfait, il n'y auroit aucune altération dans les composés qu'ils forment, et aucun corps ne changeroit et ne se décomposeroit; si les élémens isolés ne tendoient pas à s'unir, il n'y auroit aucune combinaison nouvelle, et aucun corps ne se recomposeroit. Pour qu'il y ait une chaîne successive d'êtres qui se composent et se décomposent sans cesse, il faut donc qu'il y ait aussi dans les élémens une tendance continuelle à l'union, et au changement d'union; la tendance à l'union se nomme affi-

nité, la tendance au changement d'union suppose un balancement continuel qui modifie sans cesse l'influence des affinités.

Les phénomènes de la chimie démontrent que chaque élément a un grand nombre de rapports d'affinités (1). Ces rapports dépendent de plusieurs circonstances, et varient nécessairement comme elles (2). Ils peuvent donc se modifier sans cesse. De là les combinaisons et les dissolutions successives des élémens; de là la composition et la décomposition successives des composés.

Si, par des circonstances accidentelles et particulières, le chimiste peut agir sur les attractions électives de certains corps, et changer la nature de leurs composés, pourquoi, par des circonstances régulières et générales, la nature ne pourroit-elle pas agir sans cesse sur les attractions électives de tous les corps, et changer dans un ordre général et régulier, l'état de tous les composés (3)?

Et si l'on donnoit au chimiste, outre la faculté infinie de produire des élémens, et de créer des affinités, une intelligence capable de calculer entre ces

---

(1) Comme le prouvent les travaux de plusieurs chimistes, surtout ceux de Bergmann, relativement aux rapports variés de cette attraction intime.

(2) «Ces lois (de l'attraction chimique) paroissent être » différentes et différemment modifiées, suivant la masse, » le volume ou la distance des êtres sur lesquels elle exerce sa puissance. » (Fourcroy, tome I, chap. 3).

Les phénomènes de ce qu'on nomme affinité d'intermèdes et affinités réciproques, démontrent surtout cette proposition.

(3) C'est avec les moyens de la nature que le chimiste agit; ce sont les phénomènes de la nature que le chimiste imite et produit; mais la première saisit par une puissance universelle et constante tous les élémens de la matière, tandis que le dernier ne peut emprunter de cette puissance que des moyens d'action partielle et instantanée sur quelques corps isolés.

dernières, un ordre de combinaisons infiniment variées dans un balancement perpétuel, ne pourroit-il pas composer un univers infini, vivant et parfait? ce chimiste ne seroit-il pas la nature?

Nous pouvons donc déduire de ce que nous venons d'énoncer, la chaîne des propositions suivantes:

Il existe un système de forces variées et variables dans tous les élémens des corps; c'est par l'effet de ces forces que se produisent tous les composés; c'est en raison de la variété de ces forces, que les corps sont variés; c'est en raison de leurs variations, que les corps changent, c'est-à-dire, sont régulièrement formés, détruits, transformés: tous ces changemens lens ou rapides peuvent être expliqués par cette cause unique; il doit répugner au philosophe d'en admettre une autre, puisqu'il eût été inutile à la nature de l'employer. La connoissance de ces forces, et leur application à nos usages, sont le seul but de la chimie philosophique ou moderne, dont toutes les opérations servent à les démontrer. Enfin, le système de ces forces suffit pour expliquer le système corporel de l'univers, puisqu'une fois établies, mais harmoniquement balancées, elles ont pu saisir à la fois tous les élémens de la matière, les rouler dans un brassement continuel, leur imprimer sans cesse des mouvemens variés, produire des combinaisons matérielles analogues, enfanter tous les anneaux de la chaîne universelle et successive des êtres, développer les différentes phases de leur existence, et entretenir la vie de leur système entier.

Quoiqu'il paroisse vraisemblable que l'univers ne soit qu'un système de mondes, présentant en grand ce que notre système planétaire présente en petit, cette vraisemblance n'est pas un fait. Nous ne pouvons donc rien établir sur l'ordre des phénomènes qui constituent ce système universel, et le champ le plus reculé de nos observations, relativement aux rapports réciproques des masses, ne s'étend pas au-

delà du systême particulier qui renferme le globe que nous habitons.

Quelle est la puissance actuelle et immédiate qui pousse et retient ces masses que nous voyons rouler majestueusement sur nos têtes, et qui, dans un mouvement continuel, les tient sans cesse errantes et enchaînées ?

Deux forces qui les saisissent, se heurtent, se combinent, se balancent, et de ce balancement naît le principe d'action qui, dans l'harmonie la plus parfaite, les meut sans cesse et les unit. Si elles cédoient à l'attraction, elles se réuniroient bientôt toutes dans une masse commune et immuable; si elles cédoient à la projection, elles s'écarteroient à l'infini, en parcourant éternellement l'espace dans des directions variées; mais elles ne cèdent à aucune de ces deux forces, parce qu'elles obéissent simultanément à toutes les deux, de là leur tendance continuelle à s'écarter et à se réunir, à s'attirer et à se fuir, à se mouvoir et à se fixer.

Tous les phénomènes admirablement variés de ce mouvement harmonique que nous pourrions appeler la vie de notre systême planétaire, dépendent donc du balancement continuel résultant de la combinaison de deux forces qui saisissent toutes les grandes masses dont il est composé.

Par l'effet de ce balancement, elles sont toutes retenues dans une sphère commune d'actions réciproques, dont la combinaison perpétuelle est à chaque instant modifiée. En effet, à tout moment elles se déplacent, s'éloignent, se rapprochent, c'est-à-dire, changent de rapport, de situation, et en conséquence de rapports d'actions : elles agissent donc sans cesse les unes sur les autres; mais leurs actions et réactions sont sans cesse modifiées.

Si elles agissent toutes les unes sur les autres, elles agissent aussi sur les différentes parties dont chacune d'elles est composée. Ainsi, par exemple, tout le systême des planètes agit sur le nôtre, et sur

les différens corps composant sa masse, au milieu desquels nous sommes placés.

Etudions cette action ou cette influence ; voyons si elle ne suffiroit pas pour modifier sans cesse les corps qui nous environnent, et pour établir entr'eux un balancement continuel par lequel ils tendroient perpétuellement à se composer et à se décomposer, et qui présenteroit une analogie frappante avec celui que nous avons observé dans les masses duquel il dépendroit; car, tout dans la nature doit se lier à la fois par une dépendance successive, et par une commune analogie.

Tous les corps fluides et légers qui forment la surface de notre planète, sont sans cesse diversement agités par l'attraction mobile de toutes les autres. Nous ne saisissons pas cette agitation continuelle dans la totalité de ses phénomènes, parce que la plupart échappent à nos sens; mais nous apercevons manifestement ses principaux effets. C'est elle qui produit dans la capacité des mers le balancement régulier des eaux, et dans les voûtes atmosphériques, la lutte continuelle des vents.

Par le moyen des effets généraux et sensibles de cette agitation communiquée, et bien plus encore par le moyen de ses effets particuliers et insensibles, variés à l'infini, tous les corps fluides et légers placés à la surface de notre planète, se heurtent, se choquent, et sont continuellement frottés.

Le frottement tend à agiter jusqu'aux molécules composant les corps, et à les écarter; cet écartement affoiblit les affinités des compositions qui sont dans des rapports inverses de la distance. Des affinités nouvelles deviennent prépondérantes, et il y a destruction et reproduction de composés.

C'est ainsi que tout se décompose, c'est ainsi que tout se recompose sans cesse, par le mouvement des molécules et le balancement de leurs affinités.

Ainsi toutes les grandes masses de notre système se balancent par leurs propres forces, toutes agissent les unes sur les autres par l'effet constamment variable

d'une constante réciprocité; toutes agissent sur tous les corps dont chacune d'elles est composée; toutes tendent à agiter et à écarter jusqu'aux molécules intimes de ces corps, qu'elles abandonnent ensuite aux combinaisons diverses de leurs affinités; et ces dernières, toujours variables dans leurs effets, mais fixes dans le nombre de leurs combinaisons possibles, tendent à produire, à détruire, à reproduire, et à entretenir sans cesse dans une chaîne successive de vie et de mort individuelles, un système d'êtres déterminé.

Ainsi, dans le monde physique, toutes les masses se balancent perpétuellement par les combinaisons variées de deux forces, le mouvement ou la force projectile et l'attraction. Ainsi, dans le monde chimique, tous les élémens se balancent sans cesse par les combinaisons de deux forces, la motitation divellente, et l'affinité; et le mouvement, soit qu'il ait été primitivement imprimé à nos masses planétaires par la volonté créatrice, ou qu'il leur soit transmis par le mouvement des mondes, s'y conserve éternellement, s'y balance avec l'attraction, se communique aux élémens internes des corps, s'y balance avec les affinités, et produit ainsi l'harmonie régulière des phases célestes, et la transmutation continuelle de tous les petits composés.

Ainsi, une même cause, par des effets successifs toujours analogues, tend à entretenir la vie de notre systême planétaire, et de tous les êtres qu'il renferme; cette cause principale est le balancement perpétuel de deux ou plusieurs forces, toujours agissantes et toujours opposées; et nous pourrions appliquer à elle seule, ce que dans les deux vers suivans, Voltaire a si bien exprimé.

Ignis ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Si la vie transmutative des êtres terrestres n'avoit pour cause première que le degré de mouvement ex-

cité dans leurs molécules par le frottement, et communiqué par l'influence des masses, elle y seroit languissante, foible et insensible.

Il existe donc un autre principe d'agitation intime ou de mouvement chimique des élémens des corps. Ce principe est la lumière. Ce fluide singulier semble être l'ame physique ou le principe vital matériel de tous les êtres ; il est lancé sans cesse avec une rapidité incompréhensible, du centre de notre système, dans tous les points physiques de son étendue, en traverse la plus grande partie, et continue sa route dans l'immensité. C'est ainsi que, du globe que nous habitons, nous recevons nous-mêmes la lumière des étoiles placées à une distance qui ne peut être mesurée.

Ce fluide lancé en rayons, est réfracté par l'atmosphère de nos planètes, et s'y précipite sans cesse en condensant sa masse, et en conservant sa rapidité : de sorte que plus les planètes sont rapprochées du centre planétaire, plus leur atmosphère est dense et étendue, et plus elles reçoivent proportionnellement de ces rayons divergens.

Quelles qu'en soient la proportion et la quantité, voici les phénomènes qu'ils nous font observer, et qu'ils doivent nécessairement produire : la ténuité de leurs molécules n'est comparable qu'à la vîtesse qui les meut ; chacune d'elles ne peut donc choquer qu'une molécule d'une ténuité semblable ; chacune d'elles ne peut donc rencontrer que des élémens composant les plus simples des corps ; c'est donc à ces élémens seuls qu'elles doivent tendre à communiquer tous leurs mouvemens.

Ainsi, la lumière n'agit point sur les masses, à moins qu'elle ne soit assez condensée pour agir comme masse elle-même ; mais elle agit avec une puissance extrême sur les élémens ; par cette action elle les meut ; ceux-ci, en se mouvant à un certain degré, se choquent, se repoussent, s'écartent, et le corps qu'ils composent est dilaté.

La lumière tend donc, comme le frottement, à

écarter les molécules composantes, et à dilater les composés. Ces deux causes agissant sans cesse, doivent produire de continuels effets : ces effets se transmettent d'une molécule agitée à l'autre, par les lois du mouvement, et en raison de ces lois. Ainsi, dès qu'une partie d'un corps est exposée au frottement ou à la lumière, toutes les autres parties qui le composent, doivent en partager l'effet, c'est-à-dire, que toutes leurs molécules doivent être agitées, et leurs masses dilatées : de même, dès qu'un corps en contact avec un autre corps, a éprouvé les effets du frottement ou de la lumière, il doit tendre à les communiquer.

Ainsi, la motitation dilatante des molécules, toujours excitée par le frottement et la lumière, doit se communiquer de molécule en molécule, et de corps en corps, jusqu'aux entrailles de la terre.

Cette motitation est sans cesse variable sur les différens points de la surface de ce globe, parce que les causes qui la produisent y sont sans cesse variées; elle est plus fixe et plus constante dans l'intérieur de sa solidité, parce que les différences s'y font sentir à peine, étant successivement affoiblies par la communication à toutes les molécules qu'elles ont en quelque sorte à traverser. C'est pour cela que les variations des motitations dilatantes qu'amènent les différentes saisons dans les différens climats, sont à peine senties à une certaine profondeur de la croûte terrestre.

Les motitations dilatantes seront augmentées à la surface de notre planète; 1°. par le frottement, toutes les fois que les puissances attractives combinées agiront sur elle avec plus d'intensité ; 2°. par la lumière, toutes les fois que ses rayons augmenteront en force ou en densité.

Ainsi, dans la conjonction des différens globes de notre système, et dans leurs plus grandes approximations relativement à nous, tous les phénomènes qui résultent de la motitation dilatante, c'est-à-dire, ceux de décomposition, de recomposition et de vie,

dans les différens êtres individuels qui en sont suscéptibles, augmenteront sensiblement, et cette augmentation coïncidera avec celle du frottement communiqué, c'est-à-dire, avec le brisement de l'air, et le balancement des eaux.

Ainsi, dès que la lumière augmentant sa puissance dans nos contrées, viendra y multiplier les chocs continuels qu'elle produit sur les élémens des corps, la vie, suspendue ou affoiblie, reprendra partout son énergie et son activité.

Concluons donc définitivement que l'influence médiate du balancement des masses planétaires, et l'action immédiate de la lumière, tendent continuellement à agiter les molécules des corps placés à la surface de notre globe; que cette agitation écarte, divise, et modifie par cet écartement, leurs rapports d'affinités; que ces affinités, toujours modifiées, tendent sans cesse à modifier les composés; que de là résulte un nouveau balancement perpétuel analogue à celui des masses planétaires, entre le mouvement qui sépare et l'affinité qui tend à rapprocher; que les affinités étant variées, les élémens doivent se rapprocher d'une manière variable; que de là résultent une variété universelle et une variation continuelle dans les composés; qu'ainsi se développe un système d'êtres fugaces, liés dans un ordre admirable de vie, de mort et de succession; que ce systême n'est qu'un ensemble de modifications toujours changeantes dans les élémens toujours agités par les masses toujours agissantes; qu'il n'est qu'une succession de phases dans le monde moléculaire ou l'infiniment petit, analogue à la succession des phases que présente la réunion des mondes planétaires ou l'infiniment grand; qu'ainsi, dans l'univers matériel, tout est cause, effet, rapport, analogie; qu'il n'existe rien de dissemblable, rien d'opposé, rien d'essentiellement cause, rien d'essentiellement effet, et qu'on ne doit reconnoître pour principe général, éternel et commun de tout ce qui est passé et subsiste dans la matière, qu'un

balancement perpétuel de forces, dans un système de combinaisons variables calculées par une intelligence infinie.

Nous avons, par un énoncé très-rapide, indiqué la dépendance et l'analogie que nous croyons apercevoir entre les grands phénomènes des corps planétaires et les petits phénomènes des corps terrestres. Il nous reste, pour achever le système d'enchaînement que nous voulions établir, de suivre les liaisons subséquentes que présentent quelques-uns de ces derniers entr'eux.

Tous les corps qui se coordonnent à la surface de la terre, agissent sans cesse les uns sur les autres par des réactions réciproques. Ces réactions sont de deux ordres. Les élémens successifs de tous les corps conservent entr'eux leurs moyens particuliers d'action, tandis que leurs petites masses agissent les unes sur les autres par des lois plus générales. Il y a rapport continuel de mouvement et d'attraction entre ces masses, et rapport de motitation et d'affinité entre leurs élémens. Les derniers entretiennent le système transmutatif des corps, les premiers conservent leur système d'harmonie et d'union.

L'être organique placé au milieu des êtres physiques, se trouve en rapport avec eux tous, reçoit et rend les communes impressions; il est donc soumis dans sa masse aux effets du mouvement et de l'attraction, et dans ses élémens, aux effets de la motitation et des affinités. Toutes les impressions dans l'être organique, en raison d'une qualité qui lui est propre, sont modifiées relativement à lui-même, et deviennent ce que nous nommons *sensations*. Ainsi, il y aura dans ce dernier autant de causes générales de sensations qu'il y a dans les autres de causes générales d'impressions. Le mouvement donnera lieu aux sensations du choc, du frottement; l'attraction à celles de pesanteur de compression; la motitation à celles de la chaleur, si elle est reçue de froid, si elle est transmise; et enfin l'affinité aux sensations de saveur, en donnant

à ce mot toute l'extension que les chimistes modernes ont reconnu devoir lui être attribuée.

Je crois que d'un côté il ne peut y avoir en nous d'autres causes générales de sensations, et de l'autre, que ces causes suffisent pour expliquer toutes celles que nous éprouvons.

Ainsi la saveur et la chaleur sont, en quelque sorte, des sensations chimiques destinées à nous faire connoître les rapports d'action qu'ont sur nous les élémens des corps qui nous touchent, rapports que nous ne pourrions apercevoir par aucun moyen de sensation physique.

La chaleur est donc identique avec la dilatation ; elle est dans l'être physique la dilation simple, et dans l'être organique, la dilatation sentie ; elle rentre donc, par une conséquence nécessaire, dans le même système d'explication.

Mais il est des circonstances où cette dilatation des corps physiques produit tout à coup en eux, des phénomènes frappans par leur influence et leur singularité. On n'a pas cru pouvoir faire rentrer ces phénomènes dans le système des causes générales, et depuis l'enfance de la physique, on leur en a créé une particulière.

Nous savons que tous les corps solides placés à la surface du globe sont imbibés et plongés dans un ou plusieurs fluides aériformes, qui ont avec les molécules de la plupart d'entr'eux une continuelle et puissante affinité.

Ces corps ont tous leurs élémens dans une motitation continuelle et nécessaire, comme nous l'avons démontré. Cette motitation, dans l'état ordinaire, tend à produire une dilatation déterminée, de laquelle résulte un affoiblissement successif dans les affinités des molécules composantes, et une transmutation lente dans le composé. Si la motitation dilatante vient à être artificiellement augmentée au point d'écarter tout à coup les molécules agitées, à de grandes distances, leurs affinités composantes sont tout à coup détruites, les affinités extérieures agis-

sent presque sans résistance, avec une incompréhensible activité, et, dans ce moment, il y a lumière, motitation dilatante, ou chaleur communiquée, et changement rapide de composés.

Tous les corps qui ne sont point susceptibles de se combiner avec les fluides atmosphériques dont ils sont environnés, s'ils reçoivent la même augmentation de motitations divellentes, se dissolvent sans brûler, c'est-à-dire qu'ils se répandent dans l'atmosphère, sans former immédiatement de nouveaux composés.

Si ces mêmes corps se trouvent en contact avec des fluides particuliers dont les molécules aient avec les leurs une affinité propre, ils imitent entiérement, avec ces fluides, ce que présentent les autres corps avec les gaz atmosphériques, c'est-à-dire, qu'ils se combinent, et si la combinaison est assez rapide, ils nous paroissent brûlés.

La combustion ne seroit donc alors qu'une transmutation qui ne différeroit des autres que par sa rapidité.

Parmi les phénomènes qui la distinguent des transmutations générales, quels sont ceux qui nécessiteroient l'adoption d'une cause particulière pour les expliquer? seroit-ce la chaleur? Dans notre théorie elle doit accompagner la combustion et comme cause et comme effet, de la même manière qu'elle accompagne toutes les transmutations des corps; elle doit seulement y être plus sensible. Seroit-ce la lumière? Ce fluide singulier ne se manifeste ici que comme effet, et c'est à la combustion à expliquer ses phénomènes, ce qui, dans tous les systêmes, a paru également possible, et présenteroit peut-être dans le nôtre encore plus de facilité. Seroit-ce enfin la rapidité d'action? Mais ne voyons-nous pas que dans le systême général des êtres, les individus se composent, se décomposent, et passent avec une rapidité très-variée? et la combustion n'est-elle pas le dernier degré de transmutation rapide, comme le dernier degré de transmutation lente

semble se manifester dans certaines substances que le temps lui-même a bien de la peine à altérer ?

Rien ne nécessite donc la supposition d'un principe particulier pour expliquer la combustion, et elle n'est, selon toutes les apparences, qu'une accélération artificielle ou accidentelle des mouvemens éternels que la nature imprime à tous les élémens par le balancement de leurs affinités.

La combustion et la chaleur s'enchaînent donc par une dépendance commune, avec tous les effets généraux que produit la motitation dilatante des molécules, comme celle-ci, s'enchaîne avec les effets généraux de la lumière et des phases célestes ; et dans cet enchaînement successif et universel, tous les phénomènes se produisent les uns par les autres d'une manière toujours analogue, et par le balancement des forces dont les molécules de la matière sont toutes pénétrées.

FIN.

TABLES

ALPHABÉTIQUES ET RAISONNÉES

DES

AUTEURS ET DES MATIÈRES

CONTENUS DANS LES SIX VOLUMES DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ MÉDICALE.

Nota. Les chiffres romains indiquent le tome, et ceux arabes la page.

A.

B.

D.

E.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

W.

Z.

FIN DES TABLES DES AUTEURS ET DES MATIÈRES.



